
U d'/of OTTAWA
39003001821403

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesenfantsdelabi00serg

LES

ENFANTS DE LA BIBLE

Paris. — Imprimerie de GUSTAVE GRATIOT, rue Mazarine, 30.

LES

ENFANTS DE LA BIBLE

HISTOIRE, MORALE ET RELIGION

PAR

M. L'ABBÉ AUG. SERGENT

ILLUSTRATIONS PAR STAAL

PARIS

MORIZOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE PAVÉE-SAINT-ANDRÉ, 3

Traduction reservée.





BS
576
.S4
1886

AU LECTEUR

Celui qui, le premier, fit connaître avec exactitude à l'Europe les antiquités de l'Inde et sa langue sacrée, qui posséda le mieux et en plus grand nombre les idiomes anciens et modernes de l'Orient, l'illustre fondateur de la société asiatique de Calcutta, M. William Jones, avait écrit ces mots sur le dernier feuillet d'une Bible, trouvée dans sa bibliothèque et conservée dans sa famille : « J'ai lu, avec beaucoup d'attention, les saintes Écritures ; et je pense que ce volume, indépendamment de sa céleste origine, contient plus de vérités historiques, plus de morale, plus de richesses poétiques ; en un mot, plus de beautés de tous les genres, qu'on n'en pourrait recueillir de tous les autres livres ensemble, dans quelque langue et dans quelque siècle qu'ils aient été composés [1]. » Éloge magnifique sans doute, mais qui n'aura certainement rien d'excessif pour ceux qui ont fait une étude sérieuse de nos Livres Saints, et qui ont cherché à en pénétrer toute l'excellence.

L'étude de la Bible n'est pas seulement une source féconde de sublimes et salutaires enseignements ; elle offre encore, au plus haut degré, tout ce qui peut rendre une lecture attrayante : récits tantôt simples et naïfs, tantôt riches et pompeux ; peintures sévères ou gracieuses, scènes fortes ou pathétiques ; élévation des pensées, éclat des images, noblesse des sentiments. Par une alliance merveilleuse, unissant la force à la douceur, la grâce à la majesté, elle rapproche, elle résume à elle seule tous les genres d'intérêt.

L'Écriture, au jugement de Fénelon, surpasse infiniment les auteurs profanes en naïveté, en vivacité, en grandeur. Jusque dans la forme qu'elle revêt, et qui lui est propre, a dit un de nos écrivains, son inspiration se manifeste. Simple et sublime tout à la fois, la Bible étonne l'esprit et parle au cœur ; et l'on sent à toutes les pages qu'elle vient de celui qui a formé le cœur et l'esprit de l'homme. Ce livre est

[1] *Mercure de France* du 23 septembre 1809. — Extrait des Mémoires de W. Jones, publiés par lord Teignmouth.

plein d'une poésie qu'aucune langue humaine n'a jamais pu égaler. Le sublime y éclate, pour ainsi dire, à chaque pas; mais un sublime à part, qui n'est pas plus dans la pensée que dans le langage de l'homme. Presque toujours inattendu, il fond sur vous comme l'éclair: vous restez fumant et sillonné par la foudre, avant de savoir comment elle vous a frappé. On pourrait dire des auteurs sacrés ce que les Juifs disaient de Jésus-Christ : « Nul ne parla jamais comme cet homme. » On sent, en les lisant, que le doigt de Dieu a touché leurs lèvres. Quelle simplicité naïve dans les récits! Quel charme de candeur et de vérité! Quelle grâce ingénue! C'est la parole dans sa pureté et dans son innocence primitive. Et puis quelle force! quelle profondeur! quelle richesse d'images! Quel regard jeté jusqu'au fond de la nature humaine! Qui a mieux senti ses misères? Qui a mieux connu sa grandeur?

Ces hautes leçons, ces salutaires enseignements, ces beautés de tout genre, nous avons essayé de les reproduire en partie dans les *Enfants de la Bible*, dont les figures diverses, tantôt graves et sérieuses, tantôt douces et suaves, forment comme une série de tableaux, qui appelaient naturellement pour fond et pour cadre le récit des événements au milieu desquels on les voit apparaître, et auquel nous n'avons guère fait que mêler les réflexions qui ressortaient, pour ainsi dire, d'elles-mêmes de l'exposé des faits. Ainsi exprimées, sous la forme piquante et dramatique de l'histoire et sous le voile de la personnalité humaine, ces vérités utiles et essentiellement pratiques, en devenant plus frappantes, deviendront aussi plus efficaces. Aussi nous espérons trouver quelque sympathie auprès de cette saine partie de la jeunesse, qui se plaît aux méditations graves, dont le cœur est ouvert à ces pures et douces émotions que font naître en nous la lecture et l'étude de la parole divine. C'est à ces fraîches et vives intelligences, à ces jeunes âmes, sensibles, réfléchies, élevées, que nous nous adressons surtout. Il n'est pas, que nous sachions, de sujet plus noble, plus intéressant, plus digne de fixer leur attention, que l'histoire, ainsi comprise et ainsi présentée, des enfants de la Bible.

Qui ne serait ému de terreur et de pitié tout ensemble, au souvenir, au seul nom du doux et innocent Abel, et du fratricide Caïn? Y a-t-il rien de plus attachant que la naïve peinture de ces mœurs patriarcales, si simples et si pures, si éloignées de nous, moins encore par le temps et l'espace que par la différence de nos habitudes et de nos

goûts; et que tous les raffinements de la civilisation ne nous empêchent pas de regretter parfois, et d'envier à des âges plus heureux, avec cette paix de l'innocence et cette tranquille félicité à jamais évanouies? Quoi de plus touchant que l'histoire de Joseph? de plus gracieux, de plus attendrissant que les livres de Ruth et d'Esther? de plus instructif et de plus moral tout à la fois que celui de Tobie? Quelle histoire plus élevée que celle des Machabées? Quel récit plus entraînant, plus enthousiaste? quel plus noble exemple de foi ardente, de saint patriotisme, d'héroïque magnanimité?

Ces leçons de vertu, ces solides instructions, se révélant en des modèles touchants ou sublimes, au lieu de se traduire en préceptes arides, en formules abstraites; cette morale en action, s'il est permis de dire ainsi, fait sur les jeunes intelligences surtout l'impression la plus vive comme la plus durable. Qui de nous, s'il est resté fidèle aux pieuses et vivifiantes habitudes qui lui ont été transmises dans les enseignements et l'exemple du foyer domestique, ne se rappelle, avec une douce émotion, quelqu'une de ces longues soirées d'hiver, où la mère de notre mère,

En nous montrant la Bible et les belles images,
Le ciel d'or, les saints bleus, les saintes à genoux,
L'Enfant-Jésus, la crèche, et le bœuf, et les mages,
Nous fit lire du doigt, dans le milieu des pages,
Un peu de ce latin qui parle à Dieu de nous?

Tout ce qu'il y a de charme dans l'innocence, tout ce qu'il y a de doux et de sacré dans les joies du foyer paternel et dans la piété filiale, se peint en notre mémoire sous les traits de Rébecca, de Jacob et de Rachel; de Ruth et du jeune Tobie. Or c'est là, assurément, une étude, un spectacle pleins d'instruction et de moralité.

En résumé, ce n'est point une œuvre originale et piquante, — on s'en apercevra de reste, — mais un livre sérieux et utile que nous avons voulu faire. Pour qu'il fût utile, nous avons tâché de le rendre intéressant. L'accueil du public, seul juge en pareil cas, nous dira si nous y avons réussi. Quoi qu'il en soit, pour atteindre ce but, nous avons mis à contribution, sans nous astreindre toujours à citer les auteurs, tous les ouvrages que nous avions sous la main : Bossuet : *Discours sur l'histoire universelle*, *Élévations sur les mystères*, et *Sermons;* de Riancey : *Histoire du monde;* Belouino : *des Passions;*

M. l'abbé Bénard : *Histoire de la Révélation*, ouvrage consciencieux, et auquel il ne manque, pour être très-intéressant, qu'un peu plus de coloris et d'animation.

Mais la source où nous avons puisé plus fréquemment, comme on puise au sein de l'amitié généreuse et dévouée, c'est le livre si instructif et si attachant tout à la fois, si supérieurement pensé et si remarquablement écrit, de M. l'abbé Darboy : les *Femmes de la Bible*, que nous regardons comme l'un des beaux monuments de la littérature catholique de ce siècle, si fécond en productions littéraires de tout genre, mais si stérile en ouvrages vraiment sérieux et d'une haute portée intellectuelle. On ne nous accusera pas sans doute d'obéir en ceci à l'entraînement de l'amitié, quand nous ne sommes que l'écho du public, en répétant le jugement qu'il a porté avant nous, et en joignant notre faible suffrage à la faveur marquée avec laquelle il a accueilli les *Femmes de la Bible*, et qu'il continuera longtemps sans doute à ce beau et excellent livre. L'auteur si distingué, que nous honorons comme un maître dans l'art de penser et d'écrire, en même temps que nous lui sommes inviolablement attaché, comme à notre meilleur ami, nous permettra-t-il de lui exprimer ici, en échange d'un nouveau témoignage d'affection qui nous en rappelle tant d'autres, tous les sentiments de la plus sincère et de la plus profonde gratitude?

Paris, 6 octobre 1856.

LES

ENFANTS

DE LA BIBLE

CAÏN ET ABEL

AVANT LES TEMPS.

Au commencement, ou plutôt avant tout ce qui a commencé, par delà tous les temps et tous les âges, Dieu seul était : seul il existait, dans la plénitude de son être; seul il régnait dans les profondeurs de son éternité. Monarque suprême, assis au sommet des siècles, qui s'écoulaient vides et silencieux, sans rien entraîner dans leur cours, il contemplait avec amour la splendeur ineffable de sa beauté, de son infinie perfection, source féconde de son inaltérable félicité.

Il voyait aussi au dedans de lui, comme dans leur cause souveraine et essentiellement libre, ces types, ces formes premières des êtres, qu'il avait conçues, arrêtées dans les conseils de sa sagesse et de sa puissance; qu'il devait appeler plus tard à l'existence, mais qui étaient présentes de toute éternité à la suprême intelligence, dont le regard embrasse tout à la fois l'immensité des temps, comme celle de l'espace.

La pensée d'où est né l'univers est donc coéternelle à son

Auteur : mais cette divine conception ne revêtit une forme sensible qu'au moment où le Verbe adorable la tira en quelque sorte du sein créateur qui la tenait renfermée. Quand Dieu voulut évoquer les âges des profondeurs de son éternité, la parole de son Verbe tout-puissant tomba, et la création fut faite. « Au commencement, le Verbe était, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Par lui toutes choses ont été faites, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. » — « Les cieux ont été affermis par le Verbe de Dieu, et les vertus des cieux par le souffle de sa bouche. » Le Verbe a parlé sa pensée, et les mondes se sont produits : le Verbe parle éternellement sa pensée, et toutes les existences se conservent et se perpétuent. En un mot, la création est la manifestation libre et spontanée de la puissance et de la sagesse du Très-Haut : c'est une première et libérale effusion de cette bonté inépuisable de qui vient tout don parfait, toute grâce excellente, au ciel et sur la terre.

La main qui a fait l'univers pouvait seule en retracer l'histoire, et nous faire assister à ce passage solennel de l'éternité immuable au temps mobile, à ce jour natal où, pour la première fois, les astres brillèrent au firmament, et la terre se balança dans l'espace. Dieu a daigné nous raconter lui-même, dans le *Livre des livres,* ces premières et lointaines origines, cette naissance du monde, son ouvrage : le divin auteur, l'artisan de l'univers en a été le premier historien. Rien n'est beau, rien n'est sublime de grandeur et de simplicité tout ensemble comme ces lignes inspirées, qui arrachaient un cri d'admiration aux païens eux-mêmes. C'est Dieu qui s'abaisse au langage des hommes pour leur faire comprendre ses merveilles, mais c'est toujours Dieu.

LES ANGES.

Ouvrons donc avec un saint respect ce livre de vie, et lisons dans les pages de la naissance ou de la *Genèse*, ce divin récit, devant lequel toute éloquence humaine n'est qu'un vain bruit de paroles :

« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. »

Les Dieux créa (Elohim), dit l'hébreu : étrange début, façon de parler qui n'est pas de l'homme, et où la foi découvre, dans l'unité d'action et la pluralité de personnes, une première révélation de l'auguste Trinité.

« Or, la terre était informe et vide : et les ténèbres couvraient la face de l'abîme; et l'Esprit de Dieu planait sur les eaux.

« Et Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut.

« Et Dieu vit que la lumière était bonne, et il divisa la lumière des ténèbres. »

La plupart des saints Pères ont vu dans ces premières paroles de la Bible la création des anges, qui aurait ainsi précédé celle du monde visible. Il se peut en effet que cet univers ne soit que les débris d'un monde primitif, séjour des anges et théâtre de leur épreuve. Tous les mystères des fossiles et de la science géologique trouveraient dans cette hypothèse, qui n'est en rien contraire à l'enseignement catholique, une solution rationnelle.

Quoi qu'il en soit de la valeur réelle de cette conjecture, on admet généralement que les anges, ces purs esprits, ont été créés *dès le commencement*, en même temps que la parole divine demandait au néant la matière, ou les substances élémentaires, dont une seconde parole créatrice devait former ensuite le magnifique ouvrage de l'univers. La Toute-Puissance, en tirant

d'abord de son sein éternellement fécond ces sublimes intelligences, voulut ainsi faire éclater sa gloire et sa grandeur. « Il a plu à la souveraine sagesse, dit saint Grégoire de Nazianze, d'appeler d'abord à la vie les substances immatérielles et intelligentes, splendides miroirs où se réfléchit la lumière incréée. La Divinité se manifesta ainsi, afin d'étendre son auguste domination sur ces nombreuses milices du ciel, et de répandre sur elles la gloire et la félicité dont elle est le foyer et l'inépuisable source : car le souverain auquel j'obéis se plaît à faire des heureux. » Saint Augustin applique à ces radieuses natures ces paroles qui furent dites au commencement : « Que la lumière soit; » et cette séparation que Dieu fit de la lumière d'avec les ténèbres, il l'entend aussi de la division qu'il fit des bons anges d'avec les démons.

Parmi ces fidèles ministres du Roi de gloire, les uns forment sa cour, les autres président au gouvernement de l'univers, et veillent sur les diverses parties du monde que Dieu a commises à leur garde. Par une disposition miséricordieuse de cette Providence dont le regard paternel est sans cesse attaché sur sa chétive créature, mêlés à tout ce monde visible, ces esprits bienheureux viendront de temps à autre soutenir l'homme dans son pèlerinage, consoler ses douleurs, fortifier ses espérances, ou lui apporter les ordres du Tout-Puissant. « Ainsi le monde sensible, comme dit Bossuet, est assujetti à sa manière au monde spirituel et intellectuel; et Dieu a fait ce pacte avec la nature corporelle, qu'elle serait mue à la volonté des anges, autant que la volonté des anges, en cela conforme à celle de Dieu, la déterminerait à certains effets. »

Il en est qui sont préposés au gouvernement des astres : « En vain, dit l'auteur du *Génie du Christianisme*, les télescopes

fouillent tous les coins du ciel; en vain ils poursuivent la comète au-delà de notre système : la comète enfin leur échappe. Mais elle n'échappe pas à l'archange, qui la roule à son pôle inconnu, et qui, au siècle marqué, la ramènera, par des voies mystérieuses, jusque dans le foyer de notre soleil. »

D'autres veillent sur les empires, les provinces et les hommes. Messagers du Très-Haut, ils empruntent les ailes de la foudre pour porter ses décrets d'un bout de l'univers à l'autre. Gardiens vigilants des faibles mortels, ils prennent parfois, pour se manifester à eux, les formes les plus aimables. Chaque homme, chaque ville a ses anges tutélaires, invisibles témoins des pieux sacrifices que nous offrons à Dieu dans le secret de nos cœurs.

Quoi de plus doux et de plus consolant que cette doctrine des anges gardiens, nos frères du ciel, à qui Dieu a commandé de nous porter dans leurs bras, de peur que notre pied ne se heurte aux pierres du chemin, dans les sentiers laborieux de la vie !

Tout mortel a le sien : cet ange protecteur,
Cet invisible ami veille autour de son cœur,
L'inspire, le conduit, le relève s'il tombe,
Le reçoit au berceau, l'accompagne à la tombe,
Et portant dans les cieux son âme entre ses mains,
La présente en tremblant au juge des humains.

On les voit aller sans cesse du ciel à la terre, et de la terre au ciel. Ils portent, ils interprètent, ils exécutent les ordres de Dieu ; et les ordres pour le salut, comme les ordres pour le châtiment : puisqu'ils impriment la marque salutaire sur le front des élus ; puisqu'ils atterrent le dragon qui voulait engloutir l'Église ; puisqu'ils offrent sur l'autel d'or, qui est Jésus-Christ, les parfums, qui sont les prières des saints.

LA RÉVOLTE.

Les anges avaient été créés bons, comme tout ce que Dieu fait. Il ne sort rien que de très-bon d'une main si bonne et si puissante : tous les esprits sont purs dans leur origine; toutes les natures intelligentes étaient saintes dans leur création; et Dieu y avait tout ensemble formé la nature et répandu la grâce. Avec la grâce, l'intelligence et l'amour, il leur avait départi la liberté; glorieuse prérogative, mais en même temps arme dangereuse dans la main imprudente qui sait mal la diriger.

Avant de les fixer pour jamais dans la sainteté et la justice originelles, et dans l'inaltérable félicité qui devait être la récompense de leur soumission, la divine sagesse mit à l'épreuve leur fidélité; « parce que, dit Fénelon, Dieu veut être aimé comme il le mérite, avant de se faire voir comme il est : c'est pour cela que tous les êtres libres passent par un état d'épreuve. »

Les uns persévérèrent dans le bien, et furent pour toujours affermis dans la droiture et l'innocence; les autres succombèrent, entraînés par Satan leur chef. Écoutons saint Grégoire de Nazianze, dans ses *Poëmes théologiques*, où la science du docteur s'allie si bien à l'inspiration du poëte : « Lucifer, le premier de tous les pécheurs, égaré par l'orgueil, et peu content des trésors de grâce et de beauté dont le Créateur l'avait enrichi, fut dépouillé de sa gloire, pour avoir voulu usurper celle de la majesté suprême. Loin de pouvoir détrôner Dieu, cet ange de lumière fut changé en prince des ténèbres, et précipité dans l'abîme. » Mais il ne tomba pas seul : il entraîna dans sa chute, comme il avait entraîné dans sa faute, des milliers d'anges,

devenus les complices de sa rébellion; comme le chef révolté qui soulève une armée contre son légitime souverain.

A l'instant, le bras de l'éternelle justice s'appesantit sur ces esprits superbes et rebelles. Transfuges de la lumière et de l'amour, ils tombèrent dans les ténèbres, punition naturelle des esprits, et dans la haine, le plus dur châtiment des cœurs. De plus, la bonté de Dieu méconnue, outragée, laissa un libre cours à sa vengeance. Chassés du ciel, le lieu de leur épreuve, devenu le théâtre de leur infidélité, esprits maudits, haïs de Dieu et le haïssant, ils furent précipités au fond des abîmes de l'enfer, où d'épaisses ténèbres les tiennent captifs dans des prisons éternelles, et où ils gémissent sous les coups incessamment redoublés de sa main invincible et infatigable.

Au souvenir de cette chute immense de la première et de la plus excellente créature de Dieu, le prophète épouvanté s'écrie, dans l'amertume et l'étonnement de la douleur: « Comment es-tu tombé du ciel, ô bel astre du matin! Tu étais parfait dans tes voies, depuis le jour de ta naissance, jusqu'au jour où l'orgueil s'est trouvé en toi. » C'est l'orgueil qui a fait ce crime et cet effroyable malheur; l'orgueil, cette source empoisonnée du mal, qui, après avoir flétri le premier et le plus parfait des ouvrages sortis des mains de Dieu, débordera plus tard sur le monde, avec toutes les iniquités dont il est le principe et la consommation; l'orgueil, pour qui le ciel n'a pas assez d'anathèmes et de vengeances, la terre assez de mépris et de réprobation.

L'orgueil est le mal de l'esprit; il l'aveugle et le tourne en folie; il l'exalte comme fait un délire, et le rend sourd aux conseils de la sagesse. L'orgueilleux est maudit des hommes, comme une plante stérile qui élève sa tête dans les sillons au-

dessus du froment qui nourrit. Il est maudit de Dieu, qui le livre à ses pensées; sa folie ravage son intelligence ; il croit tout savoir, et ne sait rien, pas même qu'il est des choses qu'il ne comprend pas, et d'autres qu'il doit croire. La vérité veut qu'on la recherche humblement, et dans un esprit de douceur; sinon elle se fait des ailes comme les aigles, et se réfugie sur les hauteurs. L'esprit superbe oublie qu'il rampe sur la terre, et que toute science est un rayon de l'intelligence qui est au ciel.

L'orgueil enfin est digne de la répulsion unanime qui l'accueille et le suit partout; car il n'y a rien qu'on nous rende avec plus d'exactitude que le mépris. La plupart du temps, les orgueilleux n'ont pas de cœur; ils ressemblent en cela au prince de l'orgueil, leur chef et leur modèle, de qui une âme consumée des ardeurs du divin amour a dit avec une profonde et accablante vérité : « Le malheureux ! il n'aime pas ! » C'est là en effet son crime éternel, et son éternel supplice.

La jeunesse, qui sent ses forces et l'impétuosité de son sang; qui croit tout facile, parce qu'elle manque d'expérience, et qu'elle ne s'est pas mesurée avec les obstacles, la jeunesse est en général portée à l'orgueil et à la présomption; elle n'accepte point les conseils de la prudence, et se moque de la sagesse d'autrui. La jeunesse inconsidérée, frivole, tire vanité de toutes les qualités, de tous les avantages qu'elle a, ou qu'elle croit avoir : de sa naissance, de sa fortune, de sa force, des agréments de son visage, de cette chose vaine et fragile qu'on nomme la beauté; et quelquefois, par un renversement de sens inconcevable, si toutes les aberrations n'étaient pas en germe dans ce fond de corruption que nous portons avec nous, elle va jusqu'à s'enorgueillir, par fanfaronnade, des vices et des déportements dans lesquels elle n'est jamais tombée. La jeunesse

plus sérieuse est fière surtout de ses talents, de son intelligence. Cette espèce d'orgueil, pour s'attacher à des objets moins futiles, n'en est ni plus légitime, ni mieux motivé. Est-il sage en effet de faire gloire d'une faculté, qui à chaque instant nous fait défaut, qu'une légère maladie paralyse, que le moindre bruit tient en échec?

Et puis il faut bien, après tout, que l'esprit seul n'ait pas grande valeur par lui-même, puisque Dieu, le juste appréciateur de tout ce qui est vrai, comme de tout ce qui est bien et beau; qui connaît les choses pour ce qu'elles sont, les estime ce qu'elles valent, et les aime selon qu'elles le méritent, en a fait une si large part au démon, son plus mortel ennemi; et que, sans lui retirer son intelligence sublime, il l'a tournée en supplice. C'est là une réflexion qui nous a toujours frappé, et qui nous semble assez concluante. Si donc l'homme vaut quelque chose, c'est par le cœur d'abord; par le caractère ensuite, c'est-à-dire par la droiture du jugement, la fermeté, l'énergie de la volonté, la suite dans les idées, et dans les actes qui en sont l'application, en un mot le sens pratique de la vie; par l'esprit enfin, pourvu qu'il le mette au service de la vérité et de la vertu, et non point de l'erreur ou de la perversité. On entend de reste que nous nous plaçons ici au point de vue tout humain. Aux yeux de la foi, l'homme ne vaut quelque chose que par la grâce de Dieu et son amour; « tout le reste est vanité et affliction d'esprit, » suivant l'oracle de l'éternelle sagesse. Ne nous laissons pas égarer par l'orgueil, cette passion détestable entre toutes, et que l'on pourrait appeler un vice antisocial. Elle est le fléau de la vie, la perte de l'âme; et rien n'est plus funeste à l'homme: car celui qui s'élève par orgueil, Dieu l'abaissera par justice.

Satan, en punition de son orgueil, fut précipité des hauteurs du ciel. Par cet effroyable châtiment, Dieu a voulu nous apprendre que l'on ne peut être heureux en se séparant de lui; qu'à quelque degré de grandeur et de gloire qu'il élève une créature, il veut qu'elle se souvienne de son néant, et lui demeure toujours soumise; et qu'il précipitera du faîte du bonheur dans la dernière misère ceux qui, oubliant ses bienfaits, s'attribueraient à eux-mêmes les présents qu'ils tiennent de sa libéralité. « Superbes et rebelles, s'écrie Bossuet, prenez exemple sur le prince de la rébellion et de l'orgueil; et voyez, considérez, et entendez ce qu'un seul sentiment d'orgueil a fait en lui et dans tous ses sectateurs. Fuyons, fuyons, fuyons-nous nous-mêmes, rentrons dans notre néant, et mettons en Dieu notre appui comme notre amour. »

Telle est, en résumé, l'histoire de ces intelligences subalternes, créatures premières de la Divinité, dont les unes sont vouées par leur faute au malheur éternel; et les autres, serviteurs et messagers du Très-Haut, environnent son trône, chantent sa gloire, et forment sa cour. Au reste, cette idée des purs esprits, supérieurs à l'homme, remplissant les premiers espaces de la création, occupant de leur histoire, de leurs rébellions et de leurs combats, du triomphe des bons et de la chute des méchants, les siècles antérieurs à l'homme, cette idée, ou plutôt cette tradition est aussi ancienne que le monde; elle se retrouve chez toutes les nations, dans la croyance aux bons et aux mauvais génies, modifiée suivant les tendances religieuses et les mœurs particulières de chaque peuple.

LES PREMIERS JOURS DU MONDE.

La parole créatrice avait fait jaillir des abîmes du néant les éléments matériels qui devaient entrer dans la construction de l'édifice du monde. Cette matière primitive nous apparaît, dans le récit inspiré, comme une masse liquide, informe, nue, vide couverte de ténèbres : c'est le chaos. L'Esprit de Dieu planait sur la surface de cet abîme, de ces eaux qui enveloppaient la terre de toutes parts, afin de leur communiquer la chaleur, la vie, la fécondité, et de préparer en quelque sorte l'enfantement du monde futur. Semblable à un architecte, qui assemble d'abord les matériaux avant de commencer à édifier, à façonner son ouvrage, Dieu met six jours à arranger, à coordonner ces éléments divers, fécondés par son esprit vivifiant. Sans doute il eût pu le faire d'un seul acte de sa volonté souveraine : mais il a voulu nous montrer qu'il était parfaitement libre dans son action, qu'il laissait ou reprenait à volonté. Il a créé l'univers avec une perfection progressive, pour nous apprendre à tout faire avec ordre; et pour nous faire voir que dans cette magnifique chaîne des êtres tous les anneaux se tiennent, s'unissent les uns aux autres, avec un ensemble parfait, une merveilleuse harmonie.

Nous voyons d'abord la création des éléments, ou des substances qui n'ont que l'être; puis celle des plantes, qui ont l'être et la vie; enfin celle des hommes, qui, avec l'être, la vie et le sentiment, ont la raison en partage, et forment le lien entre le ciel et la terre, entre le monde des esprits et le monde des corps. Les créatures inférieures gravitent toujours vers une création supérieure : celles qui précèdent appellent celles qui

suivent, et toutes ensemble réclament l'homme : l'homme qui doit leur donner le complément, en devenant le centre de tous ces rayons divers; l'homme, la clef de voûte de ce temple auguste; l'homme, le médiateur, l'organe, le pontife par lequel tous les êtres descendus de Dieu doivent sans cesse remonter à Dieu.

Le premier jour, Dieu dit : « Que la lumière soit, et la lumière fut. » Pour la Toute-Puissance, il n'y a pas de milieu entre la volonté et l'action : vouloir c'est agir. Elle appelle la lumière des abîmes ténébreux du néant; et la lumière répond à son appel, et elle répondra jusqu'à la fin des siècles. Dieu n'a qu'à vouloir en lui-même, et tout ce qu'il veut éternellement s'accomplit comme il l'a voulu, et au temps qu'il a marqué. Dieu dit donc : « Que la lumière soit, et la lumière fut, » cette douce et brillante lumière, qui remplit l'espace, et dévoile à nos regards le spectacle du monde, en répandant partout, avec ses clartés éblouissantes, la beauté, la joie, la vie et le bonheur. Image sensible de la lumière incréée, qui éclaire tout homme venant en ce monde. Privée de la grâce, cette divine lumière, qui est tout à la fois son flambeau et sa vie, notre âme retombe dans la nuit et le froid glacial de la mort. C'est ainsi que « les mystères de la nature visible sont l'image et l'expression des choses qui ne tombent pas sous nos sens. »

Dieu dit encore : « Qu'il y ait un firmament, et il y en eut un. — Que les eaux s'assemblent; et elles furent assemblées. — Qu'il s'allume deux grands luminaires; et ils s'allumèrent. — Qu'il sorte des plantes, des animaux de toute espèce, pour embellir, pour peupler la terre, le ciel et les eaux; et il en sortit. » Et ainsi du reste : « Il a dit, et les choses ont été faites; il a commandé, et elles ont été créées : ... rien ne résiste à sa

voix ; » et l'ombre ne suit pas plus vite le corps que tout suit au commandement du Tout-Puissant.

Le voilà terminé, ce magnifique ouvrage de l'univers. La parole du Créateur a fait jaillir l'être des abîmes du néant : « il a étendu le firmament comme un pavillon d'azur ; il a semé dans l'espace le sable brillant des étoiles; il a donné au soleil un diadème de feu, et revêtu la lune d'une molle et douce clarté. Sa main a jeté sur la face de la terre la verdure et les fleurs ; elle a creusé la prison où l'Océan dort et frémit avec la fureur d'un captif et la docilité d'un sujet ; elle a envoyé des êtres vivants, partagés en républiques nombreuses, pour peupler et réjouir les plaines de l'air, les eaux et les campagnes [1]. » Le divin Artisan jetant sur son œuvre un regard satisfait, l'a trouvée bonne, parfaite. Et, pour le remarquer en passant, avec le *Génie du Christianisme,* cette idée, cette image du Dieu tout-puissant, qui voit la lumière, et qui, comme un *homme* content de son ouvrage, s'applaudit lui-même et *la trouve bonne,* est un de ces traits qui ne sont point dans l'ordre des choses humaines; cela ne tombe point naturellement dans l'esprit. Homère et Platon, qui parlent des dieux avec tant de sublimité, n'ont rien de semblable à cette naïveté imposante. Cette simplicité de langage, en raison inverse de la magnificence des faits, qui caractérise surtout le début de la *Genèse,* révèle manifestement l'inspiration divine. On ne montre pas comment un pareil style

[1] L'abbé G. Darboy : *Les Femmes de la Bible; Ève.* — Nous ferons, dans les pages suivantes, de fréquents emprunts à cet ouvrage éminemment remarquable, autant par la justesse, la force et l'élévation des pensées, que par la noblesse, l'éclat et surtout la fermeté et la vigueur du style ; enfin, par cette forme incisive qui saisit et attache. C'est là, ce nous semble, la manière propre de l'auteur, qui, en imprimant à tout ce qu'il écrit un cachet frappant d'originalité, accuse une grande puissance intellectuelle, ou, en d'autres termes, l'incontestable supériorité du talent.

est beau; et si quelqu'un le critiquait, on ne saurait que répondre.

Jetons maintenant un coup d'œil sur l'univers; étudions-la un instant, cette œuvre du Créateur, si belle, si splendide, si merveilleusement ordonnée! Nous y retrouverons partout cette Cause Première, raison suprême de toute existence, principe de tout ordre, source de toute harmonie; qui résume en elle les rapports de tous les êtres, et sans laquelle le monde est une énigme, la nature un je ne sais quoi qui épouvante. Le monde, comme on l'a dit, est un grand fait, une vaste pensée, la pensée du Créateur, parlée, exprimée dans le temps, sa parole écrite dans l'espace. Sans la notion de Dieu, il est impossible de rien comprendre aux choses bornées et passagères d'ici-bas. Rien ne se conçoit, rien ne s'explique, sans l'intervention active, efficace d'un Ètre nécessaire et tout-puissant, de qui tout descend, vers qui tout remonte : centre unique de ce vaste flux et reflux de créatures émanées de sa pensée, qui accomplissent, dans chaque point de l'espace et du temps, leur destinée propre, suivant les lois pleines de sagesse et d'harmonie que leur ont assignées sa Sagesse et sa Providence.

Grâces à Dieu, nous ne sommes plus au temps où la science, devenue impie et athée, parce qu'elle était fausse ou incomplète, protestait bruyamment contre nos saints livres, et s'inscrivait en faux contre l'exactitude du récit mosaïque. A l'en croire, le monde était vieux, très-vieux... peut-être éternel : c'était un fragment de comète brisée. — La matière avait de l'esprit; — l'immortalité de l'âme était pure invention; — l'homme avait poussé dans les plaines, comme un champignon merveilleux, ou, de poisson qu'il fut à l'origine, il s'était fait ce que nous le voyons, l'ingénieux qu'il est! Ces rêves d'enfants

et de malades sont décrédités aujourd'hui; quoiqu'on dise qu'il y a encore, dans de savantes facultés, des hommes qui n'admettent pas l'âme, parce qu'ils ne l'ont jamais vue, et qui ne sont pas bien sûrs d'être autre chose qu'une transformation du requin, ou même de quelque mollusque. En général, les sciences naturelles sont devenues sérieuses, leurs recherches pleines de loyauté, leurs affirmations pleines de conscience, et, par conséquent, favorables à la religion : à travers le voile des choses créées, elles aperçoivent la main de Dieu, et osent le déclarer publiquement.

Rien de plus curieux, assurément, que l'intrépide absurdité de ces philosophes, qui donnent du génie aux huîtres, pour se dispenser d'attribuer l'existence à Dieu. Mais rien de plus accablant pour eux que de se trouver en opposition flagrante avec les premiers principes de la saine philosophie, et même avec les données certaines de la science où ils s'égarent d'une si misérable sorte. Ce pauvre Lamarck ! qui n'était pas peu consolé d'avoir découvert que l'homme est tout simplement une manière d'orang-outang ! Au reste, faut-il s'étonner de l'absurdité de pareils systèmes? L'esprit qui s'éloigne de la vérité est comme un enfant qui fuit la maison paternelle; il faut qu'il s'arrête quelque part : dans sa misère et sa détresse, le plus chétif abri lui devient bon.

Pour nous, que la foi éclaire, le Dieu que nous aimons, le Dieu que nous servons, nous allons le retrouver grand, et puissant, et bon, et toujours adorable, dans le temple qu'il s'est élevé lui-même, en créant ce splendide univers. Comme ces grands maîtres, ainsi qu'on les appelle, qui, jaloux de leur gloire et de l'admiration de la postérité, gravaient leur nom au fronton des temples élevés par leur génie; et, d'autres fois,

comme cet inimitable Raphaël, le cachaient dans la broderie ou la frange d'une robe, dans le coin le plus imperceptible de leurs tableaux immortels, le grand Artiste, lui aussi, a écrit son nom en traits éblouissants sur le front des astres, en caractères pleins de grâces dans la corolle de chaque fleur, en signes merveilleux dans l'organisation du moindre animal. Essayons de les assembler, de les lire, ces glorieux caractères, d'en proclamer la sublime signification : et de l'harmonie des sphères, et du langage de la fleur, et du chant de l'oiseau, et de la voix de toute créature, composons un hymne solennel, un magnifique concert au Dieu qui créa, au Dieu qui conserve et féconde, et bénit la terre immense, et les cieux sans limites [1].

Elle est riche, elle est belle, sous les splendeurs de l'astre glorieux qui dore ses montagnes et fertilise ses plaines, cette terre que Dieu a donnée pour apanage à sa créature favorite. L'or germe dans ses filons, la perle éclot dans le cristal de ses mers, la fleur embaume ses vallées, l'oiseau charme ses bocages; et depuis le ciron caché sous l'herbe jusqu'au condor planant dans la nue; depuis le lichen microscopique qui tapisse la pierre de notre seuil jusqu'au cèdre qui couronne la montagne; depuis l'atome imperceptible jusqu'au plus grand des soleils, tout vit, tout fleurit, tout brille, tout s'harmonise, tout proclame la puissance et la grandeur du Dieu de l'univers.

Voyez comme elle se balance mollement, au milieu de ses sœurs, dans l'orbite que le doigt du Créateur lui a tracée, notre belle planète, épanouie sous son radieux pavillon d'azur, comme une fleur bien-aimée du soleil, qui la vivifie, et lui prodigue tous les trésors de la fécondité. Pénétrons dans les sombres

[1] M. Jéhan : *Esquisses des Harmonies de la création.*

domaines de la nature inorganique. Là, non moins qu'à la voûte étoilée du firmament, nous verrons briller la puissance et la sagesse du Créateur. Ne craignons pas d'interroger ces antiques débris, ces restes d'une première et prodigieuse création. Ces ruines ont une voix : du fond de ces catacombes immenses et triplement funèbres s'élève un concert unanime d'éclatants témoignages, qui proclament pour tous les âges de notre globe un plan unique et merveilleux. Partout et toujours les mêmes relations finales; une même main qui prépare et dirige tous les événements; une même volonté, qu'exécutent des lois identiques, basées sur les mêmes principes fondamentaux.

Du sein de l'empire de la mort remontons aux portes du jour, au règne du mouvement et de la fécondité. Mais comment peindre tant de beautés et d'harmonies, tant de grâces et de splendeurs? Voyez d'abord le règne végétal, avec ses verdoyants tapis de mousses et de gazons étendus sous vos pieds, avec ses arbrisseaux et ses fleurs, ses grands arbres, ses forêts majestueuses et leurs mystérieux ombrages. Pouvez-vous contempler sans émotion ces fleurs, qui naissent d'une goutte de rosée et d'un rayon de soleil, et qui ont la fraîcheur de l'une et l'éclat de l'autre; qui s'éveillent pour briller, et replient leur corolle pour dormir; qui sourient à la lumière, et meurent sous le souffle d'un orage? gracieux symbole de ce que nous connaissons de plus beau, figure mélancolique de notre vie à tous.

Après avoir passé en revue les cent mille espèces végétales connues aujourd'hui, depuis la mousse imperceptible jusqu'au gigantesque baobab, depuis le plus obscur cryptogame jusqu'à la rose vermeille et au lys virginal, plus beau, plus éclatant que Salomon dans toute la splendeur de sa gloire, rendez-vous

compte, si vous le pouvez, de la prodigieuse variété de leurs formes et de leurs tailles, de leurs feuilles et de leurs fleurs, de leurs parfums et de leurs fruits. Voyez-les, ces diamants, ces bijoux de la nature, se creuser en urnes élégantes, ou s'évaser en coupes gracieuses, en pavillons d'or ou d'azur; s'arrondir en sphères, en dômes, en coupoles, en brillantes couronnes, en diadèmes étincelants; se modeler en corbeilles légères ou se rouler en molles spirales; s'épanouir en étoiles radieuses, en disques éblouissants; se déployer en éventails, s'étaler en superbes corymbes, ou s'élancer en merveilleux campaniles, chargés de capricieuses arabesques; se dresser en thyrses délicats, en aigrettes flexibles; se recourber en panaches ondoyants, ou retomber en grappes étoilées.

Douces tribus des fleurs! vous composez l'écharpe vivante et merveilleuse que la main du Créateur a brodée de couleurs si magnifiques, pour ceindre les flancs du globe et parer sa nudité. Vous êtes toujours, comme aux premiers jours du monde, jeunes et belles, suaves et parfumées, toujours la source des plus ravissantes harmonies. Et pendant que le temps ensevelit dans la poussière les cités des hommes, pendant que les royaumes se brisent, que les peuples les plus puissants disparaissent de la scène du monde; au milieu de cette éternelle instabilité des choses humaines, vous ne cessez d'accomplir vos paisibles et touchantes destinées : vous renaissez chaque printemps, pour épanouir au soleil qui les colore et les féconde, sous le souffle caressant des zéphyrs, vos corolles embaumées, chefs-d'œuvre de beauté, de délicatesse et de grâce.

Montons un nouveau degré dans l'échelle de la nature, essayons d'embrasser, d'une seule vue de l'esprit, la multitude des êtres animés qui se meuvent à la surface de la terre, et dont

les espèces sont incomparablement plus nombreuses que celles des végétaux. Songez, en effet, qu'une goutte d'eau, par exemple, est peuplée d'animaux si frêles et si ténus, que, réunis au nombre de *dix millions*, ils égaleraient à peine la grosseur d'un grain de sable. Et néanmoins ces infiniment petites créatures sont pourvues de muscles, de veines et des organes de la locomotion, de l'alimentation et de la reproduction. Quelle doit être la petitesse, l'exiguïté de toutes les parties qui composent leur corps, des liqueurs qui parcourent leurs moindres vaisseaux!... Tous ces petits êtres ont leurs sympathies et leurs haines, leurs habitudes aussi diverses que leurs formes; et de fréquentes batailles se livrent entre ces races herbivores et carnassières. Innocents héros et innocentes victimes, qui donnent ainsi en bas le spectacle que nous donnons en haut; avec cette différence entre autres, qu'ils n'ont pas notre esprit, et que nous avons leurs passions.

Ainsi la goutte d'eau a ses habitants comme l'Océan, cette arche immense, chargée de tant de légions émaillées, qui glissent comme des traits d'or dans le cristal des ondes. Voyez d'abord, au plus bas de l'échelle de la vie, ces zoophytes aux formes rayonnées et si singulières; tous ces polypes, fleurs animées de l'Océan, qui s'épanouissent en disques, en éventails, en aigrettes, qui se déploient en tissus de gaze, en légères dentelles, en arabesques gracieuses; tous ces petits animaux étranges, qui brillent comme des étoiles d'argent ou de vermillon, ou qui étalent au sommet d'une tige flexible leurs bras si finement découpés; qui couvrent de leurs productions si curieuses le fond des vallées sous-marines, ou scintillent à la surface des mers et y produisent le merveilleux phénomène de la phosphorescence.

Considérez ensuite ces nombreuses tribus de mollusques. Savez-vous admirer assez tous ces coquillages, aux formes tellement élégantes, que vos architectes ne bâtissent rien de si gracieux, que vos artistes ne façonnent pas de si merveilleux bijoux, et que vos peintres ne peuvent reproduire d'aussi brillants effets de lumière?

Que dirons-nous de ces myriades d'insectes, dont les essaims bourdonnent partout où le soleil fait germer une plante, éclore une fleur? Qui racontera leurs métamorphoses si curieuses, leurs mœurs si prodigieusement variées, leurs ruses, leurs piéges pour s'emparer de leur proie, leurs combats, leurs travaux, leurs soins prévoyants, leur tendresse si dévouée pour leur postérité? Où prendre des termes pour décrire toutes les pièces qui entrent dans le mécanisme de leur organisation, ainsi que le jeu et les fonctions de toutes ces pièces si délicates? Où puiser des couleurs pour peindre la richesse des ornements et la beauté des nuances qui parent si splendidement ces favoris de la nature,

> Chefs-d'œuvre d'une main en merveilles féconde,
> Dont un seul prouve un Dieu, dont un seul vaut un monde;

toutes ces légions d'insectes, aux robes flottantes, aux tuniques d'azur, aux manteaux de pourpre, aux armures étincelantes, aux panaches d'or, de saphirs et d'émeraudes? Légères, industrieuses et brillantes populations, qui portent sur leurs ailes, ou sur leurs brillants corsages, tous les feux d'un ciel d'Orient; qui pratiquent une admirable stratégie, soit dans l'attaque, soit dans la défense; qui vivent de ruses et de travail, ou se consument à respirer des parfums, et meurent de plaisir en dansant dans un rayon de soleil.

Nos étoffes les plus fines, nos tissus les plus délicats approchent-ils de ces trames merveilleuses que l'araignée, d'un aspect si repoussant, mais d'une si admirable industrie, ourdit sous nos yeux, avec des fils si déliés, que dix mille de ces fils n'égalent pas la grosseur d'un cheveu? Est-elle assez riche, la parure que le Créateur a donnée au papillon éphémère, qui porte des ailes brodées de pierreries et qui boit le nectar des fleurs dans leur coupe d'or? Qui nous dira les mœurs et les instincts de la fourmi, aussi habile que laborieuse dans la construction de ces dômes, de ces galeries, si légèrement modelées en terre, ou si délicatement sculptées dans le tronc des arbres? Et les guêpes, avec leurs ingénieux édifices de carton? Et l'abeille, enfin, l'aimable et douce abeille, géomètre et chimiste tout ensemble, ne nous offre-t-elle pas, dans les merveilles de son architecture, dans les délicieux produits de son inimitable industrie, dans la police de son gouvernement, dans la structure de son corps et de ses membres, les plus éclatants témoignages en faveur d'une intelligence créatrice infiniment puissante et sage?...

Considérez maintenant ces vastes et profonds abîmes de l'Océan, où cent peuples divers ont établi leur demeure. Voyez tous ces poissons, aux formes si variées, si bizarres, si étranges parfois, mais presque tous si splendidement décorés : les uns étincelants du feu des pierreries, d'autres vêtus de pourpre, parés d'or et d'azur. Voyez ces rois pompeux des mers équatoriales, qui portent des cuirasses resplendissantes des reflets de l'émeraude, de la topaze et du saphir, ou de l'éclat des plus riches métaux; sur lesquels toutes les couleurs de l'iris se brisent, se reflètent en bandes, en taches, en lignes onduleuses, anguleuses, et toujours régulières, et toujours de nuances admirablement assorties. Contemplez leurs combats, leurs mou-

vements et leurs jeux au sein de l'onde transparente : voyez les uns tourner, en voguant, comme un rouet; les autres remonter perpendiculairement du fond des eaux comme une légère bulle d'air ; d'autres se balancer mollement sur les vagues ; ceux-ci s'élancer dans l'air avec la rapidité d'une flèche, et retomber en faisant retentir au loin les solitudes azurées ; ceux-là dormir dans un rayon de soleil qui pénètre la gaze argentée des flots. Parmi les innombrables cohortes qui sillonnent l'empire des eaux, observez surtout ces races voyageuses, qui viennent offrir chaque année de nouveaux tributs aux peuples maritimes. La sagesse éternelle est la boussole qui les dirige dans leurs transmigrations lointaines; et la même main providentielle et bienfaisante qui fait fleurir au printemps la rose dans nos jardins et les épis dans nos plaines, qui ramène l'hirondelle sous nos créneaux et le rossignol dans nos bosquets, conduit aussi, à la même époque, des profondeurs de leurs retraites océaniques vers les rivages des continents, d'immenses armées de poissons, qui nourrissent comme une manne précieuse des peuples entiers, et dont la pêche constitue une branche de commerce si importante, que plusieurs États lui doivent leur prospérité matérielle.

Si le liquide cristal des mers est peuplé d'habitants dont l'organisation et les fonctions sont dans la plus parfaite harmonie avec la nature de l'élément où ils étaient appelés à vivre, le fluide de l'air, cet autre Océan aux ondes invisibles, a reçu aussi des hôtes non moins admirablement formés pour se mouvoir et pour vivre dans son sein. Considérez à présent ces agiles populations des régions aériennes. Dieu les créa surtout pour chanter : prêtez donc l'oreille à ces voix, à ces accents, à ces concerts, qui s'échappent de tous les buissons, qui partent

de toutes les cimes, qui retentissent sur tous les rivages. Écoutez la chanson matinale que l'alouette module aux portes du ciel, et les notes joyeuses que le merle siffle à l'écho des vallées, vers le déclin du jour; les roucoulements onduleux du ramier au fond des bois, et les sonores éclats de voix du loriot sous le dôme des futaies; l'aimable gazouillement de la fauvette dans les taillis, et les intonations monotones du coucou, messager du printemps; la vive chansonnette du petit troglodyte au timbre argentin, et les doux refrains de l'innocent rouge-gorge, tous deux amis des chaumières; le ramage confus de l'hirondelle, qui fréquente les palais, et les soupirs mélodieux du rossignol, qui hante la solitude, et qui choisit de préférence, pour se faire entendre, les heures silencieuses et calmes du soir.

Ces habitants de l'air ont des parures d'une beauté incomparable. Vous avez vu le cygne, emblème de noblesse et de grâce, voguer sur la surface azurée des lacs, en relevant comme un manteau royal ses ailes éblouissantes de blancheur; vous avez vu l'oiseau de paradis orner la tête des riches fiancées; le paon resplendir au soleil de l'éclat de toutes les pierreries de l'Orient; enfin vous l'avez vu scintiller sous ses broderies de rubis, d'améthystes, d'émeraudes et de saphirs, ce petit mignon d'oiseau-mouche, qui semble formé, par magique artifice, d'un rayon de lumière, de la corolle d'une fleur et d'un souffle du printemps :

Du peuple ailé des airs brillante miniature,
Où le ciel des couleurs épuisa la parure;
Phénomène léger, chef-d'œuvre aérien,
De qui la grâce est tout, et le corps presque rien.

A ces espèces douces et charmantes, la nature oppose des

races sauvages, comme les sites où elle les a placées. L'aigle et le vautour habitent des rocs inaccessibles ; la chevêche et l'effraie se tiennent cachées dans les ruines, et troublent le silence des nuits par leurs plaintes funèbres ; l'autruche parcourt le sable brûlant du désert ; le kamichi élève sa grande voix du milieu des savanes marécageuses, et l'oiseau des mers fait retentir au loin les rivages de ses perçantes clameurs.

Parcourez maintenant la classe la plus élevée du règne animal, et la plus importante pour l'espèce humaine. Voyez tous ces animaux nourriciers de l'homme et ses puissants auxiliaires dans ses travaux : le bœuf, qui trace le sillon de vos champs et qui vous nourrit de sa chair ; la génisse, qui vous abandonne son lait ; le cheval rapide, qui traîne votre char, ou qui vous porte sur son dos ; la brebis, qui donne sa toison pour tisser vos vêtements ou pour adoucir votre couche. Voyez le renne au milieu des neiges polaires, le renne, providence du Lapon et du Samoyède ; le chameau, patient et sobre, ce vaisseau du désert ; l'éléphant au pied sûr, qui porte des tours pleines de soldats. Voyez le lion noble et intrépide, et le tigre sanguinaire ; le renard rusé, le loup rapace, le castor industrieux ; la douce gazelle, rivale des zéphyrs, et le sanglier farouche, le chevreuil léger et le cerf rapide. Voyez le lièvre et le lapin, qui s'engraissent dans vos guérets, vos bois ou vos garennes, pour alimenter votre table ; le chat égoïste, qui pourtant exerce à votre profit son instinct carnassier ; enfin le chien fidèle et intelligent, actif et courageux, le chien, commensal reconnaissant et docile compagnon de l'homme, le seul ami souvent qu'on retrouve auprès de lui, quand il est tombé dans l'infortune et le malheur.

Gardant du bienfait seul le doux ressentiment,
Il vient lécher ma main après le châtiment :

Souvent il me regarde ; humide de tendresse,
Son œil affectueux implore une caresse.
J'ordonne, il vient à moi ; je menace, il me fuit ;
Je l'appelle, il revient ; je fais signe, il me suit ;
Je m'éloigne, quels pleurs ! je reviens, quelle joie !
Chasseur sans intérêt, il m'apporte sa proie.
Sévère dans la ferme, humain dans la cité,
Il soigne le malheur, conduit la cécité.
. . . .
Est-il hôte plus sûr, ami plus généreux ?
Un riche marchandait le chien d'un malheureux ;
Cette offre l'affligea : « Dans mon destin funeste,
« Qui m'aimera, dit-il, si mon chien ne me reste ? »

Ici nous touchons au dernier anneau de cette chaîne immense, qui commence à l'atome inerte, et va se déroulant, par mille nuances imperceptibles de grandeurs et de formes, à travers le monde des minéraux, le monde des végétaux, le monde des animaux, jusqu'à la créature centrale, jusqu'à l'homme, qui résume au plus haut degré toutes les perfections de ce vaste système d'organisation : l'homme, ce petit monde dans le grand monde, comme disait avec un sens profond l'antiquité ; l'homme, cet enfant bien-aimé du Créateur, animé par lui d'un souffle immortel, et couronné roi de cette terre, sur laquelle il a été placé pour la cultiver, la polir, l'enrichir, pour en élaguer le chardon et la ronce, pour y multiplier les fruits et les fleurs.

Nous avons interrogé les antiques fondements de notre globe et les débris étranges des générations ensevelies dans ses assises de pierres ; nous avons jeté un rapide coup d'œil sur l'ensemble des êtres qui ornent et qui peuplent aujourd'hui sa surface. Pour compléter ces aperçus généraux sur le plan du Créateur dans l'organisation de notre planète, considérons un moment l'atmosphère, ce grand laboratoire de la nature, cet arsenal

formidable où la suprême sagesse a placé ces fluides dominateurs de la matière, l'électricité, le magnétisme, le calorique, la lumière, ces agents subtils et puissants, qui jouent le premier rôle dans l'évolution des êtres, et balancent l'équilibre au sein des mondes.

Toutes ces merveilles, toutes ces magnificences des quatre grands règnes de la nature : les fluides impondérables, répandus partout dans l'immensité ; les substances inorganiques, que le globe renferme dans son sein et étale à sa surface ; les plantes qui couvrent la terre, avec un si grand luxe de verdure et de fleurs ; les créatures vivantes, depuis le zoophyte qui se meut aux limites indécises des règnes végétal et animal, jusqu'à l'homme, prêtre et roi de la nature : toutes ces choses parlent, en harmonieux langage, des perfections du Créateur, et méritent d'être étudiées et comprises par l'homme. D'ailleurs, tous ces spectacles de la nature, que notre œil a tant de fois admirés, où notre imagination promène ses fantaisies, ont toujours le privilége de répandre dans notre cœur un éclair de joie paisible, un souvenir d'enfance, et je ne sais quelle image de félicité innocente.

L'atmosphère est le miroir réflecteur qui transmet le rayon lumineux à notre œil; elle est le véhicule rapide qui porte le son jusqu'à notre oreille. C'est aussi dans son sein que s'élaborent et détonnent les foudres, que se forment les neiges et les grêles, et grondent les orages ; elle est l'écho qui fait rebondir dans l'étendue les sourds roulements du tonnerre, comme elle redit le murmure du petit ruisseau, le bourdonnement de l'aile d'une mouche, le soupir d'un enfant qui sommeille. C'est dans l'atmosphère que mugissent les vents de la tempête, et que soufflent les brises parfumées de l'été ; là que siége le Génie qui

fait éclore les fleurs du printemps et les fruits de l'automne; là que brillent les beaux phénomènes de l'arc-en-ciel et de l'aurore boréale; là que se promènent ces nuages, tantôt légères et flottantes draperies, dans les roses du matin ou dans la pourpre du soir; tantôt urnes fécondes, versant la douce ondée sur le feuillage des bois qui résonnent, et au sein des fleurs qui sourient de fraîcheur et de grâce. L'atmosphère est le grand océan vital, où tous les êtres vivants puisent l'existence et la respiration. Supprimez l'atmosphère seulement quelques instants, et soudain les animaux expirent, les plantes se flétrissent et meurent, toute vie disparaît; la terre devient une solitude désolée, où règnent de toute part l'immobilité et le silence de la mort.

Et maintenant levez les yeux, et voyez cette terre avec ses monts et ses plaines, ses forêts et ses prairies, avec ses vastes mers, ses lacs bleuâtres et ses fleuves majestueux, qui ondulent et se déroulent comme des zones d'argent sur le fond verdoyant des vallées; avec ses minéraux qui brillent, ses végétaux qui fleurissent, ses animaux qui nagent, rampent, marchent, courent, volent, à sa surface, dans les eaux, dans les airs : voyez, dis-je, cette terre privilégiée entre toutes les planètes que l'astre-roi guide, éclaire, échauffe dans les cieux, voyez-la tourner d'un mouvement uniforme et constant sur ses pôles, et se balancer dans son orbite, toute chargée de fleurs et de fruits, de parfums et d'harmonies; présentant alternativement tous ses flancs au soleil, qui, de l'orient à l'occident, les inonde des flots d'une lumière pure, les pénètre d'une chaleur douce et féconde, y fait descendre tous les trésors de la rosée et des pluies fertilisantes. Elle s'en va ainsi cheminant dans l'espace, et mesurant les heures, les nuits et les jours, docile aux lois qui règlent tous ses mouvements, et, par sa révolution annuelle autour du

soleil et l'inclinaison de son axe, ramenant tour à tour, avec une régularité parfaite, les chaleurs et les frimas, les printemps et les automnes, les étés et les hivers.

Et si maintenant, munis de l'œil géant du télescope, vous tentez d'explorer les champs de la lumière, de pénétrer parmi ces astres innombrables, qui si magnifiquement diaprent le manteau des nuits, et qui, le jour, s'effacent dans les splendeurs du soleil! si des limites de notre atmosphère vous prenez votre course jusqu'à la planète d'Uranus, quatre-vingts fois plus grosse que la terre, et à plus de six cent soixante millions de lieues du soleil; si, de là, gagnant les dernières limites de notre système solaire, vous essayez d'embrasser d'un même coup d'œil cette orbite de deux mille sept cents millions de lieues de diamètre, glorieux domaine de notre soleil : la terre, à présent, où est-elle? que vous paraît-elle de là-haut, avec ses larges fleuves, ses hautes montagnes, ses déserts, ses deux mondes et son grand Océan?.... Perdue, évanouie, invisible!.... Eh bien! ne vous arrêtez pas à la recherche de cet atome, montez, montez toujours, plongez dans les célestes immensités; abordez ces régions du firmament, d'où l'épaisseur d'un fil d'araignée suffirait pour cacher notre système planétaire lui-même tout entier.... De là redoublez votre vol, élancez-vous d'étoiles en étoiles, de mondes en mondes, de sphères en sphères; pénétrez jusqu'à ces profondeurs où roulent, dans leurs orbites inconnues, ces astres innombrables, dont le puissant télescope d'Herschell nous a révélé l'existence : l'atome lumineux qu'ils nous envoient, mû avec une vitesse de soixante-dix-huit mille lieues par seconde, en est parti il y a plus de mille ans.... Votre imagination s'épouvante, vos genoux fléchissent.... Montez cependant, montez encore, montez sans fin.... Mais non, c'est

assez : que sert-il de vous perdre ainsi dans les champs infinis de la création? Au-dessus de votre tête, à mesure que vous montez, toujours de nouveaux cieux, toujours de nouveaux soleils.... A l'effrayante distance où vous voilà placé, à l'incommensurable hauteur que vous venez d'atteindre, vous n'êtes encore qu'au seuil de cet incompréhensible univers « qui n'a pour confins que lumière et amour. »

Dites, maintenant que vous avez vu l'ombre de son doigt, est-il grand, est-il puissant, est-il admirable dans ses œuvres, le Dieu que nous adorons?....

Et si, redescendant des hauteurs des cieux, vous vous perdez d'intuitions en intuitions dans les insondables profondeurs de l'infiniment petit, comme tout à l'heure dans les abîmes de l'infiniment grand; partout et toujours, au delà de ce que vous pouvez imaginer et supposer, vous trouverez l'infini avec ses mystères à jamais impénétrables à tous les efforts de l'esprit humain. Partout et toujours vous verrez le doigt de Dieu posé comme un signe révélateur sur le front de la nature, pour rappeler sans cesse à l'homme, chose oublieuse et ingrate, l'existence et les perfections de Celui qui, maître de l'immensité, où sa puissance se joue, crée un monde en passant, et couvre d'un soin providentiel la vie d'un insecte.

« Ce sont là tes glorieux ouvrages, Père du bien, ô Tout-Puissant! Elle est tienne, cette structure de l'univers, si merveilleusement belle! Quelle merveille es-tu donc toi-même, Être inénarrable, toi qui, assis au-dessus des cieux, es pour nous ou invisible, ou obscurément entrevu dans tes ouvrages les plus inférieurs, lesquels pourtant font éclater au delà de toute pensée ta bonté et ton pouvoir divin?

« Parlez, vous qui pouvez mieux dire, vous fils de la lumière,

anges; car vous le contemplez, et avec des cantiques et des chœurs de symphonie, dans un jour sans nuit, pleins de joie, vous entourez son trône, vous dans le ciel! Sur la terre, que toutes les créatures le glorifient, lui le premier, lui le dernier, lui le milieu, lui sans fin [1]! »

Qui oserait prononcer maintenant le mot de hasard, mot vide de sens, « bêtise! tranchons le mot, qui ne satisfait personne, pas même ceux qui nous la jettent? Pourquoi le hasard, s'il se joue de la nature, n'a-t-il pas aussi civilisé le sauvage, blanchi les noirs, noirci les blancs, rendu philosophes les éléphants, les loups poëtes, fait parler les arbres et danser les rochers? Pourquoi voyons-nous que tout en ce monde suit des lois fixes et d'exactes proportions? Pourquoi parlons-nous de la parfaite symétrie des choses, et de la grande harmonie de l'univers? Dans ce cas, il n'y a plus d'harmonie; tout est brisé, tout est détruit, tout flotte, rien ne marche; plus de but, et partant plus de principe [2]. »

Et pourtant nous n'avons vu « qu'une faible partie des œuvres du Seigneur : ce qu'il nous fait entendre n'est qu'un léger murmure; qui pourrait soutenir le tonnerre de sa puissance [3]? » — « Nous multiplierons les discours, et nous épuiserons les paroles; mais tout est dans ces mots : il a fait toutes choses. — A la voix du Seigneur, tout marche vers sa fin, et sa parole règle toutes choses. — Que pouvons-nous pour sa gloire? Car il est le Tout-Puissant élevé au-dessus de toutes ses œuvres. — Glorifiez le Seigneur autant que vous pourrez : sa gloire l'emportera encore, et sa magnificence sera au-dessus de toute

[1] Milton, *Paradis perdu.*
[2] Danielo.
[3] Job. *L'Ecclésiastique.*

votre admiration. — Un grand nombre de ses œuvres, plus grandes que celles que nous voyons, nous sont cachées; car nous ne voyons que le petit nombre. — Mais le Seigneur a fait toutes choses, et il a donné la sagesse à ceux qui vivent dans la piété. — OEuvres de Dieu, bénissez le Créateur, louez-le, exaltez-le dans tous les siècles[1]. »

L'HOMME.

L'Éternel s'est manifesté par la création : sa pensée a donné l'être à la nature entière. A sa voix, la lumière s'est répandue dans l'espace ; l'équilibre s'est établi entre les eaux supérieures et les eaux inférieures; la terre est apparue et s'est couverte d'une riante végétation ; les astres se sont suspendus au firmament, et les animaux divers ont peuplé l'air, la terre et l'eau. Mais, dans l'éclat de sa richesse et de sa parure, l'univers ressemblait à un empire sans maître, à un temple sans pontife : il attendait un prince aux pieds duquel il pût verser l'abondance de ses trésors, un interprète qui convertît en prière le concert harmonieux des créatures, et élevât leurs aveugles hommages à la dignité d'un acte d'amour. Dieu acheva son œuvre, et l'homme, prêtre et roi, entra dans l'univers.

« Une parole de commandement avait produit le reste des choses; car ces choses, après tout, ne pouvaient qu'obéir à Dieu sans esprit et publier sa gloire sans cœur. Mais une parole de conseil produisit l'homme, parce que l'homme allait être armé de la liberté morale, capable d'une fidélité consentie, et maître de sa destinée. C'est pourquoi Dieu dit : « Faisons « l'homme à notre image et ressemblance ; et qu'il com-

[1] Daniel.

« mande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux ani- « maux, à toute la terre, et à tous les reptiles qui s'y « meuvent. » Et il façonna un peu d'argile, répandit sur cet ouvrage de ses mains un souffle de vie, et y mit une âme intelligente et libre : l'homme parut, et il fut nommé Adam, parce qu'il était pétri de limon[1]. »

C'est sur le visage de l'homme que Dieu répandit ce souffle de vie qui l'anime, et c'est lui qu'on appellera le miroir de l'âme. C'est sur ses traits que se manifestera la pensée; et jusque dans la forme du corps, la supériorité humaine se montrera majestueuse et incontestable. La pensée, placée au sommet de l'édifice, contemple les cieux à plein regard; elle domine, comme d'un trône, tous les êtres qui l'entourent; elle fait en souveraine l'inspection de son empire. Voilà l'homme, esprit incarné, petit monde dans le grand monde, ou le grand monde dans le petit monde; le lien des deux natures matérielle et spirituelle; le résumé de tout ce qui existe, le chef-d'œuvre de la création visible, en un mot l'image de Dieu. « Frère des anges par sa nature spirituelle, le premier des êtres animés par la beauté de ses formes, il est, pour ainsi dire, l'horizon du monde qui trouve en lui le complément et l'abrégé de toutes ses splendeurs. Fait à l'image et ressemblance de Dieu, il y a sur son front je ne sais quel rejaillissement de la gloire incréée, et dans son regard une sorte de révélation de la sagesse éternelle. Son sourire est comme un éclair de la félicité des cieux; son attitude accuse la supériorité, et son cœur nourrit le sentiment profond, la faim et la soif de l'infini. Voyez : il va imprimer à la nature matérielle le sceau de sa propre intelligence :

[1] *Les Femmes de la Bible; Ève*, dont les pages qui suivent ne sont guère qu'un abrégé, ou plutôt un extrait.

les merveilles des arts s'épanouiront sous ses mains comme des fleurs sous un rayon de soleil, et les éléments apprendront à courber devant son génie leurs forces vaincues et disciplinées. La Divinité même daignera lui parler d'une bouche amie, et il soutiendra le poids de ce commerce formidable ; et, soulevant jusqu'à lui et couvrant de l'honneur de sa personnalité tout ce muet univers, il acquittera la dette de la création en faisant monter jusqu'au ciel le parfum d'une prière pleine d'amour et la louange exquise d'une vie sans souillure.

Ainsi l'homme, si magnifiquement doué du côté du corps, le fut encore mieux du côté de l'intelligence. Son corps, tiré de la matière, en garda les propriétés, c'est-à-dire les imperfections ; son âme, souffle de vie, nature céleste enfermée dans une prison de boue, lumière cachée au fond d'un antre obscur, mais immatérielle et immortelle comme Dieu, faite à son image et ressemblance, brille de tout le reflet des splendeurs divines. « On y voit reluire, comme dit Bossuet, un magnifique rejaillissement de l'adorable Trinité. Dieu est, il se connaît, il s'aime : l'âme est, elle se connaît, elle s'aime. Semblable au Père, elle a l'être ; semblable au Fils, elle a l'intelligence ; semblable au Saint-Esprit, elle a l'amour ; semblable au Père, au Fils et au Saint-Esprit, elle a dans son être, dans son intelligence, dans son amour, une même félicité et une même vie. Et cette vie, et cette félicité, c'est de connaître et d'aimer Dieu, auteur de son être, de son intelligence et de son amour. O mon âme ! qui as la gloire de porter l'image de Dieu ; ô mon âme ! qui as ce très-grand honneur, d'être un esprit de son esprit, d'être sortie comme de sa poitrine, d'être un soupir de son cœur amoureux et tout plein de bonté pour toi, aime donc ce Dieu de bonté qui t'a tant aimée ! »

Notre âme est un rayon de lumière et d'amour,
Qui du foyer divin détaché pour un jour,
De désirs dévorants loin du ciel consumée,
Brûle de remonter à sa source enflammée.

Adam était solitaire encore dans l'immensité de son empire. Il en prit possession solennelle, en imposant des noms aux animaux ses esclaves : sur un ordre divin, ils passèrent en sa présence, et reçurent, chacun selon son espèce, des noms assortis à leur nature. Mais nul d'entre eux n'était pareil à l'homme, ni capable d'entendre ses communications et d'y répondre. Quelque chose manquait donc à la plénitude de la vie d'Adam, parce que effectivement il n'était point organisé pour être seul, et que sa pensée et son cœur avaient besoin des sympathies fraternelles d'une autre pensée et d'un autre cœur.

Et le Seigneur dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; « faisons-lui un aide qui lui ressemble. » Toutefois, il ne créa pas la femme comme il avait créé l'homme : il la forma, non point d'un limon grossier, mais d'une argile déjà épurée et ennoblie. Il envoya un profond sommeil à Adam, et de cette dure enveloppe qui couvre et protége le cœur, il détacha un os et en fit la femme. Pour marquer sans doute que la femme serait la compagne honorée, et non point l'esclave ou la maîtresse de l'homme, le Créateur la forma d'un os enlevé à cette région du corps où palpite l'organe des sentiments généreux ; sorte de sanctuaire habité par tout ce que l'homme chérit et respecte, et inaccessible à tout ce que l'homme hait et méprise. « Ainsi Dieu créa la femme. Il la créa pour être la compagne et l'aide de l'homme. Il la fit belle et douce, pour qu'elle plût à l'homme et lui fût soumise. Il la fit timide et modeste, pour qu'elle cherchât toujours l'appui de l'homme et reconnût sa

supériorité sur elle. Dieu répandit sur tous les traits de la femme, dans tous ses mouvements, la délicatesse et la grâce, afin d'attirer sur elle toute l'amitié et la protection de l'homme. Dieu donna à l'esprit de la femme la vivacité et la souplesse, pour qu'elle pût comprendre la haute intelligence de l'homme, se plier doucement à ses désirs et lui être agréable. Dieu donna encore à la femme la faiblesse, pour que, abritée sous la force de l'homme, comme le roseau sous le chêne puissant, sa famille fût son sanctuaire, et que, attachée à son mari par respect et par reconnaissance, autant que par amour, elle n'eût rien au monde de plus cher que lui. Dieu mit aussi dans le cœur de la femme une charité, un amour immense, qui s'étend sur tout ce qui vit et respire ici-bas ; un amour qui de la terre monte au ciel comme un doux encens, emportant avec lui la prière du monde entier, pour la déposer aux pieds du Tout-Puissant [1]. »

Quand Dieu eut ainsi *édifié en femme la côte d'Adam*, comme parle l'Écriture, afin de peindre, par ce style grand et sévère, tout ce qu'il y avait dans la femme de proportions admirables et de magnifique ordonnance ; quand il eut achevé la nouvelle créature, également faite à son image et ressemblance, il l'amena devant Adam. Elle était pure et gracieuse, et son innocence égalait sa beauté : car nul désordre n'avait encore altéré les œuvres de Dieu, ni converti en péril leur simplicité sans tache. Adam sortit du sommeil extatique où son âme, touchée par la lumière d'en haut, avait contemplé ce que Dieu faisait : il se reconnut en la femme ; les temps futurs se déroulèrent à ses yeux, et il prononça ces mots pleins de science et de mystère : « Voici maintenant l'os de mes os et la chair de ma chair ;

[1] Mme Guérard, *Introduction à la Bible*.

« elle s'appellera d'un nom qui marque l'homme, parce qu'elle « est tirée de l'homme. » C'est pourquoi, ajoute le Seigneur, soit par lui-même, soit par la bouche d'Adam, « l'homme quit- « tera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et ils « seront deux dans une même chair. » C'est de la sorte que fut contractée et établie, par l'inspiration et en la présence de Dieu, l'union de l'homme et de la femme, douce communauté de pensées et de sentiments, reflet de l'union éternelle qui réjouit les personnes divines, prophétique image des noces augustes que le Verbe devait célébrer un jour avec la nature humaine.

Après avoir béni l'homme et la femme, Dieu leur communiqua la fécondité, glorieuse émanation de sa vertu créatrice, et constitua en quelque sorte la dot du premier mariage : « Croissez, dit-il, et multipliez; remplissez la terre et sou- « mettez-la; commandez aux poissons de la mer, aux oiseaux « du ciel, et à tous les animaux qui se meuvent sur la terre. » Puis il leur assigna pour nourriture les herbes et les fruits des arbres.

Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites, et elles étaient très-bonnes. L'équilibre et l'harmonie régnaient dans la création : la nature entière semblait rire à l'homme; le ciel était serein, le travail sans fatigue; les animaux se pliaient docilement à l'ordre de leur roi ; l'âme, obéissant à Dieu avec fidélité, exerçait un facile empire sur le corps, son compagnon et son sujet : tout se mouvait dans le plan tracé par la sagesse du Créateur. Cette paix ne dura guère; mais elle laissa des traces ineffaçables dans l'imagination des peuples : pareils à des proscrits rappelant dans l'exil les joies perdues de la patrie, tous ont donné des regrets et consacré des chants à cet âge

d'innocence et de félicité, à ces jours de bonheur et de grâce, dont il ne reste, hélas! qu'un long et touchant souvenir. Écoutons toutes les traditions des peuples : depuis les âges divins de la contemplative et mystérieuse Asie, jusqu'au siècle d'or de la Grèce et de l'Italie, ce n'est partout qu'un seul écho, ou plutôt un soupir de douleur, retraçant à la fois et la félicité perdue, et les malheurs présents.

« Dans le Crita-Youga, dit le législateur des Hindous, la justice était ferme et stable comme un taureau sur ses pieds, et la vérité régnait. » Et puis viennent les peintures poétiques de la Grèce, avec son printemps perpétuel, les zéphyrs qui caressent les fleurs nées sans culture, les fleuves de lait et de nectar coulant çà et là, et le miel distillant à flots dorés du chêne verdoyant; les récits de la Chine, dans lesquels le ciel donnait sa douce rosée, la terre répandait des sources de nectar, le soleil, la lune et les étoiles augmentaient leur clarté : toujours l'image de la félicité et de la vertu s'asseoit au berceau de l'humanité.

De sa voix sublime, la Genèse résume tous ces accents en quelques paroles; et, saisissant un caractère étonnant du désordre actuel, elle nous révèle l'ordre évanoui, par le signe le plus expressif, lorsqu'elle enseigne que le corps humain, revêtu de sainteté, n'avait point ses honteuses insolences : « Tous « deux, dit-elle, étaient nus, et ils ne rougissaient pas. » Que peut-on ajouter à ce dernier trait, qui, dans une admirable simplicité, rappelle les jours de l'innocence et de la pureté primitive? Originairement, rien ne devait abaisser dans la confusion l'auguste visage de l'homme : la pudeur, comme le repentir, est la vertu d'une nature blessée et qui se sent infirme, et non pas le privilége d'une nature innocente et

invulnérable; la pudeur est comme un voile que l'âme étend sur ses ruines.

L'ÉDEN.

L'homme et la femme, créés dans l'âge parfait de la vie, riches des dons de la nature et de la grâce, furent transportés dans l'Éden ou Paradis terrestre. On n'est pas fixé sur la véritable situation de ce jardin enchanté. Ce qui reste certain, c'est qu'il faut le placer en Asie, dans ces régions où, sur des ruines amoncelées par les guerres et les siècles, et malgré les changements qui ont dégradé le globe et altéré les saisons, le voyageur admire encore des exemples de fertilité étonnante, des sites merveilleux, et un ciel pur et plein de ces teintes chaudes et brillantes, dont notre climat n'offre, pour ainsi dire, qu'un froid et pâle reflet. Là, dans cette zone privilégiée qui, entre les tropiques, s'étend sur les flancs du globe comme une large ceinture, toute resplendissante de pierreries et de métaux précieux, toute brodée d'animaux rares, d'oiseaux au plumage à reflets métalliques, toute chargée de fruits les plus aromatiques et les plus savoureux, toute parsemée de fleurs magnifiques, aux couleurs les plus variées, aux plus délicieux parfums; là rayonnent encore toutes les magnificences d'une création qui rappelle les splendeurs de l'antique berceau d'Éden. « Terre fortunée, dont l'air est un parfum, où l'Océan roule ses flots sur un lit de corail et d'ambre, où les montagnes, fécondées par les rayons du soleil, produisent des diamants, où les ruisseaux serpentent sur un sable d'or, et dont les bocages de sandal et les berceaux aromatiques font un séjour enchanteur[1]. »

[1] Ainsi chante le poëte de la *verte Érin*, dans un poëme dont on a comparé les chants à des paroles enchaînées par un fil de soie.

L'Éden avait été planté dès le commencement : il s'y trouvait toute sorte d'arbres beaux à la vue et toute sorte de fruits agréables au goût; une source abondante l'arrosait, et puis se divisait en quatre rivières. La verdure, les fleurs et les parfums, la pureté de la lumière et des cieux, qui récréaient les sens de l'homme, étaient comme l'image des joies supérieures où vivait son âme. L'homme était donc placé au milieu de cette belle nature, qui lui souriait dans ses plus charmantes productions. Sa noble intelligence, conversant avec le Créateur, était initiée aux joies pures et délicieuses. Ouverte aux affections les plus saintes, son âme s'élevait à l'amour de ce Dieu infini par la contemplation de ses bienfaits. Se confondant à la fois dans la prière, l'amour et l'adoration, l'être fortuné, béni par la main du Tout-Puissant, vivait sous l'œil de Dieu, dans la droiture et la sincérité, destiné sans doute à se réunir, sans passer par la mort, au sein de la Divinité, ou peut-être à parcourir les espaces, et à peupler tous ces soleils, retraites merveilleuses où il eût été transporté par les anges. Il ne connaissait encore ni la désobéissance ni le malheur; gardien du Paradis terrestre, il y travaillait par délassement, et non par douloureux exercice. Hélas ! le jardin et la félicité ont disparu : de l'un il reste quelques vestiges dans la grande et riche nature de l'Orient; de l'autre nous avons gardé un souvenir mélancolique que rien ne saurait apaiser ni abolir.

L'Éden avait deux arbres remarquables entre tous les autres : c'était l'arbre de vie, ainsi nommé parce que, suivant les saints Pères, il devait, par une disposition spéciale de la volonté du Créateur, communiquer à l'homme l'immortalité. C'était encore l'arbre de la science du bien et du mal, qui ne fut peut-être appelé de cette sorte que parce qu'en y touchant, contraire-

ment à la prohibition divine, l'homme connut tout le bien qu'il venait de perdre et tout le mal qu'il venait de s'attirer.

Or, Dieu avait dit à l'homme, en le plaçant dans le Paradis terrestre : « Tu mangeras de tous les fruits de ce jardin ; mais « ne touche point au fruit de la science du bien et du mal; « car, le jour où tu en mangeras, tu mourras de mort. » Et ce précepte fut aussi intimé à la femme. La divine bonté, qui, en retour de ses bienfaits, aurait pu imposer à l'homme de nombreux et pénibles devoirs, veut bien, par amour pour sa fragile créature, par condescendance pour sa faiblesse, se contenter d'un seul acte de soumission volontaire et libre; parce que, s'il pousse irrésistiblement à leur fin les aveugles éléments du monde matériel, il traite avec un grand respect, comme parle l'Écriture, les êtres intelligents et libres. Après lui avoir fait connaître ses volontés, il a laissé l'homme à son libre arbitre, il l'a remis dans la main de son conseil. Roi de la nature, supérieur à toute la création, sa place est assez belle pour qu'il n'aspire pas à un rang plus élevé. Il est grand, il est heureux, le plus heureux des êtres visibles, comme il en est le plus parfait. Il dépend de lui de rendre stables, d'assurer pour jamais sa gloire et sa félicité. Dieu y met une seule condition, celle de l'obéissance. Toute la nature est soumise à l'homme; mais lui-même est soumis à son auteur : n'est-ce pas dans l'ordre? Devant lui sont la vie et la mort, le bien et le mal : ce qu'il aura choisi lui sera donné.

LA CHUTE.

Nous savons le reste de cette lamentable histoire. « L'ange prévaricateur s'était révolté contre le Très-Haut : Dieu irrité

le précipita d'un souffle de sa bouche au fond des abîmes. Il tomba du ciel, ainsi qu'un éclair; frémissant d'une furieuse colère, et assemblant avec lui tous les compagnons de son insolente entreprise, il conspira avec eux de soulever contre Dieu toutes les créatures. Ce lui est à la vérité un sujet d'une douleur enragée, dès qu'il voit que toutes ses entreprises sont vaines, et qu'il lui faut ployer sous la main toute-puissante de Dieu. Mais il ne se désiste pas pour cela de sa fureur obstinée : au contraire, considérant que la majesté de Dieu est inaccessible à sa colère, il décharge sur nous, qui en sommes les images vivantes, toute l'impétuosité de sa rage; comme on voit un ennemi impuissant qui, ne pouvant atteindre celui qu'il poursuit, repaît en quelque façon son esprit d'une vaine imagination de vengeance, en déchirant sa peinture. Ainsi en est-il de Satan : furieux et désespéré, il ne songe plus qu'à tout perdre, après s'être perdu lui-même, et envelopper tout le monde dans une commune ruine [1]. » « Quand celui qui brillait au premier rang parmi les célestes intelligences, dit saint Grégoire le Théologien, fut tombé, par son orgueil, du trône de gloire et de lumière où Dieu l'avait placé, il conçut une haine implacable contre le genre humain. C'est cet ange homicide, dont les funestes artifices ont allumé dans mon sein le feu de la concupiscence, le jour où il présenta au premier homme la coupe empoisonnée où il but la mort avec le péché. Telle est la nature, telle fut l'origine du mal, dont Satan est le père. » En effet, du fond de sa misère, un de ces anges déchus vit le bonheur de l'homme et en devint jaloux. Il prit la figure du serpent pour se glisser jusqu'au cœur qu'il voulait séduire et pour y

[1] Bossuet, *Élévations sur les mystères*.

ravager dans leur source toutes ces joies dont le spectacle lui était hideux. Assurément il eût pu s'envelopper sous toute autre figure ; mais il existe de secrets rapports d'analogie entre les choses qui se voient et celles qui ne se voient pas ; et c'est par suite de cette loi, sans doute, et par une disposition providentielle, que le tentateur, au lieu de se présenter sous la forme de quelque noble ou majestueux animal, emprunta la forme du serpent : car il y a je ne sais quelle image de fraude et de lâche perfidie dans la manière de ce reptile, qui n'avance qu'en rampant, et tue comme on caresse.

Mû par l'esprit mauvais, le serpent s'approche de la femme : « Pourquoi, lui dit-il, Dieu vous a-t-il ordonné de ne pas man-« ger de tous les fruits du Paradis ? » Il n'aborde point Adam, de peur d'être trop facilement découvert et repoussé. Il s'adresse à la femme, organisation délicate et vive, qui se met en jeu au moindre choc, au plus léger souffle ; âme portée aux communications expansives et à la confiance, parce qu'elle a besoin d'appui ; intelligence éclairée par un cœur, et revêtue par là même de tout le charme, mais aussi de toute la mobilité du sentiment.

Par ces paroles, le malin esprit éveille la curiosité de la femme, qui, au lieu de couvrir son interrogation de silence et de mépris, au lieu de venger l'outrage fait au législateur, se laisse entraîner par cette curiosité, écoute le tentateur avec une complaisance déjà criminelle, et s'abaisse à discuter avec lui. « Nous mangeons, dit-elle, du fruit de tous les arbres qui sont « dans le Paradis ; mais pour l'arbre qui est au milieu, Dieu « nous a défendu d'en manger le fruit et d'y toucher, de peur « que nous ne venions à mourir. » Il y avait dans cette molle réponse, dénuée d'ailleurs de franchise et de générosité, un

commencement, ou du moins un présage de défaite. Le démon le comprit bien, et, avec une impudence digne du père de l'erreur et du mensonge : « Nullement, reprit-il ; vous ne mourrez « point : Dieu sait, au contraire, qu'au jour où vous mangerez « de ce fruit, vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme des « dieux, sachant le bien et le mal. » Ainsi fait l'ennemi du salut, pour nous entraîner dans sa ruine, après nous avoir rendus complices de sa révolte. Grâce à ses ruses perfides, à ses funestes artifices, le mal se déguise à nos yeux sous les couleurs du bien : il oppose ingénieusement au joug de la vertu et à la gravité du devoir l'image d'un plaisir qui ressemble à la liberté et au bonheur : trop pareil à ces feux qui flottent la nuit sur les marais, et attirent le voyageur à poser le pied dans des abîmes.

La femme, faible et curieuse, séduite par les fausses promesses du démon, a laissé pénétrer l'orgueil dans son âme ; un regard imprudent et coupable achève sa défaite. Elle lève les yeux sur l'arbre interdit : le fruit lui en parut bon à manger, beau et agréable à voir : c'était le dernier coup porté à une fidélité déjà ébranlée et chancelante. Les sens troublés, fascinés, réagirent sur l'esprit, qui ne les avait pas gouvernés discrètement, et l'esprit fut vaincu : la femme prit le fruit et elle en mangea.

Dès lors le serpent se croit plus sûr de la femme que de lui-même : il s'efface et la laisse paraître. Cette nature, tout à l'heure si faible à résister, va devenir puissante à vaincre ; elle abattra l'homme, que le père du mensonge n'ose pas essayer de tromper ; car l'homme est soutenu par une fierté naturelle dans sa lutte contre tout ce qui est fort, et il est trahi par son cœur dans sa lutte contre tout ce qui est doux et frêle. Aussi Adam, disent les saints Pères, fut-il mené d'abord par la com-

plaisance plutôt que déterminé par aucun raisonnement : contrister par un refus sa seule et chère société lui parut sans doute amer et cruel ; il se sentit fléchir, et son cœur amolli succomba, entraînant l'esprit dans la chute. La femme donna du fruit à son mari, qui en mangea comme elle, et obéit aux mêmes attraits d'orgueil et de sensualité.

A l'instant les yeux des coupables s'ouvrirent, mais non point pour ces glorieuses lumières que le serpent faisait espérer. Ce fut un réveil qui enleva les illusoires richesses qu'un rêve avait apportées. La nudité, jusque-là couverte par la simplicité et la candeur de l'innocence, devint une sorte de fardeau insupportable ; et, chose plus triste encore, elle n'était que le résultat, et, pour ainsi dire, l'expression d'un dépouillement et d'une indigence toute spirituelle. L'âme cessa de régner en maîtresse dans son empire; je ne sais quoi de honteux lui apparut dans les ouvrages de Dieu, et elle reconnut sa dégradation dans cet équilibre brisé. Les deux coupables se couvrirent de feuilles de figuier entrelacées en manière de ceinture.

L'orgueil avait précipité dans l'abîme celui qui voulait s'asseoir sur les nues, et s'égaler au Très-Haut. Instruit par sa chute, ayant éprouvé la désastreuse influence de l'orgueil, c'est par lui aussi que le séducteur est venu attaquer l'homme ; et l'homme, vaincu par la sensualité et l'orgueil, s'est trouvé trop faible pour résister : il est tombé, et la mort va s'abattre sur la terre comme sur sa proie, traînant après elle ce lugubre cortége de misères, ce déluge de maux et de crimes qui faisaient dire au prophète : « Il y a une grande affliction et un joug pesant « sur les enfants d'Adam, depuis le jour où ils sortent du sein « de leur mère jusqu'à celui où ils seront ensevelis dans la « terre. » Tel fut le premier crime qui souilla la terre ; en lui

tous les crimes postérieurs ont leur cause originelle et leur type. Depuis ce jour fatal à nos premiers parents et à toute leur postérité, la nature humaine reste blessée dans les facultés essentielles qui la constituent, et dépouillée des dons merveilleux de la grâce dont elle avait été originairement enrichie. Imaginez-vous la terre ressaisie par les cercles noirs du chaos, roulant dans l'espace, loin du soleil, son foyer d'attraction, ténébreuse, partout heurtée, et menaçant de se briser : vous comprendrez, mais imparfaitement, les troubles de l'intelligence en révolte contre son Dieu. En punition de ce crime, la chair à son tour se révolte contre l'esprit, le cœur chancelle, la pensée s'obscurcit, l'homme abdique, vaincu comme autrefois par la sensualité et l'orgueil : semblable à un vieux chêne déchiré par la foudre, et qu'une dernière tempête renverse du côté où les vents l'avaient incliné jeune encore.

C'est alors, par toutes les nations, un long cri de douleur, au souvenir de la chute primitive. Chez les Hindous, la création entière s'anéantit; la terre coupable est engloutie, et il faut que le Dieu de la conservation s'incarne de nouveau pour rétablir ce monde foudroyé, qui désormais portera toujours la marque de son châtiment. Chez les Perses, le premier couple, séduit par Arimane, perd tout à coup la béatitude et l'immortalité : la nature pleure à ce spectacle.

Tous les philosophes de l'antiquité ont compris que l'homme est un palais en ruines, qui, en dépit de ses décombres, atteste la grandeur et la majesté du premier plan. En effet, comme dit admirablement Bossuet : « L'homme est tombé en ruines; le comble s'est abattu sur les murailles, et les murailles sur le fondement : mais qu'on remue ces ruines, on trouvera dans les restes de ce bâtiment renversé, et les traces de la fondation, et

l'idée du premier dessein, et la marque de l'architecte. »

> L'ouvrage fut parfait, il est défiguré :
> Apprenons à quel point l'homme s'est égaré !
> Le père criminel d'une race proscrite
> Peupla d'infortunés une terre maudite.

C'est de ces ruines, que Pascal, inspiré par la religion, a fait un tableau si éloquent et si vrai. Enfin c'est la vue de ces ruines qui troubla la science antique. Pline se demandait si c'est donc un crime de naître ; Cicéron parlait de l'état actuel de notre âme comme d'une déchéance ; Pythagore et Platon se plaignaient qu'un défaut primitif eût altéré et corrompu nos forces. En un mot, les philosophes regardaient la vie présente comme l'expiation d'une vie antérieure; et les peuples expliquant la parole des sages, cherchaient le remède à la commune misère dans les sacrifices et l'effusion du sang.

Mais est-il besoin d'aller fouiller ainsi les ombres du passé? Ne trouvons-nous pas en nous-mêmes ces tristes ruines que le péché et la mort y ont accumulées ? et ne devons-nous pas nous écrier avec Pascal, au souvenir de la tache originelle, que « le nœud de notre condition prend ses retours et ses replis dans cet abîme; de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme ? »

Il est donc bien vrai : l'homme a cessé d'être ce qu'il était en tombant des mains du Créateur; il n'est plus qu'un reflet du passé, une image dégradée, avilie. Tout le prouve dans sa nature : les contradictions qui s'élèvent au dedans de lui, les luttes de son âme flottante entre deux volontés, celle du mal qui l'incline, et celle du bien qui la relève; le péché dont le stigmate ineffa-

çable l'a marqué dès son berceau ; et, pour citer un ennemi de notre foi, les traditions de presque tous les peuples. Incompréhensible assemblage de grandeur et de faiblesse, de splendeur et d'abjection, il doit à la fois s'humilier dans sa bassesse, et s'exalter dans sa noble destinée.

Au reste, ce dualisme existe dans toute la nature; et il faut aller en chercher la cause dans cette dégradation primitive de l'homme. Ce contraste de bien et de mal, ce mystère de grandeur et de bassesse sont écrits en caractères ineffaçables dans la création tout entière, parce que toute la création a ressenti le contre-coup de l'anathème lancé contre son roi. L'homme est le centre du monde : il a bouleversé par sa chute les rayons et la circonférence du grand cercle.

La faute était commise; la justice devait avoir son cours. Dieu vint instruire le procès de nos aïeux tombés. Les coupables entendirent la voix du Seigneur qui se promenait dans le Paradis, à la brise, après midi. Au seul bruit de ses pas, le trouble, la frayeur, le remords s'emparent de leur âme; ils cherchent à se cacher au milieu des arbres de l'Éden, pour échapper à la face du Seigneur. L'homme devenu coupable fuit la présence de son Dieu. Mais la voix du Seigneur les atteint : « Adam, où es-tu? » Il y avait encore plus de compassion que de courroux dans cette parole ; comme si Dieu se fût écrié : Ta fuite et tes craintes font connaître ta faute : de quel honneur tu viens de déchoir, et en quelle ruine tu es renversé ! Un écho de cette voix miséricordieuse et sévère retentit encore aujourd'hui parmi les hommes, et tous ceux qui ont mal fait l'entendent : c'est le remords. En vain l'âme criminelle essaie de l'apaiser ou de le fuir ; il la poursuit, s'attache à elle et la tourmente ; et quand elle se retire dans la plénitude d'une vie toute sensuelle, comme

pour y braver le spectre domestique, il la saisit jusque entre les bras du plaisir, et la jette quelquefois dans de sombres épouvantements, par cette vindicative parole : Où es-tu ?

Voilà les coupables en présence de leur juge. Comment vont-ils se justifier au tribunal de Celui qui sonde les cœurs et les reins ? Adam répondit au Seigneur : « J'ai entendu votre « voix dans le Paradis, et j'ai craint, parce que j'étais nu, « et je me suis caché. » La honte et la frayeur ont remplacé dans le cœur d'Adam et d'Ève la paix et la joie, comme leur amour innocent s'est incliné lourd et mauvais aussitôt après leur péché : la nudité les fait rougir. Le Seigneur reprit : « Qui t'a montré que tu étais nu, si tu n'as pas mangé du « fruit auquel je t'avais défendu de toucher ? » Le Seigneur s'adresse d'abord au principal coupable. Plus fort et plus grand dans son origine, Adam devenait plus ingrat dans la désobéissance : on demandera davantage à qui aura reçu davantage. Mais les paroles qu'il lui adresse indiquent déjà la clémence du juge ; il y a dans ce langage plus de pitié que de colère. La miséricorde et l'inexorable justice commencent dès lors à se rapprocher. Déjà l'on peut entrevoir ce baiser mystérieux, ineffable, qui doit être la rédemption du monde, et la réhabilitation de l'homme déchu ; et l'on devine que tout à l'heure il y aura deux chemins pour arriver au ciel, l'innocence et le repentir. Dieu outragé pouvait prononcer à l'instant l'arrêt de mort, comme il avait fait pour l'ange rebelle. Mais sa bonté infinie retient le bras de sa justice levé sur les coupables : il interroge Adam, et il daigne lui permettre de se défendre. Adam, la tête penchée sur la poitrine, le front courbé vers la terre, n'ose plus lever son regard vers le Saint des Saints. Il ne peut nier son crime ; mais au lieu de s'humilier, au lieu de se jeter entre les bras de la divine misé-

ricorde, qui semble lui offrir son pardon, il rejette sa faute sur la femme que Dieu lui a donnée. L'innocence a disparu, et l'amour cesse : Ève est accusée par son époux. Le lien de leur mutuelle affection, Dieu, n'est plus dans leur âme ; et l'homme, pour s'excuser, reporte sur sa compagne, et veut, pour ainsi dire, faire remonter jusqu'à Dieu ses orgueilleuses récriminations : « La femme que vous m'avez donnée pour compagne, « dit-il, m'a présenté du fruit, et j'en ai mangé. » Ainsi, au lieu d'épargner la honte d'un aveu à celle qu'il avait aimée, et volontairement suivie dans la révolte ; au lieu d'étendre sur elle la générosité de son repentir, il la délaisse avec égoïsme, et l'opprime du poids d'une lâche accusation : *La femme m'a présenté du fruit.*

Pour la femme, cachée derrière son mari, abritée sous la protection de son amour, elle fera l'aveu de son aveuglement, et confessera sa désobéissance. Accusée d'avoir entraîné l'homme à la rébellion, quand Dieu lui dit : « Pourquoi l'as-tu fait ? » elle répond simplement : « Le serpent m'a trompée, et j'ai mangé. »

Dieu, à qui tout est présent, à qui rien n'échappe, qui connaît jusqu'aux plus secrètes pensées de nos âmes, jusqu'aux plus profonds replis de nos cœurs, Dieu a voulu entendre de la bouche des coupables l'aveu de leur faute. C'est ainsi qu'il nous appelle au tribunal de la pénitence ; c'est ainsi qu'il demande l'aveu sincère de toutes nos faiblesses, de toutes nos fautes, pour faire descendre sur nous la grâce et le pardon. Dieu alors lança un regard scrutateur sur cet homme, qu'il avait fait si beau, si grand, si noble, si rempli de dignité. Il est là, cet homme, triste, sombre, livré à la crainte, au repentir, aux regrets : tout, hélas ! trouble son cœur coupable ; il est courbé

sous le poids de sa honte. Dieu voit l'œuvre du démon et va le maudire.

Enfin, le Juge tout-puissant prononce la terrible sentence : elle va frapper d'abord le premier et le principal coupable, l'auteur et l'instigateur du crime : « Parce que tu as fait cela, dit-il, « en s'adressant au serpent, tu es maudit entre tous les animaux « de la terre ; tu ramperas sur le ventre, et la terre sera ta « nourriture. » En maudissant le serpent, Dieu maudit le démon dont il a été l'instrument, et il annonce la répulsion qu'auront pour l'esprit du mal les générations futures. Maudit par le genre humain, au lieu d'en recevoir les honneurs accordés aux bons anges ; ennemi plein de ruse et de malice ; mais écrasé par le fils de la femme, et couché dans la poussière où l'a réduit la victoire du Verbe incarné. Et, chose singulièrement remarquable, la plupart des nations anciennes furent persuadées que le serpent cachait quelque ténébreux et malfaisant esprit ; elles lui attribuèrent des facultés merveilleuses, et lui rendirent un culte inspiré par la terreur : tant le souvenir de sa trahison fut durable, et la malédiction de Dieu puissante ! Au fait, « tout est mystérieux, caché, étonnant dans cet incompréhensible reptile. Ses mouvements diffèrent de ceux de tous les autres animaux : on ne saurait dire où gît le principe de son déplacement ; car il n'a ni nageoires, ni pieds, ni ailes ; et cependant il fuit comme une ombre, il s'évanouit magiquement, il reparaît et disparaît encore, semblable à une petite fumée d'azur et aux éclairs d'un glaive dans les ténèbres. Ses couleurs sont aussi peu déterminées que sa marche : elles changent aux divers aspects de la lumière, et, comme ses mouvements, elles ont le faux brillant et les variétés trompeuses de la séduction. Il possède encore l'art de séduire l'innocence : ses regards enchantent et fascinent les

oiseaux dans les airs; et, sous la fougère de la crèche, la brebis lui abandonne son lait [1]. »

« A cette sorte d'induction tirée des mœurs du serpent, en faveur des vérités de l'Écriture, continue le même auteur, on pourrait en ajouter une autre, empruntée d'un mot hébreu. N'est-il pas fort extraordinaire, et en même temps bien philosophique, que le nom générique de l'homme, en hébreu, signifie la *fièvre* ou la *douleur?* Dieu n'avait point donné ce nom à notre premier père; il l'appela tout simplement Adam, *terre rouge* ou *limon*. Ce ne fut qu'après le péché que la postérité d'Adam prit ce nom d'*Enosh*, ou d'*homme*, qui convenait si parfaitement à ses misères, et qui rappelait d'une manière bien éloquente et la faute et le châtiment. »

Dieu est toujours plus grand que l'offense : ce Dieu fort, ce Dieu magnifique dans les manifestations de sa clémence et de sa bonté, plus encore que dans les effets de sa justice ou de sa puissance, prend en pitié la fragile créature qui vient de l'outrager, et, en châtiant la faute de nos premiers parents, il les console par l'espérance : « Elle t'écrasera la tête, » a-t-il dit au serpent, en parlant de la femme. Par ces mots il fait luire dans le cœur de l'homme coupable l'espoir d'un libérateur né de la femme. La femme, la mère du genre humain, Ève avait, par sa désobéissance et son orgueil, attiré sur elle et sur toute sa postérité la malédiction du Seigneur. Marie, la Vierge pure, la mère du Christ, a, par son humilité et sa soumission à la volonté du Seigneur, rendu au monde la liberté, le bonheur et le ciel, en donnant naissance au Fils de Dieu fait homme, à Jésus, notre Sauveur. Ève fut mère de la mort; Marie est mère de la vie.

[1] Chateaubriand, *Génie du Christianisme*.

Le Seigneur a ajouté : « Et tu tâcheras de la mordre au talon. » Le démon, écrasé par la naissance du Sauveur, cherche toujours à perdre la femme et les enfants de la femme par ses mauvaises inspirations, par ses suggestions perfides, de jalousie, de haine, de vengeance, de sensualité, de mensonge et d'orgueil, en un mot par toutes ces tentations qui font de la vie de l'homme sur la terre une lutte incessante, un combat continuel.

« La tentation est une épreuve : si elle est envoyée à l'homme, c'est pour qu'il y fasse connaître sa force d'âme et sa vertu, comme la bataille est pour le soldat l'occasion de montrer son courage. Sans doute, n'essuyer pas de tentations serait plus commode et plus sûr, mais c'est impossible; en avoir et y succomber, c'est funeste; en avoir et les surmonter, voilà le mérite et la gloire. Ne les cherchez pas, fuyez-les plutôt, autant qu'il est possible, et demandez à Dieu qu'il vous en délivre. Mais si elles vous atteignent et vous pressent, résistez; si elles attaquent, répondez; si elles combattent, frappez : n'ayez qu'un souci, c'est de les empêcher de vaincre [1]. » Il est bien vrai; le démon s'acharne à notre perte; il cherche à susciter des ennemis à Dieu parmi les hommes qui sont ses enfants; il tâche de les engager dans son audacieuse et téméraire rébellion, pour les faire compagnons de ses erreurs et de ses tourments; il croit par là se venger de Dieu. La douleur et le ressentiment de sa chute lui inspirent une haine implacable contre les hommes vertueux, et tous ses efforts tendent à les détourner du chemin du ciel. Il voudrait éloigner de Dieu, dont il s'est à jamais séparé lui-même, l'homme, sa créature, l'ouvrage de ses mains.

[1] Tiré des Reflexions sur l'*Imitation de Jésus-Christ*, traduction nouvelle de M. l'abbé G. Darboy. Nous appellerions volontiers ces reflexions *une mine d'or, pour le fonds abondant de doctrine qui s'y trouve,* comme dit Mgr l'archevêque de Paris dans sa lettre d'approbation placée en tête de ce beau livre.

Il voudrait entraîner le genre humain tout entier dans sa révolte et dans les ténèbres éternelles qui en sont le juste châtiment. Toutefois, fidèles, ne le craignons pas : cet ennemi redoutable, il redoute lui-même les chrétiens; il tremble au seul nom de Jésus; et, malgré son orgueil et son arrogance, il est forcé, par une secrète vertu, de respecter ceux qui portent sa marque. Pour nous soutenir et nous encourager dans la lutte, la voix du Sauveur se fait entendre du haut des cieux; elle appelle à lui ses enfants chéris; elle leur montre le sang versé pour le salut de tous, et le ciel ouvert à qui répond à son amour.

Il appartenait aux miséricordes d'un Dieu jaloux de sa gloire de racheter ses enfants déchus. La faute, prévue de toute éternité, avait son remède éternel au sein de l'ineffable charité. Et, sans doute, en signifiant aux coupables l'arrêt fatal, l'Esprit-Saint souffla le regret dans leur âme, avec l'espoir et l'amour du Rédempteur promis. Grâce leur fut donc faite à eux et à tous ceux qui naîtraient d'eux. Mais Dieu mit une restriction à sa clémence, parce que, en excédant sa justice, elle ne l'enchaîne pas.

Le Seigneur dit à la femme, moins coupable que le démon, et plus coupable que l'homme : « Je multiplierai les angoisses de tes grossesses; tu enfanteras dans la douleur; tu seras sous la puissance de ton mari, et il te dominera. » Et effectivement la douleur fut attachée pour jamais à la fécondité; et, ce qui n'eût été que la gloire et la joie des mères, devint pour elles un péril, et quelquefois un supplice. Et, contrairement à l'ordre d'abord institué, la femme tomba dans un état de sujétion, à l'égard du mari, dont la douce supériorité se convertit bientôt, et pour longtemps, en une âpre et jalouse domination :

nous n'osons pas exprimer autrement ce qu'était la femme dans les mœurs et la législation païennes. Même aujourd'hui, elle n'est pas relevée de cette dégradation parmi les peuples qui n'ont pas encore appris du culte de la croix le respect de la faiblesse.

Enfin Dieu dit à l'homme : « Parce que tu as écouté la parole « de ta femme, et que tu as mangé du fruit auquel je t'avais « défendu de toucher, la terre sera maudite pour toi ; tu n'en « tireras tes aliments qu'avec le travail, tous les jours de ta « vie. Elle te produira des épines et des ronces; tu mangeras « l'herbe de la terre; ton pain te sera donné à la sueur de ton « visage, jusqu'à ce que tu retournes à la terre dont tu es « formé; car tu es poussière, et tu redeviendras poussière. » Le travail avec fatigue, l'humiliation dans la mort, châtiment et remède de la sensualité et de l'orgueil de nos aïeux, tel fut le partage assuré à tous les fils d'Adam. L'homme a péché, il faut qu'il souffre; il est coupable, il doit être malheureux. Tout lui est vendu au prix d'un dur travail, au prix de ses sueurs et de son sang, tout : la fortune, la réputation, la science et la vertu. Son existence ressemble à une ruine, tant elle est misérable, et au songe d'une nuit, tant elle est rapide. Des cris, des larmes, quelques sourires, beaucoup de douleurs amassées dans un petit nombre de jours; de rares et fugitives joies détrempées d'amertume; toutes ces choses emportées par le cours du temps vers le tombeau : naître, pleurer et mourir, c'est ce qu'on nomme la vie; triste et cependant chère illusion!

Telle est la chute de l'homme, tel est ce crime par lequel la mort est entrée dans le monde. Prodigieuse et accablante vérité! l'homme mourant, pour s'être empoisonné avec le fruit de vie! L'homme perdu pour avoir goûté au fruit de science,

pour avoir su trop connaître le bien et le mal! Toute l'histoire du monde découle de la loi imposée à notre premier père, et de sa fatale désobéissance. Le secret de l'existence morale et politique des peuples, les mystères les plus profonds du cœur humain sont renfermés dans la tradition de cet arbre admirable et funeste. Le poison du péché d'Adam s'est répandu dans tout son être, et l'humanité, renfermée en lui comme dans son chef, a été gâtée dans sa source. « Nous venons tous, dit Bossuet, de ces appétits déréglés qui firent rougir notre premier père : c'est par ces canaux que le venin et la peste se coulent dans notre nature. Qui nous engendre nous tue. Nous recevons en même temps, et de la même racine, et la vie du corps, et la mort de l'âme. »

Voilà les irréparables maux qui sont la triste conséquence de la désobéissance de notre premier père. L'obéissance est donc bien excellente, puisqu'elle est indispensablement nécessaire au maintien de l'ordre et de l'harmonie dans le monde moral comme dans le monde physique. Quelles effrayantes catastrophes, quel épouvantable bouleversement ne résulteraient pas pour notre globe, par exemple, de la rupture momentanée des lois auxquelles il obéit! Que le moindre anneau de cette immense chaîne des êtres vienne à se rompre, ou seulement à se déplacer; à l'instant même le trouble, le désordre, la confusion, et avec eux le malaise, la souffrance, prennent la place de cet ordre, de cette harmonie qui nous étonnent et nous ravissent. Or, ce que produisent nécessairement, inévitablement, par leur action incessante, irrésistible, les lois de la matière dans le monde des corps, l'obéissance l'opère librement dans l'ordre moral, dans le monde des intelligences. D'où il suit que toute désobéissance entraîne un désordre d'autant

plus grave qu'il atteint un degré plus élevé dans l'échelle des êtres. Aussi voyez les déplorables suites de la première désobéissance! Le grand ouvrage de la création est terminé : un acte de la volonté du Très-Haut a fécondé le néant; sa main a répandu la lumière dans les cieux, sur la terre le mouvement et la vie. Le divin Artisan, jetant sur son œuvre un regard satisfait, l'a trouvée bonne, excellente. Il vient de la couronner par la création de l'homme, qui doit en être le prêtre et le roi. Le souffle créateur a empreint sur son front auguste le sceau de la royauté. Toute la terre lui est soumise; il doit y croître et s'y multiplier, et tout ce qui a vie et mouvement devra lui obéir. Roi de la nature, supérieur à toute la création, l'homme est le plus heureux des êtres visibles, comme il en est le plus grand et le plus parfait. Qu'il reste uni à Dieu, soumis à sa volonté sainte, et sa gloire et sa félicité n'auront pas de fin.

Mais l'homme désobéit : à l'instant même, tout se trouble, tout se confond. Une étrange perturbation se manifeste dans la création tout entière. De profonds, de funestes changements s'opèrent en lui-même, autour de lui : la nuit se fait dans son intelligence, le trouble descend dans son cœur. Il tremble maintenant à la voix de Dieu, au seul bruit de ses pas; il rougit à sa vue : son innocence ne lui tient plus lieu de vêtement. Ce n'est pas tout : il s'est révolté contre son Dieu, il a brisé avec son Créateur; toute la nature à son tour se révolte contre lui, rompt avec lui : c'est justice. Cette œuvre si parfaite, en qui Dieu s'était complu, il se repent de l'avoir créée, il la maudit. Et il ne faudra rien moins que les abaissements infinis d'un Dieu pour lui rendre sa beauté première. Il faudra que Dieu se remette à l'œuvre pour réparer le mal causé par la désobéissance de l'homme. Mais si l'insubordination est le principe du

désordre ou du mal moral, l'obéissance, au contraire, est le principe, la condition essentielle de l'ordre, et conséquemment du bonheur; puisque le désordre, en rompant ou déplaçant les liens, les rapports naturels, nécessaires, qui unissent les êtres entre eux et avec leur divin auteur, amène inévitablement le désordre, et la souffrance, qui en est la suite et le châtiment tout ensemble. L'obéissance, nous le répétons, est donc une vertu excellente entre toutes, puisque Dieu en a fait un des éléments essentiels de cet ordre éternel, immuable, dont il est le principe et le centre.

Voué à la mort par sentence divine, et connaissant que d'autres hommes devaient sortir de lui, Adam donna à sa femme le nom d'Ève, qui marque la vie, parce qu'elle devait être la mère de tous les vivants. Puis l'un et l'autre se vêtirent de peaux de bêtes, Dieu secondant leur intelligence, et inspirant le premier effort de l'industrie, qui venait adoucir les maux de l'existence, devenue pénible depuis qu'elle était coupable. Enfin Dieu dit, par une sorte d'ironie paternelle : « Voyez, Adam qui est devenu comme un de nous, sachant le « bien et le mal; prenons donc garde qu'il ne porte encore la « main sur le fruit de vie, qu'il n'en mange et ne vive éter- « nellement. » Et parmi ces saintes et formidables dérisions, il chassa les coupables du jardin de délices; et l'entrée en resta défendue par un chérubin, ange de lumière, armé d'une épée de feu. C'est depuis ce jour que la vie, changée en ténébreux exil, ressemble à un sommeil pénible, où la douleur nous berce, en attendant la mort, qui est le réveil.

Voilà les fruits amers du péché. Quand le Verbe de Dieu proféra en face de l'homme déchu cette douloureuse ironie : « Voilà Adam devenu comme l'un de nous, » quel ne dut pas

être le désespoir du pécheur! Encore tout plein du souvenir de son bonheur, il se sentait abaissé, humilié et malheureux. Naguère il était puissant; le voilà faible et sujet à souffrir : il était immortel; le voilà soumis à la mort. La science de Dieu remplissait son âme; et son âme est enveloppée d'ignorance. Son esprit dominait son corps; et son corps se révolte et tourmente incessamment l'esprit par ses appétits grossiers. Déplorable abaissement, malheur sans égal, comment êtes-vous devenus le partage de l'humanité? C'est parce que l'homme, dans sa folie, s'est préféré à son Créateur, et qu'il s'en est librement séparé : « Le commencement de l'orgueil de l'homme est de renier Dieu. »

LES DEUX FRÈRES.

Cependant Ève mit au monde un fils; et, comme pour se consoler de sa propre mortalité, elle lui donna le nom de Caïn, en disant : « Voilà que je possède un homme par la volonté de « Dieu. » Pauvre femme! comme toutes les mères, après ses cris de douleur, elle poussa un cri d'allégresse, quand elle eut donné le jour à son premier-né : « Je possède un homme par « la grâce de Dieu. » Ah! son cœur maternel ignore les secrets de l'avenir, et les épreuves que Dieu lui garde. La malédiction est sur sa race, et ce petit enfant qu'elle presse sur son cœur avec tant d'amour, le déchirera plus tard : c'est un assassin; il tuera son frère Abel. Le crime de l'un, la mort de l'autre, seront deux plaies vivantes qu'elle gardera jusqu'au tombeau. Elle aura à pleurer encore la triste fin du premier de ses enfants, de Caïn, ce meurtrier maudit des hommes, mais que son cœur maternel ne saurait haïr : car le cœur d'une mère est

fait pour tout souffrir, pour tout oublier, pour pardonner toujours. Mère du péché, la femme doit être inépuisable de miséricorde; et sa tendresse ne doit pas se lasser de verser l'huile et le baume sur les plaies qu'elle a causées.

Ève eut ensuite un second fils, qui fut appelé Abel, c'est-à-dire vanité, pour marquer sans doute la fragilité de la vie. Or Caïn cultivait la terre, et Abel prenait soin des troupeaux. Tous deux sacrifiaient au Seigneur une partie des biens qu'ils en recevaient : seulement les dispositions de leur cœur étaient bien différentes. Caïn offrait les prémices de sa récolte, mais avec une parcimonie qui trahissait l'imperfection et le vice de sa foi. Abel, au contraire, faisait voir la piété de son âme dans le choix et la beauté de ses victimes. Adam et Ève avaient élevé leurs enfants dans la crainte et l'amour du Seigneur, dans la soumission et l'obéissance à sa volonté sainte : ils leur avaient appris à fortifier leur âme par la prière, à fuir le péché et tout ce qui y conduit. Mais Caïn, d'un caractère dur, violent, insubordonné, se plaisait peu dans cette intimité si douce de la famille; il méprisait les conseils salutaires de ses parents, et supportait impatiemment les réprimandes et les châtiments que lui attirait sa conduite. Adam et Ève en gémissaient; ils tremblaient pour l'avenir de cet enfant, et ils pleuraient sur leur malheureuse faute qui a transmis à l'homme de si funestes penchants. Caïn, au milieu des durs travaux des champs, songeait peu au Seigneur : il ne priait pas, il murmurait souvent; en un mot, il vivait dans l'oubli et l'indifférence pour son Dieu, ou du moins sa pensée reportait rarement à l'auteur de tous les dons l'encens de la reconnaissance et de l'amour qui lui est dû, et qu'il exige en retour de ses bienfaits.

N'est-ce pas là, il faut le dire à la honte de notre siècle, la

conduite d'une foule d'hommes, qui n'ont conservé du chrétien que le nom, et le caractère sacré que le baptême imprima dans leur âme? Que font-ils pour le Dieu qui leur a donné l'être, qui le leur conserve, par une création sans cesse renouvelée; pour le Dieu qui les a rachetés, au prix de ses humiliations et de ses souffrances, au prix de sa mort et de son sang, et qui les comble chaque jour des grâces les plus précieuses et les plus signalées? Car enfin, en dehors même des lumières de la foi, la raison toute seule nous l'apprend : du moment où Dieu, par un souffle de sa puissance, donne place à l'homme, être intelligent et libre, aux premiers degrés dans l'échelle de la création, sa main prévoyante et toute bonne, en le déposant pour un jour sur cette terre, ne saurait l'y laisser seul et sans appui. Comme une tendre mère qui veille avec amour sur tous les mouvements de son premier-né, il dirige, il soutient, à travers le désert de la vie, ses pas incertains et chancelants; et, sans cesse attaché sur sa chétive créature, son œil paternel prévient et son amour écarte le danger toujours renaissant que chaque instant apporte à sa frêle existence : il entend sa prière, et son cœur y répond. Mais, trop souvent, hélas! emporté au tourbillon des vaines préoccupations, entraîné au délire, à l'ivresse des joies et des plaisirs tumultueux, des mille distractions du siècle, de ces choses qui passent, l'homme ingrat, oublieux, les suit et passe avec elle, sans jeter seulement un regard en arrière, au terme d'où il est parti. Tout entier à cette terre, que foulent ses pieds, et sur laquelle ne devrait jamais s'abaisser son regard, il souille, il flétrit dans son indigne poussière, avec son front royal, son cœur et sa pensée, sa pensée, fille du ciel, et qui brûle de remonter à la source divine d'où elle émane : il se prend, il s'attache à tout ce qui l'entoure. Et pourtant le Dieu, unique

objet de son outrageant oubli, l'accable de ses dons. Et lui, sans seulement détourner la tête, tend une main nonchalante et distraite aux riches présents de sa libéralité. Et ces bienfaits de tous les instants, qui devraient élever, agrandir, dilater incessamment son âme au généreux sentiment de la reconnaissance, la laissent étroite, resserrée, comme absorbée en elle-même, assoupie dans une mortelle indifférence. Et cette bouche si éloquente, ce cœur si expansif, si impétueux vers tout ce qui n'est pas Dieu, muet et desséché en présence de son bienfaiteur, n'a pas seulement pour lui une parole, un élan d'amour. Quel déplorable aveuglement! quelle monstrueuse ingratitude!

Le Seigneur ne demeure point avec ceux qui l'outragent ou l'oublient; il les livre à leur sens réprouvé; il les abandonne à eux-mêmes, à leur misère, à leur faiblesse, à leur triste indigence, aux ténèbres de leur esprit, à la corruption de leur cœur. Dieu n'était point avec Caïn : son âme s'endurcit; il devint avare, sauvage, sombre et jaloux : tout lui faisait ombrage.

Abel, au contraire, le doux et innocent Abel, écoutait avec respect et docilité la voix paternelle. Il mettait à profit les graves et doux conseils, les sages leçons d'une bonne et tendre mère, et ces salutaires exemples du foyer domestique, plus éloquents, plus efficaces, sur un jeune cœur surtout, que tous les préceptes ensemble. Il élevait souvent son âme vers Dieu; et, tout en veillant sur ses brebis, il chantait les louanges du Seigneur, dont il contemplait les œuvres magnifiques : son cœur cherchait Dieu, il le trouvait partout. Il ne faisait rien, sans prier le Seigneur de l'éclairer; et, après chacune de ses actions, après son travail, son repos, ses innocentes jouissances, il rendait grâces au Dieu tout-puissant, qu'il adorait dans toute la pureté de son âme et la simplicité de son cœur.

Dieu ne pouvait regarder du même œil les présents des deux frères : Abel fut préféré. Caïn entra dans une violente colère, et l'envie se peignit sur son visage. Au lieu de s'en prendre à lui-même de son malheur, de s'humilier devant Dieu, et d'implorer sa clémence, il médite de s'en venger sur son frère innocent. L'horrible fratricide est déjà consommé dans son cœur : son air farouche, ses lèvres contractées, ses yeux animés de clartés sinistres, son regard fixe et comme altéré de vengeance, tout en lui semble révéler ses projets sanguinaires. Le Seigneur qui voulait sauver ce malheureux, en le rappelant à lui-même, lui fit alors entendre sa voix miséricordieuse : « D'où vient ta « colère, et pourquoi l'abattement de ton visage? Si tu fais le « bien, n'en seras-tu pas récompensé? si tu fais le mal, le châ- « timent ne t'arrivera-t-il pas? Mais la passion sera sous toi, « et tu peux la dominer. »

Caïn n'écouta point cet avertissement : il avait laissé pénétrer dans son cœur cette passion hideuse que l'Écriture appelle « la carie des os, » expression figurée, qui ne donne encore qu'une faible idée de cette lèpre morale. Car s'il est des maladies pestilentielles qui s'attachent à nos corps et les rongent, ou les couvrent d'ulcères, il en est qui s'attachent à nos âmes, et les corrompent ou les dégradent. Pour celui qui connaît le cœur humain, c'est un spectacle bien digne de pitié, souvent horrible et rebutant, que celui des passions auxquelles nous sommes en proie, et qui font peser sur nous le joug le plus humiliant comme le plus tyrannique. Une de ces passions, honteuse entre toutes, et que rien ne saurait excuser, c'est l'envie, ignoble assemblage d'orgueil et de bassesse, d'ambition et d'égoïsme. Ennemie jurée de toutes les vertus, elle aime les penchants vicieux et s'en nourrit; elle déteste tout ce qui est bien, et y

attache sa rouille. Elle souille de ses calomnies les hommes les plus recommandables, les choses les plus saintes; elle jette sa boue à la face du génie; elle appelle à son secours les plus ignobles passions. En dehors de la patiente résignation dont la foi chrétienne a seule le secret, si quelque chose peut consoler des atteintes de l'envie et du mal qu'elle peut faire, c'est de penser qu'elle est un hommage involontaire rendu au mérite ou à la vertu, dont elle reconnaît la supériorité, en avouant sa propre faiblesse et son impuissance à l'égaler. En effet, partout où l'envie s'élève, il y a quelque chose de noble qu'elle outrage. Elle est comme les émanations putrides, qui montent des lieux bas et fangeux, sous le vif éclat des rayons du soleil. Plus on compte d'envieux qui rampent aux pieds d'un grand homme, plus sa gloire est réelle, plus elle est sûre de l'immortalité. Les envieux, s'il est permis d'employer cette image, un peu triviale peut-être, les envieux sont les bêtes de somme faites pour porter les hommes éminents. On ne tourmente pas, dit un poëte persan, les arbres stériles et desséchés; ceux-là seulement sont battus de pierres, dont le front est couronné de fruits d'or : et c'est là un très-grand bien; car l'envie, en s'attachant au mérite, le préserve de l'indolence.

Cependant Caïn, aveuglé par sa haine, et ne pouvant plus comprimer cette rage de l'envie qui bouillonnait dans son cœur, dit un jour à son frère Abel : « Allons dans la campagne ; » et, quand ils y furent, il se jeta sur lui et le tua. Aussitôt le Seigneur, à qui rien n'est caché, dit à Caïn, pour le faire rentrer en lui-même : « Où est Abel, ton frère? » Le meurtrier répondit : « Je ne sais pas : suis-je le gardien de mon frère? » Caïn, s'écrie éloquemment saint Chrysostôme, tu croyais, en frappant Abel, t'affranchir de la présence d'un frère détesté : il vit encore

pour toi, tout égorgé qu'il est; il vit plus fatal que jamais, et désormais impérissable; il vit dans ton remords, et, partout où tu vas, tu portes avec toi ce frère, que ton crime t'a donné, et que tu ne peux pas détruire. — Est-ce que je suis le gardien de mon frère? disais-tu à Dieu. — Oui, tu es maintenant le gardien de ton frère; oui, désormais il sera toujours avec toi : car tu ne mourras pas, et tu iras partout, le corps tremblant et convulsif, puisque la vie de l'âme est morte en toi, et que c'est elle qui donne aux membres leur force et leur souplesse; partout tu porteras écrite sur ton front meurtrier la loi qui défend le meurtre, et malheur! sept fois malheur à qui osera porter la main sur toi pour te délivrer de la vie!

En effet, Dieu ajouta : « Qu'as-tu fait, Caïn? La voix du sang « de ton frère crie de la terre jusqu'à moi. Tu seras donc « désormais maudit sur cette terre, qui a ouvert sa bouche, et « reçu le sang versé par tes mains. Quand tu l'auras cultivée, « elle ne te donnera point ses fruits; tu la parcourras en fugitif « et en vagabond. » Nous voyons ici la terre recevoir de Dieu la puissance de malédiction contre le meurtrier : tant il est vrai qu'une union mystérieuse existe entre elle et ce qui souffre en nous; car la parole divine n'est point une parole de poésie vaguement figurée, mais elle exprime toujours quelque réalité mystique.

La mort vient de faire acte d'autorité sur l'homme. La première page de l'histoire est tachée de sang : l'effusion du sang marque l'origine de la première société, fondée pourtant sous le regard et la main de Dieu, et avec des éléments que tout conspire à rapprocher et à maintenir en harmonie. Que sera-ce donc, quand les familles se désuniront, en s'éloignant de leur berceau, et que les sociétés diverses ne seront plus qu'un foyer

d'intérêts multipliés et rivaux? L'histoire apparaîtra comme une grande tragédie, que la vertu presque toujours persécutée remplira de ses malheurs, et où le vice viendra souvent expier le scandale de son audace, dans les agitations et les peines figurées par la vie errante de Caïn.

Chose étrange et douloureusement vraie : les inimitiés fraternelles ouvrent, pour ainsi dire, l'histoire sainte et l'histoire profane. Abel et Caïn, Atrée et Thyeste, Étéocle et Polynice, Rémus et Romulus, inaugurent, par leurs haines meurtrières, l'origine de la société humaine, ou les commencements des empires. Et ces haines sont d'autant plus vives, plus constantes, plus profondes, plus implacables, qu'elles font violence à des sentiments plus forts, plus naturels; qu'elles outragent des devoirs plus saints, qu'elles brisent des liens plus sacrés. Rien n'égale la haine ardente, inextinguible, insensée, dont les tragiques grecs nous retracent l'effroyable peinture. C'est qu'entre frères, il faut s'aimer ou se haïr : il n'y a point de place pour l'indifférence. L'oubli et le changement non plus ne sont pas possibles : comme des frères se touchent partout, partout aussi, quand ils se haïssent, ils se heurtent et se blessent. Attachés l'un à l'autre par leur indestructible parenté, ils se sentent ennemis à travers le temps et l'absence. Entre eux point d'offense qui soit légère : tout s'envenime, tout s'empoisonne, parce que tout est contraire à la nature. C'est ce contre-sens sacrilége qui fait l'amertume des haines fraternelles.

Oui, le titre de frère est un nœud si sacré,
Qu'en osant le briser au ciel on fait injure :
Un frère est un ami donné par la nature.

Troublé de la malédiction divine, le fratricide Caïn, au lieu

d'ouvrir son âme au repentir, se jeta dans le désespoir. Il dit au Seigneur : « Mon iniquité est trop grande pour que j'en « obtienne le pardon : voilà que vous m'exilez aujourd'hui du « lieu où je suis né ; je me déroberai à votre visage, et je serai « fugitif et vagabond sur terre ; qui me rencontrera me tuera. » Et le Seigneur dit : « Il n'en sera pas ainsi : quiconque tuera « Caïn sera traité avec une rigueur sept fois plus grande. » Et il mit un signe sur le meurtrier, afin que nul ne le fît périr : il imprima dans son air et sur toute sa personne je ne sais quoi de farouche et de terrible, qui faisait craindre de l'attaquer. Caïn cessa d'habiter avec son père et sa mère, et se retira vers la région orientale de l'Éden, emportant à jamais le stigmate de son crime.

Caïn hait et tue son frère, parce que Dieu a accueilli l'offrande d'Abel et répudié la sienne : voilà la cause de sa jalousie et de son crime. Mais pourquoi son offrande a-t-elle été répudiée ? Est-ce parce que déjà il haïssait son frère ? Est-ce parce que son sacrifice était irrégulier, ou que la foi y manquait ? C'est un mystère de justice, dont Dieu s'est réservé le secret. Les Pères de l'Église, les orateurs sacrés ont surtout considéré, dans le personnage de Caïn, ce qu'il a de mystérieux et de symbolique. Pour eux, Caïn n'est plus un homme emporté et jaloux ; c'est le symbole de l'humanité qui répudie l'esprit de Dieu, et qui s'irrite d'en être répudiée à son tour. Il ne faut donc pas s'étonner si Caïn ouvre par le meurtre l'histoire de cette humanité violente et farouche, et si le premier des meurtriers est le premier aussi qui fonde une ville et un empire : le meurtre et la guerre sont la cause des États, ou du moins entourent leur berceau. Voilà, suivant saint Augustin, à quel prix s'établit la société terrestre ; et, le jour où la cité des hommes commence

dans Caïn par le meurtre, la cité de Dieu commence dans Abel par le martyre. Caïn et Abel sont les deux grands types de l'humanité, assistée de Dieu ou laissée à elle-même. Caïn ne représente plus le repentir, ou même le remords : il représente la malédiction divine, qui tombe, sans nous surprendre et sans nous affliger, sur le front du pécheur inflexible : il est l'emblème, non point de la fatalité du théâtre antique, mais de la fatalité des passions humaines, quand elles rejettent Dieu ; il est la figure de l'homme livré à l'instinct du mal et au récent ascendant du péché originel.

Il y a, dans la manière dont les Pères de l'Église ont traité l'histoire d'Abel et de Caïn, deux mérites qui semblent se contredire, et qui s'accordent admirablement chez eux : ils ont la foi qui voit le mystère, ils ont l'imagination qui voit le fait. L'émotion qu'ils ressentent à l'aspect de ce frère qui verse le sang de son frère, ne leur cache pas le symbole de la prédilection et de la réprobation divines contenu dans Abel et Caïn. L'intelligence du sens figuré ne leur ôte pas non plus l'horreur qu'ils ont du meurtrier, et la pitié qu'ils ont de la victime. Ils assistent, à la fois, à l'avenir qui se prépare et au présent qui s'accomplit. Ils racontent; et leur récit est un drame, auquel ils mêlent leurs réflexions, sans que nous nous en étonnions : car ce drame contient l'histoire de l'humanité. Ils expliquent; et leur commentaire, au lieu de cacher et d'effacer les personnages dans la profondeur du symbole, les agrandit par les idées qu'il leur fait figurer. Ce mélange de drame et de commentaire, des scènes de la vie et des mystères de la foi, donne à l'éloquence des Pères de l'Église un caractère particulier.

Pour eux, Caïn représente l'instinct du mal ; il est l'emblème du crime persévérant et du crime puni ; il est le symbole de la

méchanceté humaine et de la réprobation divine; et l'horreur qu'il inspire se compose de l'épouvante de son forfait et de l'effroi de sa destinée. Avec Adam, le péché est entré dans le monde; avec Caïn, c'est le crime. Le père est devenu faillible, c'est-à-dire homme; et de cette liberté humaine à peine créée, les deux fils ont tiré tout ce qu'elle peut produire : l'un la méchanceté, l'impiété qui force Dieu à la maudire; car le premier meurtrier a dû être le premier impie; l'autre la vertu qui invite Dieu à la bénir. Les Pères ont donc voulu que Caïn fût pour nous le type éternel du crime : aussi lui en ont-ils donné, dès le commencement, tous les traits et tous les instincts. Ils notent chaque pensée qui le pousse au mal : la colère de son offrande rejetée, l'envie qui s'élève en son âme contre son frère, et enfin ils arrivent à cette parole déjà toute pleine de la pensée du meurtre : « Allons aux champs, » dit Caïn à son frère. — « Pourquoi dans les champs? pourquoi loin de la demeure paternelle? s'écrie saint Ambroise dans ses homélies; — pourquoi quitter le jardin qui vous a vus naître, les arbres qui vous ont vus croître à côté l'un de l'autre; ces lieux familiers, pleins de doux souvenirs et de bonnes pensées? Aux champs, tout est désert, tout vous est nouveau et étranger, rien ne vous avertit plus que vous êtes frères. Hélas! ce sont là les lieux qu'il faut au meurtrier; car le premier meurtrier a déjà tous les instincts du crime : l'horreur des regards de l'homme, le besoin de la solitude, l'amour des lieux désolés et stériles. »

Le crime achevé, Caïn se livre-t-il aux larmes et au repentir? non; il est hypocrite et menteur : ce sont encore là les traits éternels du meurtrier. Il essaye de tromper ses parents, il essayera même de tromper Dieu. Saint Éphrem, dans ses homélies sur la Genèse, représente Caïn venant dire à Adam et à Ève, qu'Abel a

été enlevé au Paradis, comme un homme cher au Seigneur. « Comment en douter, dit-il à ses parents, après avoir vu la manière dont Dieu agréait ses sacrifices? L'homme qui accomplit les lois de Dieu entre dans le Paradis; de même que vous en avez été chassés pour avoir désobéi à ses ordres. » Cette hypocrisie, qui, à un mensonge impie, mêle un reproche amer contre ses parents, achève et couronne le caractère de Caïn.

Nous venons de voir le méchant, tel que les Pères l'ont représenté en Caïn. Il faut voir le maudit et le réprouvé ; car c'est là le dernier trait du caractère de Caïn, le plus terrible et le plus significatif. Dans les Pères, le personnage de Caïn est encore plus expressif comme réprouvé que comme scélérat; et l'épouvante qu'excite la malédiction divine surpasse, pour la confirmer, l'horreur qu'inspire la méchanceté humaine.

A cet homme qui a tué son frère Dieu a dit : « Tu ne mourras pas; ta vie sera ton supplice. » — « Ne crains pas que tes parents t'accusent ou te condamnent, s'écrie saint Ambroise; il n'y aura que toi qui auras violé les lois de la nature. Adam et Ève se tairont : ils sont ton père et ta mère. Mais il y a une voix qui t'accuse : la voix du sang de ton frère, qui crie à Dieu du sein de la terre encore humide de ce sang que tu lui as fait boire. Hélas! voyant deux frères, et sachant quels liens d'amour sont ces liens du sang, la terre semblait vouloir s'ouvrir et fleurir sous vos pas, aux doux sons de l'entretien fraternel. C'est au sang qu'elle s'est ouverte!... Aussi le sang crie contre toi. Le sang des justes a une voix que Dieu entend, tandis qu'il se détourne de la prière des impies... Et n'allez pas confondre ici les morts et les vivants : ce juste assassiné et gisant sur la terre, c'est lui qui est le vivant, c'est lui qui parle et qui crie à Dieu, c'est lui que Dieu écoute; tandis que ce meurtrier, pâle et

inquiet, qui court çà et là et qui s'agite, c'est lui qui est le mort. Vainement, en effet, l'impie paraît vivre; vainement il porte son corps : ce n'est plus qu'un tombeau où il a enseveli son âme. »

Voilà cette grande et terrible figure de Caïn, telle que l'ont montrée les Pères, et dont ils ont emprunté les traits à la religion et à l'éloquence. La littérature profane, elle aussi, a essayé de reproduire ce fatal et sinistre caractère, avec sa haine implacable, digne de servir de type aux inimitiés fraternelles. Mais l'idylle de Gessner et la tragédie de Legouvé, réduisant le récit sacré aux proportions d'un récit humain, ont fait de Caïn un homme flottant entre ses bons et ses mauvais penchants. Les mauvais l'emportent; mais, le crime à peine accompli, le repentir commence, et ce repentir, sincère et douloureux, finit par nous attendrir. Ainsi traité, le sujet n'a plus rien de mystérieux et de terrible : la réprobation que Dieu fait du sacrifice de Caïn n'est plus qu'un incident secondaire; la malédiction divine, qui suit le meurtre, perd quelque chose aussi de sa solennité, devancée et désarmée qu'elle est par les remords de Caïn : Dieu et l'histoire sainte disparaissent; l'homme et le drame dominent.

On peut citer encore deux légendes du Talmud, et un drame du seizième siècle, qui ont raconté aussi à leur manière cette tragique histoire. Dans le drame latin du seizième siècle, la haine de Caïn pour son frère est surtout vivement exprimée. De plus, la signification symbolique de l'histoire d'Abel et de Caïn est mise hardiment en relief, et le sens mystérieux que le poëte attache à la destinée de Caïn ne fait qu'ajouter à la sinistre grandeur de ce caractère. Les personnages y sont plus grands comme types que comme hommes, sans pour cela cesser d'être intéressants. Enfin le caractère d'Abel est très-heureusement

rendu, et l'on aime à retrouver dans cette innocence primitive le cachet de grandeur qu'elle doit avoir. Abel mourant est la première offrande du sang innocent que la terre doit à Dieu. Cette idée, qui adoucit pour Abel les approches de la mort, et lui fait dire en expirant : « O Dieu, que je sers et que j'honore! je suis le premier qui t'offre mon sang et mon âme innocente; reçois-en l'offrande; » cette idée rend aussi à nos yeux sa fin plus solennelle et plus grande. L'immolation de l'innocent Abel, sacrifié à la jalousie de son frère, devient pour nous le symbole d'une autre et plus mystérieuse innocence, qui doit être immolée, quatre mille ans plus tard, dans les mêmes lieux, victime aussi de l'envie et de la haine aveugle de ses frères. Abel n'est plus seulement un pasteur doux et pieux, qui meurt injustement sous les coups de son frère; ce n'est plus même seulement le premier juste immolé, ou le premier sang répandu sur la terre : c'est le type du Sauveur; et ce mot seul explique et les prédilections de Dieu pour Abel, et sa mort innocente, et l'offrande qu'il fait volontiers de sa vie[1].

Le meurtrier, condamné, en punition de son crime, à une vie errante et vagabonde, est la figure sensible, l'image frappante de l'effroyable et mystérieux châtiment qui suit partout les Juifs déicides. Depuis plus de dix-huit siècles, le monde les voit passer, sans prêtres, sans rois, sans sacrifices : objet d'horreur et de mépris pour tout l'univers; portant au front l'anathème et la réprobation, le signe du maudit, le caractère indélébile qu'y imprima le sang divin, que leurs blasphèmes et leurs vœux sacriléges ont appelé sur leur tête. C'est un triste et merveilleux spectacle, plein de graves leçons et de solennels enseignements,

[1] *Cours de littérature dramatique.*

que cette destinée inévitable et fatale d'un peuple exterminé de sa patrie, errant et exilé, dans une pitoyable servitude chez toutes les nations; portant partout avec lui ses livres, qui sont devenus lettre close pour son intelligence, et qui renferment son arrêt et sa condamnation; attaché invinciblement à son nom, et ne laissant pas pierre sur pierre de sa doctrine, qu'il mine par un rationalisme sans but; attestant toutefois, par sa résistance comme par ses revers, par sa conservation comme par sa ruine permanente, les grands mystères qu'il renie.

L'Écriture ne nous dit plus rien de Caïn le maudit, sinon que « s'étant retiré de la face du Seigneur, il fut vagabond sur « la terre. » Il y a dans ces simples paroles, qui nous font connaître l'étrange et mystérieuse destinée du meurtrier, je ne sais quelle empreinte d'indicible tristesse : quelque chose de sombre et de terrible comme l'anathème, de navrant comme le désespoir. Longtemps errant, et toujours poursuivi par les remords de sa conscience, l'esprit en proie à de continuelles terreurs, il se créa enfin un asile contre la haine et l'horreur du genre humain : « Il bâtit une ville, qu'il appela *Hénoch* ou *Hénochia*, du nom « de son premier-né. » Les arts, le luxe, la mollesse et la corruption prirent naissance dans cette ville, parmi les descendants de Caïn. Tout ce qui contribue au bien-être, à l'aisance et à l'embellissement de la vie y fut cultivé et honoré; Dieu seul y fut oublié.

Plusieurs ont pensé que le meurtrier d'Abel avait expié par une fin tragique son horrible attentat, en tombant lui-même sous les coups de l'un de ses descendants, devenu ainsi le vengeur coupable de l'innocent Abel. Cette opinion s'appuie sur les derniers versets du chapitre quatrième de la Genèse, où Lamech fait l'aveu de son crime, en ajoutant : « Caïn sera sept fois

« puni, et Lamech septante fois sept fois. » Au reste, le nom du premier fratricide est resté entouré de l'effroi qu'il appelle et de l'horreur qu'il mérite. Les peuples de la terre se sont souvenus de ce drame sanglant, et tous l'ònt marqué de sombres caractères.

Dieu consola le deuil d'Adam et d'Ève en leur envoyant un fils à la place de celui qu'ils venaient de perdre si tristement. Ève le nomma Seth (*le substitué*), pour signifier que toutes ses espérances étaient désormais fondées sur lui. Effectivement, il fut juste comme Abel, et sa postérité suivit les préceptes du Seigneur, tandis que celle de Caïn marchait dans la voie tracée par son malheureux père. Seth, choisi de Dieu, fut le père de celui qui, le premier, adora par des sacrifices réglés le nom de Jéhovah. La postérité de cet enfant de bénédiction donna au culte du vrai Dieu, simple dans son origine, plus de pompe et d'éclat. Comme chef et comme prêtre de la famille, Énos son fils assemblait les siens; il invoquait le nom du Seigneur, et il instruisait les hommes. Hénoch, l'un de ses descendants, suivit ses traces, et fut juste devant l'Éternel. « La vie d'Hénoch fut « de trois cent soixante-cinq ans. Il marcha avec Dieu, puis il « ne parut plus, parce que Dieu l'enleva. » Ainsi parle l'Écriture, avec ce vague tout céleste, dont le mystère et la grandeur nous arrachent soudain aux réalités présentes et sensibles, pour nous transporter, sur les ailes de la foi, dans un monde meilleur. En récompense de sa vertu, ce prophète des premiers âges fut enlevé au ciel, sans avoir goûté la mort; et il doit venir, à la fin des temps, annoncer la pénitence aux nations.

Ici commencent les longues existences de ces vénérables patriarches de l'humanité, qui, sous leurs tentes et au milieu des douces et innocentes occupations de la vie pastorale, con-

servent et se transmettent les notions pures et saintes de la Divinité. Car les patriarches avaient de nombreux enfants, et, chargés de plusieurs siècles, ils semblaient arrêtés sur le seuil du tombeau, pour rendre témoignage à l'histoire des anciens jours, en face de plusieurs générations rassemblées. Loin du tumulte des *Enfants des hommes*, des rejetons maudits de Caïn, règnent sur les hauts lieux les *Enfants de Dieu* : Caïnan, Malaléel, Jared, Mathusalem, celui de tous les mortels qui atteignit l'âge le plus avancé : neuf cent soixante-neuf ans.

Adam vécut encore huit cents ans, après la naissance de Seth, son troisième fils, et il mourut, après avoir passé neuf cent trente années sur cette terre créée pour lui. Pour Ève, on ne sait rien de précis touchant l'époque où elle mourut. C'est un sentiment appuyé par des traditions fort anciennes, qu'elle passa sur terre quelques années de plus qu'Adam. L'une des plus terribles punitions de la chute originelle, n'est-ce pas la longue vie accordée à nos premiers parents? Quels mystères de douleur ne renferme pas l'existence d'Ève, témoin oculaire des tristes conséquences de sa faute, de la dégradation de sa race, et des crimes dont se souillèrent ses enfants! Son cœur fut assailli de toutes les douleurs que le cœur d'une femme, d'une mère peut ressentir; et si sa faute fut grande, grande aussi fut son expiation terrestre. Exilés du Paradis, condamnés aux plus rudes travaux, mangeant leur pain à la sueur de leur front, nos premiers parents firent une longue et dure pénitence, et ils obtinrent le pardon de leur faute par la foi qu'ils avaient au Messie promis, et par l'application anticipée de ses mérites. Quand la confiance s'emprunte aux regrets de l'amour, la justice fléchit devant elle, vaincue déjà par la rédemption, le prodige étonnant de l'amour. Aucun des Pères de l'Église n'a douté du

salut de nos premiers aïeux. Quelques-uns, dans les premiers siècles, ont cru qu'Adam avait été enseveli sur le Calvaire, et que le Sauveur des hommes avait été crucifié sur sa sépulture, afin que le sang versé pour la rédemption du monde purifiât les restes du premier pécheur.

AGAR ET ISMAËL

DISPERSION DES PEUPLES.

Toute la postérité de Seth ne suivit pas son exemple, et chaque jour voyait le nombre des justes diminuer sur la terre. Déjà, vers la millième année du monde, les *Enfants de Dieu*, infidèles à la loi du Seigneur, s'étaient laissés séduire par les charmes des filles des hommes, des filles de Caïn le maudit : ils avaient fait alliance avec elles, et déserté leur véritable patrie. De cette union condamnée naquirent les *Géants*, ces hommes forts et terribles, dont parle l'Écriture, et qui furent puissants dans les siècles. Cette race perverse, se mêlant aux descendants de Caïn, couvrit bientôt la terre de sa tyrannie et de ses forfaits.

Dès lors, toutes les digues du mal sont rompues. Avec Caïn et ses enfants maudits ont commencé les premiers crimes et les premières séductions. Puis cette race impie et contemptrice des géants ensanglanta la terre et appela le courroux des cieux. La révolte, commencée par le fratricide, continue avec eux; et, fiers de leur force, ils osent menacer l'Éternel et défier ses foudres. En un mot, « la malice des hommes était prodi-« gieuse sur la terre, et toutes les pensées de leur cœur se plai-« saient au mal. » En présence d'une dépravation aussi générale, aussi profonde, le Seigneur, indigné de l'ingratitude de sa

créature, et voyant que « toute chair avait corrompu sa voie, » résolut de renouveler la face du monde par une grande expiation.

Ce sera une terrible punition, que la Divinité en courroux va infliger à la race rebelle : ce sera la ruine, l'extermination, ce sera le *déluge*. Le globe lui-même semble enveloppé dans la proscription; et si la miséricorde du souverain Juge ne le détruit pas de fond en comble, l'affreux bouleversement qu'il va subir s'inscrira jusqu'au fond de ses entrailles, et traversera les âges, comme un long souvenir de mort.

Néanmoins, la création, œuvre divine, ne devait pas périr tout entière. La justice demandait le châtiment des coupables : mais, au milieu de la perversité universelle, quelques âmes pures et saintes avaient trouvé grâce devant Dieu. Un couple humain échappé au désastre, une famille innocente sauvée de la catastrophe, dans une arche flottante, recommencera la race des hommes. L'élu du Seigneur, Noé et ses fils, sa femme et les femmes de ses fils; tels sont les justes sur lesquels repose la miséricorde céleste et l'espoir du genre humain.

Le monde renaît; une autre terre sort du sein des flots. Le Seigneur a fait alliance avec Noé et avec sa race; et il a mis son arc dans les nuées, comme le signe de son alliance avec la terre. L'humanité, à l'abri sous la divine parole, va poursuivre maintenant sa carrière. L'histoire de l'homme, concentrée dans Noé, s'arrête avec lui. Le déluge est le point culminant d'où vont partir les annales de chaque famille, de chaque société, de chaque nation. La destinée du genre humain commence à s'accomplir : il doit peupler les plaines de la terre. Aussi sa reproduction est rapide; les familles créent les familles. Elles n'osent pas se séparer cependant; on dirait qu'oubliant la parole du

Seigneur, elles n'ont foi que dans leur union, dans leur force collective.

La nature de l'homme est inclinée au mal, et la corruption prend vite dans ce terrain préparé. Le grand enseignement du déluge fut bientôt perdu; les vices et les crimes recommencèrent. Il ne resta de terreur que ce qu'il en fallait pour que l'homme s'essayât à la vaincre. Cette race à pensées mauvaises, rassemblée en foule dans la vallée de Sennaar, confiante dans son orgueil et ses efforts réunis, osa se comparer à la Divinité : elle voulut la surpasser, et imagina un gigantesque monument, pour se dresser jusqu'au ciel, et y défier le Tout-Puissant. Des milliers de bras se mettent à l'œuvre. Alors le Seigneur Dieu semble sortir de son repos éternel, où l'importunent les cris de ces pygmées, et d'un mot il disperse les rebelles : c'est la confusion des langues.

Ainsi tomba ce grand effort de la race humaine. Fractionnés en peuplades, les enfants de Noé, ne comprenant plus leur langage commun, fuient loin de cette tour maudite, en la consacrant du nom qui rappelle leur honte (*Boblo*, en syriaque, *confusion*)[1].

Les espaces immenses de la terre habitable s'ouvrent devant les hordes voyageuses. Les voilà maintenant, ces pèlerins, lancés dans le grand désert. Comme plus tard *Ismaël*, les chefs de peuples prennent leurs femmes, leurs filles et leurs fils, leurs esclaves et leurs innombrables troupeaux, et ils se mettent en route, cherchant les eaux et les pâturages, se fixant dans les contrées favorisées de la nature, jusqu'à ce que l'herbe manque aux bestiaux, ou la place aux pasteurs; jusqu'à ce que, las de ces

[1] Henri de Riancey.

longues erreurs, ils bâtissent leurs cabanes, et que, réunis sous le bâton pastoral de l'ancien de la tribu, ils donnent naissance aux premières sociétés.

Et cependant, au milieu de tous ces embarras, de toutes ces préoccupations de la vie nomade, que devenait l'esprit humain? Il le faut reconnaître à sa honte : insensiblement les vérités primordiales s'effaçaient de sa mémoire; son âme ingrate et orgueilleuse perdait le souvenir des bienfaits du Créateur. Le pasteur s'agenouillait devant l'astre consolant, qui, dans le silence d'une nuit paisible, étincelait au ciel et lui montrait son chemin. Le chasseur intrépide, l'homme des premières villes, adorait le soleil, qui répand sa lumière sur les campagnes et sur les cités; et bientôt, épris d'admiration ou de crainte pour l'ancien qui avait gouverné la peuplade, il le réunissait aux constellations, et le confondait dans une même adoration avec l'inventeur d'un art utile, ou le prince puissant et fort qui avait régné par la guerre.

Ainsi s'établissait l'idolâtrie; ainsi la raison de l'homme s'égarait de plus en plus ; et la vérité, méconnue, défigurée, se perdait infailliblement, si la miséricorde de Dieu n'eût veillé sur les hommes. Car leur iniquité est montée jusqu'à Babel; et quand la foudre de Dieu les disperse, à peine reste-t-il quelques familles isolées, où le souvenir des bienfaits du Seigneur ne soit point effacé; à peine quelques âmes pures qui adorent le vrai Dieu. Il va falloir un miracle nouveau pour conserver la foi sainte, et si le Créateur veut recevoir encore des hommages de la créature, il faudra qu'il se choisisse un peuple béni, au sein duquel il dépose sa loi.

La vérité divine, au milieu du mouvement et de la dispersion des peuples, était exposée à trop de chances d'altération et

d'oubli, pour que Dieu ne pourvût pas d'une manière spéciale à son salut. Chaque tribu, en s'éloignant, emportait sans doute avec elle ce trésor précieux ; mais combien devaient le dissiper le long de la route ! Les hommes mêmes qui étaient restés groupés autour de Babel, dans les plaines de Sennaar, n'avaient pas gardé le souvenir intact de la révélation. C'est donc au moment où les peuples, en se constituant, commençaient par rejeter loin d'eux les anciens souvenirs, où, par conséquent, la vérité allait courir le plus grand péril, que soudain Dieu la tire hors des peuples, pour la sauver de ce déluge d'erreurs qui couvrait la face de la terre. C'est parmi les enfants de Sem, celui des fils de Noé qu'il avait béni entre tous, qu'il arrête son choix; et il fait sortir de la Chaldée le juste qu'il se réserve, au sein duquel il dépose sa foi, et dont la postérité, selon la parole divine, « sera plus nombreuse que les étoiles du ciel, « ou les grains de sable du rivage. »

ABRAHAM.

Il y avait en ce temps-là à Ur, en Chaldée, un homme qui se nommait Tharé, et cet homme était fils de Nachor, de la postérité de Sem. Tharé avait eu successivement pour fils Abram [1], Nachor et Aram, qui mourut avant son père, et laissa un fils nommé Loth.

Abram avait épousé Saraï, fille de son frère : en ces temps primitifs, la parenté ne pouvait pas empêcher toutes les alliances qu'elle empêcherait aujourd'hui. Saraï était aussi appelée Jescha, comme si on avait voulu dire par ce mot, que sa beauté lui attirerait tous les regards; sans doute parce que

[1] Vers 2008 : on ne saurait fixer une date précise.

son âme jetait au dehors cet éclat pudique, que l'harmonie des lignes et la pureté des traits ne peuvent ni remplacer ni couvrir. Saraï, comme Abram, descendait de Sem, qui fut, selon la commune opinion, l'aîné des enfants de Noé. Elle naquit vers l'année 2020, environ huit siècles avant la guerre de Troie, peu de temps avant l'époque où les historiens profanes placent le règne de Sémiramis.

Le pays qu'habitait Abram était adonné à l'idolâtrie; le feu y recevait un culte. On s'explique aisément l'origine de ce culte rendu aux astres, à l'*armée du ciel,* par les habitants des vastes plaines qui s'étendent aux bords du Tigre et de l'Euphrate, sous un ciel constamment pur et brûlant. L'Orient en effet s'est toujours plu dans la mélancolique poésie de ces heures qui s'écoulent lentement dans une sereine et transparente obscurité. Qu'on se figure ces belles nuits des premiers temps, où la terre, à peine débarrassée des eaux, et renaissant après la désolation du déluge, exhalait, sur le soir, les frais parfums et les vapeurs embaumées de son sein. Les familles, uniquement occupées du soin de leurs troupeaux, veillaient à leur garde dans la campagne. Au loin, ces tribus nomades entendaient, avec une secrète terreur, les flots encore émus de la mer; et leurs yeux se tournaient alors naturellement vers ces astres mystérieux, dont la douce et pure clarté semblait leur sourire, pour les rassurer, du haut du ciel.

C'était chose naturelle et innocente à ces simples pasteurs de la Chaldée, qui erraient silencieusement autour des murailles de Babel, de distinguer par quelque nom ami l'étoile plus rayonnante, qu'ils avaient remarquée dans la foule de l'armée céleste, et de prêter vie et intelligence à tous ces corps brillants et lumineux. Et pourtant de là il n'y avait plus qu'un

pas aux folies de l'astrologie, et au culte idolâtrique et mensonger des astres. Ce pas fut fait, dans l'oubli graduel de la révélation. Le temps affaiblissant les souvenirs traditionnels, et l'ardeur des sens troublant la raison, ce qui n'était qu'un signe fut pris pour la réalité vivante, et le Créateur disparut, en quelque sorte, sous la magnificence de son œuvre. La régularité des mouvements du firmament avait surtout frappé les hommes des premières tribus, et ils adressaient leurs hommages à ces divinités secondaires, qui présidaient à la marche du monde, et semblaient créées pour mettre en rapport la terre avec le ciel. Que si quelque prodige inconnu venait jeter un trouble apparent dans les régions d'en haut, perdant de vue tout à fait l'intelligence suprême, ils ne songeaient qu'aux intelligences inférieures, et s'efforçaient d'apaiser leur courroux. Puis, quand, après les frayeurs d'une nuit inquiète, agitée par de sinistres présages, les crédules observateurs voyaient enfin reparaître dans son radieux éclat l'astre du jour, le feu incorruptible, c'était avec enthousiasme et amour qu'ils saluaient ce bienfaisant soleil. Ils l'appelaient le roi du ciel, le souverain, le *Bel* ou Seigneur, et se prosternaient devant sa face lumineuse, comme devant celle du Dieu tout-puissant. Ainsi le culte de la nature créée, matérielle, multiple, se substituait au culte du Dieu créateur, incorporel et unique.

Un jour, Tharé, obéissant à un pressentiment naturel, leva sa tente et se mit en marche, emmenant avec lui ce qu'il avait de plus cher; ses deux fils, Nachor et Abram avec Saraï, et Loth, son petit-fils. Ici commencent les longs voyages de la famille choisie de Dieu, qui erre six cents ans parmi les nations. Le patriarche sortit d'Ur en Chaldée, et se dirigeant vers Chanaan, passa l'Euphrate. Il marcha ainsi jusqu'à Haran, qui est

une ville de Mésopotamie, à soixante-dix lieues d'Ur; mais il ne put aller plus loin; les forces lui manquèrent, et il y mourut.

Abram, devenu chef de famille après son père, paraissait fixé dans la ville où Tharé était mort. Mais le Seigneur lui dit : « Sors du pays que tu habites, et de la maison qu'a occupée « ton père, et viens en la terre que je te montrerai. Je ferai « sortir de toi un grand peuple, et je te bénirai : je rendrai « ton nom célèbre; je bénirai qui te bénira, et je maudirai « qui te maudira; et en toi seront bénies toutes les nations « de la terre. » Douces et honorables paroles, qui promettaient une gloire et une prospérité selon l'esprit, plutôt encore qu'une gloire et une postérité selon la chair; et qui venaient à la fois soutenir l'espoir de l'humanité déchue, et l'associer au travail de sa propre réhabilitation. Voilà la première fois que Dieu parle à Abram : plus tard il renouvellera l'alliance qu'il fait avec lui; tantôt en lui montrant le pays qu'il destine à sa postérité, tantôt en changeant son nom d'Abram, *père élevé*, en celui d'Abraham, *père élevé de la multitude*, tantôt enfin en lui donnant la *circoncision*, comme sceau du pacte éternel conclu entre la créature et le Créateur.

Que Dieu parle seulement au cœur, ou bien que sa voix se fasse aussi entendre d'une manière physique, au moyen des éléments, ou par l'organe de l'Église, il met dans ce qu'il dit je ne sais quoi, qui crée une certitude incomparable et subjugue la liberté, en la respectant. Abram obéit à l'appel d'en haut : il prit avec lui Saraï sa femme, et tout ce qu'il possédait, et se remit en marche, accompagné de Loth, qu'il appelait son frère, selon l'usage oriental, parce que Loth était fils d'Aram, et qu'Aram était mort. Il continua sa route vers l'ouest, en passant par Damas. S'il en faut croire de vieilles traditions, Abram

aurait exercé dans ces lieux une sorte d'autorité royale. Ce qu'il y a de certain, c'est que le souvenir du grand patriarche remplit encore aujourd'hui tout l'Orient, et que la commune opinion lui attribue la fondation de Dimschak ou Damas. Quoi qu'il en soit de ces récits, Abram poursuivit son voyage, et arriva au sein d'une large vallée, où fut bâtie ensuite Sichem, qui est devenue un faubourg de la ville actuelle de Naplouse : terre maintenant inculte, mais toujours féconde, suave et douce, comme l'éternelle jeunesse de sa verdure, mélancolique comme ses longs horizons et comme ses ruines.

Semblable aux générations humaines, que le temps précipite le long de ses rives changeantes, vers un avenir mystérieux, aïeul de l'Arabe vagabond et du Juif qui traîne sous tous les soleils son espérance indéfinie, Abram passait véritablement sur terre en voyageur. La tente qu'il avait plantée la veille, il la pliait le lendemain, comme un exilé qui n'a pas de séjour permanent, et qui cherche une patrie. Arrivé en Chanaan, il ne fit que traverser le pays, y laissant seulement deux autels qu'il avait élevés au Seigneur, l'un à Sichem, l'autre à Béthel, où il avait déployé sa tente. Des campagnes de Sichem, il descendit vers le sud de la Palestine, et bientôt même vers l'Égypte, à cause de la famine qui désolait le pays de Chanaan. Mais il avait eu le temps au moins de dresser en passant un de ces nombreux et simples monuments, que les Hébreux devaient y retrouver à leur arrivée.

La corruption et l'iniquité régnaient alors par le monde, en Égypte comme en Assyrie. Mais la main de Dieu protégeait la vie d'Abraham et l'honneur de Saraï. D'ailleurs la croyance au vrai Dieu n'avait pas tout à fait disparu. Le Pharaon et le roi de Gérara écoutent ses menaces et obéissent à ses ordres. Le

fléau de la famine passé, les voyageurs revinrent au pays où habitaient les Chananéens et les Phéréséens, qui voyaient avec jalousie les puissantes tribus d'Abraham et de Loth. Cependant des rivalités s'élevaient entre les pasteurs des deux frères. Abraham dit à Loth : « Qu'il n'y ait point de dispute entre « vous et moi, ni entre vos pasteurs et les miens. Vous voyez « devant vous toute la terre ; retirez-vous, je vous prie, « d'auprès de moi. Si vous allez à gauche, je prendrai la « droite ; si vous choisissez la droite, je prendrai la gauche. » Rare exemple de modération et de douceur, où le vieillard cède au jeune homme, l'oncle au neveu. Ainsi se séparent-ils : mais tous les liens n'étaient pas brisés entre eux. Loth, voyant un pays agréable et arrosé de rivières, passa le Jourdain et s'avança vers Sodome. Quant à Abram, il se retira vers l'occident ; selon les ordres du Seigneur, il parcourait le pays dans tous les sens, et il en faisait une reconnaissance complète. Car Dieu, comme pour récompenser la générosité de son serviteur, lui était apparu de nouveau, et lui avait dit : « Lève les yeux, et « regarde du lieu où tu es, au septentrion et au midi, à l'orient « et à l'occident : je te donnerai pour toujours, à toi et à « ta postérité, tout le pays que tu as devant toi. Je multiplierai « ta race comme la poussière, qu'on ne peut nombrer. Parcours « cette terre dans toute sa longueur et sa largeur ; elle sera ton « héritage. » Dieu renouvelait ainsi, en les confirmant, ses premières promesses au père des croyants. Abraham alla donc planter sa tente et élever un autel dans la vallée de Mambré qui est restée si célèbre.

Cependant une guerre éclata dans le pays où Loth s'était fixé. Voici que le roi d'Élam, Chodorlahomor, s'en vint avec ses tributaires, le roi de Sennaar, le roi de Pont, le roi des Nations,

contre les rois de Sodome, de Gomorrhe, de Séboïm, de Ségor et d'Adama, qui, après avoir reconnu sa suprématie pendant plusieurs années, se lassaient d'une domination étrangère, et refusaient le tribut qu'ils avaient payé jusque-là. Les rois chananéens furent battus et leurs villes livrées au pillage. Le vainqueur emmenait parmi ses captifs Loth et sa famille : mais, dans sa retraite triomphante, il fut surpris et vaincu. Abraham, informé du désastre dans lequel son neveu était enveloppé, avait ramassé en toute hâte les plus braves de ses gens, et, soutenu de quelques alliés fournis par les tribus du désert, il était tombé, pendant la nuit, sur les troupes assyriennes, les avait mises en déroute, près de Dan, et ramené Loth et les captifs, avec le butin. C'est au retour de cette expédition qu'il fut salué et béni par Melchisédech, roi de la ville qui se nomma plus tard Jérusalem (la ville de la paix), et prêtre du Très-Haut ; figure d'un autre pontife et d'un autre monarque, qui a purifié le monde par l'effusion de son propre sang, et établi son règne sur les esprits et les cœurs ; et qui, l'Évangile à la main, est venu au devant de l'humanité, pour l'aider dans cette course souffrante et ce combat laborieux qu'on nomme la vie. Abraham donna la dîme du butin au roi de Salem, et laissa le reste au roi de Sodome, ne réservant que la part de ses alliés : car il ne voulait pas « qu'aucun prince pût dire qu'il avait enrichi « Abraham. »

On voit ce qu'était la société politique dans ces vieux temps. La terre commençait à se partager en différents royaumes, qui avaient peu d'étendue et de force. Le chef des familles patriarcales, bien qu'il retînt l'ancienne manière de vivre, marchait l'égal des rois, contractait avec eux des alliances, faisait la paix et la guerre. Seulement il n'habitait pas entre des murailles

épaisses; il avait pour sujets ses enfants et ses serviteurs : sa principale richesse consistait en troupeaux; sa vie était laborieuse, frugale, simple et innocente comme celle des champs. Du reste, il représentait la religion, comme il gouvernait son petit empire : organe respecté des traditions antérieures, ce qu'il avait appris de ses pères, il l'enseignait à ses fils. Qu'il y a loin de la simplicité de cet ordre domestique aux savantes combinaisons de notre ordre social! Et qui pourrait dire que la félicité véritable des individus ait augmenté dans la même proportion que la civilisation universelle?

Cependant les bénédictions d'en haut se multipliaient sur Abram. Dieu, devant qui le mérite d'une bonne action ne saurait jamais être perdu, dit au saint patriarche, en faisant allusion sans doute au désintéressement et à la générosité dont il venait de donner l'exemple, et qui étaient encore relevés par la destination et le caractère religieux de sa libéralité : « Ne crains « rien : je serai moi-même ton protecteur et ta magnifique « récompense. » Enhardi par ce langage paternel, Abram exprima le désir d'avoir un rejeton issu de son sang. « Lève les « yeux au ciel, lui dit le Seigneur, et compte, si tu le peux, les « étoiles : ainsi sera ta race. » Le patriarche n'eut pas moins de foi en la parole divine, que le jour où il avait quitté, sur un ordre d'en haut, après la mort de son père, les champs de la Mésopotamie; « et sa foi lui fut imputée à justice, » c'est-à-dire qu'elle attira sur lui des grâces encore plus abondantes.

Le Seigneur, non content d'avoir engagé sa promesse, voulut la revêtir de toutes les formalités qui, dans ces âges reculés, accompagnaient les alliances solennelles. Les parties contractantes immolaient des victimes, afin de prendre le ciel à témoin de leurs engagements réciproques. Ces victimes, divisées en

deux, étaient disposées sur deux lignes parallèles. Ceux qui s'engageaient passaient entre les victimes ainsi placées, comme pour signifier qu'ils consentaient à être traités de la sorte, s'ils manquaient à leurs promesses respectives. Or, Dieu, par une étonnante condescendance pour l'élu de sa droite, daigna ajouter à l'éternelle et souveraine véracité de sa parole cette sanction dont s'entoure la parole humaine, pour protéger ou couvrir son infirmité. Le saint patriarche disposa donc les victimes selon le rite prescrit. « Et comme le soleil se couchait, le sommeil s'empara d'Abram, et il fut enveloppé d'épaisses ténèbres, et d'une profonde obscurité, pleine d'horreur et d'effroi ; et il entendit une voix qui lui dit : Sache dès à présent que ta postérité habitera dans une terre étrangère, qu'elle y sera dans l'esclavage et l'affliction durant quatre cents ans. Mais j'exercerai mon jugement sur les oppresseurs, et tes descendants sortiront de leur captivité avec de grandes richesses. Et toi tu iras en paix vers tes pères, tu mourras dans une heureuse vieillesse. C'est après la quatrième génération que ta race occupera ce pays ; car l'iniquité des Amorrhéens n'est point encore consommée. Et, après que le soleil fut couché, les ténèbres s'abaissèrent plus profondes ; et l'on vit une fournaise, d'où s'échappait une épaisse fumée, et une lampe de feu qui passait au travers des membres divisés. » C'était l'Éternel ratifiant l'alliance avec Abram, et lui promettant l'héritage de dix peuples, depuis les confins de l'Égypte jusqu'à l'Euphrate.

Abram avait donc reçu la promesse et nourrissait l'espoir d'une nombreuse postérité ; et, toutefois, la vieillesse arrivait sans lui amener d'enfants. Quand donc le Seigneur lui disait que toute la terre où il errait serait à lui, il pouvait s'écrier avec

douleur : « Le fils de mon serviteur, né dans ma maison, le « fils d'Éliézer, mon intendant, possèdera cet héritage. » Car, selon la coutume ancienne de l'Arabie, quand le maître mourait sans enfants, ce n'était pas le plus proche parent, mais le plus vieux serviteur qui héritait de ses biens. Saraï, qui déplorait sa longue stérilité, n'imagina pas qu'elle dût jamais partager avec Abram le privilége et la joie de revivre dans des fils. Or, Saraï avait à son service une Égyptienne nommée Agar : « Tu sais, dit-elle à son mari, que Dieu ne m'accorde pas d'en-« fants; reçois ma servante, peut-être me donnera-t-elle des « fils. » Elle était mue sans doute par de bonnes intentions, et voulait préparer l'accomplissement de la parole prononcée en faveur d'Abraham. Au reste, en agissant ainsi, elle ne péchait point; elle ne faisait que profiter de la faculté que lui donnait l'usage de ces siècles, où la polygamie était tolérée. En engageant Abram à prendre sa servante pour épouse de second ordre, Saraï avait sans doute aussi voulu se consoler par une maternité d'emprunt; mais elle y trouva, au contraire, une source de vifs chagrins : des rivalités éclatèrent entre les deux épouses. Peut-être Agar, oubliant sa condition, se montra-t-elle imprudente et trop fière de sa fortune. Car elle allait avoir un fils; et, plus heureuse que sa maîtresse, elle la méprisa. Chose étonnante! l'homme se laisse plus souvent et plus vite corrompre par le succès qu'il ambitionne, qu'il ne se laisse opprimer par les revers qu'il redoute. Dieu nous aurait-il mieux armés contre la douleur, parce qu'elle est fréquente, que contre la joie, parce qu'elle est rare? Ou bien n'est-ce pas qu'il ne faut que du courage pour tenir tête au malheur, et que, pour soutenir le poids de la prospérité, il faut de la vertu ? Saraï était donc exposée au mépris d'Agar; et, parce que le malheur est

soupçonneux et chagrin, peut-être fut-elle injuste envers Abram : dans ses plaintes, elle sembla lui reprocher de ne pas faire assez pour réprimer l'insolence de sa servante. Il répondit : « Ta ser- « vante est sous ta main ; traite-la comme il te plaît. » Car le possesseur ne disparaissait pas dans le mari ; et l'esclave, bien qu'élevée au rang d'épouse secondaire, n'échappait point légalement au pouvoir de son maître, qui conservait sur elle le droit de vie et de mort : elle restait une chose. En abandonnant Agar, Abram se trouvait dégagé de l'espèce de solidarité que Saraï, trop prévenue, faisait peser sur lui ; et il croyait, d'ailleurs, guérir ainsi l'âme blessée de sa femme : car souvent, lorsque la vengeance devient trop facile, on en perd le sentiment et le désir.

Toutefois, il n'en fut pas ainsi pour Saraï : elle punit sa servante avec quelque sévérité ; et certains auteurs ont pensé qu'elle excéda les bornes d'une correction permise. Le malheur nous rend souvent injustes et méchants ; quand, en nous rappelant au sentiment de notre faiblesse et de nos propres misères, il devrait façonner notre âme à l'équité, en inclinant notre cœur à l'indulgence. La servante, punie par sa maîtresse, tomba dans le découragement, et prit la fuite. Elle se dirigea du côté de l'Égypte, sa patrie. Il fallait traverser un grand désert, qui s'étendait jusqu'à la mer Rouge. Arrivée près d'une fontaine, qui était sur la route, un ange, apparaissant sous figure d'homme, lui dit : « Agar, servante de Saraï, d'où viens-tu? et « où vas-tu? » — Je fuis, répondit-elle, devant Saraï, ma maî- « tresse. » Et l'ange du Seigneur ajouta : « Retourne vers ta « maîtresse, et humilie-toi sous sa main. » C'est aussi ce qu'il importe de rappeler et de prescrire à tous ceux que les difficultés abattent ; aux âmes frivoles et aux faibles cœurs, qui ne

comprennent pas le caractère de la vie, ou qui n'ont pas la force de l'accepter telle que Dieu l'a faite. Le travail et l'humiliation que vous êtes tenté de fuir ici sous une forme, vous attendent un peu plus loin sous une autre forme ; vous évitez la rude parole du maître ; vous allez trouver devant vous la sauvage immensité du désert. On triomphe par le courage qui lutte, et non par la lâcheté qui recule.

L'envoyé céleste dit encore à la fugitive : « Je multiplierai « tellement ta race, qu'elle deviendra une multitude innom- « brable. Tu mettras au monde un fils, et tu l'appelleras Ismaël, « parce que le Seigneur a entendu le cri de ton affliction. » Quelque chose de semblable se passe dans les cœurs assaillis et éprouvés par les attraits du mal, ou par les rigueurs de l'infortune : la tentation les flétrit et les abat; mais l'ange préposé à leur garde les relève et fait refleurir leur courage et leur espérance. Il corrige la lassitude et la terreur où les jette le péril, par la promesse des secours que le ciel envoie, et des récompenses qu'il réserve à l'héroïsme. Car, d'un côté, la protection et la miséricorde divine couvrent les affligés, et, de l'autre, s'ils sont hommes de bien, leurs actes demeurent comme une glorieuse et féconde postérité. Leur exemple trace un sentier de lumière et donne des ailes de feu à tous ceux qui veulent les suivre dans la vertu : leurs œuvres résistent à la mort, et, par le lien du mérite, vont se rattacher pour jamais de cette vie à la vie future, à travers les profondeurs du tombeau[1].

Et, continuant à parler d'Ismaël, l'ange dit : « Ce sera un « homme farouche; il lèvera la main contre tous, et tous lève- « ront la main contre lui, et il plantera ses pavillons en face de

[1] *Les Femmes de la Bible.*

« tous ses frères. » Chacun peut savoir si cette prophétie s'est vérifiée. Avant de mourir, Ismaël s'est fait craindre de tout le pays qui fut plus tard nommé l'Arabie. Sa postérité, mêlée à la postérité d'Héber, arrière-petit-fils de Sem, peupla les contrées qui s'étendent de l'Euphrate à la mer Rouge et aux confins de l'Égypte, et des rives de l'Océan indien jusqu'à la Palestine. Il fut le père des Arabes, ou Sarrasins, nation guerrière, cruelle, inconstante, sans habitation fixe. Perdu au milieu de cette nature ingrate, qui semble ne le laisser vivre qu'à regret, l'Arabe s'attache à tout ce qui l'entoure : il aime son cheval; il conserve avec fierté sa généalogie; il chante sur son cadavre un hymne de douleur, et il le pleure comme un ami. Il vénère son chameau, source de sa richesse, patient et laborieux compagnon de ses courses, de ses aventures et de sa gloire. Indépendant, nomade, paresseux, poétique, guerrier, ainsi vit l'Arabe vagabond, depuis que la première tente a été plantée dans le désert par le fils déshérité de Joctân, dont les filles épousèrent plus tard un autre déshérité, le fils d'Agar, l'esclave égyptienne.

Dans sa pauvreté et sa sobriété, peu de choses suffisent à l'Arabe; mais, dans sa fierté, il y en a une à laquelle il ne renonce jamais, c'est l'indépendance. Mieux protégé par ses déserts que ne le sont les îles lointaines, retranchées derrière des abîmes et placées sous la garde de l'Océan, il n'a jamais vu ses ennemis dresser leurs tentes sur la terre qui lui fut assignée en héritage : les Perses, les Grecs, les Romains ne l'ont point soumis. Toutes les grandes invasions vinrent expirer à ses pieds, comme des fleuves qui se perdent et meurent dans les sables : les peuples européens l'ont vaincu bien des fois, ils ne l'ont pas encore dompté. Tribus errantes, les Arabes vécu-

rent longtemps de commerce, de fraude et de pillage. Au commencement du huitième siècle, Mahomet les réunit sous une loi commune, disciplina leurs forces, et, soufflant l'esprit du fanatisme sur cette organisation neuve et énergique, les envoya conquérir le monde. Ils marchèrent portés par la victoire, et joignirent au goût des batailles le culte des sciences et des arts; sans doute parce que la guerre, comme toutes les grandes douleurs de l'humanité, purifie et régénère les nations, et les féconde en les rapprochant; mais ce fut le passage d'un éclair: fidèles à leurs habitudes nomades, les Arabes ne firent que camper dans la gloire. Il y a déjà plusieurs siècles que le pavillon qu'ils y avaient tendu est plié; et l'Europe chrétienne, en posant dessus son épée et la croix, a marqué que jamais il ne se dépliera [1]. Et, en fait, la langue, les lois, les mœurs, la physionomie même, tout annonce que l'Arabe a connu la civilisation, et que l'état sauvage où il est retombé accuse, non pas un peuple inculte, mais une nation décrépite. Tels sont les fils d'Ismaël, fils d'Agar.

Agar, touchée d'un sentiment religieux, invoqua le nom du Seigneur, qui venait de la consoler, et nomma la fontaine témoin de cette merveille la fontaine de celui qui vit et me voit. On sait assez que la haute antiquité avait l'habitude de désigner les lieux par les faits mêmes dont ils avaient été le théâtre. Puis Agar revint docilement chez son maître; elle s'humilia sous la main de Sara, et mit au monde un fils, qui fut appelé Ismaël. Dieu confirma ce qu'il avait annoncé touchant cet enfant de l'esclave : « Je le bénirai, dit le Seigneur, et lui donnerai une postérité nombreuse. Douze princes sortiront de

[1] *Les Femmes de la Bible.*

« lui, et il deviendra le chef d'un grand peuple. » Le cœur d'Agar s'ouvrait à la joie, en songeant aux éclatantes destinées que la parole divine garantissait à Ismaël. Ces généreuses mères, qui semblent toujours porter leur fils dans leur cœur, et l'enfanter sans cesse dans les angoisses d'une inquiète espérance, ne savent vivre que pour lui, et elles couvrent son avenir de toute la richesse de leurs rêves et de toute la tendresse de leurs vœux, comme elles ont répandu sur son berceau une inexprimable douceur de regards et de baisers. Mais Dieu ne leur vend la gloire, pour leur enfant comme pour elles, qu'au prix du travail et des amères souffrances.

Ismaël, le dur aïeul du peuple arabe, n'était pas l'enfant de la promesse. Un jour donc le Seigneur apparut à Abram, et lui dit : « Je suis le Dieu tout-puissant : marche en ma présence, « et sois parfait. Je contracterai alliance avec toi, et te multi- « plierai jusqu'à l'infini... Je te rendrai chef de plusieurs nations, « et des rois naîtront de ton sang. Mon pacte avec toi et avec « ta race, dans la suite des générations, restera toujours « durable, et je serai ton Dieu et le Dieu de ta postérité. A toi « et à tes descendants je donnerai en héritage éternel la terre « où tu passes en voyageur, tout le pays de Chanaan.... » Ainsi fut renouvelée et confirmée l'alliance du Seigneur avec le père des croyants. Abram jura, pour lui et sa race, de fuir l'idolâtrie et d'obéir à Dieu avec une inviolable sincérité. Il tint son serment : mais sa race, à la tête indocile et au cœur déréglé, fut souvent rappelée en vain à l'accomplissement de ses obligations. Dieu s'engagea, de son côté, à donner au vieil Abram de nombreux descendants, prémices et symbole de ces générations croyantes, qui devaient briller un jour au firmament de l'Église, comme les étoiles dans l'azur des cieux. Pour

ajouter à sa parole une sanction expresse, et laisser un monument indestructible de ces faits, Dieu prescrivit à Abram, ainsi qu'à sa postérité, la circoncision, comme signe extérieur de son alliance; et en même temps il changea le nom d'Abram, qui veut dire *père élevé*, en celui d'Abraham, *père élevé des multitudes;* et le nom de Saraï, qui signifie *ma princesse*, en celui de Sara, *la princesse par excellence*, parce qu'elle devait être la mère de plusieurs peuples. « Car je la bénirai, continua le « Seigneur, et tu auras d'elle un fils que je bénirai aussi : il « sera chef des nations, et des princes sortiront de toi. » Les noms d'Abraham et de Sara, ainsi modifiés, portaient des espérances qui soutinrent la synagogue durant vingt siècles, et qui charment encore tout Israël dispersé. Aujourd'hui, que nous avons recueilli dans la foi les bénédictions qu'ils exprimaient prophétiquement, ils résonnent avec douceur à toute oreille chrétienne, et jusqu'à l'éternité ils seront sur les lèvres du genre humain.

Étonné d'entendre de si grandes choses, Abraham se prosterna la face contre terre; il sourit, dans sa joie naïve, et dit au fond de son cœur : « Un centenaire aura-t-il donc un fils, et « Sara va-t-elle enfanter à quatre-vingt-dix ans? Puisse seule- « ment Ismaël vivre à nos yeux! » ajouta-t-il, en s'adressant au Seigneur. Son sourire ne venait pas de l'incrédulité : c'était plutôt un tressaillement de reconnaissance et de respect; car il savait bien que Dieu peut faire fleurir le désert, et donner quelques rayons de plus à un soleil d'automne. Aussi, loin de le reprendre comme d'un doute, Dieu lui dit : « Un fils « te viendra de Sara, ta femme, et tu l'appelleras Isaac : je ferai « alliance avec lui et ses descendants pour l'éternité. J'ai aussi « exaucé tes vœux pour Ismaël : je le bénirai, et lui donnerai

« de croître et de multiplier à l'infini; il sera père de douze « princes, et chef d'un grand peuple. Mais mon pacte n'aura « lieu qu'en faveur d'Isaac, que Sara doit enfanter dans un an, « à pareille époque. » Alors la voix qui disait ces mots s'arrêta, et la vision s'évanouit.

Peu de temps après, par la plus grande chaleur du jour, Abraham était assis à l'entrée de sa tente, dans la vallée de Mambré. Tout à coup il leva les yeux du côté du chemin, et aperçut trois hommes qui approchaient. Il courut à leur rencontre, et se prosterna devant eux jusqu'à terre, selon l'antique et orientale manière de saluer. « Seigneurs, dit-il, si j'ai trouvé « grâce devant vous, ne rejetez pas l'accueil de votre serviteur. « J'apporterai un peu d'eau pour laver vos pieds, et vous pren- « drez quelque repos sous cet arbre. Je vous servirai un peu « de pain pour vous fortifier, et vous continuerez ensuite votre « route : c'était votre intention, en tournant vos pas de ce « côté. » On sait avec quelle religion l'hospitalité fut pratiquée chez les anciens, et surtout en Orient; et quels rapports intimes et sacrés elle établissait entre les hommes. Les plus humbles soins étaient généreusement accordés au voyageur : son nom même ne lui était demandé qu'après le premier repas; à son départ, on échangeait quelques présents, comme témoignage d'indissoluble amitié. Heureuses coutumes, qui assuraient partout à l'étranger un pain presque aussi doux que le pain du foyer domestique, et qui lui faisaient trouver dans ses hôtes des frères et des sœurs, chère image de sa famille absente! Ces usages, ces mœurs se retrouvent, même aujourd'hui, dans leur antique simplicité, parmi ces peuplades du désert, qui ont conservé, à travers les siècles, et sans la moindre altération, leur caractère primitif. Sous la tente du Bédouin, vous verrez

encore le chef de tribu, grave, sérieux, attachant de la dignité à sa longue barbe, craint et obéi de toute sa race; et autour de lui ses enfants, jusqu'à la troisième et quatrième génération; libres sous cette paternelle autorité; fiers de leur généalogie, qu'ils gardent avec orgueil; intrépides jusqu'à la mort, qu'il s'agisse de piller une caravane ou de venger un affront; impitoyables à la guerre et au brigandage, et pourtant généreux et hospitaliers. Qu'un étranger ait bu de l'eau du puits, qu'il ait touché la corde de la tente, et aussitôt l'Arabe va au devant de lui, et, comme Abraham, il le prie de s'arrêter et de partager son repas : c'est son hôte, et cet hôte est devenu sacré pour lui; il se fera tuer pour le sauver, tant qu'il restera sous sa protection, sauf à le dépouiller le lendemain, s'il le rencontre dans les sables.

Les pèlerins mystérieux se rendirent à l'invitation d'Abraham. Le patriarche entra dans sa tente et dit à Sara : « Pétris à la hâte trois mesures de farine, et fais cuire des pains sous la cendre. » Il courut lui-même à son troupeau, pour choisir ce qu'il avait de meilleur. Les délicatesses de la table étaient alors ignorées : on ne s'appliquait pas à irriter l'appétit par la diversité des aliments et par le luxe des apprêts. Une viande commune, abondante, mais non pas variée, du lait et du beurre, tels furent les mets offerts aux hôtes de Mambré. Les voyageurs prirent leur repas sous l'ombrage. Abraham se tenait debout, prêt à les servir au besoin. On montrait à Mambré, dans le quatrième siècle de notre ère, un térébinthe fort vieux, que l'on disait avoir abrité les hôtes du grand patriarche. Un térébinthe, gardé par le respect des siècles qui se succèdent, marque l'endroit où les envoyés du ciel visitèrent Abraham.

Car ce n'étaient pas des hommes, que ces étrangers assis à

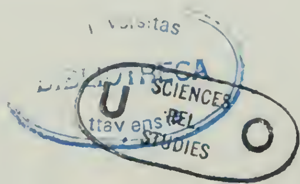
la table d'Abraham : c'étaient des formes humaines, habitées, pour un moment, par des esprits célestes. C'est ainsi que le patriarche fidèle se voyait initié aux mystères de l'avenir. Ses hôtes lui demandèrent où était Sara. Peut-être les mœurs du temps et du pays interdisaient à l'épouse d'Abraham de se tenir en présence des étrangers; peut-être aussi les soins de l'hospitalité l'appelaient ailleurs. Elle était peu éloignée, du reste, et les paroles de la conversation pouvaient arriver jusqu'à son oreille. « Sara est dans sa tente, » répondit Abraham. « Dans « un an, à pareille époque, ajouta l'un des augustes pèlerins, « je reviendrai te visiter : vous serez tous deux en vie, et Sara, « ta femme, aura un fils. » Sara entendit ces mots, et songeant à son grand âge, elle sourit en secret; car, séparée des voyageurs par la porte de la tente, elle ne pouvait en être aperçue. Mais l'un d'eux s'adressant à Abraham : « Pourquoi Sara a-t-elle « ri, en disant : Aurai-je donc un fils, à mon âge? Y a-t-il « rien de difficile à Dieu? je reviendrai dans un an, à pareille « époque; vous serez tous deux en vie, et ta femme aura un « fils. » Sara, tout effrayée de la réprimande : « Je n'ai pas ri, » dit-elle. — « Non pas, reprit l'interlocuteur, vous avez ri. » Sara regardait sans doute ses hôtes comme de simples hommes, et son sourire n'eut rien d'impie; mais elle eut tort de mentir, parce qu'on ne doit jamais renier la vérité, lors même qu'elle paraît à craindre. Le mensonge souille les lèvres, et il ne peut jamais être que d'une utilité passagère et méprisable.

Les anges se levèrent pour continuer leur voyage. Abraham voulut les reconduire, et marcha quelque temps avec eux. C'est en cette rencontre que le patriarche fut instruit à l'avance du châtiment préparé aux habitants corrompus de la Pentapole, et qu'il soutint avec son céleste interlocuteur ce dialogue d'une

familiarité sublime, où se révèle tout ce que la Providence met de paternelle tendresse dans le gouvernement du monde, et tout ce que les hommes peuvent mettre de filiale confiance en Dieu. Il y a une voix dans les crimes, qui va jusqu'au ciel, et en fait descendre la vengeance, lente, mais inévitable; il y a une voix dans les actions du juste, qui apaise le courroux de Dieu et désarme son bras. Quand donc le Seigneur eut prononcé sa menace : « S'il se trouve cinquante justes dans la ville, « dit Abraham, périront-ils également? — Si je trouve cin- « quante justes dans Sodome, à cause d'eux je l'épargnerai. — « J'ai commencé, je parlerai de nouveau, bien que je sois « cendre et poussière. Qu'arrivera-t-il, s'il y a quarante-cinq « justes? — Je ne détruirai pas la ville. — Et s'il y en a « quarante? — Je ne frapperai pas. — Et trente? — Je m'ar- « rêterai. — Et vingt? — Je ne perdrai point Sodome. — Et « dix? — Je pardonnerai. » Abraham garda le silence; la vision disparut, et il revint à Mambré.

LES VILLES MAUDITES.

Le soir, deux des voyageurs arrivèrent à Sodome. Ils purent se convaincre que l'iniquité y était portée à son comble : Loth, qui leur offrait sa maison et voulait les protéger, eut peine à échapper aux plus graves insultes. Ils l'invitèrent à quitter ce lieu infâme, et comme il hésitait, les deux anges le prirent, lui, sa femme et ses deux filles, et, les conduisant hors de la ville, ils dirent au neveu d'Abraham : Sauvez votre vie, ne regardez point derrière vous, et ne vous arrêtez pas dans toute cette contrée; fuyez sur les montagnes, de peur que vous ne soyez enveloppé dans le châtiment commun. Loth, éperdu de frayeur,


SCIENCES REL. STUDIES

insista pour qu'il lui fût permis de chercher son salut dans la petite ville de Bala; ce qui lui fut accordé. Cette ville fut épargnée en sa considération, et appelée depuis Ségor (la petite). Au lever du soleil, Loth entrait à Ségor. En ce moment, une effroyable pluie de soufre et de feu fondit sur les villes réprouvées. Le sol, qui est bitumineux[1], s'enflamma sans doute, après s'être dechiré et entr'ouvert sous les coups de la foudre et dans des ébranlements intérieurs. Tout fut envahi et dévoré par l'incendie.

Le feu fut sans pitié : pas un des condamnés
Ne put fuir de ces murs brûlants et calcinés.
. . . .
Contre le feu vivant, contre le feu divin,
De larges toits de marbre ils s'abritaient en vain :
  Dieu sait atteindre qui le brave.
. . . .
Ainsi tout disparut sous le noir tourbillon ;
L'homme avec la cité, l'herbe avec le sillon !
  Dieu brûla ces mornes campagnes :
Rien ne resta debout de ce peuple détruit ;
Et le vent inconnu qui souffla, cette nuit,
  Changea la forme des montagnes.
Aujourd'hui, le palmier qui croît sur le rocher
Sent sa feuille jaunir et sa tige sécher
  A cet air qui brûle et qui pèse.
Ces villes ne sont plus, et, miroir du passé,
Sur leurs débris éteints s'étend un lac glacé,
  Qui fume comme une fournaise.

Au souvenir des malédictions données à la Pentapole, Loth

[1] Tacite parle de ces puits de bitume. La punition des villes de la Pentapole est une tradition constante en Orient : le Koran l'a adoptée. — Une ancienne chronique dit que les deux anges ayant emmené Loth, l'un d'eux saisit et roula la ville dans son aile, la fit tourbillonner au milieu des airs, et appela ensuite le feu du ciel sur ses débris.

était revenu à l'endroit même où, la veille, il avait laissé ses hôtes. De là, il vit s'abîmer Sodome, Gomorrhe, Adama, Séboïm et le pays d'alentour; des cendres embrasées s'élevaient de terre, comme la fumée d'une fournaise ardente. Depuis ce jour, la vie n'est pas retournée en ces lieux, et elle ne peut y prendre racine. Sur la vallée, autrefois couverte des flots de tout un peuple, un grand lac étend ses eaux assoupies, qui s'éveillent à peine dans les tempêtes. On dit que les poissons ne l'habitent pas, et que les oiseaux ne volent jamais au dessus. Du sel semé sur la grève, plus loin des sables mouvants; çà et là quelques plantes, qui croissent lentement et comme à regret; le sol sans verdure, l'air sans fraîcheur, la vallée sans bruit : tout présente la triste image de la mort. La surface polie des eaux, qui vous renvoie l'azur du ciel, au milieu du silence et de l'aridité, récrée un moment votre œil, sans consoler votre pensée ni vos souvenirs : cette eau immobile ressemble à un linceul jeté sur le squelette des villes étouffées; et ce désert d'aspect funèbre ressemble à un coupable qui serait mort d'effroi pendant que la justice de Dieu le marquait d'un stigmate brûlant[1].

Ici nous avons retrouvé Loth pour la dernière fois. Cet homme était juste, et Dieu l'avait béni; mais sa postérité, fruit du crime, fut une race méchante et perverse : c'est Moab, c'est Ammon; et de cette souche descendirent les Moabites et les Ammonites.

ISAAC ET ISMAEL.

Les jours prédits par le Seigneur étaient arrivés, et celui qui renouvelle la jeunesse de l'aigle réjouit enfin la

[1] *Les Femmes de la Bible.*

vieillesse de Sara, en lui envoyant un fils. L'enfant reçut le nom d'Isaac, selon l'ordre venu du Ciel, et pour rappeler que son père et sa mère avaient souri à la promesse d'une postérité, sur laquelle depuis longtemps ils ne comptaient plus. Sara, faisant allusion à ce nom mystérieux : « Dieu m'a donné de « sourire de joie, dit-elle, et tout le monde, en l'apprenant, « me sourira. » Et, en effet, tous les siècles chrétiens ont honoré dans cet enfant qui vint mettre un terme aux longues désolations de Sara, la figure prophétique de cet autre Isaac qui, après quatre mille ans d'attente, apparut au milieu des nations, frappées de stérilité pour la vérité et la vertu, et fit luire à leurs yeux l'Évangile, comme un rayon de lumière et un sourire de charité.

Sara nourrit elle-même Isaac, comme font toutes les mères qui savent que la souffrance est un doux mystère où se fortifie la tendresse, et qu'en puisant la vie si près du cœur maternel, les enfants y trouvent sans doute quelque chose de plus généreux et de plus pur. Du reste, c'était la coutume des siècles primitifs, parce que c'est l'ordre de la nature. Le temps de sevrer Isaac étant venu, il y eut un grand festin à Mambré : car autrefois on ne célébrait la naissance d'un homme que lorsqu'il avait échappé aux premiers périls de l'existence, et qu'il pouvait paraître en convive à la fête que la famille lui donnait.

Ismaël, fils d'Agar, avait environ quatorze ans de plus qu'Isaac, et il abusait envers lui de sa supériorité d'âge et de force. Il comprenait sans doute que son droit d'aînesse et toutes ses secrètes espérances venaient de s'évanouir, et que, fils de l'esclave, il aurait pour maître son jeune frère, fils de la femme libre. Ainsi la famille du croyant et pur Abraham n'échappa point aux conséquences fâcheuses de la polygamie : toute autre

famille se flatterait en vain d'y échapper. Les lois morales que Dieu a établies, et auxquelles obéissent les familles comme les grandes sociétés, ne sauraient être impunément méconnues; et lors même que, par une dispense spéciale, il est permis d'y déroger, pour un temps, le trouble et le malaise qui en résultent nous avertissent assez qu'il faut, dans notre intérêt, nous hâter de revenir à un ordre meilleur et plus parfait.

Saint Paul nous apprend qu'Ismaël et Isaac figurent les deux alliances : le peuple juif et le peuple chrétien, la loi de crainte et la loi d'amour, la synagogue et l'Évangile, Moïse et Jésus-Christ; le premier, né selon la chair, est l'esclave, la lettre qui tue; le second, né selon la foi et la liberté, est l'esprit qui vivifie. Celui-là, dans la personne de la nation judaïque, erre maintenant dans le désert, abandonné à lui-même; celui-ci, sous l'emblème de l'Église catholique, est seul héritier des promesses d'en haut.

D'un caractère hardi, violent, impétueux, Ismaël ne tarda pas à laisser éclater sa haine et sa jalousie. Un jour, Sara le vit maltraiter son cher Isaac. Blessée tout à la fois dans sa dignité de maîtresse et dans sa tendresse de mère, émue de ce qu'elle voyait, effrayée de ce qu'elle redoutait pour l'avenir, sous l'empire de cette impression et de ce sentiment, elle prit une résolution sévère, et voulut aussitôt la faire ratifier par son mari : « Renvoie, dit-elle à Abraham, cette servante et son fils; « car il ne sera point héritier avec mon fils Isaac. » Ces paroles furent trouvées dures par Abraham, qui aimait Ismaël. Mais, au-dessus des affections de l'homme, il y a la volonté de Dieu; et le secret de la vie consiste, non pas à fuir la douleur et à se créer des joies, mais à marcher dans le sens de la volonté de Dieu.

Le Seigneur, qui voulait se choisir un peuple à part, où seraient conservées les véritables croyances, et tirer ce peuple d'Abraham, par Isaac et non par Ismaël, sépara les deux frères, afin que les violences et la mauvaise volonté de l'un ne pussent étouffer ou corrompre la vocation et les destinées de l'autre. Il avertit donc Abraham de se conformer au désir exprimé par Sara, et de renvoyer Agar et Ismaël. « C'est en Isaac, ajouta-« t-il, que j'appellerai ta postérité ; toutefois je rendrai le fils « de ta servante chef d'une grande nation, parce qu'il est venu « de toi. » Abraham prit du pain, et une outre pleine d'eau, qu'il mit sur l'épaule d'Agar, lui donna son fils, et la renvoya. Seule avec Ismaël, et n'ayant de nourriture et de breuvage que ce qu'elle en pouvait porter, exposée à mourir de besoin et de lassitude, dans le désert qu'il lui fallait franchir, Agar recevait un rude traitement ; et on doit croire qu'il ne lui fut infligé que parce que son insolence avait atteint d'extrêmes limites. Car, en ces temps et dans ces pays, où les étrangers eux-mêmes étaient chose sacrée, et où l'hospitalité avait des droits si étendus, les serviteurs, et, à plus forte raison, les alliés et les proches, ne pouvaient être exclus, sans graves motifs, de la commune et universelle bienveillance.

Agar sortit donc de la maison d'Abraham, et, au lieu de retourner en Égypte, comme elle espérait le faire sans doute, elle s'écarta vers l'Arabie, et perdit son chemin. Elle errait dans le désert qui porta depuis le nom de Bersabée, petite ville bâtie sur les confins de l'Idumée et de la Palestine. Sa provision d'eau fut vite épuisée : triste et vaincue par la fatigue et la soif, Agar abandonna son fils sous l'ombrage d'un arbre ; puis elle alla s'asseoir à la distance d'un trait d'arc, en disant : « Je ne verrai pas mourir mon fils. » Car il y a dans les choses

plus que des larmes : il y a comme un glaive qui pénètre jusqu'au cœur de ceux qui les contemplent, et le déchire de mortelles blessures. Là, à l'écart, élevant la voix, la pauvre femme pleurait avec amertume : Ismaël découragé pleurait aussi. Il y a dans ces touchantes paroles, dans cette simple expression de la douleur, quelque chose de navrant, et qui porte à l'âme une indicible tristesse. Agar, errant avec son fils Ismaël dans les solitudes de Bersabée, n'ayant pas une goutte d'eau pour rafraîchir les lèvres brûlantes de son enfant, s'éloignant de lui pour ne pas le voir mourir, mais le regardant toujours et fondant en larmes, ne nous rappelle-t-elle pas toutes les angoisses, toutes les douleurs, tous les déchirements de l'amour maternel?

Dans le désert, sans fruits, sans ruisseaux, sans verdure,
Elle a vu, d'un regard sombre et désespéré,
Le dernier aliment par son fils dévoré :
Sur les arides bords de la coupe épuisée
Ismaël porte en vain une lèvre embrasée.
Agar cherche autour d'elle... elle appelle trois fois...
Et le désert immense est muet à sa voix.
« De l'eau! lui dit l'enfant; des fruits! ou que je meure! »
La triste Agar l'entend, et se détourne, et pleure;
Elle invoque le ciel : « Daigne le secourir,
« Grand Dieu! je n'ai qu'un fils, et ce fils va mourir!
« Ne puis-je l'abreuver de mes larmes amères! »
— Agar, il est un Dieu qui veille sur les mères :
Du séjour de la gloire un ange est descendu,
L'onde jaillit, l'enfant à la vie est rendu.
Heureux, en un désert que le soleil dévore,
Sous le toit d'Abraham Agar se croit encore.

En effet, un ange fut envoyé pour consoler les fugitifs : « Agar, dit-il, que fais-tu? Ne crains pas : le Seigneur a écouté

« la voix de ton enfant. Lève-toi, prends ton fils par la main; « car je le rendrai chef d'une grande nation. » Il faut penser qu'Ismaël se souvenait des croyances et des habitudes de son père, et qu'il y avait dans sa plainte un sentiment de religion sincère. Au reste, ce banni, réfugié sous un arbre, et jetant des cris que le Ciel daigne entendre, n'est-il pas la figure de l'humanité, exilée de l'Éden, traversant l'aridité de cette vie, avec une soif désolée du bonheur, cherchant un abri au pied de la croix, et poussant des soupirs de tristesse et de confiance, auxquels Dieu répond par le don de la grâce et la promesse d'une éternelle vie?

A la parole d'en haut, Agar consolée leva les yeux et aperçut un puits : elle y alla chercher de l'eau, et en fit boire à l'enfant. Son découragement l'avait jusque-là empêchée de voir cette fontaine, peut-être parce que, dès cette époque, les habitants de la contrée, comme le dit un ancien auteur, avaient la coutume de couvrir de sable l'entrée des puits, et de n'en accuser l'existence que par des marques connues d'eux seuls. Ismaël ne fut point délaissé par la Providence : il continua d'habiter le désert, et se rendit fort habile à tirer de l'arc. L'historien Josèphe rapporte que des bergers s'émurent de compassion sur Agar et son fils, et vinrent en aide à leur misère. Plusieurs pensent aussi, avec raison, que les secours d'Abraham demeurèrent constamment assurés à Ismaël : car il est certain, d'ailleurs, que tout rapport d'affection ne fut pas rompu entre eux, et qu'Ismaël se joignit à Isaac pour rendre à son vieux père les derniers devoirs de la piété filiale : mais ceci n'arriva que longues années après.

Agar et Ismaël s'avançant vers le midi, allèrent définitivement fixer leur séjour au désert de Pharan, dans l'Arabie Pétrée. Ce

désert, ainsi nommé de la ville de Pharan, qui en était proche, s'étend du pied du Sinaï jusqu'aux frontières de Palestine : il faut mettre onze jours à le traverser. C'est ce même désert qui est devenu si célèbre par les marches èt les campements des Israélites, lorsque, sortant de l'Égypte, ils marchaient à la conquête de la Terre promise. Ils foulèrent trente-huit ans ces sables ennemis, que nul ruisseau n'arrose, que nulle verdure ne couvre; et ils y furent vêtus par la main qui donne au roseau son écorce; nourris et abreuvés par celui qui remplit le grain de blé de sucs vivifiants, et le grain de raisin d'une douce et généreuse liqueur. Telle fut la demeure d'Agar et d'Ismaël, et le dur berceau du peuple arabe.

Lorsque Ismaël eut atteint sa trentième année, Agar lui fit épouser une femme égyptienne. A partir de cette époque, Agar n'apparaît plus dans l'histoire; le reste de son existence nous est inconnu. Pour Ismaël, nous le verrons assister à la mort d'Abraham, avec le fils de Sara, et donner avec lui la sépulture à leur père commun. Il n'avait pas droit à succéder, parce qu'il était né d'une esclave, et que, chez les anciens peuples, en général, les enfants suivaient la condition des mères. La possession de la terre de Chanaan fut donc dévolue à Isaac : Ismaël et ses autres frères reçurent des présents. Ce fut là leur dernière entrevue : ils se disent adieu sur la tombe de leur père; et les voilà qui se séparent à toujours, pour accomplir chacun la destinée marquée par le Seigneur. Alors Ismaël retourna dans l'Hedjaz, ou Arabie Pétrée, où il trouva les filles de Modad le Djorhamide; et le onzième descendant de Sem par Abraham épousa les enfants du douzième descendant de Sem par Djorham; et de lui naquirent les douze patriarches de l'Arabie déserte, les douze chefs de peuples, qui donnèrent leur nom à autant

de villes ou bourgades. Et l'on doit entendre par là, non point des amas de maisons bâties de pierres ou de briques; mais des tentes groupées en assez grand nombre pour contenir autant de personnes que le lieu pouvait en faire vivre.

Qu'ils parcourent les sables, ces libres enfants de la solitude : ils n'ont pas eu leur part dans l'héritage d'Abraham, et jamais les descendants d'Isaac n'ont tendu la main aux descendants d'Ismaël. Le Bédouin a souvent pris sa moitié sans remords; il s'est fait voleur par justice, voleur de caravanes et de butin, sur les frontières de son désert. Mais nul ne saura l'histoire de ses aventures et de ses exploits; nul n'apprendra le récit de cette vie de brigandage et de liberté. A peine se révèlera-t-il aux peuples tremblants de la Syrie, de la Mésopotamie, de la Perse même, qui, voyant leurs habitations ravagées, leurs troupeaux enlevés, leurs récoltes pillées, s'écrieront, en suivant de l'œil le nuage de poussière soulevé par les ravisseurs qui fuiront au loin : Les Arabes! les Arabes!

Aussi l'histoire de ces tribus nomades est peu détaillée, peu claire dans les chroniqueurs; et l'on est obligé de reconnaître avec eux, que, pour leurs anciens rois, il ne reste que de misérables débris d'une vaste puissance : c'est peu de beaucoup, comme ils disent. Un monument curieux néanmoins a traversé les âges : les Arabes le vénèrent comme les restes précieux de leurs premiers âges[1]. C'est un hymne primitif, dont le langage remonte aux temps les plus reculés, et qui donne idée à la fois des mœurs, de la religion, de la puissance et de la chute d'un état patriarcal, en même temps qu'il révèle une haute

[1] A les en croire, ce serait peut-être même le chant de mort des Adites, ces premiers habitants d'Hadramaut, que le ciel punit d'un châtiment si terrible. — Henri de Riancey.

poésie. Voici ce qu'on lisait sur les ruines d'Hadramaut :

« Nous avons vécu longtemps dans le vaste séjour de cette citadelle ; et notre vie était délicieuse ; elle était large et splendide.

« La mer, gonflant ses vagues, se brisait près de nous; et nos fleuves coulaient, roulant à flots pressés.

« Les hauts palmiers produisaient en abondance les dattes savoureuses, que recueillaient et séchaient de nombreux serviteurs.

« Et nous, nous chassions sur la terre avec la fronde et la flèche, et nous poursuivions de nos traits les poissons dans l'abîme des mers.

« Et nous marchions délicatement sur des étoffes de soie travaillées à l'aiguille, et nous revêtions des habits de pleine soie, et des robes vertes.

« Des rois nous commandaient, ennemis de toute iniquité, et poursuivant avec ardeur les disciples de la fraude et de la perfidie.

« Ils nous frayaient les royales voies de la religion d'Héber; et nous avions foi aux miracles, et à la résurrection, et à la vie future.

« Nous avons vécu longtemps dans ce séjour; et nous n'avions d'autre sollicitude que celle de notre patrie et de ses belles récoltes.

« Chaque jour, sur le soir, nous revenait un troupeau de cent chameaux, que l'œil se plaisait à voir dans l'étable;

« Et, deux fois plus que des chameaux, des brebis rivalisant de beauté avec les blanches dorcades, et des vaches au pas lent.

« Nous avons vécu sept siècles dans ce séjour; et notre vie était délicieuse, et le souvenir en est difficile à décrire.

« Puis vinrent des années stériles et brûlantes; et quand un an était passé, un autre semblable lui succédait.

« Et nous devînmes comme si nous n'avions jamais eu de bonheur, la mort ne nous laissant pas même un ongle entier.

« Ainsi celui qui ne rend pas grâces à Dieu voit jusqu'à ses traces effacées, après le sol de sa maison [1]. »

Toute profonde que fût la mémoire du châtiment dont parlent ces chants, néanmoins elle ne fut pas capable de retenir longtemps dans la croyance véritable les enfants de Joctân. La religion d'Héber, le culte primitif des patriarches, ne tarda pas à céder devant les progrès de l'erreur. Aussi, quand Ismaël vint se mêler aux Arabes de l'Hedjaz et du Nedjed (Arabie Déserte), il trouva l'astre Saturne, ou plutôt sa matérielle représentation en possession des honneurs divins. L'idolâtrie sidérale, pour ainsi parler, était la religion de toutes ces peuplades du désert. Qu'il n'ait pas dévié lui-même de la véritable croyance; que, participant à la divine bénédiction et à l'alliance du Seigneur, dont il portait le signe, il ait gardé le souvenir du vrai Dieu, malgré ses femmes d'Égypte et d'Arabie, c'est ce que nous enseigne la Bible, en ces termes : « Le Seigneur était avec « lui. Et le temps de la vie d'Ismaël fut de cent trente-sept « ans; et, les forces lui manquant, il mourut, et fut réuni « à son peuple. » Formule consacrée par les saintes lettres pour la mort du juste.

Néanmoins les notions sacrées s'effacèrent promptement de la mémoire de ses descendants. Le patriarche Abraham, et sa maison carrée (*caaba*), la pierre où était empreinte la trace de ses pieds, et celle où Agar avait conçu Ismaël, devinrent les

[1] Schultens; *Excerpta*.

objets du respect, et bientôt du culte des Ismaélites. Cependant un grand fonds de vérité restera dans le cœur des Arabes. Dieu avait promis à Abraham et à Agar qu'un peuple nombreux naîtrait de leur fils Ismaël. Signe de son antique origine, la circoncision le marquait entre tous : une destinée particulière l'attend; mais, au lieu de se tourner vers Dieu, et de se préparer à la venue du véritable Messie promis à leur père, les Arabes tombent dans l'idolâtrie; et, quand du milieu d'eux se lèvera le faux messie, pour prêcher l'*Islâm*, ils seront prêts à le suivre. Fiers et indomptés comme l'âne sauvage, ils s'élanceront à sa voix, et accompliront ce qui avait été prédit à Ismaël, sous la tente de Chanaan : ils lèveront leur main contre tous, et tous lèveront la main contre eux, et ils planteront leur tente en face de leurs frères.

SACRIFICE D'ISAAC.

Peu de temps après le départ d'Ismaël et de sa mère, Abraham trouva l'occasion de s'affermir dans la Palestine, en faisant alliance avec un prince du voisinage, nommé Abimélech, peut-être le même qui lui avait donné l'hospitalité à Gérara. Abimélech vint un jour solliciter l'amitié du patriarche : « Je vois, « dit-il, que Dieu est avec toi dans tout ce que tu entreprends. « Jure donc, au nom de Dieu, que tu ne feras jamais de mal « ni à moi, ni à mes enfants, ni à ma race; mais que la bonté « que j'ai eue pour toi, tu l'auras pour moi, et pour le pays où « tu habites comme étranger. » Abraham y consentit : on se promit donc une amitié mutuelle, qui fut scellée, selon l'usage antique, par le sang des animaux égorgés : les contractants passèrent entre les chairs des victimes, qu'on avait déchirées en deux parts et placées à droite et à gauche. Le lieu où fut

conclue cette alliance prit le nom de Bersabée, c'est-à-dire *puits du serment*. Abraham y planta un bois et y dressa un autel au Seigneur : car alors il n'existait qu'un temple, qui avait le firmament pour dôme, le soleil pour luminaire, et la cime des montagnes pour autel ; Dieu se l'était bâti de sa propre main.

Le patriarche était alors au comble de la prospérité humaine : béni de Dieu et vénéré des hommes, riche en troupeaux, en esclaves, en argent, sans avoir en propre ni terre, ni domaine, vivant dans un royaume étranger, respecté et indépendant. Ce fut au sein de cette paisible et innocente prospérité, que Dieu voulut tenter Abraham, comme parle l'Écriture, en mettant sa foi et son obéissance à une suprême et dernière épreuve. Il lui apparut et lui dit : « Abraham ! Abraham ! » — « Me voici, « répondit le vieillard. » — « Prends, ajouta le Seigneur, « prends Isaac, ton fils unique, que tu aimes, et va me l'offrir « en holocauste, dans la terre de vision, sur une des montagnes « que je te montrerai. » A cet ordre si cruel, si déraisonnable en apparence, si capable de révolter la nature, Abraham ne répond que par une prompte obéissance. Il se lève dès l'aube du jour, prépare tout pour le grand sacrifice, et, accompagné de son fils et de deux jeunes serviteurs, il s'achemine vers le lieu désigné. C'était, au dire de quelques-uns, la montagne de Moria, où s'éleva plus tard le temple de Salomon ; d'autres pensent que c'était le Calvaire, où Jésus-Christ livra sa vie. Merveilleuse correspondance de figures qui prophétisent avec tant de précision, et de la réalité qui vient tout accomplir avec tant de plénitude ! De Bersabée, où demeurait Abraham, à Jérusalem, où il allait, on compte environ vingt lieues : il y parvint après trois jours de marche. Le troisième jour, il leva les yeux, et ayant vu de loin la montagne : « Attendez ici, dit-il

« à ses serviteurs, moi et mon fils nous irons jusque-là, et, « après avoir adoré le Seigneur, nous reviendrons à vous. » Il prit en même temps le bois de l'holocauste, et le mit sur les épaules de son fils; lui-même portait dans ses mains le feu et le glaive, et ils gravissaient ensemble la colline du sacrifice. Chemin faisant, Isaac dit à son père : « Mon père, voici le bois « et le feu; mais où est la victime pour l'holocauste? » — « Mon « fils, répondit Abraham, Dieu lui-même y pourvoira. »

Arrivé au sommet de la montagne, Abraham dresse l'autel, dispose le bois, puis il fait connaître à Isaac la volonté du ciel à son égard. Le fils d'Abraham, résigné et soumis, se laisse docilement lier sur le bûcher funèbre. Le père avait saisi le glaive, il étendait la main, lorsqu'une voix lui cria d'en haut : « Abraham! Abraham! » Le coup resta suspendu, et la voix reprit : « N'étends pas la main sur le jeune homme, et ne lui fais « aucun mal. Je sais que tu crains Dieu, puisque, pour « m'obéir, tu n'as point épargné ton fils unique..... C'est « pourquoi je te bénirai, je multiplierai ta race comme les « étoiles du ciel, et comme le sable des bords de la mer; et tes « fils posséderont les villes de leurs ennemis. Et en ta postérité « seront bénies toutes les nations de la terre, parce que tu « m'as obéi. » En même temps, Abraham jette les yeux, et aperçoit un bélier, dont les cornes s'étaient embarrassées dans un buisson voisin : il le prend et l'immole à la place de son fils. C'est ainsi que les oracles divins, fréquemment réitérés, marquaient d'une manière décisive la dynastie du Libérateur, annoncé pour la première fois aux exilés de l'Éden, promis ensuite à la race d'Abraham, salué de loin par la Judée croyante, attendu par l'Orient fidèle aux traditions, par la Grèce amie de la science, et par tous les peuples que les passions avaient

divisés, mais qu'une force intime retenait dans de communes espérances. C'est encore ainsi que l'offrande d'Isaac, immolé d'intention, et l'offrande des victimes immolées réellement dans les religions antiques, furent les ombres et les symboles d'un sacrifice meilleur, qui s'accomplit, il y a dix-huit siècles, et qui, se renouvelant chaque jour à nos yeux, couvre le monde entier d'un immense pardon. Quel signe de vérité placé sur le front du christianisme, que cette foi et cette pratique universelles de l'humanité, qui porte partout la pensée de sa propre déchéance, et cherche à se réhabiliter par l'effusion du sang!

Abraham, après son sacrifice, revint, avec son fils, à Bersabée. Vers ce même temps, mourut Sara, à l'âge de cent vingt-sept ans, dans la petite ville de Cariath-Arbé, que les Israélites nommèrent Hébron, lorsqu'ils eurent conquis la terre de Chanaan. Le vieux patriarche, en perdant Sara, répandit des larmes, et, selon la coutume qu'on suivait en de semblables deuils, il resta quelque temps assis à terre auprès du cadavre. Ce devoir rempli, il alla trouver les habitants de la ville, et leur dit : « Je « suis parmi vous un étranger et un voyageur ; donnez-moi le « droit de sépulture au milieu de vous, afin que j'enterre celle « que j'ai perdue. » Et il acheta d'Éphron le Héthéen, pour quatre cents sicles d'argent, la propriété d'un champ et d'une double caverne, connue sous le nom de Macphéla, à l'entrée de la vallée de Mambré. C'est là qu'Abraham plaça les restes de Sara, le modèle des femmes chrétiennes par son obéissance, sa foi et sa modestie.

Sara est encore honorée comme la mère spirituelle de tous les croyants, à raison de sa confiance en Dieu, et de son ferme courage à s'exiler de sa patrie, et à parcourir une terre étrangère, sur la foi d'Abraham, et par sentiment de religion. Elle

est honorée aussi comme une figure mystérieuse, soit de la Vierge Marie, qui donna le jour au véritable Isaac, soit de l'Église chrétienne, dont les enfants égalent en nombre les étoiles du firmament.

RÉBECCA.

Abraham se faisait vieux. Héritier d'une promesse que l'humanité avait reçue dès son berceau, il ne voulait point altérer, par une alliance avec les Chananéens, la pureté de son sang et de sa doctrine. Un jour donc il appelle Éliézer, le plus ancien de ses serviteurs, l'intendant de sa maison, et lui fait jurer par Jéhovah, le Dieu du ciel et de la terre, d'aller chercher une épouse à son fils Isaac dans sa famille de Chaldée, où le vrai Dieu avait encore des adorateurs. Éliézer craignit de ne pouvoir déterminer la jeune fille à revenir avec lui jusqu'en la terre de Chanaan, et demanda s'il pourrait, en ce cas, ramener Isaac dans le pays de ses aïeux. « Garde-t'en bien, répondit le croyant « Abraham : le Seigneur Dieu du ciel, qui m'a tiré de la maison « de mon père, et du lieu de ma naissance, dont j'ai la parole, « et qui m'a dit : *Je donnerai ce pays à ta race*, enverra lui-« même son ange devant toi, et tu trouveras là une femme « pour mon fils. Cependant, si elle refuse de te suivre, tu seras « dégagé de ton serment; mais ne reconduis jamais mon fils « en cette contrée. » Éliézer fit le serment d'exécuter tout ce que lui prescrivait son maître.

Le fidèle serviteur se mit en route. Il emmenait dix chameaux chargés de richesses et de présents destinés à l'épouse de son jeune seigneur. Il y avait bien dix jours de chemin, de Bersabée, où se trouvait alors Abraham, jusqu'à la ville d'Haran, dans la Mésopotamie, où Abraham, en quittant la Chaldée, avait fait un

assez long séjour, et où son frère Nachor s'était fixé après la mort de leur père. Dieu lui accorda une nombreuse postérité : Bathuel, l'un de ses fils, fut le père de Rébecca, saluée du nom d'aïeule par tous les Juifs. Éliézer arrive heureusement devant la ville qu'habitait le frère d'Abraham, et, avant d'y entrer, il s'arrête pour faire reposer ses chameaux. C'était vers le soir, précisément à l'heure où les jeunes filles venaient puiser l'eau à la fontaine. Le pieux serviteur songea d'abord à mettre le Ciel dans ses intérêts, et il lui adressa du fond du cœur une prière pleine de cette foi qui opère des prodiges : « Seigneur, Dieu de « mon maître Abraham, exaucez-moi, je vous prie, aujourd'hui, « et usez de miséricorde envers mon maître Abraham. Me voici « près de la fontaine où les filles des habitants de cette ville « vont venir puiser de l'eau. Faites donc que celle à qui je « dirai : Donnez-moi à boire, et qui me répondra : Buvez, et je « vais aussi donner à boire à vos chameaux, soit l'épouse des- « tinée à Isaac, votre serviteur. »

A peine Éliézer avait-il achevé sa prière, qu'il vit venir une jeune fille, d'une rare beauté : c'était Rébecca, petite-fille de Nachor, frère d'Abraham. Elle portait sur son épaule un grand vase, qu'elle alla remplir à la fontaine. Elle s'apprêtait à s'en retourner : le vieux serviteur s'avança vers elle et lui dit : « Donnez-moi un peu d'eau à boire de votre vase. » — « Buvez, « Seigneur, » répondit-elle; et de suite elle prit le vaisseau, le tenant penché sur son bras, afin que l'étranger pût boire. Puis elle ajouta : « Je vais aussi puiser de l'eau pour abreuver « tous vos chameaux; » et, versant son vase dans les canaux, elle courut le remplir à la fontaine. Lui pourtant contemplait en silence cette jeune et belle inconnue, n'osant croire encore au succès de son voyage.

Toutefois, lorsque tous les chameaux se furent désaltérés, il offrit à Rébecca des pendants d'oreilles et des bracelets d'or, et lui demanda de qui elle était fille, et s'il pourrait trouver place au logis de son père. Elle répondit : « Je suis la fille de Bathuel, « fils de Melcha et de Nachor. Il y a, dans la maison de mon « père, de la paille et du foin en abondance pour vos cha- « meaux, et des logements spacieux pour vous et vos gens. » Ainsi tout marchait au gré d'Éliézer : ravi de tant de bonheur, il se prosterna en terre, pour rendre grâces à Dieu, qui avait si bien dirigé ses pas. Rébecca, de son côté, courut dire à sa mère tout ce qui venait de se passer.

Or Rébecca avait un frère nommé Laban. Au récit de sa sœur, et à la vue des riches présents, qu'elle étalait sans doute avec la joie naïve de toutes les jeunes filles, il s'empressa d'aller trouver Éliézer, qui était encore près de la fontaine. Il lui offrit affectueusement l'hospitalité, et l'emmena au logis. On déchargea les chameaux ; on lava les pieds à Éliézer et aux hommes de sa suite ; puis on lui servit à manger. Mais l'envoyé fidèle dit : « Je « ne mangerai point avant de m'être expliqué sur le sujet de « mon voyage. » On lui répondit : « Parlez. » Alors Éliézer fit connaître les motifs et les circonstances de son voyage : comment il avait fait le serment de ne pas chercher l'épouse d'Isaac ailleurs que dans la famille d'Abraham ; quel signe il avait été inspiré de choisir pour connaître la volonté de Dieu ; et que ce signe s'était précisément manifesté en Rébecca. Et il ajouta : « Si donc vous agréez la demande de mon maître, dites-le-moi ; « si vous avez d'autres désirs, dites-le-moi encore, afin que je « poursuive ailleurs mes recherches. »

Laban et Bathuel répondirent : « Dieu a parlé ici ; nous ne « pouvons vous dire des choses opposées à sa volonté. Voilà

« Rébecca devant vous ; prenez-la et l'emmenez, et qu'elle soit « l'épouse du fils de votre maître, comme il a plu au Seigneur. » A ces paroles, ratifiées sans doute par la jeune fille, l'heureux ambassadeur, se prosternant à terre, rendit à Dieu de nouvelles actions de grâces. Ensuite il prit les vases d'or et d'argent, et les riches vêtements qu'il avait apportés, et les offrit à Rébecca. Éliézer fit aussi des présents aux frères et à la mère de la jeune fiancée.

Dès le lendemain, Éliézer, impatient d'aller rendre compte à son maître de l'heureuse issue de sa mission, voulut prendre congé de ses hôtes. Et comme ceux-ci insistaient pour le retenir quelques jours encore, on s'en remit à la décision de Rébecca. La jeune fille fut appelée, et ses parents lui dirent : « Voulez-vous vous en aller avec cet homme? » Elle répondit : « J'irai. » Et ils ne résistèrent plus. Elle partit donc avec les gens d'Éliézer, emmenant ses femmes, et Débora, sa nourrice. On lui souhaita, en la quittant, joie et prospérité : « Vous êtes « notre sœur; croissez en mille et mille générations, et que « votre race possède les terres de ses ennemis. » Rébecca et ses femmes montèrent sur des chameaux, et suivirent Éliézer, qui hâtait son retour.

Comme l'on approchait de Bersabée, Isaac, qui était sorti pour méditer dans la campagne, au déclin du jour, se promenait dans le chemin qui mène au puits qui a nom *de celui qui vit et qui voit*. Et, comme il levait les yeux, il vit de loin arriver Éliézer avec toute sa suite. Rébecca, de son côté, aperçut Isaac, et dit au serviteur : « Quel est cet homme qui vient à notre rencontre? » Éliézer répondit : « C'est mon maître. » Aussitôt elle quitta sa monture, et se couvrit de son voile, en signe de modestie et de respect. Éliézer fit connaître à Isaac

le résultat de son voyage. Isaac reçut Rébecca pour épouse, et l'introduisit dans la tente qu'avait autrefois habitée Sara; pour marquer sans doute qu'il croyait trouver en son épouse ce qu'il avait aimé et ce que la mort lui avait ravi en sa mère. Effectivement, sa douleur et son deuil, qui duraient depuis trois ans, furent tempérés par l'affection qu'il eut pour Rébecca. C'est là, dans le récit biblique, un trait d'amour à la fois ingénu et profond, qui montre dans Isaac le bon fils pleurant sa mère, et le mari touché des grâces de son épouse. Le fils n'oublie pas sa douleur; mais il la sent s'adoucir. C'est dans la tente de sa mère, dans ces lieux pleins du souvenir de celle qui était le cœur, sinon la tête, de l'ancienne famille, qu'il introduit son épouse, c'est-à-dire celle qui va devenir, à son tour, le cœur de la nouvelle famille; rapprochant ainsi sa joie et sa douleur, pour tempérer l'une par l'autre. Alors le chagrin perd son amertume, la joie perd son ivresse ; et il ne reste qu'un bonheur grave et pieux, digne de la tente des patriarches, qui ne s'appelle plus l'amour ingénu, quoiqu'il le renferme, et qui est la plus noble expression de l'amour conjugal.

Ainsi se termina la mission du bon Éliézer. Qui ne serait charmé de la confiance amicale, et méritée, que les maîtres plaçaient alors en leurs serviteurs, et de la fidélité affectueuse des serviteurs envers leurs maîtres?

Abraham, alors âgé de cent quarante-deux ans, épousa encore Céthura, femme chananéenne, et il en eut six fils, dont chacun fut père d'une tribu arabe : le plus célèbre de ceux-ci est Madian. A Abraham remontent donc presque toutes les peuplades de l'Arabie : mais leur sort est marqué dans la Bible. Elles sont errantes et exilées de Chanaan dès l'origine; elles ne

posséderont pas la terre que le Seigneur a promise à la postérité d'Isaac. Déjà Abraham l'instituait son héritier, et, ne faisant que des présents à ses autres fils, il les envoyait à mesure vers l'Orient, loin de lui. Tous ces enfants déshérités ont conservé une grande haine contre l'enfant de prédilection.

A l'âge de cent soixante-quinze ans, le patriarche mourut. Auprès de sa tombe Isaac et Ismaël se réunirent : tous deux portèrent le corps de leur père dans le caveau d'Éphron. On voit encore aujourd'hui son tombeau, gardé avec un soin jaloux, et unanimement honoré par les musulmans, fils d'Ismaël, par les juifs, fils d'Isaac, et par les chrétiens, fils d'Abraham selon l'esprit. Effectivement, parmi ceux que Dieu honora sur terre d'une façon spéciale, et qui furent choisis pour exercer une puissante influence sur l'avenir religieux des races humaines, Abraham tient un des premiers rangs. Nous l'appelons notre aïeul dans la foi ; les musulmans le vénèrent ; les juifs se rattachent à lui par le sang comme par les croyances : l'univers entier est plein de son souvenir. Sa vie, instructive autant qu'éclatante, renferme des leçons mystérieuses, et toutes les choses dont il fut environné lui ont emprunté ses proportions, pour ainsi dire, et brillent jusques aujourd'hui sous le reflet de sa renommée.

Sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, fit bâtir à l'endroit même de la célèbre caverne où reposent les cendres du grand patriarche, une magnifique église, où l'on montait par trente degrés, et que les Turcs ont convertie en mosquée. Le sol d'Hébron est fertile : les fruits y croissent en abondance ; l'on y sème des orges, comme au temps de Ruth la Moabite, et l'on y cultive la vigne, comme au temps de Josué, le conquérant de la terre promise. Il y a, près de la ville, un très-beau

puits : il a plus de soixante pas carrés; on y descend par des escaliers de quarante marches, placés à chacun des quatre angles; des palmiers le couvrent d'ombrage. Terre soumise à d'éloquentes vicissitudes, pays de gloire et de poésie, où la pensée éprouve un charme indéfinissable à se réfugier quelquefois, comme pour saluer son berceau dans l'histoire des premiers âges, et pour se reposer à la fraîcheur de tant de purs et naïfs souvenirs [1] !

Après avoir rendu avec Isaac les derniers devoirs à leur père commun, Ismaël se sépara de lui, et lui dit adieu pour toujours. Vers ce même temps, une famine vint affliger la contrée. Isaac crut devoir se retirer avec sa femme à Gérara, auprès d'Abimélech, roi des Philistins, comme avait fait son père, en pareille calamité. Là il fut protégé de Dieu : le nombre de ses serviteurs s'accrut beaucoup, et ses richesses augmentaient chaque jour : car Dieu avait renouvelé l'alliance avec lui. Or les richesses d'Isaac, qui consistaient principalement en troupeaux, le rendaient puissant dans la contrée; et ainsi s'animait contre lui l'envie des Philistins. Ils avaient comblé les puits creusés jadis par Abraham, et dont Isaac avait pris possession pour l'usage de ses troupeaux. Isaac les rétablit : mais, à ce sujet, une querelle s'éleva entre les pasteurs d'Abimélech et ceux d'Isaac. Les pasteurs de Gérara disaient : « Cette eau est à nous. » Isaac, qui ne voulait pas résister par la force, cédait toujours, et se retirait, laissant à ces puits des noms significatifs : *Injustice*, *inimitié*. Enfin il en creusa un qui ne lui fut pas disputé, et qu'il appela pour cette raison *Largeur* ou *abondance*, en disant : « Maintenant le Seigneur nous a mis au large, et nous a fait

[1] *Les Femmes de la Bible.*

« croître sur terre. » Ensuite il retourna à Bersabée, où il reçut la visite du roi de Gérara, qui lui jura définitivement amitié.

ÉSAÜ ET JACOB.

Pourtant une bénédiction manquait encore à Isaac : il n'avait pas d'enfants. Il avait déjà vécu soixante ans, quand le Seigneur, exauçant ses prières, fit cesser la stérilité de Rébecca. Or, elle portait deux enfants dans son sein; et ces enfants, divisés avant de naître, se faisaient une espèce de guerre qui lui déchirait les entrailles. Inquiète et attristée, elle consulta Dieu. Il lui fut répondu : « Vous portez en vous deux nations, et deux « peuples sortiront de vos entrailles : l'un des peuples triom- « phera de l'autre, et l'aîné servira le plus jeune. »

Effectivement, le temps venu, elle donna naissance à deux fils. Celui qui vint au monde le premier était roux, et couvert de poil, comme s'il eût atteint l'âge viril : c'est pourquoi on le nomma Ésaü, c'est-à-dire homme fait, et plus tard Édom. Le second suivit aussitôt, tenant de la main le pied de son frère : il semblait lui disputer ainsi le droit d'aînesse, et continuer la rivalité qui avait précédé leur naissance. On l'appela Jacob, pour marquer qu'il avait en quelque façon voulu supplanter son frère.

Devenus grands, ils eurent des goûts opposés : Ésaü, d'un naturel sauvage, préférait les travaux de la campagne et l'exercice violent de la chasse; Jacob, de mœurs douces et d'inclinations paisibles, restait plus volontiers en la société de sa mère. Il leur échut aussi une part différente dans l'affection de leurs parents : Isaac aimait davantage Ésaü, qui lui faisait manger de sa chasse; et Jacob était plus cher à Rébecca.

Or, il arriva un jour qu'Ésaü revint des champs, extrêmement fatigué, et en même temps pressé de faim et de soif. Il vit un plat de lentilles, que son frère s'était préparé : « Donne-« moi à manger de ce mets, lui dit-il ; car je me meurs de « faim. » Jacob y consentit; mais à condition qu'Ésaü lui vendrait son droit d'aînesse. Et il le lui vendit ; puis il mangea et but, et s'en alla, sans se mettre en peine de la perte qu'il venait de faire. Image, en cela, du pécheur, de *ce profane*, comme dit saint Paul, qui, quelquefois, pour une valeur moindre qu'un plat de lentilles, trafique gaiement de son titre au royaume céleste. Ce droit d'aînesse, dans les familles patriarcales, emportait plusieurs priviléges. L'aîné avait une double portion dans l'héritage paternel ; il succédait au père, en qualité de prince et de pontife de la famille; il recevait une bénédiction particulière du père mourant, laquelle lui assurait la gloire d'être l'ancêtre du Messie.

Isaac était avancé en âge, et ses yeux s'affaiblissaient. Il appela Ésaü, l'aîné de ses enfants, et lui dit : « Tu vois que j'ai « vieilli, et que je ne connais pas le jour de ma mort. Prends « tes armes, ton carquois et ton arc, et va dehors : et quand tu « auras pris quelque chose à la chasse, tu m'en prépareras un « mets comme tu sais que je l'aime ; tu me l'apporteras, afin « que j'en mange, et je te bénirai avant de mourir. »

Rébecca avait entendu ces paroles, et, lorsque Ésaü fut parti, elle raconta tout à Jacob, et lui dit : « Maintenant, mon fils, suis « mon conseil : cours au troupeau, amène-moi les deux meil-« leurs chevreaux, afin que je prépare à ton père un mets « comme je sais qu'il l'aime; tu le lui offriras, afin qu'il en « mange et qu'il te bénisse. » Mais Jacob, rappelant qu'il différait beaucoup d'Ésaü, dont les membres étaient tout couverts de

poil, exprima la crainte d'être reconnu par son père, et d'attirer ainsi sur sa tête la malédiction, au lieu de la bénédiction. « Que « cette malédiction retombe sur moi, reprit sa mère ; seulement « écoute ma parole, mon enfant, et fais ce que je t'ai dit. » Jacob exécuta les ordres de sa mère. Lorsque le repas d'Isaac fut préparé, Rébecca enveloppa les mains et le cou de Jacob de la peau des jeunes chevreaux ; elle lui fit prendre les vêtements de son frère, qui étaient riches et tout embaumés de l'odeur des parfums au milieu desquels on les conservait ; puis elle lui donna le mets et les pains destinés à Isaac.

Jacob porta le tout à son père, et ne lui dit que ces deux mots : « Mon père, me voici. » — « Qui es-tu ? » répondit le vieillard. — « Je suis Ésaü, votre premier-né, reprit Jacob : « j'ai fait ce que vous m'avez commandé; levez-vous, et mangez « de ma chasse. » Isaac, étonné d'être si promptement servi : « Approche-toi, mon fils, lui dit-il, que je te touche, et que je « sache si tu es mon fils Ésaü. » Jacob s'étant approché, Isaac le toucha, et dit : « Pour la voix, c'est la voix de Jacob; mais « les mains sont les mains d'Ésaü. » Et il ajouta : « Tu es bien « mon fils Ésaü ? » —Jacob répondit : « Je le suis.» Alors Isaac mangea et but, puis il dit : « Approche, et viens me baiser. » Jacob s'approcha, et lui donna un baiser. Le vieillard respira les parfums dont les vêtements de son fils étaient embaumés, et il dit : « C'est comme l'odeur d'un champ rempli de fleurs, que « le Seigneur a béni. Que Dieu te donne, de la rosée du ciel « et de la graisse de la terre, abondance de blé et de vin ; et « que les peuples te servent, et que les tribus t'adorent : sois « le seigneur de tes frères, et que les fils de ta mère se proster- « nent devant toi. Qui te maudira, qu'il soit maudit, et qui te « bénira, qu'il soit comblé de bénédictions ! »

Isaac achevait ces paroles, et Jacob venait de se retirer, lorsque Ésaü entra, demandant la bénédiction paternelle. « Qui « es-tu donc? » lui demanda Isaac. — « Je suis Ésaü, votre « fils aîné. » Le vieillard demeura frappé d'un étonnement extrême. Cependant, loin de retirer la bénédiction donnée, il la ratifia, en disant : « J'ai béni ton frère, et il restera béni. » En entendant ces paroles, Ésaü rugit de fureur, et supplia son père, avec des cris lamentables, de le bénir aussi. Le vieillard, touché de compassion, lui dit alors : « Ta bénédiction sera dans « la graisse de la terre et la rosée du ciel. Tu vivras du glaive, « et tu serviras ton frère : mais il y aura un temps où tu rejet- « teras et briseras son joug. »

La main de Dieu est visible dans toute cette scène, qui nous paraît si étrange. Jacob savait, par révélation, que tous les priviléges de l'aînesse lui étaient réservés. Devenu grand, il les acheta de son frère, qui les céda librement. En les obtenant de son père, par surprise, il ne fit que s'assurer la possession de ce qui lui appartenait. Isaac, en le bénissant, confirma le droit que le ciel lui avait donné, et que le père lui-même reconnut, quand les lumières de l'esprit prophétique dévoilèrent à ses yeux les secrets de l'avenir.

Cette histoire d'Ésaü et de Jacob renferme en outre un sens mystérieux. Elle figure la lutte du Judaïsme et de la Gentilité. L'Église de Jésus-Christ, devenue féconde, par la vertu de son divin Époux, sent bientôt, comme deux jumeaux, le juif et le gentil s'entre-choquer dans ses entrailles : le premier veut assujettir à la loi le second, qui s'y refuse. Le Christ affectionne l'aîné, malgré tous ses vices : c'est à lui qu'il réserve sa bénédiction et sa préférence. Mais cet enfant ingrat dédaigne et repousse son droit de primogéniture et cet amour de prédi-

lection. L'Église, épouse du nouvel Isaac, reporte alors sa tendresse sur le gentil, d'un caractère plus doux et plus pacifique. Elle le couvre des vêtements de son aîné; elle l'orne de toutes les prérogatives de l'ancienne loi, et le présente ainsi à son Époux, à Jésus-Christ, qui l'embrasse, et l'adopte pour son fils chéri. La synagogue a beau rugir de désespoir, et jurer la mort du christianisme : la bénédiction est irrévocable; l'aîné servira le plus jeune, le juif sera assujetti au chrétien, jusqu'à sa réconciliation avec son frère, sa conversion au catholicisme.

Ainsi les desseins de Dieu avançaient avec les années et les générations. Isaac, trompé en apparence par Jacob, à qui il donnait la bénédiction réservée à Ésaü, ne faisait qu'accomplir la volonté divine. D'ailleurs Ésaü avait déjà désobéi aux ordres paternels, en épousant deux étrangères, deux filles des Héthéens. Mais Jacob ne devait épouser ni une Chananéenne, ni une étrangère. Rébecca craignait pour lui la colère d'Ésaü, qui nourrissait dans son âme indignée le souvenir de la bénédiction qui lui avait été ravie par son frère, et ne se consolait que dans l'espoir de la vengeance; il disait dans son cœur : « Viendra le jour de pleurer mon père; alors je tuerai mon frère Jacob. » Ayant appris ces menaces, Rébecca fit bénir une seconde fois son fils tendrement chéri, et l'envoya ensuite en Mésopotamie, vers son frère Laban, qui demeurait à Haran, et auquel il devait demander une de ses filles.

Jacob, après avoir eu une vision dans un lieu qu'il nomma la *Maison de Dieu*, Béthel, s'en vint à un puits où Rachel, fille de Laban, faisait boire ses troupeaux. Jacob vit Rachel, et dès lors son cœur lui fut attaché. Conduit auprès de son oncle, qui le reçut bien d'abord, il le servit sept ans pour obtenir Rachel; et, le jour venu de sa récompense, il fut abusé et reçut Lia dans

sa tente. Sept ans encore il garda les troupeaux de Laban, et enfin il posséda celle qu'il aimait. Après avoir acquis, par un travail de vingt années, des troupeaux nombreux et de grandes richesses, il songea à retourner dans le pays de son père. Il trembla un moment au souvenir de la fougue naturelle et du courroux d'Ésaü. Mais vingt ans usent bien des choses dans la courte vie de l'homme : d'ailleurs il eut recours à la prudence et à la prière : il envoya des ambassadeurs et des présents à Ésaü, et se mit avec confiance entre les mains de Dieu. L'entrevue des deux frères fut pacifique : Ésaü embrassa Jacob en versant des larmes, puis ils se séparèrent, le jour même; l'un pour se retirer vers la montagne de Séir, d'où il était venu ; l'autre pour aller se fixer plus au nord, non loin de la ville de Sichem.

Avant de rencontrer son frère et de franchir le torrent appelé depuis le *Passage de Jacob*, il avait eu, sur ses bords, un combat plein de mystères avec un ange du Seigneur, qui lui sécha le nerf de la cuisse en le lui touchant de la main. De ce moment, il s'appela Israël, l'*homme fort contre Dieu.* Bientôt, craignant l'inimitié de ses nouveaux voisins, par suite de la terrible vengeance que deux de ses fils, Siméon et Lévi, avaient tirée de l'enlèvement de leur sœur Dina, Jacob se remit en chemin. A Béthel, il éleva un autel au vrai Dieu, qui lui était apparu quand il fuyait son frère, et il jeta toutes les idoles que les siens avaient apportées de Mésopotamie. En ce temps mourut Débora, la nourrice de Rébecca, et elle fut ensevelie à Béthel, au pied d'un chêne, et le nom de ce lieu fut le *Chêne des pleurs* : douce et tendre appellation, que l'on dirait empruntée à tout ce que la langue humaine a de plus mélancolique et de plus suave.

Près du torrent d'Éphrata, Jacob eut à pleurer Rachel,

sa bien-aimée, qui expira en lui donnant un fils, Bénoni, le fils de la douleur, ou Benjamin, le fils de la droite. Rachel fut ensevelie sur le chemin qui mène à Éphrata, qui est Bethléem, et Jacob mit une inscription sur son tombeau, et c'est l'inscription du tombeau de Rachel, que l'on voit encore aujourd'hui; et, parti de là, Jacob vint dresser sa tente près de la tour du troupeau. Enfin il arriva, le cœur plein de tristesse, à la tente de Mambré, où sa mère n'était plus, et où se mourait Isaac, à l'âge de plus de cent quatre-vingts ans. Les enfants du patriarche, Ésaü et Jacob, se réunirent pour lui rendre les derniers devoirs. Son corps fut déposé dans la caverne où Sara, sa mère, et son épouse Rébecca reposaient déjà à côté d'Abraham : cendres illustres qui attendent toutes ensemble, sous la protection d'une vie pleine de foi et de vertus, l'heure de la résurrection glorieuse.

Rien n'est plus suave et plus pur que cette délicieuse page des saintes Lettres, que nous venons de reproduire. Il y a tant de naïveté et de charme dans la rencontre d'Éliézer et de Rébecca ! C'est l'image d'un monde disparu : mais on n'en réveillera jamais la mémoire, sans exciter en même temps les sympathies les plus vives et les plus délicats sentiments. Car les hommes entretiennent toujours de secrètes intelligences avec les nobles choses, et, quoi qu'on ait fait pour les corrompre, ils se laissent toucher au spectacle de ces mœurs simples, qui sont le commencement de la vertu quand elles n'en sont pas l'heureux fruit[1] !

[1] *Les Femmes de la Bible.*

JOSEPH

LES SONGES DE JOSEPH.

De tous les enfants de Jacob, Joseph était le plus vertueux et le plus aimable. La beauté de l'âme ne se trahit pas toujours au dehors par la pureté et la grâce des formes ; car, depuis que l'homme, par sa libre volonté, a troublé le primitif accord des mondes, les choses qui se voient sont restées le signe et l'enveloppe, mais non pas le miroir fidèle des choses qui ne se voient pas; et la nature morale, blessée et appauvrie dans sa chute, a perdu le pouvoir de prévenir ou de réparer tout à fait les déformations et les mensonges de la nature physique. Cependant, il y a quelques hommes privilégiés en qui se rencontrent, pour ainsi dire, des vestiges de l'ordre évanoui : vous diriez qu'à son entrée dans l'hôtellerie du corps, leur âme ait voulu payer l'hospitalité qu'elle y reçoit, en le couvrant d'un reflet de sa propre dignité et des magnificences de sa vertu, tant l'esprit a laissé sur les sens une profonde empreinte. Tel parut Joseph, et s'il devint l'objet des tendresses particulières de Jacob, ce fut autant par l'assemblage de ses qualités éminentes, que par son titre de fils de Rachel, l'épouse chérie [1]. Jacob l'aimait par dessus tous les autres, dit l'Écriture, parce qu'il l'avait engendré

[1] *Les Femmes de la Bible.*

dans sa vieillesse : c'était le premier-né de Rachel, et le dernier des enfants que le saint patriarche eut en Mésopotamie.

Quoique légitime en soi, la prédilection de Jacob n'était pas sans inconvénients. Il ne pouvait guère dissimuler ses préférences, et les frères de Joseph pouvaient encore moins ne pas les apercevoir ; car, d'un côté, les affections des vieillards sont volontiers indiscrètes, et, de l'autre, la mutuelle jalousie des frères est soupçonneuse et intraitable. Outre plusieurs marques de bienveillance exclusive, Jacob donna à son bien-aimé une tunique de lin de diverses couleurs. Dès lors, Joseph ne trouva plus en ses frères que des sentiments haineux et des paroles d'amertume : il ne faut qu'un si léger souffle pour soulever dans le cœur de l'homme l'orage des plus violentes passions! Vertueux et simple, Joseph augmenta encore cette haine, sans le vouloir ; il leur fit part de songes glorieux qu'il avait eus : « Je croyais, dit-il, lier avec vous des gerbes dans la campagne, « et je voyais ma gerbe se lever et se tenir debout, et les vôtres « se ranger autour pour l'adorer. » Sur quoi ses frères s'écrièrent : « Est-ce que tu seras notre roi, et plierons-nous sous « ta puissance? » Il leur raconta, avec la même ingénuité, un autre songe, en présence de son père : « J'ai vu, leur dit-il, le « soleil, la lune et onze étoiles qui m'adoraient. » Son père le réprimanda, peut-être pour calmer l'irritation de ses autres enfants. « Que signifie ton songe? lui dit-il. Ta mère, tes frères et « moi t'adorerons-nous sur la terre? » Cependant la haine des frères de Joseph s'envenimait de plus en plus, et son père considérait la chose en silence. Sans doute il pesait dans sa pensée les mystérieuses paroles de son fils, et il cherchait à en pénétrer le sens.

Or, un jour que les frères de Joseph avaient conduit leurs

troupeaux jusque vers Sichem, Jacob l'envoya près d'eux. Étant parti de la vallée d'Hébron, Joseph vint en Sichem. Et un homme le trouva errant dans les champs, et lui demanda ce qu'il cherchait. Joseph répondit : Je cherche mes frères; dites-moi, je vous prie, où ils paissent le troupeau. Et cet homme lui dit : Ils se sont éloignés d'ici, et je les ai entendus qui disaient : Allons en Dothaïn. Joseph alla donc vers ses frères, et il les trouva en Dothaïn. Ceux-ci l'ayant vu de loin, avant qu'il s'approchât d'eux, conçurent un horrible projet de vengeance; ils se dirent : « Voici notre songeur qui vient; allons, tuons-le, et « le jetons dans cette vieille citerne ; nous dirons qu'une bête « féroce l'a dévoré; on verra alors à quoi lui auront servi ses « songes. » Ruben, l'aîné d'entre eux, eut horreur d'un tel crime; il proposa de descendre Joseph dans la citerne : son intention secrète était de lui sauver ainsi la vie, et de le rendre à son père.

Dès que Joseph fut arrivé près de ses frères, ils le dépouillèrent de sa robe, fatal objet d'envie, et le jetèrent dans la citerne qui était sans eau, dans le dessein de l'y laisser mourir de faim; puis ils s'assirent pour manger. Effroyable insouciance! image effrayante de l'endurcissement de ces pécheurs, dont parle l'Écriture, que Dieu abandonne à leur sens réprouvé, à la perversité de leur cœur; qui avalent l'iniquité comme l'eau, et se réjouissent après qu'ils ont fait le mal. Ils roulent ainsi d'abîme en abîme, et s'endorment au fond du précipice, d'où ils ne se réveilleront qu'à la voix terrible de l'ange de la mort, qui les appellera au jugement.

Peu de temps après, vint à passer une caravane de marchands arabes, les uns Ismaélites, les autres Madianites, venant de Galaad, et se dirigeant vers l'Égypte, avec leurs chameaux

chargés de parfums, de résine et de myrrhe. Alors Juda dit à ses frères : « Que nous servira de tuer notre frère, et de cacher « sa mort? Il vaut mieux le vendre à ces Ismaélites, et ne point « souiller nos mains : car c'est notre chair et notre sang. » Cet avis prévalut : Joseph fut tiré de la citerne, et vendu pour vingt pièces d'argent. — De l'argent pour le sang d'un frère!

Ruben, qui n'avait point pris part à ce marché infâme, étant revenu à la citerne, et n'y trouvant plus l'enfant, courut vers ses frères, et, déchirant ses vêtements, il s'écriait avec désespoir : « L'enfant n'y est plus! et moi que deviendrai-je? » Eux, sans se déconcerter, prirent la tunique de Joseph, la trempèrent dans le sang d'un chevreau, et l'envoyèrent à Jacob, avec ces paroles : « Voici une robe que nous avons trouvée; voyez si c'est « celle de votre fils. » Jacob, l'ayant reconnue, s'écria : « C'est la « tunique de mon fils : une bête cruelle l'a dévoré, une bête a « dévoré Joseph. » Et, déchirant ses vêtements, il se couvrit d'un cilice et pleura longtemps son fils. Ses enfants s'assemblèrent pour essayer d'adoucir sa douleur; mais il resta inconsolable, et leur dit : « Je pleurerai jusqu'à ce que je rejoigne « mon fils dans la mort. » Et il continua de répandre des larmes : car Joseph venait de lui être ravi, et Benjamin était désormais le seul gage qui lui restât de l'affection de Rachel.

Dieu est le maître de ses dons, et l'Esprit souffle où il lui plaît. Joseph, qui avait vu en songe sa grandeur future, n'avait point prévu sa captivité; et le ciel, qui lui révélait un lointain avenir, ne lui découvrait point les maux qui étaient près de fondre sur lui. Victime de l'envie de ses frères, il est, après l'innocent Abel, la figure de Jésus-Christ, et la consolation des justes, qui doivent, dans toute la suite des siècles, être en butte à la haine des méchants, à la jalousie et à la persécution de

leurs propres frères. La douleur de Jacob, si légitime et si profonde, est aussi, selon saint Ambroise, une salutaire leçon pour tous ceux à qui Dieu confie le soin et le gouvernement d'une nombreuse famille : car, s'il pleure la mort d'un fils qu'il aimait, il ne la pleure peut-être que pour l'avoir trop aimé ; cet amour excessif étant devenu la cause, ou du moins l'occasion de sa perte, en excitant contre Joseph l'envie de ses frères. Il est bon d'aimer ses enfants, dit saint Ambroise ; il est même juste d'aimer davantage ceux qui ont plus de vertu ; mais il est dangereux de témoigner au dehors ce discernement, qui peut devenir funeste à celui qui en est l'objet, en suscitant contre lui la colère des autres, d'autant moins disposés à pardonner cette préférence, qu'ils se sentiront moins de droits à la partager.

Joseph fut mené en Égypte : cette contrée obéissait à la dynastie des *Pharaons-Hyksos*, ou rois pasteurs. Lors même qu'on ne souscrirait qu'avec beaucoup de réserve aux éloges décernés de tout temps à la vieille Égypte, encore faudrait-il reconnaître qu'elle occupe un rang élevé dans l'histoire du génie humain. C'est d'ailleurs un pays curieux entre tous, par ses mœurs, par ses institutions, par ses monuments, par la configuration même du sol, et la nature du climat. L'Égypte est une *oasis* dans le désert. Là on trouve un climat chaud, mais salubre, un terrain d'une fertilité factice, mais prodigieuse ; une foule de productions utiles, le lin, le byssus, le lotus, le papyrus ; enfin des animaux particuliers à la contrée, comme l'ibis, le scorpion, le crocodile. Cette bande de terre cultivée s'étend, comme une lisière étroite, mais longue de deux cent vingt-cinq lieues, entre les sables de la Libye et les sables de l'Arabie. En vain essayerait-on de la rattacher soit à l'Asie, soit à l'Afrique ; elle n'appartient ni à l'un ni à l'autre de ces conti-

nents. Entre ces deux parties du monde, le Nil est la vraie limite : mais comme, dans l'origine, ce fleuve n'avait pas de lit creusé, l'Égypte était toute l'année ce qu'elle n'est plus que quelques mois, le bassin du Nil.

Deux lignes noirâtres de montagnes forment une vallée, au milieu de laquelle coule un fleuve large et puissant, que la reconnaissance des Égyptiens nomma le Très-Saint, le Père, le Conservateur, et que l'enthousiasme des Grecs décora du titre assez peu national de Jupiter-Égyptien : c'est le Nil. Il descend d'Éthiopie; il entre à grand bruit par les cataractes de Syène, dans ce pays, qu'il n'a pas sans doute formé de son limon, mais qu'il fertilise cependant. Avant de se jeter dans la Méditerranée, il se divise en un grand nombre de bras, trace un vaste et régulier triangle, le Delta, et décharge enfin ses eaux par plusieurs bouches, dont sept étaient navigables dans l'antiquité. Ainsi se termine le cours du Nil. Mais où commence-t-il? Nul ne le sait : il cache ses sources, depuis cinq mille ans; et il faut se borner à reconnaître que, de quelque endroit qu'il parte, c'est la Providence qui l'envoie.

L'Égypte, en effet, n'existe que grâce au Nil. Il n'est pas vrai que ce soit lui qui en ait apporté tout le terrain, et qui ait fait ce pays, à force de siècles, par ses couches minimes d'alluvions; mais, sans lui, cette contrée ne serait qu'un sol mouvant, desséché par le *simoûn*, couvert de sables, et inhabité comme le désert qui est à ses portes. Arrive donc le fleuve ; chaque année, à une époque fixe, grossi par les pluies du Midi, il devient abondant, remplit ses rives, gonfle ses flots, et les répand dans les campagnes. Alors tout est inondé ; on ne voit plus qu'un immense lac : champs, hameaux, villes, forêts, collines, tout a disparu. Puis l'eau se retire lentement, et alors,

en quelques semaines, voici que tout germe, pousse, croît, se multiplie : fleurs, fruits, moissons, tout paraît à la fois, avec une incroyable profusion. Le fleuve, six mois durant, a imbibé le sable, l'a consolidé, l'a rendu fertile. Il a, comme par prévoyance, rempli les canaux qui arroseront ces champs ; car nulle pluie ne viendra les humecter. On conçoit donc la vénération qu'avaient pour lui les anciens habitants, toujours oublieux de la cause première de toutes choses. Sous le rapport de la nécessité continuelle des eaux du fleuve, l'Égypte était bien, suivant l'expression d'Hérodote, le *présent du Nil.*

Cette terre est une terre d'abondance, mais de labeur : il a été nécessaire de l'enlever successivement au fleuve, dont elle est restée tributaire ; là, plus que nulle part, l'homme vivra à la sueur de son front. Aussi est-ce le pays de Cham (Chemi ou Chemia), même de nos jours ; et, certes, sa race luttera longtemps contre le Nil et ses débordements, avant de le contenir et de le diriger. L'Égypte ne fut peuplée que successivement. Les hommes venaient de Sennaar : la Bible à la main, on suit leur marche. Ils passèrent par l'Arabie Heureuse, alors en communication avec l'Abyssinie, ou Haute Éthiopie, et séjournèrent d'abord dans les montagnes du Sud. Chus, fils de Cham, n'alla pas plus loin que l'Éthiopie : l'Éthiopie est la terre de Kousch. Cham continua sa marche. La tribu de Mezraïm, son second fils, le dépassa, et se divisa en plusieurs peuplades, qui occupèrent successivement les diverses provinces de l'Égypte. Le Delta fut la province de dernière acquisition : mais, moins que toute autre, c'est un présent du fleuve ; c'est plutôt la conquête de l'industrie humaine.

Ainsi fut habitée l'Égypte, et ici devrait commencer son histoire. Mais là l'obscurité la saisit : une vaste période, tout à

fait ignorée, s'étend dans l'histoire égyptienne, jusqu'au règne de Rhamsès le Grand ou Sésostris, pendant laquelle ce pays reste caché au monde. Sauf la conquête générale des Arabes, l'invasion assyrienne, et les voyages d'Abraham et de Jacob, dont la relation dans la Bible indique en même temps les principaux événements qui se passent alors dans la terre de Mezraïm, l'Égypte n'a aucune relation avec les peuples d'Asie.

A en juger par ce qui est resté jusqu'à nos jours, l'Égypte dut offrir un merveilleux spectacle à ceux à qui elle se révéla tout d'un coup, dans son état le plus florissant. Comment ne pas s'étonner de cette nature étrange, de ce pays si fertile, qu'il portait deux récoltes en six mois ; si peuplé, qu'il contenait, dit-on, dix-huit mille villes ou bourgades et près de sept millions d'habitants? Et puis, c'est le fleuve, la source de toute fécondité, qui seul fait vivre l'Égypte ; ces travaux gigantesques entrepris, soit pour contenir et diriger les inondations, soit pour attester uniquement la puissance et la force de l'homme ; ces monticules factices, sur lesquels les cités s'élevaient; ce lac Mœris, avec ses deux pyramides au milieu, et le colosse qui les surmonte; ce lac, grand réservoir du Nil, où le fleuve déchargeait ses eaux, qui suppléaient ensuite à de trop faibles débordements; ces tombeaux immenses, construits par des milliers de vaincus ou d'esclaves, à la gloire de leurs maîtres; ces pyramides de Memphis, de Sakkarah;

> Ces colosses du Nil, séjour pompeux de deuil!
> . . . .
> Devant leurs fronts altiers s'abaissent les montagnes,
> Leur ombre immense au loin descend dans les campagnes;
> Mais l'homme les fit naître, et sa fragilité
> Leur a donné la vie et l'immortalité.

Que de fois, à leurs pieds, m'asseyant en silence,
J'évoque autour de moi tout cet amas immense
De générations, de peuples, de héros,
Que le torrent de l'âge emporta dans ses flots :
Rois, califes, sultans, villes, tribus, royaumes,
Noms autrefois fameux, aujourd'hui vains fantômes !
. . . .
Seuls vous leur survivez ; vous êtes à la fois
Les archives du temps et le tombeau des rois,
Le dépôt du savoir, du culte, du langage,
La merveille, l'énigme et la leçon du sage.

Ces obélisques, pages ineffaçables de l'histoire nationale ; ces temples de Thèbes, de Denderah, d'Esneh ; ce colosse de Memnon, ces colonnes, ce sphinx ; tous ces ouvrages enfin, produits de siècles inconnus, et qui font de l'Égypte comme un immense musée. On retrouve ces antiques débris, depuis le Delta jusqu'aux frontières indécises de la Libye et de l'Éthiopie, où le vent du désert les ensable chaque jour davantage. Voilà le travail physique et matériel des Égyptiens :

Mère antique des arts et des fables divines,
Toi dont la gloire, assise au milieu des ruines,
Étonne le génie et confond notre orgueil ;
Égypte vénérable, où, du fond du cercueil,
Ta grandeur colossale insulte à nos chimères.

Là cependant ne se bornent pas les merveilles de l'Égypte. Dieu sans doute a fait justice de cet orgueil humain, qui prétendait bâtir pour l'éternité. Mais ce n'en est pas moins un caractère remarquable, que ce caractère de perpétuité et d'immutabilité, que ce peuple imprimait à ses institutions comme à ses monuments. Là tout était sombre et monotone, comme la

mort, qui y jouait un si grand rôle. L'hérédité, dans ce pays où tout était système, était la base du système entier : du droit de la naissance on était forcément roi ou batelier. Au-dessus de tout planait le despotisme : non pas la tyrannie changeante, capricieuse, pleine d'éclat et de volupté de l'Orient ; mais un despotisme immuable, et fondé sur le temps. Au-dessous, la division extrême des castes établissait une hiérarchie tranchée et sans nuances, entre le peuple, les guerriers et les prêtres. Il y avait dans tout cela beaucoup d'ordre et peu de vie : politique, arts, sciences, civilisation, tout roulait sans cesse dans le même cercle déterminé.

Il n'est pas croyable que la royauté ait eu dès l'origine ce caractère despotique : elle suivit tous les degrés qui séparent ce pouvoir absolu du pouvoir patriarcal. La Bible nous explique assez clairement comment s'opéra cette révolution politique. Pendant la grande disette, les sujets s'adressent au prince, et lui demandent des grains : ils achètent d'abord le blé au prix de leurs richesses, puis ils vendent leurs biens, puis ils se vendent eux-mêmes. Dès lors, ils sont la possession du roi : les temples seuls sont respectés. Les Égyptiens de Mezraïm avaient conservé probablement, avec leurs dieux et leurs prêtres et devins, assez d'influence, pour que le prince, comme nous le verrons, fît établir les Hébreux dans la terre de Gessen, plus loin de son peuple, qui haïssait la vie pastorale, plus près du Delta, où toutes les tribus étaient arabes, et par conséquent gardiennes de troupeaux. En repos dans la terre de Gessen, ces fils d'Israël se trouveront en dehors des combats qui vont se livrer entre la nationalité égyptienne et la conquête arabe[1].

[1] Henri de Riancey.

Il y avait en effet, lorsque Joseph fut conduit en Égypte, deux peuples de race ennemie, dans cette contrée, et chaque peuple avait sa religion, ses chefs, sa langue différente. Ce furent probablement les Pharaons-Hyksos, pasteurs belliqueux, venus de l'Éthiopie, qu'Abraham et Jacob visitèrent à Tanis : ce fut un Pharaon-Hyksos dont Joseph fut le ministre. Car les marchand madianites, à qui ses frères l'avaient livré, le vendirent eux-mêmes à Putiphar, l'un des premiers officiers du roi. Le jeune esclave avait trouvé grâce devant Dieu : sa probité, son intelligence, toutes ses belles qualités lui eurent bientôt concilié l'estime et l'affection de son maître, qui, malgré sa jeunesse, — Joseph n'avait pas vingt ans, — lui confia l'intendance de sa maison, et se reposa entièrement sur lui du soin de ses affaires et de tous ses intérêts. L'Égyptien n'eut pas lieu de s'en repentir, et Dieu le bénit à cause de Joseph : ses biens croissaient d'une manière sensible, et le succès couronnait toutes ses entreprises. Assurément la richesse sera toujours inégalement répartie dans le monde, à raison des priviléges naturels, et des incorrigibles différences de génie, de force et de moralité : l'absolue communauté des biens, et même l'équilibre entre les aptitudes et les attributions, sont rêves et chimères matériellement irréalisables. Si la prospérité devait s'attacher à quelque chose, comme un salaire à un mérite, elle deviendrait exclusivement le salaire de la vertu, qui est le seul mérite de l'homme. En fait, Dieu permet quelquefois que cette loi s'accomplisse. Mais ces récompenses et ces châtiments terrestres ne sont décernés aux bonnes et mauvaises actions, ni si rarement, qu'on soit dispensé de craindre la justice divine dans le temps, ni si souvent, qu'on soit dispensé d'attendre de la justice divine un jugement ultérieur et définitif.

L'ÉPREUVE.

Or Joseph, dit l'Écriture, était d'une grande beauté. Il y avait quelques années déjà qu'il faisait éclater dans l'accomplissement de sa charge une intelligence et une vertu supérieures, lorsque la femme du maître jeta sur lui de coupables regards, et le sollicita au crime. Le noble captif demeura fidèle à Dieu et à l'honneur, et il répondit avec autant de modération que de fermeté : « Voilà que mon maître m'a confié toutes « choses, au point qu'il ignore même ce qu'il possède ; il n'a « rien qui ne soit en mon pouvoir, et qu'il ne m'ait remis « entre les mains, ne se réservant que vous, qui êtes sa femme. « Et je pourrais commettre une telle iniquité, et pécher contre « mon Dieu ! » Cette réponse, au lieu de décourager la passion, parut l'animer et lui donner une âpreté croissante. Longtemps cette méchante femme l'importuna de ses paroles : mais comme il s'était déjà montré plus grand que le malheur, il se montra plus fort que le plaisir ; triomphant ainsi des plus graves épreuves où puisse être exposée la jeunesse, qui, dans ses rêves dorés, se bâtit des palais si loin du malheur, et qui, dans son ardent besoin de vivre, incline si volontiers l'oreille vers la voix du plaisir.

Un jour, Joseph se trouvant seul dans un appartement, la femme de son maître tenta un dernier effort pour triompher de sa vertu ; elle le saisit par le manteau. Joseph avait l'intelligence autant que le courage du devoir : il laissa son manteau entre les mains de l'impudente femme, et s'enfuit, seule manière de vaincre en pareil danger. Effectivement, si l'esprit a ses convictions et sa promptitude, les sens ont leur chancellement et leur défaillance. On conçoit les transports de la tenta-

trice méprisée : sa passion déçue, son empire méconnu, la femme de Putiphar avait à craindre, mais elle avait surtout à se venger : il fallait prévenir les plaintes possibles de Joseph ; surtout il fallait faire porter à un esclave la peine de sa vertu. Elle appela ses gens, comme pour lui prêter secours, et elle se plaignit, avec des airs de fierté pudique, que cet étranger eût osé porter jusqu'à elle ses témérités coupables : elle ne devait son salut qu'à ses cris, et elle avait pu arracher ce vêtement, comme pièce de conviction contre Joseph. Puis, quand son mari fut de retour, elle fit remonter jusqu'à lui l'origine de tout ce malheur, et l'enveloppa frauduleusement dans l'acte d'accusation, afin qu'ayant à se justifier du soupçon et du reproche d'imprudence, il songeât d'autant moins à l'accuser elle-même d'infidélité. « Cet esclave que tu as amené, dit-elle, est venu pour me faire « insulte, et lorsqu'il m'eut entendue crier, il m'a laissé ce « manteau entre les mains et s'est enfui. »

La calomnie réussit très-bien. Putiphar ne fut pas assez habile pour échapper aux artifices de sa femme, et surprendre la vérité sous les dehors étudiés dont se couvrait l'imposture. Sans réfléchir qu'un homme ne se prépare guère aux grands crimes par dix ans de vertu et de services dévoués, et que la violence pouvait venir autant de celle qui avait arraché le manteau, que de celui qui l'avait laissé prendre, il entra dans une extrême colère contre son intendant, et le fit jeter en prison. Mais Dieu n'abandonna pas le premier martyr de la chasteté : « Le Seigneur fut avec Joseph, dit l'Écriture ; car, en imposant « le travail, Dieu donne la force de le soutenir, et, par sa « grâce, il n'y a pas de si rudes épreuves, qu'un généreux cou-« rage ne les surmonte [1]. »

[1] *Les Femmes de la Bible.*

Le Seigneur permit encore que Joseph se conciliât les bonnes grâces du gouverneur de la prison. Celui-ci, prenant en pitié le jeune captif, et ne voyant rien en lui qui trahît une âme abjecte et criminelle, l'investit de sa confiance et lui abandonna en partie le soin des autres prisonniers. Quelque temps après, deux des principaux officiers de la cour, le grand échanson et le grand panetier, ayant offensé leur maître, furent envoyés dans la même prison que Joseph, et confiés à sa surveillance. Or, Joseph étant venu à eux le matin et les ayant vus tristes et abattus, leur en demanda la raison. « C'est, lui répondirent-ils, « que nous avons eu un songe, et qu'il n'y a personne pour « nous l'interpréter. » Joseph leur dit : « L'interprétation ne « vient-elle pas de Dieu? Racontez-moi ce que vous avez vu. » Le grand échanson raconta le premier le songe qu'il avait eu : « Je voyais une vigne devant moi, et cette vigne avait trois « branches qui croissaient et se couvraient de bourgeons, et, « après les fleurs, les grappes mûrissaient. Et la coupe de « Pharaon était dans ma main : je pris donc les grappes et les « pressai dans la coupe que je tenais, et je présentai la coupe « à Pharaon. »

Joseph reprit : « Voici l'interprétation de votre songe : Les « trois branches figurent trois jours, après lesquels Pharaon « se souviendra de vous, et vous rétablira dans votre ancienne « charge, et vous lui présenterez de nouveau la coupe, comme « vous aviez coutume de faire auparavant. Seulement, souve- « nez-vous de moi, lorsque vous serez heureux. » Le grand panetier dit à son tour : « J'avais trois corbeilles sur ma tête; « et dans l'une des corbeilles, qui était la plus élevée, je por- « tais toute sorte de pains, et les oiseaux du ciel venaient en « manger. » Joseph lui répondit : « Les trois corbeilles signi-

« fient trois jours, après lesquels Pharaon vous fera trancher « la tête et attacher à une croix ; et les oiseaux du ciel déchi- « reront votre chair. » L'événement justifia cette interpréta- tion : en effet, trois jours après, Pharaon donnant un grand festin à toute sa cour, pour célébrer l'anniversaire de sa nais- sance, se ressouvint, pendant le repas, du grand échanson et du grand panetier ; et il rétablit l'un dans son ancienne charge, et fit attacher l'autre à une croix. « Et tout prospérant au grand échanson, il oublia son interprète ; » car souvent le bonheur enlève la mémoire des services reçus. Dieu le permettait ainsi, en cette rencontre, afin que son élu comptât sur le secours du ciel, et que, destiné à commander aux hommes, il apprît à les connaître.

Deux ans après, le roi d'Égypte eut deux songes, qui l'ef- frayèrent beaucoup à son réveil. Il fit appeler tous les devins et tous les sages de son royaume pour les lui expliquer ; mais aucun ne put y réussir. Alors le grand échanson dit au roi : « Je confesse mon ingratitude : tandis que nous étions dans la prison, le grand panetier et moi, nous eûmes l'un et l'autre un songe qui présageait notre future destinée ; un jeune esclave hébreu, détenu dans la même prison, nous interpréta ces songes, et la chose est arrivée comme il l'a prédite. » Aussitôt, sur l'ordre du roi, Joseph fut mis en liberté et amené en sa présence. Pharaon lui dit : « J'ai eu deux songes ; et personne ne peut « me les expliquer. Mais j'ai appris que tu es très-habile dans « cette science. » Joseph, qui savait que toute lumière véri- table, comme tout don parfait, vient du ciel, répondit, avec autant de sagesse que de modestie : « Dieu, sans moi, fera con- « naître à Pharaon des choses prospères. » Le roi raconta ce qu'il avait vu : « Il me semblait que j'étais debout sur le bord

d'un fleuve ; et sept vaches montaient de ce fleuve, belles et grasses, qui paissaient dans les pâturages d'un marais. Et voilà que sept autres vaches les suivaient, si difformes et si maigres, que jamais je n'en vis de semblables dans la terre d'Égypte. Et, après avoir dévoré et consumé les premières, elles ne parurent nullement rassasiées ; mais elles demeuraient engourdies dans leur hideuse maigreur ; alors je m'éveillai. M'étant assoupi de nouveau, j'eus un autre songe. Sept épis pleins et d'une merveilleuse beauté sortaient d'une seule tige ; et sept autres épis, grêles et rongés par la rouille, s'élevaient d'une autre tige ; et ceux-ci dévorèrent les premiers. Et j'ai raconté ces songes aux devins, et nul d'entre eux n'a pu me les expliquer. » — « Votre double songe, ô roi ! reprit Joseph, signifie une même chose : Dieu a montré ainsi à Pharaon ce qu'il se dispose à faire. Les sept vaches grasses et les sept épis pleins annoncent sept années d'abondance. Les sept vaches maigres et décharnées, qui sont montées après les premières, et les épis grêles et frappés d'un vent brûlant, marquent sept années de famine, qui remplaceront les années d'abondance. Et ces années s'accompliront dans cet ordre : Voici qu'il viendra d'abord, dans toute la terre d'Égypte, sept années d'une grande fertilité, que suivront immédiatement sept autres années d'une stérilité si affreuse, que toute l'abondance précédente tombera en oubli ; car la faim consumera toute la terre. Et la grandeur de la disette détruira la grandeur de l'abondance. » Et Joseph ajouta : « Dieu, en vous présageant ainsi l'avenir, a voulu vous faire connaître, par deux signes consécutifs, que sa parole s'accomplira avec autant de promptitude que d'infaillibilité. Que Pharaon mette donc à la tête de l'Égypte un homme sage, qui dépose dans les greniers publics la cinquième partie des fruits de la terre, durant les sept années

d'abondance ; afin que ces provisions, tenues en réserve, puissent nourrir l'Égypte, durant la famine dont Dieu s'apprête à affliger ce pays.

Ce conseil plut à Pharaon et à tous ses serviteurs. Le roi crut avec raison que personne ne saurait mieux remédier aux maux de l'avenir, que l'homme à qui Dieu les dévoilait ainsi par avance. Il soumit donc toute l'Égypte à Joseph, ne se réservant au-dessus du jeune favori que la grandeur du trône. Il le revêtit d'une robe de fin lin, lui donna un collier d'or, marque de sa nouvelle dignité, et lui mit au doigt l'anneau royal. Il le fit monter sur un char de triomphe, ordonnant à un héraut de crier que tout le peuple reconnût l'autorité de Joseph, et fléchît le genou sur son passage. Puis, changeant son nom de Joseph, il l'appela d'un mot égyptien, qui signifie sauveur du monde. Enfin, pour couronner toutes ces distinctions flatteuses, il lui fit épouser la fille d'un prêtre d'Héliopolis, l'alliant ainsi à la classe la plus noble et la plus puissante de ses États.

LA RÉCOMPENSE.

Ainsi finirent les malheurs de Joseph ; ils furent comme le germe fécond des prospérités et de la gloire qui emplirent le reste de sa vie. Victime de la jalousie de ses frères et de la hideuse hypocrisie d'une femme, il sortit vainqueur enfin de cette double épreuve. Les hommes et les choses lui furent un moment hostiles ; mais les hommes et les choses s'adoucirent en sa faveur, fléchis et changés par Dieu, qui fut toujours pour lui : la postérité, d'ailleurs, l'a vengé de quelques années de persécution et d'opprobre par un tribut d'admiration et de louanges.

Ses frères jaloux et son impure ennemie durent, au contraire, expier bientôt leur aveugle et cruelle injustice ; et, frappés de la réprobation de la postérité, leur châtiment continue tous les jours. C'est là une sorte de pénitence publique, que Dieu inflige souvent aux grands forfaits. Les puissants seraient trop hardis, s'ils pouvaient se flatter, à coup sûr, que leur vie et leur mémoire passeront impunies : les faibles seraient trop enclins à la révolte, si parfois le Ciel ne s'intéressait visiblement à leur querelle. Pour le maintien de l'ordre, il faut que l'univers sache que la cause des opprimés est la cause de Dieu [1]. On ne sait pas si les calomnies de la femme de Putiphar furent dès lors dévoilées ; on ne sait même pas ce qu'elle devint depuis cette époque. On la dirait évanouie et disparue dans l'éclat de la subite et glorieuse élévation de Joseph.

Joseph avait trente ans lorsqu'il fut élevé au comble de la fortune. Durant les sept années de fertilité, il parcourut toute l'Égypte, et mit en réserve dans les greniers publics la cinquième partie de la récolte. « Et il y eut une si grande abondance de blé, qu'il égalait les sables de la mer, et qu'il surpassait toute mesure. » Cependant les prédictions de Joseph devaient avoir leur entier accomplissement : les sept années d'abondance furent suivies de sept années de stérilité : « Et la famine s'étendit sur « toute la terre ; mais dans la terre d'Égypte il y avait du pain, » grâce à la sage prévoyance de Joseph. « Et le peuple, pressé « par la famine, cria à Pharaon, demandant du pain. Et Pha- « raon leur répondit : Allez à Joseph, et faites ce qu'il vous « dira. Or la famine augmentait tous les jours sur la terre ; et « Joseph ouvrit tous les greniers, et il vendit du blé aux Égyp-

[1] *Les Femmes de la Bible.*

« tiens. Et toutes les provinces venaient en Égypte pour acheter « du blé et adoucir les rigueurs de la disette. »

Le fléau, qui sévissait partout, n'avait point épargné le pays de Chanaan. Jacob, qui l'habitait, ayant appris que l'on vendait du blé en Égypte, envoya ses fils pour s'approvisionner dans cette contrée ; il ne retint à la maison que Benjamin, le plus jeune. Partis avec une caravane de Chananéens, les enfants de Jacob arrivèrent en Égypte. Le blé ne se vendait que sur l'ordre de Joseph : ses frères lui furent donc présentés, et l'adorèrent, se prosternant devant lui, à la manière des Orientaux. Il les reconnut sans peine; mais il ne fut pas reconnu d'eux, parce que l'âge viril, et peut-être le malheur, avaient changé les traits de son adolescence.

A la vue de ses frères courbés devant lui, Joseph se rappela ses songes d'autrefois. Il prit un langage sévère, et affectant de croire que ces étrangers étaient venus en ennemis : « Vous êtes « des espions, leur dit-il; vous venez reconnaître les endroits « faibles du pays. » Confus et effrayés, ils répondent tous ensemble : — « Non, seigneur, il n'en est point ainsi; mais vos « serviteurs sont venus pour acheter du blé. Nous sommes « douze frères, tous enfants du même père, en la terre de « Chanaan ; le plus jeune est à la maison, et l'autre n'est « plus. » — « Vous me trompez, reprit Joseph; vous êtes des « espions, et je vais vous éprouver. Vive Pharaon! vous ne sor- « tirez d'ici que lorsque votre plus jeune frère sera venu : en- « voyez l'un d'entre vous pour me l'amener : vous resterez en « prison jusqu'à son arrivée; » et il les fit enfermer. Mais, le troisième jour, il leur dit : « Faites ce que je vous commande, « et vous vivrez; car je crains Dieu. Si vous êtes venus avec des « pensées de paix, que l'un d'entre vous reste en otage dans la

« prison ; et vous, portez chez vous le blé que vous avez acheté, « et amenez-moi votre plus jeune frère, afin que je m'assure « ainsi de la vérité de vos paroles, et que vous ne mouriez « point. » Et ils firent ainsi qu'il avait dit. Et ils se disaient l'un à l'autre : « C'est avec justice que nous souffrons ce châtiment ; nous nous sommes rendus coupables envers notre frère, lorsque, voyant la douleur de son âme, tandis qu'il nous conjurait d'avoir compassion de lui, nous ne l'avons point écouté. C'est pourquoi cette tribulation est venue sur nous ; et maintenant son sang nous est redemandé. » En disant ces choses, ils croyaient n'être pas compris du ministre égyptien, qui leur avait parlé jusque-là par interprète. Mais Joseph, qui avait tout entendu, vaincu par la tendresse, se retira un moment pour pleurer ; puis il revint, exprimant la volonté de garder en otage Siméon, l'un des étrangers. Après avoir donné l'ordre d'emplir les sacs des autres frères, d'y remettre l'argent qu'ils avaient apporté, en y ajoutant des vivres pour la route, il les laissa partir en paix. Ils s'en retournèrent, pleins de tristesse, au pays de Chanaan, réfléchissant à tout ce qui leur était arrivé, et songeant à la douleur qu'ils allaient causer à leur malheureux père.

De retour auprès du vieux patriarche, ils lui racontèrent toutes les circonstances de leur voyage, et lui dirent : L'homme qui est le maître de l'Égypte nous a parlé avec dureté, et nous a pris pour des espions. Ils ajoutèrent comment il avait retenu Siméon en otage, et exigé, pour preuve de leur véracité, qu'ils lui amenassent Benjamin. Ayant vidé ensuite leurs sacs, ils y trouvèrent l'argent qu'ils avaient emporté : ils en furent dans la consternation. « Vous voulez donc que je n'aie plus d'en- « fants ; s'écria le vieillard désespéré. Joseph est mort ! Siméon

« est dans les fers; et vous voulez m'enlever Benjamin! C'est « sur moi que retombent tous ces maux. »

Il fut longtemps avant de consentir à exposer encore ce tendre fils, cher et dernier fruit de sa vieillesse. Toutefois, la famine continuant à sévir au pays de Chanaan, Jacob fut contraint de céder à l'empire des circonstances, et il renvoya ses fils en Égypte, leur confiant à regret Benjamin, sur les instances pressantes, et sous la responsabilité de Juda. Mais il en coûte à cet infortuné vieillard pour se séparer de cet enfant, sur qui s'est reportée toute sa tendresse, depuis que la mort, — il le croit du moins, — lui a ravi son cher Joseph, le premier gage d'amour que lui a donné Rachel, l'épouse préférée! On ne saurait lire qu'avec des pleurs et des sanglots cette scène attendrissante des adieux d'un malheureux père, que la rigueur des temps condamne, cette fois, au plus complet comme au plus douloureux abandon; sans lui laisser, pour adoucir l'amertume et l'ennui de ses vieux jours, celui qu'il n'ose appeler par son nom; comme s'il craignait que l'écho seul de ce nom adoré ne soulevât dans son âme, en passant sur ses lèvres, toute une tempête de regrets et de douleurs. — « Prenez aussi *votre frère*, et allez vers « l'homme. » — C'est sur tous ses fils qui s'éloignent de lui, mais c'est surtout, — on le comprend, — sur cette tête si chère, qu'il appelle, dans toute l'effusion de son âme, et de toute l'ardeur de ses vœux, les bénédictions et les grâces de *son* Dieu tout-puissant. « Que mon Dieu tout-puissant vous le « rende favorable, afin qu'il renvoie avec vous votre frère qu'il « tient prisonnier, et *ce Benjamin*. » On sent que tout l'amour, toute l'existence de ce malheureux vieillard se concentrent sur cet enfant, et que s'il lui arrive quelque chose, son père ne lui survivra pas, et que sa vieillesse, ses cheveux blancs, descen-

dront dans le tombeau. *Ce Benjamin*, c'est plus que la moitié de lui-même : c'est son cœur, c'est son âme, c'est sa vie tout entière. Il y a quelque chose de plus poignant que le désespoir; c'est cette calme et douloureuse résignation, qui se révèle dans ces paroles désolées de l'auguste vieillard : « Et moi je serai « seul, et comme privé d'enfants. » Il y a, dans ces mots si simples, je ne sais quel accent de tristesse profonde qui navre le cœur. L'isolement, l'abandon où il va se trouver; il n'a senti tout cela que le jour où on lui arrache *ce* Benjamin!

Les enfants de Jacob, munis de présents, pour apaiser le gouverneur égyptien, et ayant pris, outre l'argent nécessaire, celui qu'ils avaient rapporté sans le savoir, se mirent en chemin, emmenant avec eux leur plus jeune frère. Arrivés en Égypte, ils furent présentés à Joseph. Celui-ci ayant vu Benjamin avec eux, dit à son intendant : « Préparez un festin à ces étrangers; car ils mangeront à midi avec moi. » Mais eux, se voyant conduits dans le palais du gouverneur, furent saisis d'effroi, et racontèrent à l'intendant comment l'argent s'était retrouvé dans leurs sacs, ajoutant qu'ils avaient eu soin de le rapporter. Ils craignaient qu'on ne les accusât de l'avoir volé, et que, pour les punir, on ne les réduisît tous en servitude. L'intendant les rassura : « La paix soit avec vous, leur dit-il; ne craignez point. » Et il leur amena Siméon.

Cependant ils attendaient, en tremblant, dans la salle du repas, lorsque enfin Joseph parut. Tous s'inclinèrent devant lui, et lui offrirent leurs présents. Il les accueillit avec bonté, et leur demanda avec inquiétude et avec une émotion visible des nouvelles de leur vieux père. « Votre père, leur dit-il, ce vieil« lard dont vous m'avez parlé, vit-il encore? se porte-t-il « bien? » Ils lui répondirent : « Notre père, votre serviteur,

« est encore en vie, et il se porte bien. » Et s'étant inclinés profondément, ils se prosternèrent de nouveau devant lui. Joseph, levant les yeux, vit Benjamin son frère, comme lui né de Rachel, et il leur dit : « Est-ce là le plus jeune de vos frères, « dont vous m'aviez parlé ? Mon fils, ajouta-t-il, je prie Dieu « qu'il vous soit propice. » Et il se hâta de sortir ; car, à la vue de son frère, ses entrailles s'étaient émues, et il ne pouvait plus retenir ses larmes ; et passant dans un autre appartement, il pleura.

Joseph, pleurant à la vue de ses frères ingrats, et du jeune et innocent Benjamin ; cette manière de demander des nouvelles d'un père, cette adorable simplicité, ce mélange d'amertume et de douceur, sont des choses ineffables : les larmes en viennent aux yeux, et l'on se sent prêt à pleurer comme Joseph. Que de passages semblables, que de situations, que de scènes, également touchantes, également pathétiques, on pourrait citer, rien que dans la Genèse ! Il y a sur ce poëme des solennelles origines une teinte de mélancolie infinie, et comme un voile de saintes larmes. Le contraire aurait le droit de surprendre ; car on trouve des larmes au fond de toutes les choses grandes et sublimes, de tous les grandioses, s'il est permis de dire ainsi, quel que soit le sentiment qu'ils éveillent, tristesse ou bonheur.

Quand il eut pleuré librement, Joseph revint, et faisant effort pour dominer son émotion, il prit le repas, en la compagnie de ses frères, mais à une autre table, les Égyptiens regardant les étrangers comme des profanes. Il les servit lui-même ; Benjamin fut traité plus honorablement que les autres, ce qui les étonna. Du reste, le festin se passa dans la joie.

Le lendemain, les frères devaient partir : Joseph, après avoir fait remplir leurs sacs de blé, fit cacher sa coupe parmi les provi-

sions de Benjamin, et, au point du jour, il les laissa aller. Mais à peine étaient-ils hors de la ville, que Joseph dit à son intendant : « Courez, arrêtez ces hommes, et dites-leur : Pourquoi avez-vous rendu le mal pour le bien? Pourquoi avez-vous dérobé la coupe de mon maître? Votre conduite est indigne! »

L'intendant exécuta les ordres de son maître. Les fils de Jacob, arrêtés, cherchèrent à se justifier. « Ils ont rapporté l'argent qu'ils avaient trouvé dans leurs sacs, lors de leur premier voyage : comment pourraient-ils s'être rendus coupables du vol dont on les accuse? Du reste, ajoutèrent-ils, en s'adressant à l'intendant, celui dans le sac duquel on trouvera la coupe mourra, et nous serons tous vos esclaves. » Forts du sentiment de leur innocence, ils ne craignent pas de se soumettre aux plus rigoureux châtiments, si l'on parvient à établir leur culpabilité. — « J'accepte vos conditions, » répliqua l'Égyptien. Et ayant fait ouvrir tous les sacs, la coupe se trouva dans celui de Benjamin. A cette vue, frappés comme d'un coup de foudre, ils déchirèrent leurs vêtements, en signe de douleur et de désespoir, et revinrent à la ville, consternés.

Conduits devant Joseph, ils tombent à ses pieds. — « Pourquoi avez-vous agi de la sorte? » leur dit le gouverneur égyptien. Juda, prenant la parole, répondit, au nom de tous : — « Seigneur, quelle excuse vous donner? Dieu a trouvé l'iniquité dans vos serviteurs : nous sommes tous vos esclaves. » — « Loin de moi une pareille conduite! reprit Joseph. Que celui qui a dérobé la coupe soit mon esclave; pour vous, retournez en paix vers votre père. »

Alors Juda s'approcha de Joseph et lui dit : « Seigneur, la vie de mon père dépend de la vie de ce jeune homme. Je me suis rendu caution pour cet enfant : si je ne le ramène, je serai

coupable envers mon père à jamais. Car voici les paroles qu'il nous a dites en nous le confiant : « Vous savez que j'ai eu deux fils de Rachel ma femme. L'un d'eux étant allé aux champs, vous m'avez dit qu'une bête l'avait dévoré : il ne paraît point jusqu'à cette heure. Si vous emmenez encore celui-ci, et qu'il lui arrive quelque accident dans le chemin, vous accablerez ma vieillesse d'une affliction qui la conduira au tombeau. Si je me présente donc à notre père, sans lui ramener cet enfant, la douleur qu'il en ressentira le fera descendre, avec ses cheveux blancs, au séjour des morts. Que je sois votre esclave à la place de l'enfant, moi qui l'ai reçu sur ma foi, et qu'il retourne avec ses frères. Car je ne puis retourner vers mon père, si l'enfant n'est avec moi. » Au nom de son père, Joseph ne put se comprimer plus longtemps, et parce qu'il était entouré de plusieurs personnes, il commanda que tous sortissent, afin que nul étranger ne fût présent, lorsqu'il se ferait reconnaître de ses frères. « Et il éleva la voix avec des sanglots, et les Égyptiens « l'entendirent, et toute la maison de Pharaon. Et il dit à ses « frères : Je suis Joseph : mon père vit-il encore? Mais ses « frères ne purent lui répondre, tant ils étaient saisis de « frayeur. Et il leur dit avec douceur : Approchez-vous de moi. « Et quand ils furent près de lui : Je suis Joseph votre frère, « que vous avez vendu pour l'Égypte. Ne craignez point : ce « n'est point par votre conseil que j'ai été envoyé ici, mais par « la volonté de Dieu. Hâtez-vous d'aller trouver mon père..... « Et, s'étant jeté au cou de Benjamin son frère, il pleura; « et Benjamin pleura aussi en le tenant embrassé. Joseph « embrassa aussi tous ses frères, et il pleura sur chacun « d'eux. »

La voilà, dit Chateaubriand, cette histoire de Joseph; et ce

n'est point dans l'ouvrage d'un sophiste qu'on la trouve; car rien de ce qui est fait avec le cœur et des larmes n'appartient à des sophistes : on la trouve, cette histoire, dans le livre qui sert de base à une religion dédaignée des esprits forts, et qui serait bien en droit de leur rendre mépris pour mépris. Est-il rien de mieux amené, rien de plus touchant, que cette reconnaissance de Joseph et de ses frères ? Une coupe est mise, par la plus innocente vengeance, dans le sac d'un jeune frère innocent; des frères coupables se désolent, en pensant à l'affliction de leur père; l'image de la douleur de Jacob brise tout à coup le cœur de Joseph, et le force à se découvrir plus tôt qu'il ne l'avait résolu. Quant au mot fameux : *Je suis Joseph,* on sait qu'il faisait pleurer d'admiration Voltaire lui-même. Joseph parle à des frères qui l'ont vendu; il ne leur dit pas : je suis votre frère; il leur dit seulement : je suis Joseph; et tout est pour eux dans ce nom de Joseph. Ils sont troublés; mais ce n'est pas la majesté du ministre de Pharaon qui les étonne, c'est quelque chose au fond de leur conscience.

Joseph n'a pas besoin de beaucoup de paroles pour se faire reconnaître des fils de Jacob. Il les appelle auprès de lui : car, s'il a élevé la voix assez haut pour être entendu de toute la maison de Pharaon, lorsqu'il a dit : Je suis Joseph; ses frères doivent être maintenant les seuls à entendre l'explication qu'il va ajouter à voix basse : Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu pour l'Égypte. Et avec quelle bonté Joseph console ses frères, et leur fournit lui-même des excuses, en disant que, loin de l'avoir rendu misérable, ils sont au contraire la cause de sa grandeur ! C'est à quoi l'Écriture ne manque jamais, de placer la Providence dans la perspective de ses tableaux. Ce grand conseil de Dieu, qui conduit les affaires humaines, alors

qu'elles semblent le plus abandonnées aux lois du hasard, surprend merveilleusement l'esprit. On aime cette main cachée dans la nue, qui travaille incessamment les hommes; on aime à se croire quelque chose dans les projets de la sagesse, et à sentir que le moment de notre vie est un dessein de l'éternité.

Tout est grand avec Dieu, tout est petit sans Dieu : cela s'étend jusque sur les sentiments. Supposez que tout se passe, dans l'histoire de Joseph, comme il est marqué dans la Genèse; admettez que le fils de Jacob soit aussi bon, aussi sensible qu'il l'est, mais qu'il soit *philosophe*, et qu'ainsi, au lieu de dire : Je suis ici par la volonté du Seigneur, il dise : La fortune m'a été favorable; les objets diminuent, le cercle se rétrécit, et le pathétique s'en va avec les larmes. Enfin Joseph embrasse ses frères; mais il commence par Benjamin. Un auteur moderne n'eût pas manqué de le faire se jeter de préférence au cou du frère le plus coupable, afin que son héros fût un vrai personnage de tragédie. La Bible a mieux connu le cœur humain; elle a su comment apprécier cette exagération de sentiment, par qui un homme a toujours l'air de s'efforcer d'atteindre à ce qu'il croit une grande chose, ou de dire ce qu'il pense un grand mot. « Et s'étant jeté au cou de Benjamin pour l'embrasser, il « pleura; et Benjamin pleura aussi, en le tenant embrassé. » Voilà la nature; voilà la seule magnificence de style convenable en de telles occasions.

JACOB EN ÉGYPTE.

Les frères de Joseph, revenus de leur muette terreur, osèrent enfin lui parler. Et Pharaon ayant appris l'arrivée des frères

de Joseph, s'en réjouit avec toute sa cour. Et il dit à son ministre de prendre des chars pour amener son père avec toute sa famille, afin de l'établir en Égypte. Ces ordres étaient trop conformes aux désirs de Joseph, pour qu'il ne s'empressât pas de les exécuter. Il combla d'abord de présents Benjamin et ses autres frères, et il envoya anssitôt dans le pays de Chanaan, pour amener son père, des chariots chargés de dons magnifiques qui lui étaient destinés. Les enfants de Jacob montèrent donc de l'Égypte, et parvinrent auprès de leur père, en la terre de Chanaan. A la nouvelle que son fils vivait et qu'il dominait sur toute l'Égypte, le vieux patriarche sembla s'éveiller d'un profond sommeil et refusa quelque temps de croire ce qu'il entendait. Enfin, à la vue des présents et des chars envoyés par son fils, reprenant ses sens, il s'écria : « Si mon fils Joseph est « encore en vie, c'en est assez; j'irai et je le verrai avant de « mourir. »

En effet, il partit pour l'Égypte, avec tous ses gens et ses biens. Arrivé à Bersabée, le puits du serment, sur la frontière de l'Égypte, le Seigneur qui avait apparu, en cet endroit, à ses pères, Abraham et Isaac, se manifesta pareillement à lui : « Ne « crains pas, lui dit-il, de descendre en Égypte : je serai avec « toi, et je t'en ramènerai; je ferai de toi un grand peuple, et « Joseph te fermera les yeux. »

La famille du patriarche était composée de soixante-dix personnes, lorsqu'il vint du pays de Chanaan se fixer en la terre de Mezraïm. Joseph, en apprenant son arrivée, vint à sa rencontre, et l'apercevant, il courut à lui, et l'embrassa étroitement, avec beaucoup de larmes. « Je mourrai avec joie main-« tenant, lui dit son père, puisque j'ai vu ton visage, et que je « te laisse après moi. » Joseph présenta les cinq derniers de

ses frères à Pharaon. Le roi les ayant interrogés sur leur genre de vie, ils répondirent, suivant le conseil de Joseph, qu'ils étaient pasteurs de troupeaux, comme l'avaient été leurs ancêtres.

Joseph présenta aussi son père au roi. Introduit en présence du Pharaon, le patriarche bénit ce prince. Interrogé sur son âge, le vieillard répondit, avec un sentiment d'indéfinissable tristesse : « Il y a cent trente ans que je suis voyageur sur la « terre; et ce nombre d'années, qui n'a pas égalé les années « de mes pères, a été traversé de beaucoup de maux. » Il avait été longtemps errant et malheureux en effet, avant de pouvoir se reposer sur une terre étrangère. Après cette audience, Jacob prit congé du roi, qui lui donna, ainsi qu'à sa famille, les terres de Ramessès, dans la province de Gessen, l'une des plus fertiles de l'Égypte, loin des Égyptiens, qui haïssaient la vie pastorale, et au milieu d'un peuple qui s'y livrait uniquement.

Joseph continua à remplir courageusement les devoirs d'un ministre fidèle et dévoué. Par la vente du blé, il fit affluer dans le trésor royal des sommes immenses. Il rendit tributaires de la couronne tous les Égyptiens, qui, comme nous l'avons vu, payèrent d'abord le froment avec leurs richesses, puis ils livrèrent leurs champs, puis leurs personnes; si bien qu'ils devinrent, eux et leurs biens, la propriété du Pharaon. Il frappa ces terres d'une taxe égale à la cinquième partie du revenu foncier; usage qui devint une loi fondamentale de l'Égypte : les terres des prêtres furent seules exemptes de la redevance.

Jacob vécut encore dix-sept ans, après avoir retrouvé son bien-aimé Joseph; et sa famille s'accrut prodigieusement. Et

lorsqu'il sentit approcher le jour de sa mort, il appela Joseph, et lui fit jurer qu'il ne l'ensevelirait pas en Égypte; mais qu'il ferait transporter son corps dans le tombeau d'Abraham, dans la terre de Chanaan : et Joseph le lui promit avec serment.

A quelque temps de là, on annonça à Joseph que son père était malade. Il prit avec lui ses deux fils, Manassé et Éphraïm, et s'en alla vers lui. Et l'on dit au vieillard: Voici votre fils Joseph qui vient vers vous; et reprenant ses forces, il s'assit sur le lit, et il dit à Joseph, lorsqu'il fut entré : « Le Dieu tout-puissant m'a apparu à Luza, qui est en la terre de Chanaan, et il m'a béni, disant : Je te ferai fructifier, et je te multiplierai, et je ferai sortir de toi un grand peuple, et je te donnerai cette terre, et à ta race après toi. C'est pourquoi, tes deux fils, Éphraïm et Manassé, qui te sont nés en la terre d'Egypte, avant que je vinsse vers toi, seront mis au nombre de mes enfants, comme Ruben et Siméon. Puis Israël voyant ses fils, dit : Qui sont ceux-ci? Joseph répondit : Ce sont mes enfants, que Dieu m'a donnés ici. Il dit : Amène-les-moi, afin que je les bénisse. Or les yeux d'Israël étaient obscurcis par l'âge, et il ne voyait plus distinctement. Il les fit donc approcher vers lui, et les baisant, et les prenant dans ses bras, il dit à son fils : Je n'ai point été privé de te voir, et Dieu m'a fait voir aussi ta postérité. Et Joseph les ayant retirés des bras de son père, et s'inclinant en terre profondément, plaça Éphraïm à sa droite, à la gauche d'Israël, et Manassé à sa gauche, à la droite de son père, et il les fit approcher tous deux de lui. Et Israël, étendant sa main droite, la posa sur la tête d'Éphraïm, le plus jeune, et la gauche sur Manassé, qui était l'aîné, croisant ainsi les mains. Et il bénit les fils de Joseph en disant : Que le Dieu en présence du-

quel ont marché mes pères Abraham et Isaac, le Dieu qui me nourrit depuis mon enfance jusqu'à ce jour; que l'ange qui m'a délivré de tout mal, bénissent ces enfants; et que mon nom et le nom de mes pères Abraham et Isaac soient sur eux, et qu'ils se multiplient sur la terre. Mais Joseph voyant que son père mettait sa main droite sur la tête d'Éphraïm, s'affligea, et, prenant la main de son père, il s'efforçait de la tranporter de la tête d'Éphraïm sur la tète de Manassé, et il dit à son père: Ce n'est pas ainsi, mon père : celui-ci est l'aîné; mettez votre main droite sur sa tête. Jacob, refusant, dit : Je le sais, mon fils, je le sais; celui-ci sera aussi chef de peuples, et grand; mais son jeune frère croîtra plus que lui, et sa postérité se multipliera parmi les nations. Et en ce jour, il les bénit, disant: Israël sera béni en vous, et l'on dira : « Que Dieu vous bénisse comme Éphraïm et Manassé. » Et il mit Éphraïm devant Manassé, donnant ainsi au plus jeune la prééminence sur l'aîné, par une inspiration prophétique, dont les siècles ont confirmé pleinement la vérité. En effet, le royaume d'Israël fut souvent appelé royaume d'Éphraïm, du nom de cette tribu, à raison de sa supériorité numérique sur les dix autres, quoiqu'elle ne fût, au fond, que la demi-tribu de Joseph. Israël dit ensuite à son fils : « Voilà que je meurs; et Dieu sera avec vous, et vous fera retourner en la terre de vos pères. Je te donnerai de plus qu'à tes frères la part de mon héritage que j'ai conquise avec mon glaive et mon arc sur les Amorrhéens. »

Après cette mystérieuse adoption, Jacob assembla autour de son lit de mort tous ses autres fils, pour leur annoncer leur destinée future, et leur dicter son testament prophétique. Voici les principaux articles, si l'on peut dire ainsi, de cet acte solennel, qui est comme la charte du peuple de Dieu. A cette

heure dernière, où il allait finir son pèlerinage et se réunir à ses pères, ce fils d'Isaac, petit-fils d'Abraham, et père du peuple de Dieu; cet homme, de qui devait sortir le Rédempteur, le Messie promis au monde, se sent éclairé d'un rayon divin, et, transporté au delà du temps présent, il voit se dérouler à ses yeux les splendeurs de l'avenir. La prophétie coule à pleins flots de ses lèvres. C'est un sublime testament qu'il lègue à ses fils, et où il indique à chacun la part de la tribu qu'il représente : chaque tribu en effet y a son histoire et son caractère propre. A Ruben il déclare qu'à cause de son crime, il sera dépouillé des priviléges attachés à la primogéniture. « Ruben, tu es mon premier-né, tu es ma force, et le commencement de ma douleur; le premier de tes frères par la dignité, le plus grand par la puissance. Mais tu t'es enflé comme un torrent, et tu ne croîtras pas. » A Siméon et à Lévi il reproche le massacre des Sichimites, maudit leur colère, parce qu'elle a été inexorable; maudit leur fureur, parce qu'elle a été cruelle et sanguinaire. « Siméon et Lévi, tous les deux frères : la fraude les a faits des instruments de violence. Mon âme n'est point entrée dans leurs conseils, mon cœur ne s'est point uni à leurs assemblées, quand dans leur fureur ils ont tué des hommes; quand dans leur vengeance ils ont frappé un roi. » En punition de leur union dans le crime, ils seront divisés dans Jacob et dispersés au milieu d'Israël : ce qui eut lieu en effet, lors du partage de la terre promise. Siméon fut réuni à la tribu de Juda; Lévi fut disséminé dans toutes les autres. Arrivé à son quatrième fils, à Juda, dont le nom signifie louange, l'esprit du patriarche prophète s'élève et s'anime : « Juda, tes frères te loueront : ta main sera sur la tête de tes ennemis; les enfants de ton père t'adoreront. Juda est comme

un jeune lion. Mon fils, tu t'es levé pour ravir ta proie. Dans ton repos, tu dors comme le lion et comme la lionne : qui osera le réveiller? *Le sceptre ne sortira point de Juda, ni le prince de sa postérité, jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé, et qui est l'attente des nations.* » Cette prophétie s'est accomplie à la lettre. La tribu de Juda, toujours la plus puissante entre toutes les tribus d'Israël, devenue la tribu royale, depuis le règne de David, conserva le pouvoir souverain, le droit de vie et de mort, même durant la captivité de Babylone. Elle forma, au retour de la captivité, une nation indépendante, sous des chefs qu'elle choisit librement, et donna son nom à tous les descendants de Jacob. Mais enfin le sceptre lui est ôté : les Romains lui imposent pour roi un étranger, l'Iduméen Hérode; bientôt elle cesse d'être un royaume; elle n'est plus qu'une province romaine. Alors paraît le grand *Envoyé*, le Messie, le Christ. Une partie de ses frères l'adorent : lion de la tribu de Juda, il triomphe de l'enfer et du monde; les peuples se soumettent à son empire. Et, après avoir été l'attente des nations pendant plus de quatre mille ans, depuis dix-huit siècles aucune nation ne l'attend plus [1].

Le saint patriarche continue ses révélations prophétiques : « Zabulon habitera le rivage de la mer, le lieu où abordent les navires, et s'étendra jusqu'à Sidon. Issachar est comme un animal robuste couché au milieu de son héritage. Il a vu que le repos était bon, et que sa terre était excellente; et il a soumis son épaule au fardeau, et il a consenti à payer les tributs. Dan aussi jugera son peuple, ainsi que les autres tribus d'Israël.

[1] C'est là un fait singulièrement remarquable. Est-il besoin de faire observer que les Juifs, qui seuls s'obstinent à ne pas croire à la venue du Messie, ne forment nulle part un corps de nation?

Dan est un serpent sur le chemin, un serpent caché dans le sentier, et qui mord le pied du coursier, afin que le cavalier tombe en arrière. Gad sera livré aux attaques ; mais il dispersera ses ennemis. Le pain d'Aser sera bon ; il fera les délices des rois. Nephtali est un chêne qui pousse des rejetons et étend au loin ses rameaux. »

Il y a une bénédiction réservée pour Joseph et Benjamin, les deux fils bien-aimés de Rachel. « Joseph est comme un jeune arbrisseau, un rejeton planté au bord des eaux vives, et dont les branches couvrent la muraille. Ses ennemis ont lancé leurs traits contre lui ; ils lui ont déclaré la guerre. Mais son arc est demeuré ferme, et ses bras ont été puissants, par la vertu de Jacob, par le nom du pasteur et du chef d'Israël ; par le Dieu de ton père qui t'a secouru, par le Dieu tout-puissant, qui te bénira des bénédictions du ciel, des bénédictions des eaux de la terre, des bénédictions des mamelles et des entrailles. Les bénédictions de ton père l'emporteront sur les bénédictions des montagnes éternelles, sur les fruits les plus désirables des collines : qu'elles reposent toutes sur la tête de Joseph, sur la tête du prince de ses frères. Benjamin est un loup ravisseur : le matin il dévore sa proie, et le soir il partage les dépouilles. Ce sont là les chefs des douze tribus d'Israël. Leur père leur parla ainsi, et les bénit les uns après les autres, des bénédictions propres à chacun d'eux. »

Quel beau et touchant spectacle, que celui de tous ces enfants en pleurs, agenouillés autour du lit de leur père mourant, pour entendre ses dernières instructions, et recueillir, avec l'adieu suprême, la solennelle bénédiction de l'auguste patriarche ! Avant de fermer les yeux, le saint vieillard, qui se rappelait les

promesses divines, demanda encore que ses cendres fussent réunies un jour aux cendres de ses pères. Puis il joignit ses pieds sur sa couche, et il expira dans le Seigneur; il fut réuni à son peuple, comme parle l'Écriture. Il mourut tout occupé de la pensée et du désir du Messie, désir qui éclate dans cet élan de foi : « J'attendrai, Seigneur, votre salut, celui que vous devez « envoyer. »

Joseph, voyant son père mort, se jeta sur son visage, pleurant et l'embrassant. Il fit embaumer son corps; et toute l'Égypte prit le deuil pendant soixante-dix jours, comme pour un de ses princes. Les jours du deuil passés, Joseph, accompagné de sa famille et des principaux d'entre les Égyptiens, alla ensevelir son père, avec grande pompe, en la terre de Chanaan, dans la caverne de Mambré, le tombeau de ses ancêtres. Puis il revint en Égypte, avec ses frères et tous ceux qui l'avaient accompagné. Et comme les enfants de Jacob craignaient qu'après la mort de leur père, Joseph, se souvenant de leur tort à son égard, ne songeât à s'en venger, il se hâta de les rassurer, en leur faisant voir dans tout ce qui était arrivé le doigt de Dieu, qui change, quand il lui plaît, le mal en bien, et fait tourner les conseils pervers des hommes à l'accomplissement de ses desseins immuables.

Joseph vécut heureux en Égypte avec tous les siens; il vit les enfants de ses enfants jusqu'à la troisième génération. Sur le point de mourir, il manda ses frères, et leur dit : « Après ma mort, Dieu vous visitera, et il vous fera remonter de cette terre à celle qu'il a promise à Abraham, à Isaac et à Jacob. » Puis il expira, à l'âge de cent dix ans. Son corps fut embaumé et mis dans un cercueil, que les Israélites, à leur sortie d'Égypte, emportèrent au pays de Chanaan.

Tel fut Joseph, exemple célèbre des difficultés qui attendent la vertu, du courage qu'elle doit déployer, et du triomphe qu'elle peut obtenir. Les temps anciens ne virent pas une plus parfaite image de ce juste, qui, trahi par ses frères et méconnu dans ses œuvres, fut condamné comme un criminel, et sortit de la captivité du tombeau, pour nourrir la terre entière du pain de la vérité évangélique, et conquérir, par tous les dons de sa charité divine, le glorieux titre de sauveur du monde. Aussi le nom de Joseph est-il resté grand dans la mémoire des peuples chrétiens. Les siècles de foi ont peint et gravé son histoire sur le vélin des Bibles manuscrites, sur les toiles des plus riches musées, sur les verrières des cathédrales gothiques, sur la pierre et l'airain; à Saint-Marc de Venise, au baptistère de Florence, à Rome, à Pise, à Rouen, à Bourges, en cent endroits; comme s'ils avaient voulu nous redire sans cesse, et nous faire lire partout, que l'imminence du péril ne justifie pas nos défaites; que Dieu a mis plus de ressources dans la liberté humaine, qu'il n'y a de force ou d'attrait dans les tentations; et qu'il faut couvrir et étouffer le sentiment des plaisirs interdits, sous la grave et sainte pensée du devoir. Or, cette leçon convient aux temps modernes comme au moyen âge; et nous avons écrit ces lignes, pour la rappeler surtout à ceux de nos jeunes contemporains, qui trouveraient que le monde, à cause de la vénalité et de la corruption, ressemble parfois à la campagne de Dothaïn, et à la maison de Putiphar[1].

En étudiant à un autre point de vue la vie et la mort de cet auguste patriarche, on est frappé de leur merveilleuse ressem-

[1] *Les Femmes de la Bible.*

blance avec celles du véritable Sauveur des hommes, dont la Providence l'avait prédestiné à être la figure, jusque dans le nom mystérieux qui lui fut donné. Joseph, en effet, né d'une mère devenue miraculeusement féconde, est le fils bien-aimé de son père. Jésus-Christ, né d'une mère qui n'a pas cessé d'être vierge, est l'objet de la prédilection de Dieu son père, qui met en lui toutes ses complaisances. Joseph, en récompense de sa vertu, est revêtu d'une robe de différentes couleurs; il annonce à ses frères sa grandeur future, et s'attire par là leur haine et leur jalousie. Notre Seigneur, grandissant en sagesse devant Dieu et devant les hommes, révélant sa gloire future aux Juifs, ses frères, est en butte à leur envie et à leurs persécutions. Joseph, envoyé vers ses frères, en est maltraité, condamné à mort, puis vendu à des marchands étrangers. Jésus-Christ, envoyé vers les Juifs, ses frères, pour les ramener à de meilleurs sentiments, en est persécuté, vendu et livré à des étrangers, aux Romains. Joseph, esclave, est jeté en prison, pour un crime qu'il n'a pas commis. Jésus-Christ, vendu par Judas, est condamné à la flagellation, à la mort, malgré son innocence. Joseph se trouve en prison avec des criminels d'État; il annonce à l'un sa délivrance, à l'autre son supplice. Notre-Seigneur est crucifié entre deux larrons : il promet le ciel à l'un, tandis que l'autre meurt dans l'impénitence finale et l'endurcissement du cœur. Joseph sort de la prison, pour être élevé au faîte des honneurs, pour devenir en quelque façon le sauveur du monde; d'abord des étrangers, des Égyptiens, puis des Hébreux, ses frères. Jésus-Christ sort du tombeau, sa prison de trois jours, pour sauver réellement tous les hommes; d'abord les Gentils, les étrangers, puis enfin les Juifs, ses frères selon la chair. Joseph, avant de mourir, prédit à ses frères leur oppression et leur dé-

livrance future. Notre-Seigneur, quelque temps avant sa mort, annonce à ses disciples et aux Juifs leur délivrance à la fin des siècles. Tels sont les principaux traits de ressemblance, entre le saint patriarche et celui dont il était l'image prophétique, entre l'ombre et la réalité.

MOÏSE

LES HÉBREUX EN ÉGYPTE.

L'action de Dieu éclate dans toute l'histoire de son peuple. D'abord il a choisi une famille dans le monde, et il l'a marquée d'un sceau indélébile qui la distingue, tandis qu'elle est errante au milieu des nations. Bientôt cette famille voyageuse passe en Égypte, et là elle est soumise à de rudes épreuves. La servitude fut dure en cette contrée. Persécutée cruellement, la postérité d'Abraham, qui avait reçu de si magnifiques promesses, gémissait sous les plus pénibles travaux, et se dégradant au sein de l'esclavage, par les vices, par la corruption, par l'idolâtrie, elle s'identifiait avec les Égyptiens. Ce n'était pourtant pas que Dieu eût oublié son alliance : ne pouvant pas permettre que les descendants de Jacob se confondissent dans la race étrangère qui les entourait, il appesantit sur eux le joug des Pharaons. Par le mépris et l'oppression, il établit, entre les siens et ceux qui n'étaient pas à lui, une infranchissable ligne de démarcation. Puis, quand le temps fut venu; quand les quatre cent trente ans de servitude prédits à Abraham furent accomplis, il entendit les plaintes d'Israël; il descendit vers lui, le regarda en pitié, et lui suscita un libérateur. L'Égypte alors menaçait en même temps de faire disparaître, de force, les Israélites dans

sa nationalité et la vérité dans ses temples : Dieu sauve à la fois les Israélites et la vérité.

C'était chose impossible à exécuter par des moyens purement humains que la mission de Moïse. La multitude, divisée, tremblante, accablée sous d'énormes ouvrages, soumise à une active surveillance, s'abandonnait elle-même. Voici qu'un homme se présente à cette foule : il prend autorité sur elle; il parle, et elle écoute; il commande, et elle obéit. Cet homme sort du palais du roi égyptien : il a renoncé à une vie heureuse et illustre, pour un rôle difficile et périlleux; il veut partager le sort misérable de ceux qu'il prétend ses frères. Dès lors, il en est réellement le chef et le représentant. Il réunira les familles dispersées et les bandes éparses; il les classera et il en fera un peuple. Pour ce peuple, il luttera, à lui seul, contre l'Égypte, et à lui seul il la vaincra. Ce n'est pas assez : il aura alors affaire à ces tribus indisciplinées qu'il a tirées de la sujétion : religion, morale, gouvernement, société, tout est à créer. Il rendra force et vertu à ces fils corrompus de l'esclavage; il domptera leurs mauvais penchants par les souffrances et les prodiges d'un long exil; pendant quarante ans, il brisera ces têtes de fer par des coups multipliés. Enfin, il leur donnera une nationalité propre, forte, indestructible au temps, fondée sur des mœurs pures, par nécessité sinon par inclination, et sur un dogme sublime, qui renverse d'un coup toutes les folles imaginations de la raison humaine. Telle est l'œuvre; et il n'est pas possible de la nier. Aussi, qu'on rejette, en dépit de l'histoire, tous les mystères qui accompagnent les actes et la vie du libérateur; que l'on n'accepte, sur quelque autorité de témoignage que ce soit, ni action surnaturelle, ni miracle; reste, en dernier résultat, le fait le plus incroyable, le miracle le plus incompréhensible :

la création, l'établissement, l'existence de ce peuple, qui se nomma le peuple de Dieu.

Jacob était descendu en Égypte avec ses fils, leurs femmes, et les fils de ses fils. Cette famille, dès lors nombreuse, se multiplia comme une plante féconde, sous la protection du ciel, dans la terre de Gessen où Joseph l'avait placée; et, au bout de cent cinquante ans, elle formait déjà un petit peuple. On dirait que les descendants d'Israël avaient été conduits tout exprès dans un pays où la fécondité est extrême, où la vie est facile, où rien n'empêche l'accroissement de la population. Ils trouvaient protection et garantie d'indépendance dans le nom et la mémoire de Joseph, qui avait rendu de grands services à l'État. Mais une telle prospérité devait les détourner du Seigneur ; les livres saints répètent souvent ce reproche : « Vos pères ont « péché en Égypte. » Alors Dieu leur envoya les douleurs et les humiliations. Un nouveau roi s'éleva, qui n'avait point connu Joseph, et qui ne montra pour les frères de l'ancien ministre aucun sentiment de reconnaissance. Les vieux bienfaits sont comme endormis, dit un sage; on les oublie comme les morts.

Au reste, il faut avouer que les Hébreux, qui étaient venus demander l'hospitalité en Égypte, n'entendaient point y pratiquer la servitude, et qu'ils nourrissaient l'espérance de rentrer un jour dans la région autrefois habitée par leur père. Ils vivaient donc à l'écart, occupant la partie orientale de la Basse-Égypte, et conservant leurs mœurs particulières : race de granit, que trente siècles n'ont point usée, et qui a sauvé son code et sa constitution du naufrage de toutes les législations et de tous les empires. Les Pharaons de Tanis ne voyaient pas sans crainte cette multitude qui croissait toujours : ils se rappelaient les *pasteurs*.

Les Hébreux gémissaient dans l'esclavage. Deux choses avaient appelé sur eux les haines et les rigueurs de l'Égypte : leur nombre toujours croissant et la différence de leur religion. C'était alors la dix-huitième dynastie, celle des Rhamsès [1]. Aménophis (c'était le nom du nouveau Pharaon) ne voulait point renvoyer les enfants d'Israël, de peur d'appauvrir son royaume, ni les laisser à leurs libres moyens d'accroissement et de prospérité, de peur d'avoir un dangereux voisinage : il résolut de les opprimer avec discrétion. Afin de réprimer le développement de cette race inquiétante, et de lui ôter en même temps l'idée et la possibilité d'une révolte, on répandit le deuil et l'oppression sur son existence : on immola ses fils naissants; elle fut chargée d'impôts, soumise à de cruelles persécutions et condamnée à un rude travail. Le peuple était devenu la propriété des princes : les Israélites furent réduits aux corvées; ils se virent employés, comme chez les anciens on employait les étrangers, les vaincus et les captifs, à des constructions pénibles et gigantesques, où l'indigène se vantait fièrement de n'avoir pas mis la main. Ils bâtirent, entre autres monuments, les villes de Rhamsès et de Pithom, sous les coups et les insultes de leurs oppresseurs. Ces villes garnissaient la frontière arabique, où subsiste encore aujourd'hui un village du nom de Rhamsis. Ce qui rendait ces constructions de villes si pénibles, c'est qu'il fallait entasser, de main d'homme, des collines factices, pour y établir ensuite maisons, tours et murailles. Dans ces travaux, les ouvriers périssaient en grand nombre, et c'était condamner à mort les Israélites que de les y destiner.

Toutefois, ces mesures n'arrêtaient pas l'essor de la popula-

[1] Il est extrêmement probable que le nom de *Rhamsès*, porté par tant de princes, n'est qu'un nom de famille princière, de dynastie.

tion hébraïque : elle croissait, au contraire, d'une manière étonnante, comme un arbre déchiré par l'acier se couvre de branches et de fleurs nouvelles et plus nombreuses. Une vaste proscription enveloppa donc tous les enfants mâles de cette race maudite : l'ordre fut donné de les faire périr, au moment de leur naissance, et de n'épargner que les filles. C'était un terrible édit; mais d'une grande difficulté d'exécution. Les sages-femmes n'obéirent point : elles furent retenues par la crainte de Dieu, et sans doute par cette naturelle compassion qu'inspire l'innocence persécutée. Alors le roi, recourant à la force ouverte, commanda que tous les enfants mâles, qui naîtraient parmi les Hébreux, fussent jetés dans le Nil. Les familles les plus malheureuses étaient celles qui habitaient les domaines particuliers des rois : là l'édit sanguinaire fut exécuté dans toute sa rigueur.

UN BERCEAU.

Ce fut alors qu'une femme ignorée de la tribu de Lévi, Jocabed, ne pouvant plus garder son enfant, qu'elle avait tâché de sauver jusqu'à la fin, aima mieux l'exposer sur le Nil, dans une corbeille d'osier, que de le voir périr à ses yeux. Un enfant et un berceau, c'était tout l'espoir de l'humanité. Souvent les grandes choses se cachent sous de frêles et humbles dehors, et une origine obscure couvre l'éclat de leur avenir. Par là se manifeste d'une façon plus sensible l'action de la Providence, qui, amenant au jour des résultats supérieurs à leur cause apparente, nous force à chercher dans ce qui ne se voit pas la véritable source des événements qui étonnent tous les regards. Par là aussi s'accomplit cette loi établie dès le commencement, qui attache les succès et le bonheur aux tribulations, et impose

la souffrance à quiconque veut être grand devant Dieu et devant les hommes ; les sueurs, les larmes et le sang ayant seuls le privilége de la fécondité.

Voyez ce berceau fragile, qui vogue comme le nid de l'alcyon sur le large fleuve de l'Égypte ; ce frêle esquif,

. . . . Où, dans un doux repos,
J'aperçois un enfant qui dort au sein des flots,
Comme on dort au sein de sa mère !

Il sommeille, et, de loin, à voir son lit flottant,
On croirait voir voguer sur le fleuve inconstant
Le nid d'une blanche colombe.
Dans sa couche enfantine il erre au gré du vent ;
L'eau le balance, il dort, et le gouffre mouvant
Semble le bercer dans sa tombe !

Les eaux profondes vont submerger la légère corbeille de roseaux, ou la briser contre le tronc de quelque vieux sycomore. Et quand même les flots ne l'engloutiraient pas, que peut devenir ce proscrit, fils et frère d'esclaves, qui pétrissent de l'argile et fendent du marbre pour les palais de leurs tyrans ? Mais Dieu, qui a donné une place au moucheron dans les airs, et qui habille de verdure un brin d'herbe, saura bien protéger une créature faite à son image, et veiller avec un soin jaloux sur le futur libérateur d'un grand peuple. La fille du Pharaon sera conduite, comme par le hasard, vers l'esquif menacé ; elle sauvera l'enfant de la mort, et préparera les voies à l'élu de la Providence, dont elle sera l'instrument et la douce image. Ainsi chacun de nous fut-il placé sous la garde d'un ange encore meilleur et plus beau ; forme invisible, qui écarte nos pas du danger, fait luire dans notre esprit une lumière empruntée au

ciel, et verse dans l'oreille de notre cœur des paroles de bon conseil.

Le poëte continue :

« Il s'éveille : accourez, ô vierges de Memphis !
« Il crie... Ah ! quelle mère a pu livrer son fils
« Au caprice des flots mobiles?
« Il tend les bras : les eaux grondent de toute part.
« Hélas ! contre la mort il n'a d'autre rempart
« Qu'un berceau de roseaux fragiles.

« Sauvons-le... — C'est peut-être un enfant d'Israël :
« Mon père les proscrit ; mon père est bien cruel
« De proscrire ainsi l'innocence!
« Faible enfant! ses malheurs ont ému mon amour ;
« Je veux être sa mère : il me devra le jour,
« S'il ne me doit pas la naissance. »

Ainsi parlait Iphis, l'espoir d'un roi puissant,
Alors qu'aux bords du Nil son cortége innocent
Suivait sa course vagabonde.

. . . .

Sous ses pieds délicats déjà le flot frémit :
Tremblante, la pitié vers l'enfant qui gémit,
La guide en sa marche craintive :
Elle a saisi l'esquif! Fière de ce doux poids,
L'orgueil sur son beau front, pour la première fois,
Se mêle à la pudeur naïve.

Bientôt divisant l'onde et brisant les roseaux,
Elle apporte à pas lents l'enfant sauvé des eaux,
Sur le bord de l'arène humide ;
Et ses sœurs tour à tour, au front du nouveau-né,
Offrant leur doux sourire à son œil étonné,
Déposaient un baiser timide.

Accours, toi qui, de loin, dans un doute cruel,
Suivais des yeux ton fils, sur qui veillait le ciel :
Viens ici comme une étrangère ;
Ne crains rien : en pressant Moïse entre tes bras,
Tes pleurs et tes transports ne te trahiront pas ;
Car Iphis n'est pas encor mère !

Alors, tandis qu'heureuse, et d'un pas triomphant,
La vierge au roi farouche amenait l'humble enfant,
Baigné des larmes maternelles,
On entendait en chœur, dans les cieux étoilés,
Des anges devant Dieu, de leurs ailes voilés,
Chanter les lyres éternelles :

« Ne gémis plus, Jacob, sur la terre d'exil ;
« Ne mêle plus tes pleurs aux flots impurs du Nil ;
« Le Jourdain va t'ouvrir ses rives.
« Le jour enfin approche où, vers les champs promis,
« Gessen verra s'enfuir, malgré leurs ennemis,
« Les tribus si longtemps captives.

« Sous les traits d'un enfant délaissé sur les flots,
« C'est l'élu du Sina, c'est le roi des fléaux,
« Qu'une vierge sauva de l'onde.
« Mortels, vous dont l'orgueil méconnaît l'Éternel,
« Fléchissez : un berceau va sauver Israël :
« Un berceau doit sauver le monde ! »

Ainsi Dieu veillait sur son élu : les flots ne submergèrent pas le léger esquif; mais le courant le porta doucement aux pieds de la fille du Pharaon, qui se baignait en cet endroit. La princesse égyptienne ayant vu ce que contenait la petite corbeille, eut pitié du pauvre enfant hébreu, et l'adopta : et cet enfant fut Moïse, c'est-à-dire *sauvé des eaux*.

Le récit sacré renferme quelques circonstances intéressantes,

que nous avons omises. La fille de Pharaon étant descendue un jour vers le Nil, pour s'y baigner, suivait les bords du fleuve, accompagnée de ses femmes. Tout à coup, elle aperçoit une corbeille flottante au milieu des roseaux; elle l'envoie chercher par une de ses compagnes. Elle y trouve un petit enfant qui criait : son cœur s'est ému; elle dit : « C'est un enfant des Hébreux. » L'enfant avait en effet pour père et pour mère, comme nous l'avons vu, Amram et Jocabed, de la tribu de Lévi. Il était d'une beauté ravissante; et, soit que cette beauté ajoutât à l'amour inné de ses parents, soit qu'elle leur parût le signe providentiel d'un grand avenir, sa mère le tint caché durant trois mois, malgré les prescriptions connues. Puis, voyant qu'elle ne pouvait plus tenir la chose secrète, elle crut plus sage de le soumettre au péril d'une mort incertaine, que d'attirer sur lui, et sur toute la famille peut-être, la fureur irritée des tyrans. On tressa une corbeille de joncs, on l'enduisit de bitume et de poix, on y plaça l'enfant, et la frêle barque fut exposée parmi les roseaux qui bordaient le fleuve : c'est là que Thermutis, la fille de Pharaon, l'avait trouvée.

La mère avait ordonné à Marie, sœur de l'enfant, de se tenir à l'écart, pour voir ce qui arriverait. Son amour n'osait assister à la scène tragique qu'elle redoutait; et pourtant, elle voulait qu'un œil ami suivît et protégeât, pour ainsi dire, les destinées du triste berceau : car il semble à l'homme que ses regards encouragent et soutiennent ce qu'ils embrassent avec affection. Elle se retira donc, en laissant pour toute défense au proscrit l'innocence et la faiblesse d'une jeune fille : comme si on voulait opposer une colombe à la rapacité des vautours. Ces pauvres mères savent espérer jusque dans le désespoir, et, vraiment, Dieu, ici-bas, ne condamne pas sans appel ce qu'elles

recommandent et consacrent, en le couvrant de la tendresse de leur cœur.

La petite Marie, voyant que le sort de son frère inspirait de la pitié, s'approcha et dit à la fille de Pharaon : « Voulez-vous « que j'aille vous chercher une femme de la nation des Hébreux, « qui puisse nourrir ce petit enfant ? » A dix ou douze ans, on dit si bien ces choses-là, qu'on ôte à ceux qui les entendent la pensée même de faire aucune objection. D'ailleurs, Dieu, qui dirigeait les événements, inclina comme il voulut le cœur de la princesse, et elle consentit à la demande de la jeune fille, qui courut appeler sa mère. La mère vint, et Thermutis lui dit : « Prends cet enfant, et le nourris; je te récompenserai. » Une sagesse supérieure trompa ainsi les calculs de l'humaine prudence ; et la verge qui devait châtier les hommes injustes, grandit sous leurs yeux. Plus tard, un autre berceau échappera au poignard d'un autre persécuteur ; et quelques milliers d'innocents, égorgés dans Béthléem, n'empêcheront pas le divin fugitif d'établir sa royauté, vainement menacée, sur les débris du trône d'Hérode. Dieu nous laisse nos intentions ; mais il se réserve le but, et use de nos volontés pour faire la sienne[1].

MOÏSE A LA COUR.

Lorsque l'enfant eut grandi, sa mère dut le rendre à Thermutis. D'anciennes traditions, recueillies par l'historien Josèphe, portent que la princesse était mariée, mais qu'elle n'avait pas d'enfants. Elle prit en grande affection celui qu'elle venait d'arracher à la mort, et l'adopta, ainsi que nous l'avons vu, en

[1] *Les Femmes de la Bible.*

lui donnant le nom de Moïse, qui signifie sauvé des eaux. Il fut élevé à la cour de Pharaon; on le fit entrer dans le collége sacré d'Héliopolis, et là, il fut initié par les prêtres à toutes les sciences du temps et du pays. L'Égypte était célèbre alors : les nations étrangères venaient admirer la sagesse de ses vieillards, et les miracles de son industrie et de sa civilisation. Là, en effet, tout méritait d'être étudié : un reste des traditions primitives vivait dans le sanctuaire des temples, et y conservait au moins un souvenir des choses célestes; la philosophie et les arts, fruits de l'expérience et de la réflexion, embellissaient la vie de l'homme, et donnaient un aliment à ses plus nobles instincts. Des institutions fixes réglaient les rapports du pouvoir et des sujets : les rois étaient maintenus dans l'ordre par le principe de l'éligibilité, qu'on pouvait invoquer contre eux; et la nation était protégée contre des révolutions trop fréquentes, par le principe de l'hérédité, qu'on pouvait faire prévaloir. Terre féconde, couverte au loin de riches moissons et de cités nombreuses, l'Égypte taillait ces puissants obélisques, aiguisés en forme de glaive, comme pour armer la main d'un peuple de géants; elle bâtissait les pyramides, témoignage de puissance et d'infirmité, sorte de défi, que l'homme, cette chose si frêle, a jeté en mourant aux ouragans du désert, qui ne les ont point abattues, et au temps, qui ne les a point encore ruinées.

Or, c'est parmi les prodiges de cette civilisation éclatante, et sous la direction de maîtres habiles, que Moïse passa la première partie de sa vie. On ne peut dire, assurément, qu'il ait appris dans les sanctuaires de l'Égypte les faits du monde primitif, les doctrines religieuses qu'il consigna plus tard dans la Bible, et les lois qu'il donna au peuple hébreu : ces secrets lui vinrent d'une source supérieure, et il reçut d'en haut la mission de les

manifester au monde. Toutefois, on doit remarquer que la Providence employa des moyens naturels pour le préparer à l'exécution de la grande œuvre qu'elle voulait lui confier; et ce n'est qu'après avoir été soumis aux conditions ordinaires du développement intellectuel et moral, qu'il devint le fléau redouté de la tyrannie, le créateur d'un peuple qui dure encore, et l'organe avoué de la Divinité.

L'historien Josèphe raconte un trait merveilleux, par lequel Moïse aurait signalé son entrée à la cour de Pharaon. Thermutis présentait au roi l'enfant qu'elle venait d'adopter, et demandait qu'à défaut d'héritiers directs et reconnus par les lois, il fût regardé comme héritier présomptif de la couronne. Pharaon accueillit avec bonté le vœu de sa fille, et, par manière de jeu, il posa le diadème sur le front de Moïse. Mais celui-ci, prenant le diadème, le laissa tomber à terre, et le foula aux pieds; ce qui fit augurer à un devin du pays, que ce précoce insulteur de la majesté royale deviendrait un jour terrible à l'Égypte. Pharaon ne vit pas si loin dans l'avenir, et Thermutis ne songea point aussi mal de son protégé : Moïse échappa à la mort que le devin voulait lui faire décerner.

Moïse passa quarante années à la cour des rois d'Égypte. Entouré de richesses et d'honneur, il assistait à un spectacle plein de tristesse, et qui devint bientôt, pour son noble et puissant génie, comme une révélation de ses destinées. La servitude faisait son œuvre parmi les Israélites ses frères ; elle ne diminuait pas leur foule, mais elle énervait leur âme, en y éteignant, sous le poids de la misère, le naturel instinct de l'indépendance. Aussi n'apparaissait-il aucune lueur d'affranchissement et de liberté dans la nuit de ce sombre esclavage. Toutefois, Moïse, qui se rappelait son origine, et les promesses divines, dont Abra-

ham, Isaac et Jacob avaient légué l'héritage à leurs descendants, attendait, avec une confiance que rien ne put décourager, le jour de la délivrance. Il le regarda venir ainsi pendant quarante années. Quarante ans! c'est peu pour Dieu, qui agit lentement, parce qu'il possède l'éternité; mais c'est beaucoup pour l'homme, qui se hâte sans cesse, parce que le temps le dévore. Aussi est-ce une rare et grande sagesse de savoir attendre, et de se tenir vis-à-vis des personnes et des choses dans une attitude calme, pleine de modération et de sécurité. Mais il faut plus que du courage, il faut de la vertu, pour pratiquer ces principes : les égoïstes trouvent que le triomphe de leurs intérêts ne marche jamais assez rapidement; les hommes dévoués trouvent, au contraire, que l'heure de la Providence vaut toujours mieux que le nôtre[1].

Moïse, voyant la misère de ses frères, laissa honneurs et richesses, pour se mêler à eux et souffrir avec eux. De ce moment, il prenait le parti des victimes contre les oppresseurs; il sentait le besoin de faire justice aux siens. Il était nécessaire, avant tout, de les relever à leurs propres yeux. Un jour, quittant le palais de Pharaon, il alla les visiter; il put se convaincre de l'excès de leurs souffrances, et des indignes traitements qu'on leur infligeait. Sous ses yeux même, un Égyptien frappait impitoyablement un Hébreu. Saisi d'indignation, il s'élança sur le représentant de la tyrannie, et, s'étant assuré qu'il n'était vu de personne, il le tua, et enfouit le cadavre dans le sable. Le lendemain, un nouveau spectacle vint l'attrister : les hommes de sa race ne s'entendaient pas; ils aggravaient, par leurs dissensions intestines, le sort déjà si dur que leur faisait l'Égypte. Deux Hébreux s'adressaient des injures et des coups : Moïse

[1] *Les Femmes de la Bible.*

entreprit de les réconcilier, en montrant qu'il ne convenait guère de se désunir en présence de l'ennemi commun. Puis, sachant duquel des deux venait l'injustice : « Pourquoi frappes-« tu ton frère? » lui dit-il. — « Que t'importe? répondit l'agres-« seur. Qui t'a constitué prince et juge entre nous? Veux-tu me « tuer, comme tu as fait hier de cet Égyptien? » Cette dure réponse inspira des craintes à Moïse, qui ne croyait pas que l'événement de la veille fût devenu public ; il comprit que sa vie n'était plus en sûreté désormais. Effectivement, le roi, informé de la mort violente de l'Égyptien, songeait à la venger sur le meurtrier lui-même, et il avait donné l'ordre de le rechercher et de le faire périr.

Moïse s'enfuit donc de la terre d'Égypte et se retira dans le pays de Madian, à l'orient de la mer Rouge et non loin du Sinaï. Il y arriva vers le soir, et, se sentant pris de fatigue, il s'assit au bord d'un puits, pour goûter un peu de fraîcheur et de repos. Or, il y avait alors, dans cette terre de Madian, un prêtre de Dieu, qui avait sept filles; et ces filles vinrent puiser de l'eau pour abreuver les troupeaux de leur père. Des pasteurs survinrent, qui chassèrent les jeunes filles. Sans redouter le nombre de ses adversaires, et quoique étranger, le fugitif se leva, les défendit, et fit boire leurs troupeaux. Et les jeunes filles étant retournées vers leur père, nommé Jéthro, il leur dit : « Pourquoi êtes-vous revenues plus tôt que d'habitude? » — « C'est, répondirent-elles, qu'un étranger de la terre d'Égypte nous a délivrées de la main des pasteurs, et il a puisé de l'eau pour nous, et il a donné à boire à nos brebis. » — « Où « est-il? reprit Jéthro, touché de ce dévouement. Pourquoi « l'avez-vous laissé partir? Appelez-le, et qu'il partage notre « repas. » Moïse reçut avec joie cette hospitalité : il gagna

bientôt les bonnes grâces du prêtre madianite, qui lui donna en mariage sa fille Séphora. Deux fils lui naquirent de cette alliance; il appela le premier Gersam, en souvenir de son pèlerinage sur une terre étrangère; il appela le second Éliézer, pour exprimer que Dieu secourable l'avait soustrait à la vengeance de Pharaon.

MOÏSE AU DÉSERT.

Thermutis n'était plus, quand Moïse, pour mettre sa vie en sûreté, s'enfuit du palais de Pharaon. Moïse, pénétré de douleur et de reconnaissance, bâtit, à la gloire de sa mère adoptive, une ville qu'il appela Mœris, du nom que portait également la fille du roi d'Égypte. Elle était morte, tandis que Moïse, à la tête d'une faible armée, refoulait au delà de leurs frontières les Éthiopiens, qui étaient venus insulter le Pharaon jusqu'aux portes de Memphis. En lui faisant confier le commandement de cette expédition, avec des forces disproportionnées à celles des ennemis, ses puissants rivaux avaient espéré se défaire ainsi de celui qui leur faisait ombrage. En effet, les gardiens sacrés de la science étaient jaloux des succès de leur ancien élève; et son influence politique le rendait particulièrement odieux à Chénéphrès, puissant seigneur, qui avait épousé Thermutis. Quand les hommes qui commandent ne sont pas aussi grands par le cœur que par leur dignité, il y a une chose qu'ils ne pardonnent jamais à un subalterne; c'est la supériorité d'esprit. Mais, grâce à l'appui du ciel, grâce à l'amitié et à la protection de sa mère adoptive, Moïse échappa à toutes les embûches dressées contre lui; et cette guerre, où, dans la pensée et l'espoir de ses violents ennemis, il devait trouver une mort sans gloire, en tombant victime de quelque lâche perfidie, ne fit

qu'ajouter à l'éclat de son nom, en lui donnant l'occasion de signaler tout à la fois son habileté et son courage.

Il va sans dire que les exploits guerriers de Moïse lui furent un nouveau titre à la haine et aux persécutions; et sans doute il s'en aperçut d'autant plus facilement que sa royale protectrice avait cessé de vivre et de le défendre. Aussi Josèphe fait observer que l'esclavage des Israélites devint dès lors intolérable. Dieu donc y mit un terme : car, lorsque la vertu, méconnue et proscrite, a bu jusqu'à la dernière goutte le calice d'amertume dont l'abreuvent les hommes injustes, c'est Dieu qui se charge de la venger; et la vengeance est solennelle.

Longtemps la vie de Moïse resta simple et tranquille dans le pays où il était venu chercher un asile contre la colère du Pharaon : il prenait soin des troupeaux de son beau-père; il les conduisait sur les bords de la mer Rouge et le long des vallées de l'Horeb et du Sinaï. L'Horeb et le Sinaï, deux cimes de la même montagne, s'élevant au-dessus de toutes les montagnes qui couvrent l'Arabie, comme d'immenses pavillons dressés pour une armée de géants; de vastes plaines d'un sable aride, que le vent du sud-ouest, dans les jours de tempête, chasse devant lui par masses formidables, comme les flots d'un océan débordé; entre ces montagnes et ces plaines, des lignes de verdure, des tamarins, des acacias épineux, et, plus loin, des chemins escarpés et des défilés étroits; au-dessus, un ciel de feu, profond et sans nuages; tout autour, des horizons lointains, capricieux et sévères; les scènes imposantes de la solitude, un silence ininterrompu : c'est au sein de cette grande nature, que Moïse promenait sa science égyptienne et les méditations de son génie; c'est là que se colorait l'imagination de l'écrivain, et que se formait le mâle caractère du futur libérateur des

Hébreux. Car Dieu n'oubliait pas ses promesses. Les enfants d'Israël, accablés sous le poids des travaux et de la servitude, ont crié vers lui : il a entendu leurs gémissements, et il va leur envoyer un sauveur.

Il y avait déjà bien des années que Moïse vivait dans cet isolement obscur, où les âmes viriles acquièrent une énergie concentrée, qui les fait impérieuses et souveraines, en les rendant sûres d'elles-mêmes, et, par suite, facilement maîtresses d'autrui. Un jour, qu'il avait conduit ses troupeaux plus avant dans le désert, il vint jusqu'au pied de l'Horeb, la montagne de Dieu. Et il s'assit sur la montagne, et il se prit à penser à son enfance, et au petit berceau de jonc qui l'avait porté sur le fleuve, à la fille du roi qui l'avait sauvé des eaux, à la femme qui l'avait allaité, et à ses frères opprimés sur la terre d'Égypte; et ses pensées étaient tristes dans la solitude. L'homme ainsi songeant sur la montagne, tout à coup une flamme vive et douce sortit du milieu d'un buisson, qui restait ardent et incombustible. Frappé de ce qu'il apercevait : « Il faut, dit-il, « que j'aille voir ce prodige, et pourquoi le buisson ne se con- « sume point. » Comme il approchait, il s'éleva du milieu de la flamme une voix qui appelait « Moïse! Moïse! » — « Me « voici, » répondit-il. Alors il lui fut dit : « N'avance pas « davantage : ôte ta chaussure; car la terre que tu foules est « sainte. Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le « Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob.... » Moïse se cacha le visage, tremblant, saisi d'une religieuse frayeur, et n'osant plus lever les yeux sur l'endroit où se faisait ouïr la parole de Jéhovah. « — J'ai vu les souffrances de mon peuple, qui est en Égypte, « poursuivit la voix; j'ai entendu le cri qu'il pousse, sous le « dur commandement de ses maîtres. Connaissant son afflic-

« tion, je veux l'arracher au bras des Égyptiens, et le conduire « dans une région fertile et spacieuse, où coule le lait et le « miel, dans le pays de Chanaan.... Viens, je t'enverrai vers « Pharaon, afin que tu fasses sortir d'Égypte mon peuple, les « fils d'Israël. »

Cette flamme et ces accents étaient un indice mystérieux, mais formel, de la vocation de Moïse. Toutefois le futur libérateur d'Israël trembla d'abord d'accepter le fardeau qui lui était imposé. Les difficultés lui apparurent en foule : « Qui suis-je, « s'écria-t-il, pour aborder Pharaon, et tirer d'Égypte les « enfants d'Israël? » — « Je serai avec toi, dit le puissant inter-« locuteur; et voici à quels signes tu feras reconnaître ta mis-« sion. Que tiens-tu à la main? » — « Une verge, » répondit Moïse. — « Jette-la à terre. » Moïse obéit, et la verge fut aussitôt changée en serpent. Moïse s'enfuit, éperdu d'épouvante. Le Seigneur ajouta : « Étends la main, et prends ce serpent par la queue. » Moïse le fit, et le serpent redevint la verge primitive. Le Seigneur dit encore : « Mets ta main droite dans ton sein. » Moïse l'y ayant mise, la retira couverte d'une lèpre blanche comme la neige. A un nouveau commandement, l'ayant remise dans son sein, il l'en retira semblable au reste de sa chair. Le Seigneur reprit : « Si, à ces deux prodiges, on n'écoute point ta voix, prends de l'eau du Nil, répands-la sur la terre, et elle deviendra du sang. »

Moïse ne saurait plus rien objecter : les preuves de sa mission ne lui manqueront pas devant le Pharaon; les prodiges de la verge et de la lèpre ne sont que les garants de bien d'autres miracles. Mais un signe plus auguste encore lui est donné pour se faire reconnaître du peuple d'Israël : c'est en vertu de ce signe qu'Israël écoutera sa voix; c'est à ce signe que la

nature obéira à ses ordres : le nom incommunicable du Très-Haut, *Jéhovah*, lui est révélé. — « J'irai donc, ajouta Moïse, « trouver les enfants d'Israël, et je leur dirai : Le Dieu de vos « pères m'envoie vers vous. Mais s'ils me demandent quel est « son nom, que leur répondrai-je? » — « JE SUIS CELUI QUI SUIS. « Tu leur diras donc : CELUI QUI EST m'envoie vers vous. »

Les prêtres égyptiens avaient écrit sur le temple de Neith : *Je suis ce qui a été, ce qui est, ce qui sera.* Cette inscription était bonne pour la nature; les idées de passé, de présent et d'avenir lui convenaient : c'était le dernier effort de l'esprit humain. Mais Dieu esprit, Dieu un, infini, éternel, voilà la théologie étrangement oubliée depuis Noé, et qui se trouve rétablie d'un seul mot: *Je suis celui qui suis, Jéhovah :* ce mot divin, en trois divines syllabes, c'est la base de toute vérité. Devant cette simple et admirable parole, tombent tous les systèmes de l'homme : polythéisme, panthéisme, tout est condamné. C'est le nœud de la religion, c'est le symbole qui sépare le peuple juif, en possession de cette éternelle vérité, de toutes les autres nations, qui ont renoncé à la lumière. Cette pure abstraction devait être malaisément inculquée dans l'intelligence d'un peuple grossier : elle y entrera pourtant.

Moïse fit encore entendre qu'il appréhendait de n'être pas cru sur parole par ses frères, et de ne pouvoir gagner leur confiance. Lorsque la voix l'eut rassuré, en commandant à la nature, et en opérant devant lui des prodiges, il insista encore. Il objectait surtout sa prononciation, naturellement lente et embarrassée, qui le rendait peu propre à ébranler et à conduire les multitudes. « Qui donc a fait la bouche de l'homme? « reprit Jéhovah. Qui a formé le muet et le sourd, celui qui « est aveugle, et celui qui ne l'est pas? Poursuis donc : je serai

« sur tes lèvres, et je t'enseignerai ce que tu dois dire. » Au reste, Moïse avait un frère aîné, nommé Aaron, qui s'exprimait avec facilité, et que le Seigneur lui donnera pour interprète. Dès lors, sa timidité s'évanouit, ses incertitudes se dissipent, et il entre résolûment dans la carrière qui s'ouvre devant lui.

Mais quels obstacles il lui restait encore à vaincre! Les hommes endormis dans la servitude n'aiment pas le cri qui les réveille. Si, à la voix de quelque généreux libérateur, ils se retournent sous leurs chaînes assoupissantes, c'est pour recommencer, aux pieds de la tyrannie, un sommeil d'où il leur semble dur de sortir. Tels étaient les Hébreux, énervés par l'esclavage et flétris par les grossières superstitions de l'Égypte, dont ils avaient sous les yeux le scandale permanent. De plus, à côté de la mollesse, et peut-être des préventions de ses frères, Moïse devait rencontrer la puissance et l'hostilité de leurs maîtres. Seul, sans ressources, ne trouvant pas même sous sa main les premiers éléments d'action que présente toujours un peuple ayant une patrie, une organisation et une vie propres, que pouvait-il contre tout un empire appuyé sur la force, sur les institutions en vigueur, et sur tous les moyens matériels de succès?

LE LIBÉRATEUR.

A la suite de la vision d'Horeb, Moïse se rendit auprès de son beau-père, et, sans lui faire confidence de son secret, il exprima seulement le désir d'aller visiter les Hébreux dans leur lamentable esclavage : Jéthro y consentit. Néanmoins, Moïse attendit encore à Madian un nouvel ordre du ciel. Le Seigneur lui parla encore une fois, et lui dit : « Retourne en Égypte : ceux

qui en voulaient à tes jours sont morts maintenant. Tu feras devant Pharaon tous les prodiges que j'ai mis en ta main. » Moïse prit donc sa femme Séphora et ses fils, dont le dernier était fort jeune encore; il les fit monter sur un âne, et s'achemina vers l'Égypte, portant à la main la verge qui avait été changée en serpent. Et, lorsqu'il était sur le chemin, en une hôtellerie, le Seigneur vint à lui, menaçant de le mettre à mort, parce qu'il avait négligé de circoncire son fils. Sa femme se hâta de réparer cette faute, et de sauver ainsi la vie à son mari. Mais bientôt Séphora dut retourner à Madian; soit que la faible femme ne se sentît pas le courage de supporter la fatigue et l'ennui d'une longue course à travers la solitude, avec ses deux enfants; soit que Moïse crût devoir sacrifier les douceurs amollissantes et les embarras de la famille, pour se réserver toute l'indépendance qu'on puise dans l'isolement, et toute la plénitude d'action que réclamait son grand ministère.

Cependant Aaron, averti par Dieu, vint au devant de son frère dans le désert. Ils se rencontrèrent sur le mont Horeb, et s'embrassèrent tendrement. Moïse fit part à son frère de sa mission divine, et des prodiges qui devaient l'accompagner, et tous deux rentrèrent en Égypte. Il y avait quarante ans que le fugitif avait quitté les fils d'Israël, quand le libérateur se présenta à eux : ils le reconnurent, et dès lors Moïse commença son pénible et glorieux ministère. Les deux frères assemblèrent d'abord les anciens d'Israël. Aaron leur fit connaître les paroles de l'Éternel, et Moïse les confirma par des prodiges. Le peuple crut aux deux envoyés célestes et, plein de reconnaissance, il adora le Seigneur.

Dieu avait dit à son serviteur : « Je sais que le roi d'Égypte ne vous laissera point aller, s'il n'y est contraint par une main

forte; j'étendrai donc ma droite, et je frapperai les peuples d'Égypte par les miracles que je ferai au milieu d'eux, et il vous laissera partir. » Quand donc Moïse et Aaron se présentèrent au Pharaon, et lui demandèrent de permettre à Israël d'aller sacrifier au désert, pendant trois jours, ils ne furent pas étonnés de son refus. Le prince les renvoya durement aux travaux de la servitude, et leur reprocha de répandre dans le peuple des idées de révolte. « La race des Hébreux se multiplie prodigieusement, « dit-il à ses officiers, et vous voyez combien elle s'est accrue : « que sera-ce donc, si on leur donne du repos?... Ils ont trop « peu d'ouvrage, c'est pour cela qu'ils murmurent... Qu'on « aggrave leur joug, et qu'ils le portent, afin qu'ils ne se re- « paissent plus de paroles de mensonge. » En effet, des charges plus lourdes tombèrent sur les opprimés, qui se virent bientôt dans l'impossibilité matérielle d'y suffire. Vainement ils adressèrent à Pharaon des plaintes légitimes, la tyrannie ne relâcha rien de sa cruauté.

Cependant Moïse ne devait pas se lasser de sitôt. Il descendit de sa montagne (la montagne *Moussa*, en arabe), où il écrivait les pages sublimes de la création, de la naissance du monde, — et peut-être aussi le merveilleux et touchant récit, recueilli en Madian, des douleurs de Job, — pour déclarer au roi d'Égypte les ordres de Dieu. En paraissant de nouveau devant Pharaon, il déploya, cette fois, la puissance miraculeuse dont sa mission l'avait investi. Le roi d'Égypte ayant accueilli, comme auparavant, par un refus absolu, la demande que lui renouvelaient Moïse et son frère, Aaron, sur l'ordre de Dieu, jette à terre sa verge merveilleuse, en présence du monarque et de toute sa cour; et, à l'instant, la verge est changée en serpent. Les devins de l'Égypte, dont les deux principaux étaient

Jannès et Mambré, appelés par le roi, parvinrent, au moyen des secrets de l'art magique, à imiter ou à contrefaire ce miracle, et changèrent aussi leurs verges en serpents : mais la verge d'Aaron dévora les leurs. Néanmoins, le cœur de Pharaon s'endurcit, comme le Seigneur l'avait annoncé. Dieu, dont toutes les voies sont pleines de miséricorde, même lorsqu'il punit, frappa ce prince aveugle, ainsi que tout son royaume, livré aux plus monstrueuses erreurs, de coups redoublés, pour lui ouvrir les yeux et le convertir, et afin de montrer à l'univers entier qu'il est l'arbitre suprême du ciel et de la terre, et qu'il n'y a pas d'autre Dieu que lui.

L'Égypte était le pays de la superstition et de l'idolâtrie. De l'adoration des astres, de l'adoration des génies bons et mauvais, elle avait passé rapidement au culte de la matière dans son expression la moins noble, dans sa forme la plus grossière. Les animaux les plus vils et les plus stupides; le serpent et le bouc, le loup et le crocodile, mais surtout le bœuf et le chat, y recevaient les honneurs divins, y avaient des temples, des prêtres et des villes entières en toute propriété : partout régnait l'adoration de la bête. Dieu punit l'Égypte par où elle avait péché. La vengeance divine tomba principalement sur les honteux objets de son culte; sur le Nil, son dieu par excellence; sur les animaux et les plantes, ses divinités subalternes, et enfin sur les hommes endurcis et impénitents. Moïse laisse éclater la puissance dont le ciel a armé son bras. La nature docile obéit à un geste de sa main; les éléments s'ébranlent à un mot tombé de ses lèvres; les prodiges naissent sous ses pas : il déchaîne sur l'Égypte les plus redoutables fléaux; dix plaies successives jettent les habitants dans la consternation : la terre de Gessen, séjour des Israélites, est seule épargnée. Effrayé et vaincu, le roi s'en-

gageait à laisser partir les Hébreux; puis, la colère du ciel suspendue, il rétractait les concessions que la peur lui avait arrachées. Longtemps il se joua des opprimés par ses tergiversations et sa duplicité. Mais tout se préparait pour un prochain et solennel dénoûment.

LE DÉPART.

Les justes réclamations, les prières et les menaces n'étant point écoutées, Moïse reçut l'ordre d'épouvanter l'ennemi par un dernier coup. Il fut prescrit à tous les Hébreux d'immoler un agneau dans chaque famille, le quatorzième jour du dixième mois : le sang de la victime devait marquer la porte de toutes les maisons où l'on serait réuni. Il fallait prendre le repas, les reins ceints, la chaussure aux pieds, un bâton à la main, à la façon des voyageurs prêts à se mettre en marche : c'était comme le festin du départ. Moïse invita encore tous les Hébreux à requérir de leurs maîtres des habits, des vases d'or et d'argent, et des objets précieux, chacun levant sur son voisin une contribution : c'était le salaire des longs travaux que les Israélites avaient subis par force, et que l'iniquité de leurs tyrans avait laissé sans récompense.

La nuit où se célébra le repas mystérieux fut terrible. Au milieu du silence et des ténèbres, l'ange d'extermination parcourut l'Égypte, en frappant chaque famille : il n'épargna que les maisons marquées du sang préservateur. Depuis le fils de Pharaon, placé sur les degrés du trône, jusqu'au fils de la femme esclave qui gémissait en prison, tous les premiers-nés périrent à la fois. Le pays entier s'émut et poussa une clameur immense. « Allez, quittez mon peuple, » s'écria le monarque plein d'ef-

froi. Et les Égyptiens se joignant à lui : « Qu'ils partent, disaient-ils, ou nous mourrons tous. » Les préparatifs étaient faits ; les Hébreux se mirent en route, les armes à la main, portant sur leurs épaules des vêtements et des vivres, emmenant de nombreux troupeaux et de riches bagages. Cette foule était de six cent mille hommes, sans compter les femmes, les enfants et les indigènes qui les suivirent, et furent plus tard incorporés à la nation. Un si grand événement ne pouvait échapper à l'histoire : il se retrouve, quoique altéré, dans les vieux récits des auteurs profanes ; il est retracé au long dans les livres sacrés du peuple juif, qui en rappelle annuellement l'impérissable souvenir, par une fête instituée il y a trente-trois siècles.

Au reste, le sang de cet agneau, qui avait marqué et sauvé les maisons de la race choisie, dans le massacre général, était la figure et le symbole d'un plus auguste sacrifice. L'agneau pascal des Juifs devait être sans tache : Jésus-Christ, qui est la Pâque chrétienne, est l'agneau immaculé de Dieu. L'agneau pascal devait être mangé dans la même maison : l'agneau de la nouvelle loi ne peut être mangé que dans le sein de l'Église catholique. L'agneau pascal ne devait être mangé qu'avec des pains sans levain et des laitues amères, et par de vrais Israélites, portant dans leur chair le caractère de la circoncision, ayant les reins ceints, un bâton à la main et des chaussures aux pieds, dans l'attitude de voyageurs. Ceux qui mangent le nouvel agneau doivent être de véritables chrétiens, innocents, sans aucun levain de péché, ayant les reins ceints, signe de chasteté; un bâton à la main, image de la force contre les tentations, et des chaussures aux pieds ; semblables à des voyageurs qui n'ont plus d'affections sur la terre, et qui marchent vers le ciel, leur éternelle patrie. Le sang de l'agneau pascal,

dont furent teintes les portes des Israélites, devint le signe auquel l'ange exterminateur les reconnut et les épargna. Les âmes marquées du sang de Jésus-Christ seront reconnues et épargnées, au jugement dernier, lorsque l'ange exterminateur fera, comme en Égypte, le discernement des bons et des méchants.

Il y avait quatre cent trente ans qu'Abraham était venu de la Chaldée au pays de Chanaan, et deux cent quinze ans que Jacob était entré en Égypte avec sa famille, quand ses descendants quittèrent le pays de Mezraïm, la terre de servitude. Ils emportaient avec eux les ossements du grand patriarche Joseph, qui, en mourant, avait demandé que sa cendre ne fût pas délaissée sur la terre étrangère, où l'on dort toujours un si pénible sommeil.

Emportons les os de nos pères ;
De nos trésors c'est le plus beau :
Joseph vivant fut trahi par ses frères ;
Ne trahissons point son tombeau.
Nous gardons la douceur de nos foyers antiques,
Dans les champs de l'exil et sous de nouveaux cieux,
En conservant nos autels domestiques
Et les cendres de nos aïeux.

On avait pris Ramessès, dans la contrée de Gessen, sur le bras oriental du Nil, pour le point du rassemblement général. C'est de là que l'expédition partit, aux premiers jours du printemps. Elle marchait en bon ordre, divisée par tribus et par familles. Les tribus de Juda, d'Issachar et de Zabulon ouvraient la marche et campaient toutes trois à l'orient; venaient ensuite les tribus de Ruben, de Siméon et de Gad, qui campaient au midi ; les tribus d'Éphraïm, de Manassé et de Benjamin campaient à l'occident ; enfin les tribus de Dan, d'Aser et de Nephtali

fermaient la marche, et campaient au septentrion. La tribu de Lévi, avec Moïse et Aaron, occupait le centre. Quoique cette marche ne soit indiquée que plus tard dans le Pentateuque, il est probable que les Israélites l'ont suivie dès le commencement.

Moïse ne se rendit point dans la terre de Chanaan par l'isthme de Suez, qui était le plus court, de peur de se voir placé entre deux ennemis formidables, les Philistins et l'Égypte. C'est pourquoi l'armée, au lieu de s'avancer dans la direction de l'orient et du nord, descendit vers le sud, campa d'abord à Soccoth, puis à Étham, au fond du désert, en se rapprochant de la mer Rouge, entre le rivage et d'inaccessibles rochers. Une sorte de nuée épaisse, disposée en colonne, guidait les voyageurs durant le jour; elle devenait lumineuse durant la nuit. Ses mouvements étaient le signal du départ, et déterminaient les diverses stations au milieu du désert : on se mettait en marche, et l'on s'arrêtait avec elle. Sur la foi de ces indications, Moïse revint, par un circuit, du côté de ses persécuteurs, et s'arrêta devant Hahiroth. Cette ville existe encore, sous le nom de Hadjeroth, ou Philadjeroth; et l'on suit ainsi, sur toute la frontière arabique, la marche des Hébreux. L'armée s'engagea donc entre le bord occidental de la mer Rouge, et une chaîne de montagnes qui s'étendait parallèlement. C'était contre toute apparence d'habileté. Mais Moïse ne faisait qu'obéir à l'invisible capitaine qui, du haut des cieux, gouvernait la fortune d'Israël. Il se rappelait la parole du Seigneur : « Pharaon se dira que les Hébreux sont « resserrés dans un étroit espace, emprisonnés dans la solitude. « Endurci de cœur, il ira les poursuivre : je tirerai ma gloire « de lui et de toute son armée, et les Égyptiens sauront que je « suis le Seigneur. » En effet, le monarque et ses conseillers, revenus de leur première épouvante, s'écrièrent : « Qu'avons-

« nous fait, en laissant partir Israël, notre esclave ? » Pharaon rassembla donc en toute hâte son armée, ses chariots de guerre et ses généraux expérimentés. Il se mit rapidement sur la trace des fugitifs, les atteignit sur le bord de la mer, et, vraiment, à cause de la position qu'ils avaient prise, il put croire qu'il leur fermait toute retraite et les tenait ramassés dans sa main. En effet, les Israélites étaient acculés entre les montagnes et le golfe, dans une espèce de plaine, qui n'avait guère que deux lieues de largeur, sur une lieue et demie de profondeur. Il ne restait qu'un petit défilé, au sommet du triangle, et là était la mer, qui faisait un coude, non loin d'Attaka, et fermait la route. Dieu seul pouvait sauver son peuple.

Lorsque les Hébreux aperçurent la cavalerie, les chars, et toute l'armée de Pharaon, ils furent saisis de terreur ; car ils avaient plus l'habitude d'obéir en esclaves, que de se défendre en soldats. Leur pusillanimité les rendit ingrats ; ils adressèrent des reproches à leur courageux libérateur : « N'y avait-il pas « de sépulcres en Égypte ? Fallait-il nous amener ici pour y « mourir ? Quel dessein aviez-vous, en nous tirant de là ? N'est- « ce pas ce que nous vous disions alors ? Laissez-nous servir « nos maîtres ; car il valait beaucoup mieux demeurer leurs « esclaves, que de périr dans ce désert. » Moïse leur répondait avec calme, en les assurant d'une prochaine et éclatante délivrance.

Quel pouvoir est le sien ! que d'œuvres redoutables
Moïse, aimé du ciel, accomplit à la fois !
Il commande : la mer, aux vagues indomptables,
Comme un enfant docile exécute ses lois.

PASSAGE DE LA MER ROUGE.

C'était à l'équinoxe du printemps, le quatrième jour de la pleine lune de Nizan, et la marée était au plus haut point de son flux. Après un colloque intime avec Jéhovah, au mouvement de la nuée, qui se porta tout à coup entre les deux camps, Moïse étend la main sur les flots : à l'instant, les eaux se séparant, sous l'effort d'un vent impétueux d'orient, et se repliant des deux côtés à la fois, forment comme un mur à droite et à gauche, et ouvrent ainsi, sous les pas des Hébreux, une route nouvelle. Hommes, femmes, enfants, troupeaux, tout se met en marche, et le peuple traverse à pied sec le lit de la mer, formé d'un sable très-fin. On trouve encore aujourd'hui une vallée, que les habitants appellent la route des Israélites, et aussi Baideah, c'est-à-dire la vallée du prodige. A l'extrémité est une petite baie; et ce fut là que la mer Rouge fut traversée miraculeusement : cet événement a été attesté par toutes les traditions et les histoires.

Le passage s'était effectué, à partir de huit heures du soir; il s'opéra toute la nuit. Les Hébreux divisaient la nuit en trois veilles : la première, du soleil couchant à dix heures du soir; la seconde, de dix heures du soir à deux heures du matin; la troisième, de deux heures du matin au lever du soleil. Quand fut venue la veille du matin, ils étaient arrivés sur l'autre bord : mais un autre danger les menaçait. Les Égyptiens, voyant que l'ennemi leur échappait, s'élancèrent sur ses traces, et prirent le même chemin. Mais le désordre courut bientôt dans tous les rangs; un cri d'épouvante se fit entendre. De la rive orientale du golfe, où son peuple était désormais en sûreté, Moïse levait une seconde fois la main sur les eaux; et ces montagnes liquides, qui, retenues par une force invisible, avaient regardé passer les

Hébreux, sans les engloutir, retombaient d'elles-mêmes, en reprenant leur niveau. Envahis à l'improviste, égarés par l'effroi, perdus dans une confusion inexprimable, les Égyptiens jettent un effroyable cri, à la vue et au bruit des vagues fondant sur leur tête : « Fuyons Israël! car son Dieu combat contre nous. » Mais les vagues marchaient sous la main de Jéhovah, comme un cheval de bataille, pressé dans sa fougue par un audacieux cavalier : d'un bond, elles atteignirent les deux rives, et tout cri cessa. Pharaon lui-même, ses chariots, sa cavalerie, tout fut englouti, tout périt misérablement, à la vue des Israélites rangés sur l'autre rive, où le flux apporta bientôt les armes et les cadavres des Égyptiens, comme des ruines que Dieu avait faites, pour châtier l'orgueil d'un despotisme brutal, et venger les larmes des opprimés.

Les vieux monuments de l'Égypte attestent, en effet, qu'à cette même époque, un Pharaon, du nom d'Aménophis III, disparut tout à coup, et fut remplacé au trône par un roi célèbre, Sésostris le Grand. Pour les Hébreux, leurs livres sacrés sont pleins du souvenir d'un si haut fait : ils parlent sans cesse de la mer se repliant avec épouvante sur elle-même; du bras de Dieu traçant un chemin solide à travers les eaux, et étouffant une armée, comme on éteint une mèche fumante. A l'heure même, et sur le théâtre d'une victoire si inopinément remportée, un hymne pompeux célébra la délivrance d'Israël. Marie, sœur de Moïse, conduisait le chœur des femmes : toutes répétaient ensemble, au bruit des cymbales et des tambours, le refrain de ce chant sublime :

Dieu protége et défend l'innocent qu'on opprime :
Du cruel Pharaon pour sauver la victime,

Il a paru comme un guerrier,
Et précipité dans l'abîme
Le cheval et le cavalier.

Mezraïm disait dans sa rage :
« Frappons les Hébreux fugitifs;
« La mer ne leur ouvre un passage
« Que pour nous livrer nos captifs.
« Qu'Israël, au joug indocile,
« De nos murs pétrissant l'argile,
« Accomplisse ses vils destins;
« Et que la Juive la plus fière
« S'épuise à broyer sur la pierre
« Le pur froment de nos festins. »

Le Seigneur entendit ces clameurs insolentes,
Et, se levant soudain,
Sur la mer, partagée en deux voûtes roulantes,
Il étendit sa main.

De la mer aussitôt les ondes suspendues
Cèdent au bras puissant,
Et sur les Égyptiens les vagues épandues
Tombent en mugissant.

O quel spectacle!
Les chars, les javelots,
Engloutis au sein des flots;
Les hurlements et les sanglots,
La noire mort croissant dans ce chaos,
Du vengeur d'Israël attestent le miracle.
Oh! des méchants inutiles complots!
O quel spectacle!
Des ossements muets les arides monceaux
S'entassèrent aux bords où tant de voix gémirent:

Les princes de Tanis aux enfers descendirent,
Comme une pierre au fond des eaux.

Que notre bouche répète,
Au fracas des tambours, au son de la trompette,
L'hymne qu'au bord des flots chantait en son honneur
Marie, instruite du Seigneur.

On ne trouve pas sur la terre une poésie semblable à la poésie lyrique de ce cantique, et Bossuet a eu raison de dire : « Il n'y a proprement que le peuple de Dieu où la poésie soit venue par enthousiasme. » Et M. de Fontanes :

L'enthousiasme habite aux rives du Jourdain,
Au sommet du Liban, sous les berceaux d'Éden.

Voilà donc Israël délivré de la servitude; voilà les douze tribus dans le désert. Le chemin leur était ouvert au pays de Chanaan; et cependant Moïse commence déjà à les faire errer dans la solitude, avant de les y perdre pour quarante ans. C'est que le temps n'était pas encore venu, dans les desseins de Dieu, d'établir en Palestine les enfants d'Israël.

Il fallait d'abord que le législateur formât son peuple; il fallait qu'il le réhabilitât physiquement et moralement; qu'il arrachât de son cœur tout souvenir impur d'Égypte; qu'il combattît et broyât toutes ses passions indociles, dans les douleurs et les privations d'une marche aussi longue : il fallait enfin qu'il lui donnât sa loi, sa constitution, sa vie. Tout cela reposait sur un dogme. Ce peuple, grossier et rebelle, autant et plus qu'aucun autre peuple : ce n'était qu'à force de temps et de miracles que Moïse pouvait lui faire concevoir un Dieu esprit, raison, intelligence, qui agit, et auquel il faut obéir.

Toute une génération y est sacrifiée : sauf trois personnes, aucun de ceux qui ont vu les rives du Nil ne s'arrêtera sur les bords du Jourdain; le sauveur Moïse lui-même, et son frère Aaron, sont exclus de la Terre-Promise.

Il fallait encore que les Israélites se fussent habitués au courage et à la force. S'ils avaient marché sur-le-champ contre les Chananéens, et les géants terribles de la race d'Énak, nul doute qu'ils n'eussent été vaincus tout d'abord; en conséquence, ils eussent été dispersés, comme la paille qu'emporte le vent, par la conquête égyptienne. Il aurait été besoin de nouveaux miracles; et Dieu, qui en fait à chaque instant, lors même qu'il les prodigue le plus, n'en fait pas d'inutiles. Un miracle naturel, ce fut l'affaiblissement des peuples de la Palestine par les armes de Sésostris; tandis qu'un admirable secret de la Providence arrêtait les Israélites loin de ces scènes de tumulte. Ainsi l'Asie recevait son châtiment : le conquérant Rhamsès versait largement le sang, et répandait partout des erreurs et des superstitions nouvelles : mais, en même temps, les tribus, encore sans lien et sans force, n'avaient pas à redouter un choc qui les eût peut-être anéanties; et la vérité, errante avec eux, se sauvait comme eux, à travers les dangers, par la protection divine.

LE DÉSERT.

Les Hébreux sont pour longtemps dans le désert : leurs révoltes commencent. Ils avaient avec eux cette foule de petit peuple, qui les avait suivis, à leur sortie d'Égypte, et qui donnait toujours le signal du mécontentement et de la rébellion. Ces hommes, au cœur lâche, regrettaient la servitude, avec les

viandes et les légumes de Mezraïm. Et pourtant le Seigneur prodiguait pour ce peuple ingrat les plus éclatants miracles. Les affranchis s'étaient remis en marche : mais la solitude s'étendait devant eux; surtout ils souffraient beaucoup de la soif. Enfin, le troisième jour, ils arrivèrent dans un lieu qui reçut le nom de *Mara*, c'est-à-dire amertume, parce qu'on n'y trouva que de mauvaise eau. Cependant Moïse la rendit douce et agréable, en y jetant un bois d'une propriété merveilleuse, qui lui fut indiqué. Ils se reposèrent ensuite dans l'oasis d'Élim, où ils avaient trouvé douze fontaines, ombragées par soixante-dix palmiers, comme eux-mêmes étaient partagés en douze tribus, et marchaient divisés en soixante-dix bandes. En côtoyant toujours la mer, on parvint dans le désert de Sin. Les vivres manquant aux voyageurs, Dieu eut pitié d'eux, et leur envoya une de ces nuées de cailles qui passent quelquefois par la solitude. Ils n'avaient pas de pain : un aliment nouveau leur fut donné du ciel. C'était la manne, qui n'est pas cette gomme sans goût que l'on trouve encore en ces lieux; mais une nourriture pleine de douceur et de mystère, symbole expressif de cet autre pain venu des cieux pour ranimer les forces et l'espérance dans les âmes fatiguées de ce voyage qu'on nomme la vie, et soutenir la nature humaine dans sa marche militante vers la terre promise de l'éternité. Semblable, pour la forme, à la graine de coriandre, la manne avait le goût d'une farine pure, pétrie avec du miel. Elle tombait la nuit, et la terre en était couverte comme d'une gelée blanche. Il fallait la ramasser de bonne heure et tous les matins; car elle fondait au soleil, et s'altérait au bout d'un jour, excepté toutefois la veille du sabbat, où l'on avait l'ordre d'en recueillir une double ration, qui se gardait incorruptible jusqu'au soir du lendemain.

On prit la route du Sinaï, c'est-à-dire qu'on s'enfonça de plus en plus dans les solitudes de l'Arabie, en s'écartant du chemin qui menait de Ramessès au pays de Chanaan : mais il fallait suivre la colonne, qui réglait tous les mouvements de l'armée. A Raphidim, non loin de l'Horeb, le manque d'eau se fit sentir. Moïse, accablé de reproches, et même de menaces, invoqua le Seigneur, et frappa de la baguette qu'il portait à la main un rocher aride, d'où jaillit une source abondante. On montre encore aujourd'hui au voyageur, au milieu du vallon Raphidim, à une centaine de pas du mont Horeb, la pierre qui s'entr'ouvrit docilement aux ordres de Moïse, pour désaltérer tout un peuple.

Ce flot d'hommes inondant le désert était pour les tribus voisines un sujet d'inquiétude : elles craignaient de les voir se fixer trop près d'elles, et peut-être sur leur propre sol. Un parti considérable d'Amalécites harcelait les Hébreux, qui souffrirent cruellement de ces attaques répétées. Une bataille sérieuse se livra à Éphidim, dans la plaine, non loin de la roche merveilleuse de Raphidim. Josué, jeune et vaillant capitaine, qui devait un jour succéder à Moïse, fut chargé du commandement. Il remporta un triomphe longtemps disputé : sa bravoure n'y fut pas étrangère; mais le succès vint aussi des prières de Moïse, qui, durant la lutte, levait vers le ciel ses mains soutenues par Aaron et Hur. Car, bien que l'intervention de Dieu dans les choses humaines soit manifeste pour tout esprit loyal, cependant elle n'éclate jamais si vivement que parmi les jeux terribles de la guerre, où la victoire a plus d'une fois résisté au génie, et trahi les gros bataillons. Aussi Dieu s'est nommé lui-même le Dieu des armées, et tous les peuples l'ont, en quelque manière, salué de ce glorieux titre, en sus-

pendant à la voûte des temples les drapeaux conquis, et en expliquant les vicissitudes de leur fortune militaire par ce qu'ils appellent le hasard des combats. Les Israélites, vainqueurs enfin, après bien des alternatives, dressèrent, sur le lieu même, un autel au Seigneur.

Vers ce temps, Jéthro, beau-père de Moïse, qui avait appris, dans son séjour de Madian, la marche victorieuse des Hébreux, vint trouver son gendre, et lui ramena sa femme et ses deux enfants. Il donna au libérateur le conseil d'établir des princes sur le peuple, afin de se décharger ainsi de quelques-unes des fonctions laborieuses qu'il exerçait, pour se réserver seulement la direction générale des affaires. Moïse, ayant consulté Dieu, suivit les avis du prêtre de Madian, et, au-dessous des douze chefs de tribus, choisit soixante-dix des principaux d'Israël, pour commander les familles, apprécier les différends, et rendre la justice. C'était une sorte de sénat, ou d'aréopage, pour le peuple juif.

Ainsi s'établissait un commencement d'ordre et de discipline; mais rien encore n'était fait. La grande époque est arrivée, où la loi, mal gardée par la mémoire humaine, sera écrite sur des tables de pierre. Cette loi, c'est l'échelle entre le ciel et la terre, c'est l'alliance : c'est encore le fondement de la société civile et morale; c'est le lien religieux, c'est la *religion*.

LE SINAÏ.

Trois mois s'étaient écoulés depuis la sortie d'Égypte. Un jour de marche porta les voyageurs dans les vallées qui s'étendent au pied du Sinaï. Déjà le serviteur inspiré avait rassemblé les souvenirs des anciens temps, et planant au-dessus avec l'Esprit-

Saint, il avait écrit la Genèse. Déjà il avait adoré Dieu présent devant lui sur le mont Horeb. Mais Dieu ne s'est point encore révélé à Moïse comme il va le faire. On dirait que la sagesse divine réfléchit en elle-même, comme elle réfléchit avant de créer l'homme, et elle attend. Le peuple d'Israël doit être averti avec précaution : c'est que rien n'a encore égalé la grandeur du dessein que le Seigneur se propose. Une première fois il appelle Moïse sur la montagne. Un commerce intime s'établit entre le prophète et Dieu, qui daignait lui parler bouche à bouche, comme un ami à son ami. Le moment était venu de ranimer le flambeau presque éteint de la révélation primitive, de rassurer la conscience humaine, déconcertée et perdue dans la nuit de l'idolâtrie, et d'affermir solidement au milieu des siècles la pierre d'attente, où devait s'appuyer plus tard l'édifice immortel qui a nom l'Église.

Après avoir réuni les anciens, Moïse leur communiqua le plan divin; puis il dit aux Hébreux, de la part de Jéhovah : « Vous « savez ce que j'ai fait à l'Égypte, et que, comme l'aigle, je vous « ai porté sur mes ailes, en vous choisissant pour moi. Si donc « vous écoutez ma voix et gardez mon alliance, vous serez mon « peuple privilégié, bien que toute la terre m'appartienne. Vous « me serez une nation de prêtres, une race consacrée. » Tout Israël y consentit. Alors eurent lieu les préparatifs du contrat solennel qui allait intervenir entre Dieu et sa créature. Une seconde fois, le prophète monte; et, de retour vers son peuple, il lui transmet l'ordre de se purifier, et de se tenir prêt pour le troisième jour. Au pied de la montagne on traça des limites gardées par la terreur : la mort était réservée à qui les eût franchies.

Le matin du troisième jour, la foudre gronda sur le Sinaï,

qui fut enveloppé d'une nuée épaisse; des éclairs déchirèrent l'obscurité, que l'Éternel avait répandue autour de lui comme un sombre voile. Au retentissement du tonnerre un son de trompette bruyante se mêla : la terre répondit en tremblant. Effrayé, le peuple sortit de ses tentes. Toute la montagne fumait comme une fournaise : on eût dit un trône de feu, où descendait Jéhovah; sous son brûlant passage, le granit lançait des flammes.

Sinaï! Sinaï! quelle nuit pour ta cime!
Quels éclairs, sur tes flancs, éblouissent les yeux!
Les noires vapeurs de l'abîme
Roulent en plis sanglants leurs vagues dans tes cieux.

La nue enflammée,
Où ton front se perd,
Vomit la fumée,
Comme un chaume vert:
Le ciel, d'où s'échappe
Éclair sur éclair,
Et, pareil au fer
Que le marteau frappe,
Lançant coups sur coups
La nuit, la lumière,
Se voile ou s'éclaire,
S'ouvre ou se resserre,
Comme la paupière
D'un homme en courroux.

Un homme, un homme seul gravit tes flancs qui grondent.
En vain tes mille échos tonnent et se répondent;
Ses regards assurés ne se détournent pas!
Tout un peuple éperdu le regarde d'en bas:
Jusqu'aux lieux où ta cime et le ciel se confondent,
Il monte, et la tempête enveloppe ses pas!

Le nuage crève;
Son brûlant carreau
Jaillit comme un glaive
Qui sort du fourreau!
Les foudres portées
Sur ces plis mouvants,
Au hasard jetées
Par les quatre vents,
Entre elles heurtées,
Partent en tous sens,
Comme une volée
D'aiglons aguerris,
Qu'un bruit de mêlée
A soudain surpris;
Qui, battant de l'aile,
Volent pêle-mêle
Autour de leurs nids,
Et loin de leur mère,
La mort dans leur serre,
S'élancent de l'aire,
En poussant des cris!
Le cèdre s'embrase,
Crie, éclate, écrase
Sa brûlante base
Sous ses bras fumants!
La flamme en colonne
Monte, tourbillonne,
Retombe et bouillonne
En feux écumants;
La lave serpente,
Et de pente en pente
Étend son foyer;
La montagne ardente
Paraît ondoyer;

Le firmament double
Les feux dont il luit;
Tout regard se trouble,
Tout meurt ou tout fuit;
Et l'air qui s'enflamme,
Repliant la flamme
Autour du haut lieu,
Va de place en place,
Où le vent le chasse,
Semer dans l'espace
Des lambeaux de feu !

Sous ce rideau brûlant, qui le voile et l'éclaire,
Moïse a seul, vivant, osé s'ensevelir.
Quel regard sondera ce terrible mystère?
Entre l'homme et le feu que va-t-il s'accomplir?
Dissipez, vains mortels, l'effroi qui vous atterre!
C'est Jéhovah qui sort! il descend au milieu
Des tempêtes et du tonnerre!
C'est Dieu qui se choisit son peuple sur la terre;
C'est un peuple à genoux qui reconnaît son Dieu!

Au milieu des éléments ainsi bouleversés, et de la nature mêlant toutes ses voix dans un formidable concert, une voix plus haute, pénétrante, impérieuse, se fit entendre, et promulgua les volontés de Dieu, les devoirs des hommes, les lois protectrices de l'ordre et de la civilisation. Tout le peuple, tremblant, saisi d'effroi, s'était jeté la face contre terre : tout le peuple entendit la voix divine, et reconnut l'Éternel.

« Moi, Jéhovah, je suis ton Dieu, qui t'ai tiré de la terre d'Égypte, de la maison d'esclavage. Tu n'auras point d'autres dieux devant moi. Tu ne feras point d'image taillée, ni aucune ressemblance de ce qui vit dans le ciel, sur la terre, ni dans les

eaux sous la terre, pour te courber devant elles et les adorer... — Tu ne prendras pas en vain le nom de Jéhovah, ton Dieu... — Souviens-toi de sanctifier le jour du repos... — Honore ton père et ta mère, afin que tu vives longtemps sur la terre... — Tu ne tueras point. — Tu ne commettras point d'adultère. — Tu ne déroberas point. — Tu ne porteras point de faux témoignage... — Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain, ni sa femme, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni rien qui lui appartienne. » Tel est le Décalogue.

Cette loi, promulguée au fracas des éléments troublés, fut d'ailleurs munie d'une sanction redoutable, et que Moïse ne laissa point ignorer aux Hébreux. Fidèles, les citoyens et la nation entière devaient se reposer dans une douce prospérité. Des saisons favorables, un sol toujours fécond, des fruits abondants; la guerre avec gloire, la paix avec sécurité; de longs jours, les bénédictions de Dieu passant de la tête des pères sur celle des enfants : tel était le prix attaché à l'observation des préceptes divins. Au contraire, en s'écartant du sentier tracé par la loi, les individus, les familles et le peuple en masse encouraient toute sorte de maux : les chagrins domestiques, les revers de fortune, les troubles de l'âme, les calamités causées par la révolte des éléments; les discordes civiles, la guerre avec l'étranger, les défaites honteuses, et la servitude. Par dessus tout, l'homme injuste était menacé dans le plus invincible des sentiments, celui de la tendresse paternelle : la tempête des vengeances célestes, après avoir abrégé ses jours, en le frappant, devait s'étendre encore aux générations issues de lui.

A la vue de cette scène imposante et pleine de terreur, le peuple se tenait loin du Sinaï, dans un saint frémissement de respect et d'épouvante. « Parle-nous toi-même, dit-il à son chef;

« nous t'écouterons : mais que l'Éternel ne nous parle pas, « de peur que nous ne mourions. » Alors Moïse gravit la montagne, et pénétra dans l'obscurité terrible qui en couvrait la cime. Pendant quarante jours, Dieu dicta à son serviteur les stricts et sévères développements qui créaient la nationalité juive. Ce n'était pas un peuple ordinaire; c'était, selon l'expression des livres saints, un peuple sacerdotal, qu'il s'agissait de constituer, pour garder la vérité pure, au milieu des erreurs des nations. Voilà le but; et tout, en effet, dans ce divin code, découle du principe religieux et moral, qui est la vie des peuples. « Dieu lui-même, comme dit Bossuet, est le fond de cette admirable législation, qui liait la société des hommes entre eux, par la sainte société des hommes avec Dieu. » Dieu en est l'auteur; et aussi elle apparaît tout d'un coup dans sa merveilleuse unité, et avec tous ses détails, qui forment un merveilleux ensemble.

LA LOI MOSAÏQUE.

Cette législation ne s'est pas composée pièce à pièce, comme toutes les législations, à travers les temps, et avec les variations qu'ils amènent. C'est que les hommes ne sont pour rien dans sa rédaction, et que celui qui l'a donnée *est,* c'est-à-dire qu'il ne change pas. Ce grand Dieu l'a signée du sceau de ses miracles : il en garde la sanction éternelle. C'est lui-même qui récompensera la soumission, qui punira la désobéissance. La nation ne fera aucun changement à cette loi sainte : pour être heureuse, elle n'aura qu'à la suivre. Il n'est pas donné aux hommes, qui ne l'ont pas faite, de la modifier, ni de l'amender. Ce droit est réservé à celui de qui Moïse dit lui-même : « Dieu

vous suscitera, du sein de votre peuple et du milieu de vos frères, un prophète semblable à moi : écoutez-le. » Alors la vérité ne sera plus le partage d'une seule race entre les nations : le flambeau éternel sera placé au sommet de la sainte montagne, et tous seront éclairés de sa lumière. Le Décalogue restera toujours la règle immortelle, et toute la terre le reconnaîtra pour sa loi morale : mais bien des dispositions particulières au peuple hébreu seront changées par le Verbe de Dieu. Ce sera alors une loi nouvelle, moins chargée de pratiques, et plus féconde en vertus : ce ne sera plus une loi de crainte, mais une loi d'amour ; ce ne sera plus une loi nationale, mais une loi universelle.

La loi de Moïse fut une loi de crainte ; et il ne pouvait pas en être autrement, dans l'état du monde, et du peuple même que Dieu se mettait à part. Tout est contenu dans les trois livres de l'*Exode*, du *Lévitique* et des *Nombres*. Là un Dieu jaloux commande ; et cependant, dans les ordonnances qui établissent et qui règlent la société israélite, on trouve déjà une douceur inconnue à toute l'antiquité.

Tous les crimes sans doute sont sévèrement punis ; la mort est un châtiment ordinaire, mais justement appliqué. L'observation du sabbat, des trois grandes fêtes : la Pâque, la Pentecôte, la Fête des Moissons, est strictement obligatoire. Tous les préceptes venant de Dieu sont sacrés : — la mort contre celui qui viole les commandements divins, et trouble ainsi, par une double révolte, l'ordre général. — La mort contre celui qui transgresse cette loi : Tu honoreras ton père et ta mère ; — contre celui qui a frappé ou maudit l'auteur de ses jours ; — contre celui qui s'est emparé d'un homme et qui l'a vendu. — La mort contre l'homicide, contre celui qui tue un homme

libre, ou même un esclave, pourvu que l'esclave n'ait pas survécu plus de deux jours. Les supplices sont la croix, la lapidation et le feu. Le feu n'est guère employé que contre les lévites coupables; ils doivent être plus purs : c'est le privilége du châtiment.

Voici la loi du talion; elle est posée en principe : œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied, brûlure pour brûlure, plaie pour plaie, meurtrissure pour meurtrissure. C'était l'ordre des rapports équitables qu'il fallait établir entre tous. Point de pitié pour le vice : nulle part les crimes qui troublent les familles, en outrageant les mœurs, ne sont aussi sévèrement punis. Le vol, ce crime si naturel aux races arabes, qu'il y est passé en coutume; si habituel dans tout l'Orient, que la sage Égypte finit par le tolérer, le vol est réprimé par la loi de Moïse : elle prend sous sa garantie les dépôts, les prêts, tous les engagements de la bonne foi, qui ne peut pas être impunément trompée. Une parfaite équité doit régner entre tous les membres de la société humaine : aussi, point de mensonge ni de flatterie aux grands ou aux petits; la vérité à tous. Justice au pauvre comme au riche; mais pas plus de faveur, dans les jugements, au riche qu'au pauvre. Point de présents aux magistrats, qui sont appelés *dieux;* car ils tiennent la place de Dieu sur la terre.

Jusqu'ici, c'est déjà beaucoup que cette morale sévère, à laquelle le législateur réduit le peuple esclave et la multitude sans frein qu'il a tirés d'Égypte. Pour plier les Israélites à ces lois d'équité, il a besoin de se montrer inflexible, et il l'est en effet. Cependant, au milieu de cette inflexibilité, stricte, mais non cruelle, déjà la mansuétude apparaît. Dieu se déclare lui-même le protecteur de la veuve et de l'orphelin; et terrible sera sa vengeance contre quiconque opprimera leur faiblesse. Jamais il

n'est permis de faire le mal : la vengeance est toujours défendue; et si l'ennemi rencontre sur son chemin l'âne ou le bœuf égaré de son ennemi, il doit le lui ramener; s'il voit son ennemi accablé sous le faix, il doit l'aider et le secourir. La justice elle-même se laisse parfois désarmer : des autels de refuge couvriront de leur ombre l'homme qui a péché sans volonté, eût-il tué son semblable.

La pauvreté, vice et honte chez toutes les nations païennes, est relevée ici, et de touchantes recommandations sont adressées à tous en sa faveur. La loi commande la pitié : vous ne pourrez pas retenir, même en gage, plus tard que le soleil couché, le vêtement de votre prochain pauvre; car ce vêtement est nécessaire à votre prochain. Vous ne prêterez point à usure à votre frère : l'usure est coupable. Si vous avez oublié une gerbe dans votre champ, à l'époque de la moisson, laissez-la : c'est pour ceux qui n'ont point de champ. Vous ne couperez point les épis trop près; vous en laisserez dans la campagne, pour que les pauvres y puissent glaner, selon leurs besoins. Toutes ces paroles ne sont pas simplement des avis; ce sont des ordonnances.

L'esclavage, cette plaie de la société antique, est contenu, adouci : il y a plutôt chez les Juifs des serviteurs que des esclaves. La mort de l'esclave est punie par la mort; l'esclave à qui son maître a crevé un œil, est libre par ce fait : le prix de son œil sera la liberté. Nul ne peut se vendre à toujours. C'est en grande partie pour l'esclave qu'est institué le repos du septième jour, une des plus inflexibles observances de la loi. Puis vient, au bout de sept ans, l'année sabbatique : cette année rend la liberté à tout esclave; cette année-là aussi, on fait une nouvelle répartition des champs, et tout ce qu'ils produisent, la septième année, est aux pauvres. On n'a pas assez remarqué,

croyons-nous, ce caractère surprenant de bienveillance pour les pauvres et pour l'esclave. La grande année du jubilé, encore plus solennelle, revient au bout de cinquante ans.

Enfin, tandis que partout, en Asie, en Égypte, en Grèce, à Rome, l'étranger n'est pas seulement étranger, mais ennemi, la loi mosaïque, qui exclut toute coutume du dehors, fait exception en faveur de l'homme. Envers tous la compassion est de précepte : « N'affligez pas l'étranger, et rappelez-vous que vous-même vous fûtes étranger dans la terre d'Égypte. » Ainsi le malheur est placé sous la protection des souvenirs.

Telle est la loi civile et morale. Moïse, après l'avoir reçue, descendit de la montagne, et la proposa aux tribus comme le pacte de l'alliance : le pacte fut accepté par Israël, et le prophète, élevant un autel de douze pierres, et versant le sang des victimes, consacra Israël. Ainsi commença ce peuple, qui, se plaçant d'une manière spéciale sous la dépendance de l'Éternel, en fut particulièrement protégé, et prit dans l'histoire du monde une place si étonnante, et le titre réservé de *peuple de Dieu*. Moïse remonta encore au Sinaï, où, dans un ineffable entretien avec Dieu même, il écrivit alors ces prescriptions, ces ordonnances, qui, dans leur double caractère, allaient établir le culte et ses cérémonies, comme le lien de la société juive, et aussi comme le signe précurseur d'une plus vaste et plus divine société. Le Seigneur ordonne la construction du tabernacle et de l'arche, où seront déposées les tables de la loi, et d'où il fera entendre ses oracles. Tout est détaillé avec la plus minutieuse exactitude : les vases sacrés et les lampes, l'huile et l'encens, l'autel des parfums, l'autel des holocaustes, le chandelier, la table des pains de proposition, les rideaux et les voiles, le parvis et les colonnes. Viennent ensuite les indi-

cations sur les vêtements sacerdotaux et pontificaux. Le nom même des ouvriers qui doivent présider à tous ces travaux est donné par la Bible. Après le temple, les prêtres, avec les cérémonies de leur consécration. Déjà le sacrifice perpétuel d'un agneau sans tache est institué; et il durera jusqu'à cet autre sacrifice dont il est la figure. La prescription du sabbat est renouvelée : le jour du Seigneur devait être commandé, alors que le peuple déjà rebelle oubliait le Seigneur. Enfin les deux tables du témoignage ou de l'alliance, écrites du doigt de Dieu, sont remises au prophète, qui, les portant dans ses mains, descend à pas lents du Sinaï [1].

Dieu avait fait connaître à Moïse qu'Israël avait péché en son absence; et c'était seulement à la prière du juste, que cette race à la tête dure était épargnée par la justice divine. Les Hébreux avaient déjà rompu l'alliance : ils ne pouvaient pas s'habituer à ce Dieu invisible de Moïse, et, ne voyant pas reparaître son ministre, ils lui préféraient déjà les dieux visibles des nations. Ils avaient forcé le faible Aaron à leur faire un dieu d'Égypte, un veau d'or; et ils l'honoraient comme on honorait ces dieux-là, par les danses et la débauche. C'était imprudent en même temps qu'impie, au milieu de toutes ces populations du désert, dont quelques-unes les avaient déjà combattus. Quand Moïse s'avançait avec Josué, qui l'avait accompagné à moitié chemin du sommet, le pieux guerrier lui disait : « On entend dans le camp comme le cri de gens qui combattent. » Mais à cela Moïse répondait : « Ce n'est pas le cri du combat, ni les voix confuses de la mêlée; mais ce sont des voix qui chantent. » Et il continuait sa marche. Quand il vit l'idole et les jeux du peuple,

[1] Charles de Riancey.

dans son indignation, il brisa les tables de la loi, réduisit en poudre le vain simulacre de dieu qu'Israël s'était fait, puis il s'écria : « Qui est pour le Seigneur, qu'il se joigne à moi ! » Et lui-même, à la tête des fils de Lévi, des hommes de sa tribu, accourus à son appel, il tomba sur ce peuple en délire, et tua trois mille de ces rebelles, qui se roulaient au pied du veau d'or. Le reste effrayé rentra dans l'ordre; et ainsi fut comprimée la révolte qui menaçait à la fois d'interrompre les desseins de Dieu, et de livrer sans défense toute cette multitude en désordre à ses nombreux ennemis. En ces temps de mœurs neuves, et parmi des peuples encore rudes et incultes, le droit avait besoin d'appeler à son secours la force, dans son développement le plus énergique, et dans tout son appareil, afin d'intimider l'injustice, peu touchée de la sainteté du devoir et de l'autorité morale de la loi.

Après cette terrible exécution, Moïse se retira de nouveau sur le Sinaï, pendant quarante jours, afin d'y recevoir de nouvelles tables de la loi. Quand il en descendit, son visage était plein de gloire; deux rayons de lumière jaillissaient de son front. Il dut jeter un voile sur sa tête, en conversant avec les Hébreux, parce qu'ils s'effrayaient de cet éclat inaccoutumé. C'était, sous forme plus sensible, et dans des proportions plus larges, cette transfiguration qui s'accomplit dans les hommes de génie ou de foi, lorsqu'ils sortent de leur entretien intime avec quelque grande idée de patriotisme ou de religion, et qu'ils font resplendir devant les foules assemblées toute la magie d'une parole qui déborde de lumière et d'amour, et qui agite les âmes, palpitantes de terreur et d'admiration, d'enthousiasme et de dévouement[1].

[1] *Les Femmes de la Bible.*

LE VOYAGE.

Jusqu'à la fin de cette première année de l'*Exode*, les tribus ne quittèrent point les environs du Sinaï. Hommes, femmes, enfants, tous avaient apporté l'or de leurs bijoux et de leurs parures; et, le premier jour du premier mois de la deuxième année, le tabernacle fut dressé. On y plaça l'arche sainte, où reposaient les tables de la loi, et on étendit le voile devant. On apporta la table, avec les pains de proposition, les vases sacrés et les coupes; on mit le chandelier avec les lampes et l'autel d'or des parfums devant l'arche, que dérobait aux regards profanes le voile de pourpre et d'or, d'une richesse et d'un travail incomparables. Au devant encore était l'autel des holocaustes, le bassin, les vases sacrés : c'était un spectacle ravissant. Moïse, selon l'ordre qu'il en avait reçu, consacra solennellement son frère Aaron et ses enfants, Nadab, Abiu, Éléazar et Ithamar. Il les revêtit des habits sacerdotaux : le rational, l'éphod, la robe et la tunique de lin, la mitre et la ceinture. L'or, l'hyacinthe, la pourpre, l'écarlate, les pierres précieuses étincelaient sur ces vêtements : des chaînes, des anneaux d'or ajoutaient à leur splendeur. Le grand-prêtre portait sur deux pierres d'onyx les noms des douze tribus; et l'on voyait briller sur le rational ces deux mots : *Doctrine et Vérité*, tandis qu'on lisait sur une lame d'or : *La sainteté est au Seigneur*. Enfin, le tabernacle apparut dans toute sa gloire à la multitude; et l'ombre du Seigneur se reposant au-dessus, le couvrait comme une nuée pendant le jour, et l'éclairait comme une flamme pendant la nuit.

Désormais, ce fut de l'arche que le Seigneur parla à Moïse. Il avait accepté les lévites comme siens : c'était la dîme de son peuple, et ils tenaient la place des premiers-nés. Les autels ont

donc leurs ministres, et c'est la tribu de Lévi, de l'*union*, qui est vouée au Seigneur. Viennent maintenant les lois réglementaires du *Lévitique ;* ce sont toutes les lois et tous les rites pour les sacrifices, les cérémonies d'expiation, l'holocauste de chaque jour, le feu perpétuel, les offrandes, les vœux et les dîmes. Puis ce sont diverses prescriptions, peu importantes en apparence, mais qui cessent de paraître puériles, quand on pense que de leur observation dépend la santé en Orient.

Un an s'était écoulé, depuis que les Hébreux avaient quitté l'Égypte; ils avaient peine à s'éloigner de la montagne où Dieu s'était fait connaître à eux. Ils célébrèrent la Pâque, ou l'anniversaire de leur délivrance, au pied du Sinaï. Enfin, il fallut partir; mais, avant de lever leurs tentes, ils se comptèrent. Quand la trompette sacrée retentit et donne le signal, tout se lève, et six cent trois mille guerriers s'avancent, guidés par l'arche.

Dans ces marches pénibles à travers la solitude, il s'élevait de fréquents murmures parmi les enfants d'Israël; il y eut même une révolte ouverte contre Moïse, qui trouva des contradicteurs dans sa propre famille. Ce fut Marie, sa sœur, qui gagna d'abord l'esprit d'Aaron; tous deux crurent avoir à se plaindre de Séphora, femme du législateur, qui peut-être se montrait fière et exigeante, à cause du grand ministère dont Moïse était investi. Sa qualité d'étrangère rendait aussi plus irritable la jalousie de ses parents hébreux.

Quoi qu'il en soit, Marie et son frère Aaron firent remonter leurs plaintes plus haut que Séphora : « Est-ce que Moïse, dirent-ils, est le seul à qui Dieu ait parlé? Dieu ne s'est-il pas également fait entendre à nous? » Or, il n'y avait pas d'homme qui fût plus doux que l'accusé, et qui méritât mieux d'être obéi sans murmure. Du reste, Jéhovah se déclara solennellement

pour lui. Sa parole formidable retentit sur la tête des deux coupables : « S'il y a parmi vous quelque prophète, je lui apparaîtrai en vision, ou je lui parlerai en songe. Mais il en est autrement de mon serviteur Moïse, qui surpasse en fidélité tout mon peuple; car je lui parle bouche à bouche; il me voit en face, et non sous énigmes et figures. Comment donc n'avez-vous pas craint de vous élever contre lui? » A l'instant, Marie se vit frappée de la lèpre, maladie fréquente en ces siècles et en ces pays, et d'un caractère hideux et redoutable. Aaron, effrayé, vint dire à Moïse : « Je t'en prie, pardonne cette faute où nous sommes tombés insensément. » Moïse, en effet, obtint de Dieu par ses supplications la guérison de son imprudente sœur; mais elle n'en resta pas moins exclue du camp, l'espace de sept jours. La loi fixait ce temps, pour constater l'existence de la lèpre, lorsque les symptômes étaient douteux, ou pour en constater la disparition entière, après la guérison apparente.

Aux prises avec des difficultés de toute nature, en butte à des contradictions sans cesse renaissantes, le courage du libérateur fléchissait quelquefois sous le fardeau d'une entreprise si durement éprouvée, et il lui arriva un jour de souhaiter la mort. Quelle fermeté, quelle énergie surhumaine de volonté ne faut-il pas, en effet, pour rester seul, pendant quarante ans, l'âme énergique et le frein de toute une multitude pusillanime et indisciplinée, le ressort toujours tendu qui lui imprime le mouvement! Quelle force, quelle puissance, pour lui faire franchir l'abîme qui sépare son ignorance et sa faiblesse, du but sublime entrevu par le regard inspiré du croyant!

Les Israélites, ayant quitté le campement d'Hererot, s'avançaient en bon ordre, dans la direction du nord, vers la solitude de Pharan. Les tribus étaient toujours au nombre de douze. Si les

descendants de Lévi n'en formaient plus une, mais formaient comme le lien entre les autres, les enfants de Joseph, qui s'étaient accrus, étaient divisés en deux tribus. Toutes ces tribus avaient chacune un prince particulier, et marchaient par bandes et par familles, sous le commandement du chef. Au milieu du camp repose l'arche sainte : les lévites veillent à l'entour, sous les ordres d'Aaron et de ses deux enfants fidèles, Éléazar et Ithamar. Les trois familles de Lévi : Gerson, Caath et Merari, forment un triple rempart. Les fils de Gerson sont postés à l'occident, derrière le tabernacle, et gardent le tabernacle lui-même; les fils de Caath se tiennent au midi, et ont soin de l'arche, des vases et des choses sacrées ; enfin les fils de Merari surveillent et portent les objets du culte. Ces trois familles approchent plus ou moins du sanctuaire, où entrent seuls Moïse et Aaron.

La nuée qui dirigeait la marche atteignit enfin la plaine solitaire de Pharan : Ismaël y avait demeuré. Les murmures recommencèrent bientôt, et ils allaient croissant, à mesure qu'on s'éloignait du Sinaï. Alors, sur la demande du peuple, Moïse envoya douze guerriers reconnaître le pays qu'il s'agissait de conquérir. « Abordez, leur dit-il, la frontière méridionale, et, parvenus aux montagnes, voyez quelle est la nature des lieux; si les habitants sont faibles ou forts, en petit ou en grand nombre; s'ils ont des villes murées, ou sans défense ; si le sol est gras ou maigre, planté de bois, ou dépouillé d'arbres. Apportez-nous des fruits de la contrée : soyez résolus. » Les guerriers mirent quarante jours à faire leur exploration. Ils rapportèrent des grenades, des figues, et un cep de vigne chargé d'une énorme grappe de raisin. Ils vantèrent la fertilité du pays ; mais en faisant une peinture décourageante de la force des indigènes et des périls de l'entreprise. Ils avaient trouvé

une race puissante et haute de stature, « des fils d'Énak, de la race des géants, » des peuples cyclopéens, qui, plus tard, construisirent, en passant d'Asie en Europe, des monuments de leur force, sur leur chemin. La foule effrayée se plaignit amèrement de Moïse et d'Aaron : « Que ne sommes-nous morts en Égypte, et que ne mourons-nous dans ces déserts immenses, plutôt que d'entrer dans une telle région, pour y tomber sous le glaive et y laisser nos femmes et nos enfants captifs! Ne vaut-il pas mieux rebrousser chemin? Donnons-nous un chef, et retournons en Égypte. » Sur les douze envoyés, il n'y en eut que deux, Josué, fils de Nun, et Caleb, fils de Jéphoné, qui firent entendre des paroles de courage, et essayèrent d'apaiser la tempête. Mais on leur répondit par des cris séditieux, et ils se virent près d'être lapidés. Alors la voix de Jéhovah intervint : « J'en jure par moi-même! je vous traiterai selon les souhaits que je vous ai entendu faire. Vos cadavres resteront couchés dans cette solitude. Tous les hommes âgés de plus de vingt ans, qui ont murmuré contre moi, ne fouleront pas la terre promise, excepté Caleb, fils de Jéphoné, et Josué, fils de Nun. J'y conduirai vos enfants, que vous craignez de donner en proie à l'ennemi... mais ils vont errer dans la solitude et porter le poids de votre révolte, durant quarante années, jusqu'à ce que leurs pères soient éteints et consumés... » Ces menaces changèrent la colère du peuple en un grand deuil : il passa de la défiance à la présomption, et, désobéissant de nouveau, par repentir ou par bravade, il voulut forcer, les armes à la main, l'entrée du pays de Chanaan. Mais l'itinéraire était tracé par un ordre inflexible : ce que Moïse avait prédit arriva; les fils d'Israël tombèrent sous l'épée des ennemis, et furent rejetés dans le désert.

L'arrêt d'exil prononcé contre les Hébreux s'exécuta, et les tint encore trente-huit ans éloignés de la terre promise. Les vallées incultes de l'Arabie dévorèrent toute la génération maudite; soit que les Hébreux n'aient pas quitté Cadès, ni la solitude de Pharan; soit qu'ils aient traversé lentement, et par des marches irrégulières, les montagnes de Séir et de l'Idumée, pour revenir vers le bras oriental de la mer Rouge, et regagner enfin Hor et la vallée de Pétra, à la pointe méridionale du lac Asphaltite. Moïse les perdait ainsi dans la solitude, les ramenant presque toujours dans le même cercle, par mille détours; et cela, trente-huit ans durant. Il fallait une main inflexible pour dompter ce peuple opiniâtre; il fallait que la volonté du législateur fût assez dure pour briser ces fronts d'airain et les humilier. Au milieu des fatigues de toutes ces marches et contre-marches, à travers les sables du désert, plus d'une fois des murmures s'élevèrent parmi le peuple. Enfin une conspiration éclata, qui avait pour chef Coré, de la tribu de Lévi, soutenu par Dathan et Abiron. Deux cent cinquante des principaux d'Israël suivaient le parti de la révolte. Moïse, sans se déconcerter, donna rendez-vous aux conjurés pour le lendemain, à la porte de leurs tentes. Là, il avertit la foule de s'éloigner d'eux et de leur famille, annonçant d'une voix solennelle qu'ils allaient périr d'un genre de mort inouï. A l'instant, le sol se déchira sous leurs pieds; ils furent engloutis, et une flamme vengeresse enveloppa et fit périr leurs partisans.

DERNIÈRES ÉPREUVES.

Malgré tant de prodiges opérés en sa faveur, et par ses mains, l'hésitation entra un jour dans l'âme de Moïse, lassé de

l'ingratitude et des reproches des Hébreux. Près de Cadès, il leur arriva de manquer d'eau : « Parle à la pierre, devant eux, dit la voix de Jéhovah, et elle donnera des eaux vives. » Au lieu de commander à la roche, Moïse la frappa deux fois de sa baguette, avec inquiétude et défiance; et cette faiblesse fut partagée par Aaron. La voix d'en haut étendit alors aux deux chefs l'anathème porté contre le peuple; et ils furent condamnés à finir aussi leurs jours dans le désert, sur le seuil de la terre si longtemps et si vivement espérée.

Enfin les Hébreux quittèrent Cadès, et se rapprochèrent de l'Idumée, dont les habitants refusèrent aux fils du supplantateur Jacob le passage sur leurs terres. Après avoir traversé la vallée qu'on nomme aujourd'hui Ouadi-Araba, ils établirent leur camp au pied du mont Hor, près d'une source abondante. Moïse reçut l'ordre de gravir le roc escarpé, avec Aaron et Éléazar, fils d'Aaron, à la vue de tout le peuple : ils y allèrent. Aaron fut dépouillé des insignes du sacerdoce, qui passèrent à son fils Éléazar, puis il expira sur la cime de la montagne. La nation donna des larmes sincères à ce trépas : car, encore qu'elle se répandît souvent en murmures contre ses chefs, dans les circonstances difficiles, elle ne laissait pas d'apprécier leurs qualités supérieures, et de leur payer quelquefois un juste tribut d'admiration respectueuse et de profond amour.

Enfin l'épreuve infligée aux Hébreux touchait à son terme : ils allaient entrer dans le repos; mais non pas sans ce suprême et pénible effort qui détermine les grands résultats. En approchant du but, les difficultés devenaient plus terribles : les nations assises aux portes de la terre de Chanaan se levèrent en armes pour fermer le passage. Les Israélites, vaincus par les Chananéens du midi, en triomphèrent à Horma, qui veut dire ana-

thème; parce que là commençait à s'accomplir l'anathème porté contre ces peuples criminels. Mais s'étant laissés aller à de nouveaux murmures contre leur libérateur, le Seigneur envoya contre eux des serpents, dont la brûlante morsure causait la mort, au milieu des plus cruelles tortures. Moïse, touché de leur repentir, intercéda pour eux, et, sur l'ordre de Dieu, il exposa à leurs yeux un serpent d'airain. Quiconque le regardait était guéri à l'instant, non par la vertu de ce vain simulacre, mais par la puissance du Sauveur des hommes : ce serpent étant, selon l'explication de Jésus-Christ même, une image de la vertu salutaire de la croix.

Les Israélites, châtiés et repentants, poursuivirent leur marche, et taillèrent en pièces successivement les Amorrhéens et les hommes de Basan, que Dieu livra entre leurs mains. Le roi de Moab s'entendit avec le roi de Madian, son voisin, pour organiser la résistance. Ils mandèrent un devin célèbre de la contrée, nommé Balaam, afin qu'il arrêtât les conquérants par ses malédictions. Balaam arriva dans le camp des Moabites : mais ses paroles se retournèrent contre la mission qu'on lui avait donnée. Trois fois, tombèrent de ses lèvres, au lieu d'imprécations funestes, des accents d'admiration et des prophéties glorieuses pour les Hébreux. Apercevant, du haut d'une montagne, l'ordre militaire des tribus, et obéissant à une impulsion irrésistible, il annonça que ce peuple nouveau s'étendrait comme un torrent; qu'une étoile splendide sortirait de Jacob; qu'un rejeton d'Israël frapperait les chefs de Moab, soumettrait la postérité de Seth, et tiendrait l'Idumée sous son empire : « Combien sont magnifiques tes pavillons, ô Jacob! et tes tentes, ô Israël! On dirait des vallées ombragées d'arbres, des jardins arrosés d'eaux courantes, des tabernacles dressés par

Dieu lui-même, des cèdres plantés au bord des eaux.... Ils dévoreront leurs ennemis, et leur broieront les os, et les perceront de flèches. Israël se repose, et dort comme un lion et comme une lionne qu'on n'ose pas réveiller. Qui te bénira sera béni; qui te maudira sera maudit. »

Les Moabites s'étaient retirés pleins de terreur. Mais les Israélites demeuraient encore dans les villes des Amorrhéens, et le contact de la race de Chanaan leur était funeste. Le culte du Bel-Phégor remplaça le culte du Seigneur; les filles de Moab entraînèrent les nouveaux venus dans la corruption. Il ne fallut rien moins que l'exemple terrible donné par Phinéès, dans le transport d'un saint zèle, joint à l'effroyable châtiment qui coûta la vie à plus de vingt mille coupables, pour arrêter les progrès du mal. En même temps l'arrêt des Madianites est porté; ils sont exterminés, parce qu'ils ont voulu séduire Israël. Un nouveau dénombrement, fait par Moïse et Éléazar, le long du Jourdain, dans la plaine de Moab, vis-à-vis de Jéricho, donna six cent un mille six cent trente combattants, sans compter vingt-trois mille lévites.

Les quarante ans d'exil étaient enfin passés. Gad, Ruben, et une partie de la tribu de Manassé avaient reçu leur part, du côté du Jourdain, et ils y établissaient leurs familles et leurs troupeaux. Leurs guerriers cependant devaient marcher avec leurs frères, jusqu'à ce que chacun fût mis en possession. La conquête allait s'ouvrir. Pendant les voyages du désert, de grands événements s'étaient accomplis. Le glorieux *Rhamsès* (*le grand impétueux*), Sésostris, avait déjà sur son chemin courbé cette race terrible des Énakims, des géants, qui inspirèrent tant de terreur aux premiers espions de Moïse. Abraham avait trouvé dans ce pays onze peuples descendants de Chanaan : ils étaient

alors réduits à sept, divisés en trente-six petits royaumes. Les principaux étaients les Chananéens, anciennement Sidoniens, les Jébuséens, les Amorrhéens et les Phéréséens. Ceux-là, plongés dans une extrême corruption, renouvelaient, non loin des lieux où avaient été Sodome et Gomorrhe, les abominations qui avaient attiré sur ces villes leur terrible châtiment. Ils eurent aussi le leur, quand la mesure fut comblée. Cette fois, ce n'était pas le feu du ciel, c'était l'épée de son peuple, que le Seigneur employait ; et cette épée faucha largement dans les plaines de la Terre-Promise.

Le décret éternel s'accomplira, et la postérité d'Abraham viendra s'établir dans l'héritage du patriarche. Déjà Moïse indique les limites qui borneront son empire : au midi est le désert de Sin, qui va à l'est jusqu'à la mer Morte; à l'occident, c'est la Méditerranée; au nord, le territoire s'étend jusqu'au Liban, et de là jusqu'à Émath ; à l'orient, il se prolonge jusqu'à la mer de Genezareth et au Jourdain. C'est là le pays que neuf tribus, et la demi-tribu de Manassé se partageront. Quant aux deux autres, celles de Gad et de Ruben, et la moitié des enfants de Manassé, elles sont établies au delà du fleuve. Les lévites n'auront aucun lot séparé : ils posséderont des pâturages et des villes, au milieu de leurs frères qu'ils unissent : parmi leurs villes, ils auront des lieux de refuge, dont trois devront être situés à l'orient du Jourdain; là viendront chercher asile, auprès du grand-prêtre, les coupables involontaires. C'est encore un fait merveilleux, que cette délimitation, que le législateur impose à une conquête à laquelle il ne présidera pas. Ce qui est plus merveilleux, c'est que le peuple n'est pas sorti de ce cercle où il était enfermé : la terre elle-même était juive.

Moïse, qui n'a pas caché la seule faute qu'il ait commise,

— un moment de doute, — savait que cette faute lui fermait l'entrée de Chanaan, et il sentait approcher le terme de sa carrière. « Tu vas gravir la montagne de Nébo, lui dit Jéhovah; tu jetteras les yeux sur le pays que je destine aux fils d'Israël, et puis tu iras rejoindre ton peuple dans la mort, comme Aaron y est allé; parce que vous m'avez offensé près de Cadès, au désert de Sin, aux eaux de contradiction. » Moïse pria pour que l'interdiction fût levée; il eût aimé voir les rives du Jourdain, les riches collines et les fertiles vallées de Chanaan, et le Liban couronné de ses cèdres immortels. Mais Dieu fut inflexible et lui désigna un successeur, en la personne de Josué : « Prends le fils de Nun, ce guerrier plein de sagesse, et impose-lui les mains devant le grand-prêtre Éléazar, et devant tout le peuple; trace-lui sa route, et revêts-le des marques du pouvoir, et que l'assemblée lui obéisse... » Le prophète fit connaître ce décret aux Hébreux; il leur présenta publiquement Josué comme leur chef futur, et, dès lors, l'investit d'une portion de l'autorité souveraine. C'est son honneur, d'avoir clos sa carrière ainsi qu'il l'avait parcourue, avec le plus entier désintéressement. Le choix de Dieu fut sa règle invariable; jamais rien ne l'en détourna.

CANTIQUE DE MOÏSE.

Cependant le vieux prophète ramassa toutes ses forces, pour terminer utilement ses travaux de quarante années, et remettre la garde de son œuvre, déjà si puissante par elle-même, aux pensées et aux sentiments les plus capables de dominer l'âme d'un peuple et de lui faire une grande destinée. En présence de la foule, il évoqua les souvenirs du passé, étendit sur l'avenir son regard pénétrant, et prononça d'une voix éloquente et ter-

rible des promesses et des menaces qui, plus tard, furent reconnues pour des arrêts placés par Dieu lui-même sur les lèvres de son confident inspiré. « Si tu restes docile aux préceptes de la loi, dit-il à Israël, tu seras comblé de bénédictions. Mais si tu n'écoutes pas la voix de Dieu, les malédictions s'appesantiront sur toi.... Il t'enverra l'ennemi pour te réduire à la faim, à la soif, à la nudité, à l'extrême misère, et pour abaisser ta tête sous un joug qui t'écrasera. D'une contrée lointaine, du bout de la terre, une nation dont tu n'entends pas la langue fondra sur toi, comme un aigle au vol impétueux : nation orgueilleuse et dure, qui n'aura ni respect pour tes vieillards, ni pitié pour tes petits enfants. Elle dévorera le fruit de tes travaux; elle mettra tes villes en cendres, et fera tomber ces murs élevés et forts où gisait ta confiance. Tu seras dispersé sur toute la face de la terre, captif et prosterné devant des dieux nouveaux, des dieux de bois et de pierre inconnus à tes ancêtres. Tu n'auras de repos nulle part, et ne trouveras pas même où poser la plante de tes pieds. Sous la main de Dieu, ton cœur sera plein d'épouvante, ton œil desséché, ton âme déchirée d'angoisses, ta vie comme en suspens. Tremblant nuit et jour, incertain de ton existence, tu diras, le matin : Verrai-je le soir? Et le soir : Verrai-je le matin? tant il y aura de crainte dans ton âme et de choses terribles autour de toi! »

Dans ce moment solennel, Moïse fit renouveler par les Hébreux le serment de fidélité fait à l'Éternel : il prescrivit aux prêtres de lire publiquement la loi tous les sept ans, à la fête des Tabernacles; et il prononça ce cantique célèbre, que tout Israël devait retenir dans sa mémoire, et répéter comme un récit abrégé des merveilles et des bienfaits de la Providence :

« Cieux, écoutez ma voix! terre, faites silence!
Au Sauveur d'Israël j'ai mis mon espérance.

. . . .

Tout ce qu'il fait est bien, tout ce qu'il veut est juste.
Fidèle observateur de sa parole auguste,
Il tient ce qu'il promet : faisons ce qu'il prescrit.

. . . .

De lâches révoltés ont armé sa colère:
Ils furent ses enfants, mais il n'est plus leur père.

Peuple ingrat, peuple vain, sans raison, sans vertu,
Pense donc au néant d'où sa voix te fit naître:
Méconnais-tu ton Dieu, ton protecteur, ton maître?
Sans lui, sans ses bienfaits, parle, que serais-tu?

Parcours l'ordre des ans, des siècles et des âges;
Compte de ses bontés les nombreux témoignages:
Ou si de ta mémoire ils étaient effacés,
Appelle tes aïeux, interroge leur cendre;
Du séjour de la mort leur voix se fait entendre:
« Qu'ignorés de toi seul, partout ils sont tracés. »

. . . .

Israël qu'il aimait, Israël qui le brave,
Dans les plaines du Nil n'était qu'un peuple esclave.

. . . .

Ses yeux l'ont rencontré sur des sables arides,
Dans de vastes déserts. . . . .

Dans une affreuse solitude
Quels tendres soins à le former!
Quelle attentive inquiétude
A le conduire, à l'animer!
Telle une aigle active, intrépide,
Pour instruire un aiglon timide,

A sa faiblesse offre un appui,
Lui sert de guide et de modèle,
Tantôt le porte sur son aile,
Tantôt voltige autour de lui. »

« Il l'a fait passer par dessus les montagnes. Il lui a donné le produit d'un sol fertile; il a tiré pour lui du miel de la pierre même, et de l'huile des plus durs rochers. Il l'a nourri du beurre des troupeaux, du lait des brebis, de la chair tendre et savoureuse des moutons de Basan, de la fleur du froment choisi, et du sang généreux de la grappe.

« Mais ce peuple aimé s'est à peine vu engraissé, qu'il s'est fait récalcitrant; à peine rassasié et nageant dans l'abondance, qu'il a délaissé son Créateur, méprisé Dieu son salut. Ils l'ont provoqué en adorant des dieux étrangers; ils ont éveillé sa colère par des abominations, en sacrifiant à de vaines idoles, à des dieux ignorés, nouveaux, venus depuis peu, et qui ne furent point révérés de leurs aïeux. Ah! tu as déserté Dieu qui t'a fait, tu as oublié le Seigneur qui t'a donné la vie!

« Jéhovah les a regardés avec indignation; ses fils et ses filles l'ont irrité. Et il a dit : Je leur cacherai ma force, et nous verrons quelle sera leur fin : c'est une race corrompue, ce sont des enfants ingrats. Ils ont excité ma jalousie, en adorant ce qui n'est pas Dieu, et m'ont irrité par leurs vaines idoles : moi, j'exciterai leur jalousie, en adoptant un autre peuple, et les irriterai, en leur préférant quelque nation insensée. Le feu de ma colère s'est allumé :

Je leur ai préparé ces fournaises brûlantes,
Ces épais tourbillons de flammes dévorantes,
Que la terre entretient dans ses flancs embrasés,

Et qui, sortis enfin de leur prison profonde,
Consumeront un jour les ruines du monde
Dans les gouffres de feu que ma haine a creusés.

Par la faim desséchés, ils deviendront la proie
De serpents monstrueux. . . . .
. . . .
J'ai promis pour pâture à l'oiseau de carnage
Leurs corps défigurés, dont la bête sauvage
Aura meurtri les chairs et brisé tous les os.

De féroces vainqueurs égorgeront leurs femmes,
Leurs filles, leurs vieillards et leurs tendres enfants.
. . . .
Où sont-ils? quel asile est ouvert à ces traîtres?
Je retire la foi promise à leurs ancêtres,
Et j'efface leur nom du livre des vivants.

Mais ma gloire suspend l'effet de ma justice :
Ma vengeance perdrait le fruit de leur supplice;
Bientôt leurs ennemis, et plus fiers et plus vains,
Diraient que ma victoire est l'œuvre de leurs mains.

« Nation sans conseil et sans prudence! Ah! s'ils étaient sages et intelligents! s'ils songeaient à l'avenir!

Eh! quel autre que Dieu, peuple au cœur indocile,
Devant un seul guerrier en a fait fuir dix mille?
Quel autre a protégé nos coupables tribus?

« Toutes ces choses me sont connues, dit l'Éternel; je les garde dans ma mémoire. La vengeance est à moi, et je l'exercerai en son temps; leur pied chancellera. Le jour de leur ruine approche. »

Toutefois Jéhovah tempérera sa sévérité; il aura compassion de ses serviteurs, quand il verra leur force évanouie, leur espoir tombé, leur multitude réduite.

Le Seigneur attendri rassemble enfin les restes
De ce peuple expirant qu'il veut encor sauver.
. . . .
Où sont ces dieux, nourris du sang de vos victimes,
Ces dieux que vous couvrez d'un nuage d'encens?
Que font sur vos autels ces bustes impuissants?
. . . .
J'ôte et je rends le jour; je frappe et je guéris.
Je suis le Dieu vivant; j'en jure par moi-même!
Les barbares tyrans du seul peuple que j'aime
Sont jugés à leur tour et vont subir leur sort.
. . . .
Plus brillant que l'éclair qui partage la nue,
Mon glaive est dans la main des anges de la mort.

Je verrai dans leurs chairs mes flèches se plonger;
Je verrai leurs débris couvrir la terre entière,
Leurs têtes à mes pieds rouler dans la poussière,
Et dans des flots de sang leurs cadavres nager.
Tremblez, prosternez-vous, nations étrangères;
Et vous, chefs d'Israël, conducteurs de vos frères,
Au Dieu qui vous défend restez toujours unis:
Juste dispensateur des biens et des disgrâces,
Fidèle en ses traités, fidèle en ses menaces,
Il venge ses enfants quand il les a punis. »

Après cet hymne pompeux, Moïse bénit toutes les tribus rassemblées, et leur fit de touchants adieux. Puis il franchit la montagne de Nébo, peu distante du Jourdain.

Le soleil prolongeait sur la cime des tentes
Ces obliques rayons, ces flammes éclatantes,

Ces larges traces d'or qu'il laisse dans les airs,
Lorsqu'en un lit de sable il se couche aux déserts:
La pourpre et l'or semblaient revêtir la campagne.
Du stérile Nébo gravissant la montagne,
Moïse, homme de Dieu, s'arrête, et, sans orgueil,
Sur le vaste horizon promène un long coup d'œil.
Il voit d'abord Phasga, que des figuiers entourent;
Puis, au delà des monts que ses regards parcourent,
S'étend tout Galaad, Éphraïm, Manassé,
Dont le pays fertile à sa droite est placé;
Vers le midi, Juda, grand et stérile, étale
Ses sables où s'endort la mer occidentale;
Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli,
Couronné d'oliviers, se montre Nephtali;
Dans des plaines de fleurs, magnifiques et calmes,
Jéricho s'aperçoit, c'est la ville des palmes;
Et, prolongeant ses bois, des plaines de Phogor
Le lentisque touffu s'étend jusqu'à Ségor.
Il voit tout Chanaan, et la terre promise,
Où sa tombe, il le sait, ne sera point admise.
Il voit; sur les Hébreux étend sa grande main,
Puis vers le haut du mont il reprend son chemin.

Or, des champs de Moab, couvrant la vaste enceinte,
Pressés au large pied de la montagne sainte,
Les enfants d'Israël s'agitaient au vallon,
Comme les blés épais qu'agite l'aquilon.
Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables
Et balance sa perle au sommet des érables,
Prophète centenaire, environné d'honneur,
Moïse était parti pour trouver le Seigneur.
On le suivait des yeux, aux flammes de sa tête,
Et, lorsque du grand mont il atteignit le faîte,
Lorsque son front perça le nuage de Dieu,
Qui couronnait d'éclairs la cime du haut lieu,

L'encens brûla partout sur les autels de pierre ;
Et six cent mille Hébreux, courbés dans la poussière ,
A l'ombre du parfum par le soleil doré,
Chantèrent d'une voix le cantique sacré ;
Et les fils de Lévi, s'élevant sur la foule,
Tels qu'un bois de cyprès sur le sable qui roule ,
Du peuple avec la harpe accompagnant les voix,
Dirigeaient vers le ciel l'hymne du Roi des rois.

Et, debout devant Dieu, Moïse ayant pris place ,
Dans le nuage obscur lui parlait face à face.

Il disait au Seigneur : « Ne finirai-je pas?
Où voulez-vous encor que je porte mes pas?
Je vivrai donc toujours puissant et solitaire ?
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!
— Que vous ai-je donc fait pour être votre élu?
J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu:
Voilà que son pied touche à la terre promise;
De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise,
Au coursier d'Israël qu'il attache le frein :
Je lui lègue mon livre et la verge d'airain.

Hélas! du mont Horeb jusques au mont Nébo,
Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau!
Seigneur, vous m'avez fait sage parmi les sages :
Mon doigt, du peuple errant a guidé les passages;
J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois;
L'avenir à genoux adorera mes lois.
Des tombes des humains j'ouvre la plus antique ;
La mort trouve à ma voix une voix prophétique;
Je suis très-grand : mes pieds sont sur les nations;
Ma main fait et défait les générations.
— Hélas! je suis, Seigneur, puissant et solitaire;
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!

Hélas! je sais aussi tous les secrets des cieux,
Et vous m'avez prêté la force de vos yeux.
Je commande à la nuit de déchirer ses voiles;
Ma bouche par leur nom a compté les étoiles,
Et, dès qu'au firmament mon geste l'appela,
Chacune s'est hâtée en disant : Me voilà.
J'impose mes deux mains sur le front des nuages,
Pour tarir dans leurs flancs la source des orages;
J'engloutis les cités sous les sables mouvants;
Je renverse les monts sous les ailes des vents;
Mon pied infatigable est plus fort que l'espace;
Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe,
Et la voix de la mer se tait devant ma voix.
Lorsque mon peuple souffre, ou qu'il lui faut des lois,
J'élève mes regards, votre esprit me visite :
La terre alors chancelle, et le soleil hésite;
Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux.
— Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux!
Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir;
Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.
M'enveloppant alors de la colonne noire,
J'ai marché devant vous, triste et seul dans ma gloire,
Et j'ai dit dans mon cœur : Que vouloir à présent?
. . . .
Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche;
L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche :
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
— O Seigneur! j'ai vécu puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Or, le peuple attendait, et, craignant son courroux,

Priait sans regarder le mont du Dieu jaloux;
Car, s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage
Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage,
Et le feu des éclairs aveuglant les regards,
Enchaînait tous les fronts courbés de toutes parts.

Bientôt le haut du mont reparut sans Moïse!...
Il fut pleuré. — Marchant vers la terre promise,
Josué s'avançait, pensif et pâlissant;
Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant.

Tel est, embelli par le poëte, le récit de la mort de Moïse, qui, pour les faits du moins, s'écarte peu de celui des saints livres. Arrivé au sommet du Nébo, le divin prophète promena ses regards sur la vaste étendue du pays où sa nation allait enfin se fixer : des plaines de Jéricho, la ville aux palmiers verdoyants, jusqu'à la mer occidentale, qui fuyait dans un horizon lointain, et des montagnes de l'Idumée, sur les confins de l'Égypte, jusqu'aux cimes bleues du Liban, qui s'effaçaient dans les profondeurs du ciel. Il s'éteignit ensuite, à l'âge de cent vingt ans. On le pleura pendant trente jours. Nul ne sut jamais où dort sa cendre, mais le monde entier connaît son nom.

PORTRAIT DE MOÏSE.

Il ne s'éleva plus en Israël, dit l'historien sacré, aucun prophète tel que Moïse, qui ait reçu face à face les communications de l'Éternel, ni qui ait agi avec un bras aussi puissant, et opéré d'aussi étonnantes choses. Quel homme, en effet, parvint à la hauteur de Moïse : poëte, chef d'armée, législateur, moraliste, historien et prophète? L'antiquité profane eut des hommes qui furent quelque chose de tout cela; mais lequel d'entre eux réu-

nit ces qualités diverses, ou même en fit paraître quelqu'une avec un aussi pur éclat? Les poëtes de l'antiquité profane n'ont écrit que des fictions; les pas de ses conquérants ont disparu sous la poussière des empires écroulés ; sa morale fait souvent rougir ; son histoire s'est trouvée en retard; ses oracles étaient des calculs de bas intérêt ou de politique ; ses législateurs, élevés au pouvoir par le cours des événements, et dictant leur code à des hommes déjà rassemblés en nation, à des concitoyens bienveillants et soumis, à des guerriers dont ils flattaient les instincts belliqueux, ses législateurs n'ont rien pu créer qui se tînt debout sous le poids de quelques siècles : le temps a tout dévoré, en passant.

Moïse, au contraire, dut arracher d'abord les Hébreux à eux-mêmes et les conquérir homme par homme, avant d'en faire un peuple et de leur donner des lois : il comprit et domina leur génie particulier, et, au moyen d'une discipline tutélaire et énergique, il le fit servir à ses grandes conceptions, sans l'user ou l'altérer. Une portion de son œuvre nous reste dans les débris de la nation juive ; et cette œuvre subsiste, au moins dans ce qu'elle a d'essentiel et de possible encore, telle que Moïse l'a faite : le peuple d'Israël, depuis longtemps sans patrie, sans gouvernement, sans magistrature, sans pontificat, mais fidèle à ses lois et à ses dogmes religieux, révère Moïse, adore Jéhovah, et attend le Messie annoncé dans les livres écrits par son fondateur. On dirait un peuple de granit, sculpté par une main qui n'eut pas d'égale, et posé par elle à l'entrée des âges, comme ces sphinx de la vieille Égypte, qui dorment sur le seuil des déserts. Immobile, au milieu des générations que la vie fait rouler autour de lui, comme des flots de sable chassés par le vent, il leur présente les livres sacrés où se trouve l'ex-

plication de la destinée humaine. Mais le mystère qu'il leur enseigne, il a cessé de le comprendre; tandis que les générations voyageuses marchent, le regard avidement fixé sur l'avenir, il reste immobile, les pieds repliés sous sa poitrine, le visage énigmatique, et les yeux couverts d'un bandeau mystérieux.

Telle est l'œuvre de Moïse : rien d'aussi considérable ne nous est venu des temps antérieurs à Jésus-Christ ; en sorte que, s'il n'était l'un des plus illustres prophètes dont l'âme ait tressailli sous le souffle de la sagesse incréée, Moïse serait le plus éminent de tous les législateurs et de tous les philosophes qui ont guidé la marche difficile de l'humanité à travers les siècles. Nul pied d'homme n'a laissé sur terre d'aussi profonds ni d'aussi durables vestiges.

Aussi, sa haute figure, en même temps qu'elle domine l'histoire religieuse du vieux monde, projette jusque sur les âges chrétiens une ombre puissante et admirée. Lorsque la cime du Thabor s'illumina, dans la Transfiguration, Moïse apparut avec Élie auprès du Fils de l'homme glorifié, comme pour reconnaître et saluer la continuation de son œuvre agrandie, et tendre la main, en signe de parenté, à la doctrine évangélique et aux âmes qu'elle allait conquérir. Cette généalogie est, en effet, établie et proclamée par la religion, comme un point fondamental; et tous les fidèles ont fait à Moïse une place illustre dans leur mémoire et leur respect. L'art chrétien s'est emparé de sa vie entière, pour la peindre, la sculpter, l'écrire en caractères impérissables.

Mais le nom de Moïse n'a pas inspiré d'œuvre plus célèbre que la statue destinée par Michel-Ange au tombeau de Jules II : rien de semblable ne nous fut légué par le ciseau des anciens; rien de supérieur n'est encore sorti du ciseau des modernes.

C'est bien une création de ce rude et fier génie, qui, attaquant le marbre avec une fougue despotique, en faisait jaillir, sous des lignes audacieusement tourmentées, le mouvement, la vie, la respiration, un monde entier d'idées et de sentiments pleins d'énergie et d'élévation. Cet œil, creusé et comme recueilli au fond d'une orbite osseuse, dans une attitude méditative; ces plis réguliers, qui, sans troubler la sérénité du front, s'abaissent vers les sourcils et leur donnent plus de saillie, comme si la pensée s'y rendait, pour élargir le piédestal où elle est assise, et la volonté, pour accuser toute sa puissance, qu'elle semble condenser par un suprême effort; ces tempes ouvertes et relevées, comme pour dilater la carrière où se meut l'esprit, et faire fuir les bornes posées à son activité; cette bouche aux contours doux et fermes, parce qu'elle a coutume de ne prononcer que des commandements dignes de respect; cet éclat de physionomie, cette majesté surhumaine : c'est bien Moïse, poëte et prophète, fondateur d'un peuple, parlant en maître à la nature domptée, et descendant du Sinaï, le regard chargé des secrets du ciel, le visage touché d'un rayon de gloire divine, et tout enveloppé de splendeur[1].

[1] *Les Femmes de la Bible.*

RUTH ET NOÉMI.

Au temps où les Israélites étaient gouvernés par des juges, environ cent vingt ans après Josué, probablement sous la judicature d'Aod, petit-fils de Jemini, un des chefs de la tribu de Benjamin, une famine désola le pays de Juda. Il faut croire que le fléau était général, puisqu'il n'épargna pas même cette ville, qui avait emprunté son nom à la fertilité de son sol; car Bethléem veut dire *maison du pain*. Dieu, qui se plaît à mettre dans les choses matérielles un présage et un emblème des choses mystérieuses et spirituelles, avait permis sans doute que Bethléem fût appelée ainsi, parce que là devait naître un jour, selon la chair, celui dont la doctrine est le véritable aliment de l'homme, le pain des intelligences. Quoi qu'il en soit de ces rapports mystérieux, un habitant de Bethléem, nommé Élimélech, fut contraint par la disette de se réfugier en la terre de Moab, avec sa femme Noémi et ses deux fils. Il mourut peu de temps après; ses fils épousèrent des femmes moabites, dont l'une se nommait Ruth, et l'autre Orpha. Au bout de dix ans de séjour dans cette région étrangère, les deux fils suivirent leur père au tombeau, sans laisser de postérité[1].

[1] Nous croyons faire plaisir au lecteur en reproduisant ici en entier le petit poëme de Florian, qui, sans égaler le texte sacré, a su rendre avec assez de bonheur le charme et la naïveté de cette ravissante idylle biblique.

Lorsqu'autrefois un juge, au nom de l'Éternel,
Gouvernait dans Maspha les tribus d'Israël,
Du coupable Juda Dieu permit la ruine.
Des murs de Bethléem, chassés par la famine,
Noémi, son époux, deux fils de leur amour,
Dans les champs de Moab vont fixer leur séjour.
Bientôt de Noémi les fils n'ont plus de père :
Chacun d'eux prit pour femme une jeune étrangère ;
Et la mort les frappa.

Est-ce le chagrin de l'exil qui emporta les deux fils de Noémi? car, comme le disait un proscrit, il est dur de manger le pain d'autrui, et de monter l'escalier d'une maison étrangère. Ou bien leur mort prématurée fut-elle, comme l'ont pensé quelques-uns, la juste punition de leurs alliances interdites? Car Moïse avait positivement exclu les Moabites de la société d'Israël; et l'esprit comme la lettre de la loi réprouvait ces mariages périlleux, où le fidèle se pervertissait plus souvent qu'il ne ramenait l'idolâtre.

Privée de son mari et de ses enfants, la triste Noémi résolut de retourner en sa patrie avec Ruth et Orpha : car elle avait appris que Dieu venait de jeter sur son peuple un regard favorable, et de faire cesser la famine. Ses belles-filles la suivirent d'abord ; mais voyant qu'elle ne pourrait les soulager, et que leur affliction s'ajouterait à la sienne, Noémi les pressa de retourner auprès de leur mère et du tombeau de leurs époux. Puis elle embrassa tendrement Ruth et Orpha, qui éclatèrent en sanglots et répondirent : « Nous irons avec vous vers votre peuple. » Cependant, comme Noémi insistait, Orpha donna un dernier baiser à sa belle-mère, et reprit la route de Moab. Mais Ruth, douce et affectueuse, s'attacha à Noémi sans vouloir la

quitter. « En quelque lieu que vous alliez, dit-elle, j'irai ; partout où vous demeurerez, je demeurerai aussi. Votre peuple sera mon peuple, et votre Dieu sera mon Dieu. La terre où vous mourrez me verra mourir, et j'y veux avoir ma sépulture. Que Dieu me traite dans toute sa rigueur, si je me sépare de vous autrement que par la mort. » C'est ainsi que Ruth reportait toute la tendresse de son dévouement sur celle dont le fils lui avait été cher. Dans les âmes nobles et délicates, l'infortune ne brise pas les liens formés par la nature ou par la libre affection ; elle les resserre et les consacre.

. . . . . . La triste Noémi,
Sans époux, sans enfants, chez un peuple ennemi,
Tourne ses yeux en pleurs vers sa chère patrie,
Et prononce en partant, d'une voix attendrie,
Ces mots qu'elle adressait aux veuves de ses fils :
« Ruth, Orpha, c'en est fait, mes beaux jours sont finis ;
« Je retourne en Juda, mourir où je suis née.
« Mon Dieu n'a pas voulu bénir votre hyménée :
« Que mon Dieu soit béni ! je vous rends votre foi ;
« Puissiez-vous être un jour plus heureuses que moi !
« Votre bonheur rendrait ma peine moins amère.
« Adieu ! n'oubliez pas que je fus votre mère. »
Elle les presse alors sur son cœur palpitant.
Orpha baisse les yeux, et pleure en la quittant ;
Ruth demeure avec elle : « Ah ! laissez-moi vous suivre.
« Partout où vous irez Ruth près de vous doit vivre.
« N'êtes-vous pas ma mère en tout temps, en tout lieu ?
« Votre peuple est mon peuple, et votre Dieu mon Dieu.
« La terre où vous mourrez verra finir ma vie ;
« Ruth dans votre tombeau veut être ensevelie :
« Jusque-là, vous servir sera mes plus doux soins ;
« Nous souffrirons ensemble, et nous souffrirons moins. »

Elle dit. C'est en vain que Noémi la presse
De ne point se charger de sa triste vieillesse;
Ruth, toujours si docile à son moindre désir,
Pour la première fois refuse d'obéir:
Sa main de Noémi saisit la main tremblante;
Elle guide et soutient sa marche défaillante,
Lui sourit, l'encourage, et, quittant ces climats,
De l'antique Jacob va chercher les États.

En voyant une si ferme résolution, Noémi cessa d'éprouver plus longtemps sa fidèle Ruth, et elles s'acheminèrent ensemble vers Bethléem. Il leur fallait marcher au moins quatre jours dans cette large vallée où dort le lac Asphaltite, entre deux chaînes de montagnes qui s'étendent du septentrion au midi, et dont la cime se cache dans un ciel profond et sans nuages : car Ruth habitait cette partie du pays de Moab qui était comprise dans l'Arabie Pétrée.

De son peuple chéri Dieu réparait les pertes:
Noémi de moissons voit les plaines couvertes.
« Enfin, s'écria-t-elle, en tombant à genoux,
« Le bras de l'Éternel ne pèse plus sur nous:
« Que ma reconnaissance à ses yeux se déploie;
« Voici les premiers pleurs que je donne à la joie!
« Vous voyez Bethléem, ma fille; cet ormeau
« De la tendre Rachel vous marque le tombeau.
« Le front dans la poussière, adorons en silence
« Du Dieu de mes aïeux la bonté, la puissance:
« C'est ici qu'Abraham parlait à l'Éternel. »
Ruth baise avec respect la terre d'Israël.

Lorsqu'elles arrivèrent à Bethléem, le bruit s'en répandit bientôt de toutes parts, et les femmes disaient : « Est-

ce donc là Noémi?... » La triste veuve répondait : « Ne m'appelez pas Noémi (c'est-à-dire belle); mais appelez-moi Mara (c'est-à-dire remplie d'amertume), parce que le Tout-Puissant m'a comblée de chagrins. Je suis sortie dans la joie, et le Seigneur me ramène dans le deuil. Pourquoi me nommez-vous Noémi, quand Dieu m'a jetée dans l'abaissement et l'affliction? » Dans ces siècles, où l'intelligence était grande, parce que la foi était vive, le nom de Dieu se mêlait à tous les récits, comme sa main est effectivement mêlée à tous les événements.

Bientôt de leur retour la nouvelle est semée :
A peine de ce bruit la ville est informée,
Que tous vers Noémi précipitent leurs pas.
Plus d'un vieillard surpris ne la reconnaît pas :
— « Quoi! c'est là Noémi? » — « Non, leur répondit-elle,
« Ce n'est plus Noémi : ce nom veut dire belle;
« J'ai perdu ma beauté, mes fils et mon ami :
« Nommez-moi malheureuse, et non pas Noémi. »

C'est au temps de la moisson que Ruth et Noémi rentrèrent à Bethléem. La jeune veuve dit à sa belle-mère : « Si vous voulez, j'irai dans la campagne ramasser les épis échappés aux mains des moissonneurs, partout où je trouverai quelque père de famille bienveillant envers moi. » La belle-mère y consentit. On sait que, d'après les lois mosaïques, le droit de glaner appartenait exclusivement aux pauvres, soit indigènes, soit étrangers; le maître était même tenu de leur laisser à dessein quelques épis, et il ne devait pas retourner prendre la gerbe oubliée dans son propre champ. Ruth partit donc; elle suivait les moissonneurs, en recueillant ce qui tombait de leurs mains. Par une heureuse rencontre, ou mieux par la providence de Dieu, qui choisit toujours de convenables moyens pour mener ses créa-

tures à leurs fins, il arriva que Ruth glanait dans le champ d'un homme fort riche, nommé Booz, et proche parent d'Élimélech.

Dans ce temps, de Juda les nombreuses familles
Recueillaient les épis tombant sous les faucilles.
Ruth veut aller glaner : le jour à peine luit,
Qu'aux champs du vieux Booz le hasard la conduit;
De Booz dont Juda respecte la sagesse,
Vertueux sans orgueil, indulgent sans faiblesse,
Et qui, des malheureux l'amour et le soutien,
Depuis quatre-vingts ans fait tous les jours du bien.
Ruth suivait dans son champ la dernière glaneuse:
Étrangère et timide, elle se trouve heureuse
De ramasser l'épi qu'une autre a dédaigné.

Justement Booz venait de Bethléem à son champ. Dans ces heureux temps, où les goûts étaient simples comme les mœurs, où les fils des rois et les rois eux-mêmes s'honoraient du titre de pasteurs, l'agriculture n'était point abaissée dans l'estime publique, et les hommes nobles et riches ne dédaignaient pas de présider à la récolte des biens de la terre. Après avoir salué ses moissonneurs au nom de Dieu : « Le Seigneur soit avec vous ! » et en avoir reçu un salut semblable, Booz dit à celui qui surveillait les autres : « Quelle est cette jeune fille ? » On lui répondit : « C'est cette Moabite qui est venue avec Noémi. Elle a demandé qu'on lui permît de recueillir, à la suite des moissonneurs, les épis qui leur échapperaient; elle est restée dans le champ depuis le matin jusqu'à l'heure présente, sans retourner un seul instant à la maison. »

Admirant les bonnes grâces de Ruth, et touché de ce qu'il savait déjà de sa piété filiale, Booz lui dit : « Écoutez, ma fille; n'allez point glaner dans un autre champ, ne quittez pas ce

lieu; mais restez avec mes filles, et suivez ceux qui font la moisson : car j'ai recommandé à mes gens de ne point vous faire de peine. Si même vous avez soif, allez où sont les vaisseaux, et buvez de l'eau réservée à mes serviteurs. » Cette offre, légère en apparence, était une marque de particulière bonté, dans un pays où les eaux sont assez rares, et les chaleurs extrêmes. Ruth se prosterna à terre pour remercier son bienfaiteur, et elle répondit à Booz : « D'où me vient ce bonheur, que je trouve grâce à vos yeux, et que vous daigniez faire attention à moi qui suis étrangère? » Booz ajouta : « On m'a raconté tout ce que vous avez fait pour votre belle-mère, après la mort de votre mari, et comment vous avez quitté votre famille et le pays de votre naissance, pour venir chez un peuple que vous ne connaissiez pas encore. Que le Seigneur vous rende le prix de vos œuvres, et puissiez-vous recevoir une pleine récompense du Seigneur Dieu d'Israël, sous les ailes de qui vous êtes venue chercher un refuge! » — « Seigneur, dit Ruth, j'ai donc trouvé grâce devant vous, puisque vous me consolez, et que vous parlez cordialement à votre servante, qui ne mérite pas d'être mise au nombre des filles qui vous obéissent. » Ruth demeurait étonnée et ravie de tant de bienveillance : elle ignorait qu'un lien d'étroite parenté l'unit à Booz; elle ignorait surtout que cette rencontre dût lui valoir un jour plus de félicité et de gloire qu'elle n'en avait perdu.

Booz dit encore à Ruth de se joindre aux moissonneurs, lorsque l'heure du repas serait venue, pour manger avec eux. Effectivement, l'heure du repas étant venue, Ruth s'assit parmi les moissonneurs, prit de la nourriture, et en garda quelque peu pour sa belle-mère. Puis elle se leva pour continuer à recueillir les épis. Cependant Booz avait donné cet ordre à ses serviteurs :

« Lors même qu'elle voudrait prendre dans la moisson, ne l'empêchez pas; laissez aussi tomber exprès, et abandonnez des épis, pour qu'elle les ramasse sans honte, et que personne ne la contriste. » Ruth poursuivit son travail jusqu'au soir : ayant alors battu les épis qu'elle avait amassés, elle en tira le grain, qui se trouva monter à environ trois boisseaux du pays. Elle revint à la ville, portant le fruit de son labeur ; elle le fit voir à Noémi, et lui offrit aussi, en pleurant de tendresse, le pain qu'elle avait réservé pour celle qu'elle chérit comme sa mère. « Où donc as-tu glané aujourd'hui, demanda la veuve d'Élimélech, et où as-tu travaillé? Béni soit celui qui t'a prise en compassion ! » Ruth indiqua le champ où elle avait glané, et dit que le maître s'appelait Booz. « Qu'il soit béni de Dieu, continua Noémi; car la bienveillance qu'il avait pour les vivants, il l'a gardée envers les morts. Cet homme est notre parent. » — « Il m'a encore donné ordre, dit Ruth, de me joindre à ses moissonneurs, tant que durera la récolte. » — « Va, ma fille, poursuivit la belle-mère; il est bon que tu moissonnes avec ses servantes, de peur que l'on ne te fasse de la peine dans le champ d'un autre. » Ruth se joignit donc aux filles de Booz, et les suivit à la moisson, jusqu'après la récolte des orges et des blés : obéissance et courage, c'étaient les vertus de la jeune Moabite.

Booz, qui l'aperçoit, vers elle est entraîné :
« Ma fille, lui dit-il, glanez près des javelles ;
« Les pauvres ont des droits sur des moissons si belles.
« Mais vers ces deux palmiers suivez plutôt mes pas,
« Venez des moissonneurs partager le repas :
« Le maître de ce champ par ma voix vous l'ordonne ;
« Ce n'est que pour donner que le Seigneur nous donne. »
Il dit : Ruth à genoux de pleurs baigne sa main.

Le vieillard la conduit au champêtre festin.
Les moissonneurs, charmés de ses traits, de sa grâce,
Veulent qu'au milieu d'eux elle prenne sa place,
De leur pain, de leurs mets lui donnent la moitié :
Et Ruth, riche des dons que lui fait l'amitié,
Songeant que Noémi languit dans la misère,
Pleure, et garde son pain pour en nourrir sa mère.
  Bientôt elle se lève, et retourne aux sillons.
Booz parle à celui qui veillait aux moissons :
« Fais tomber, lui dit-il, les épis autour d'elle,
« Et prends garde surtout que rien ne te décèle :
« Il faut que, sans te voir, elle pense glaner,
« Tandis que, par nos soins, elle va moissonner :
« Épargne à sa pudeur trop de reconnaissance,
« Et gardons le secret de notre bienfaisance. »
  Le zélé serviteur s'empresse d'obéir ;
Partout aux yeux de Ruth un épi vient s'offrir.
Elle porte ses biens vers le toit solitaire
Où Noémi cachait ses pleurs et sa misère ;
Elle arrive en chantant : « Bénissons le Seigneur,
« Dit-elle ; de Booz il a touché le cœur :
« A glaner dans son champ ce vieillard m'encourage ;
« Il dit que sa moisson du pauvre est l'héritage. »
De son travail alors elle montre le fruit.
— « Oui, lui dit Noémi, l'Éternel vous conduit ;
« Il veut votre bonheur, n'en doutez point, ma fille :
« Le vertueux Booz est de notre famille ;
« Et nos lois... je ne puis vous expliquer ces mots ;
« Mais retournez demain dans le champ de Booz :
« Il vous demandera quel sang vous a fait naître ;
« Répondez : Noémi vous le fera connaître ;
« La veuve de son fils embrasse vos genoux :
« Tous mes desseins alors seront connus de vous.
« Je n'en puis dire plus : soyez sûre d'avance

« Que le sage Booz respecte l'innocence,
« Et que vous voir heureuse est mon plus cher désir. »

Un jour Noémi adressa ces mots à la sensible Ruth : « Ma fille, je songe à te mettre en repos, et je pourvoirai à ton bien. Booz, dans le champ duquel tu vas, est notre parent. Ce soir, il vanne son orge dans l'aire. Lave-toi, prends des parfums, et tes vêtements les plus riches. » Puis elle lui marqua en détail tout ce qu'il y avait à faire, afin de s'appliquer le bénéfice de la loi mosaïque, qui donnait pour époux, à une veuve restée sans enfants, le plus proche parent de l'époux défunt.

Ruth suivit avec docilité les prescriptions de sa belle-mère : elle se rendit auprès de Booz; et, pendant que, la tête appuyée sur des gerbes, il prenait son repos, elle vint doucement à ses pieds. Booz devait connaître, à cette démarche significative, que Ruth ne renonçait point à ses droits sur le plus proche parent d'Élimélech : Booz le comprit, et, s'adressant à l'étrangère : « Sois bénie de Dieu, ma fille, dit-il; ta vertu d'aujourd'hui surpasse encore tes vertus d'autrefois. Tu as laissé les jeunes gens, pauvres et riches, pour suivre les lois de ton pays, en demandant un vieillard. Ne crains rien : je ferai ce que tu me diras; car tu es connue parmi tout le peuple de notre ville pour une femme de vertu. Je sais que je suis ton parent; il en est toutefois un plus proche. S'il veut te retenir par droit de parenté, à la bonne heure : s'il ne le fait pas, je le jure par le Seigneur, je t'épouserai. » La simplicité de ces vieux âges nous étonne autant qu'elle nous charme : c'est que toutes choses, en passant par le cœur humain, se teignent, pour ainsi dire, de sa propre innocence ou de sa perversité; car on ne voit du mal ordinairement que là où l'on est habitué d'en faire. Hélas! nous

en voyons partout aujourd'hui; et comme les peuples semblent prendre à tâche de transporter dans les mots ce qu'ils ont cessé d'avoir dans leurs habitudes, — dernier hommage sans doute à la beauté, aux charmes de la vertu, — la naïve peinture des mœurs anciennes fatigue la pudeur artificielle des langues modernes. Si donc quelqu'un ose nous montrer de loin quelque image de cette ingénuité évanouie, il nous vient un doux sentiment de surprise et de plaisir, comme lorsqu'on revoit un ami depuis longtemps absent, et qu'on retrouve un trésor perdu [1].

Ruth embrasse sa mère, et promet d'obéir.
Bientôt un doux sommeil vient fermer sa paupière.
Le soleil n'avait pas commencé sa carrière,
Que Ruth est dans le champ. Les moissonneurs lassés
Dormaient près des épis autour d'eux amassés :
Le jour commence à naître, aucun ne se réveille.
Mais, aux premiers rayons de l'aurore vermeille,
Parmi ses serviteurs Ruth reconnaît Booz:
D'un paisible sommeil il goûtait le repos;
Des gerbes soutenaient sa tête vénérable.
Ruth s'arrête : « O vieillard! soutien du misérable,
« Que l'ange du Seigneur garde tes cheveux blancs!
« Dieu, pour se faire aimer, doit prolonger tes ans.
« Quelle sérénité se peint sur ton visage!
« Comme ton cœur est pur, ton front est sans nuage.
« Tu dors, et tu parais méditer des bienfaits:
« Un songe t'offre-t-il les heureux que tu fais?
« Ah! s'il parle de moi, de ma tendresse extrême,
« Crois-le, ce songe, hélas! est la vérité même. »
Le vieillard se réveille à ces accents si doux.
— « Pardonnez, lui dit Ruth, j'osais prier pour vous;

[1] *Les Femmes de la Bible.*

« Mes vœux étaient dictés par la reconnaissance :
« Chérir son bienfaiteur ne peut être une offense ;
« Un sentiment si pur doit-il se réprimer ?
« Non, ma mère me dit que je peux vous aimer.
« De Noémi dans moi reconnaissez la fille :
« Est-il vrai que Booz soit de notre famille ?
« Mon cœur et Noémi me l'assurent tous deux. »
— « O ciel ! répond Booz ; ô jour trois fois heureux !
« Vous êtes cette Ruth, cette aimable étrangère,
« Qui laissa son pays et ses dieux pour sa mère ?
« Je suis de votre sang ; et, selon notre loi,
« Votre époux doit trouver un successeur en moi.
« Mais puis-je réclamer ce noble et saint usage ?
« Je crains que mes vieux ans n'effarouchent votre âge :
« Au mien l'on aime encor, près de vous je le sens ;
« Mais peut-on jamais plaire avec des cheveux blancs ?
« Dissipez la frayeur dont mon âme est saisie :
« Moïse ordonne en vain le bonheur de ma vie ;
« Si je suis heureux seul, ce n'est plus un bonheur. »
— « Ah ! que ne lisez-vous dans le fond de mon cœur !
« Lui dit Ruth ; vous verriez que la loi de ma mère
« Me devient dans ce jour et plus douce et plus chère. »
La rougeur, à ces mots, augmente ses attraits.
Booz tombe à ses pieds : « Je vous donne à jamais
« Et ma main et ma foi ; le plus saint hyménée
« Aujourd'hui va m'unir à votre destinée.
« A cette fête, hélas ! nous n'aurons pas l'amour ;
« Mais l'amitié suffit pour en faire un beau jour.
« Et vous, Dieu de Jacob, seul maître de ma vie,
« Je ne me plaindrai point qu'elle me soit ravie :
« Je ne veux que le temps et l'espoir, ô mon Dieu !
« De laisser Ruth heureuse, en lui disant adieu ! »

En renvoyant sa parente à la maison, Booz lui donna six

boisseaux d'orge à remporter. Elle s'en revint à la ville avec ce présent, et raconta tout à Noémi : « Il m'a donné six boisseaux d'orge, en disant : Je ne veux pas que vous retourniez les mains vides vers votre belle-mère. » — « Ma fille, dit Noémi, attends jusqu'à ce que nous voyions comment cette chose finira : car, avec sa droiture, Booz accomplira sa parole. »

Effectivement, Booz se rendit à la porte de la ville, où l'on traitait toutes les affaires publiques et privées. Là, voyant passer son parent, il l'appela, et, en présence des anciens de la ville, il lui dit : « Noémi, qui est revenue du pays de Moab, doit vendre une partie du champ d'Élimélech, notre parent : j'ai voulu t'en informer et te le dire devant tous les anciens du peuple qui sont ici. S'il te plaît d'acquérir ce champ, au titre de ta parenté, achète-le, et qu'il soit à toi; si cela ne te plaît pas, déclare-le, afin que je sache ce que je dois faire : car il n'y a pas d'autre parent plus proche que toi, qui es le premier, et moi qui suis le second. » Le parent y consentit; mais Booz ajouta : « Après avoir acheté le champ de Noémi, tu dois aussi épouser Ruth la Moabite, qui fut la femme du défunt, afin que tu fasses revivre le nom de ton parent dans son héritage. » — « Je renonce à mon droit, répondit alors le parent; car je ne dois pas éteindre la postérité de ma famille : use toi-même de mon privilége, auquel je déclare volontairement renoncer. »

Booz prit les anciens et le peuple à témoin, qu'il acceptait la succession d'Élimélech, et épousait sa veuve, usant du droit qui lui était conféré par la législation de son pays. On répondit de toutes parts : « Nous en sommes témoins. Que le Seigneur rende cette femme, qui entre dans ta maison, pareille à Rachel et à Lia, qui ont fondé la maison d'Israël; qu'elle soit un exem-

ple de vertu dans Ephrata, et qu'elle ait un nom illustre dans Bethléem. Que ta maison ressemble à celle de Pharès, par les enfants que Dieu te donnera de cette jeune femme. » Booz épousa donc Ruth la Moabite, la veuve de Mahalon, accomplissant ainsi ce qu'il devait à la loi, et ne rougissant point de la pauvreté de ses parents.

Ruth le conduit alors dans les bras de sa mère:
Tous trois à l'Éternel adressent leur prière;
Et le plus saint des nœuds en ce jour les unit.
Juda s'en glorifie, et Dieu, qui les bénit,
Aux désirs de Booz permet que tout réponde:
Belle comme Rachel, comme Lia féconde,
Son épouse eut un fils; et cet enfant si beau
Des bienfaits du Seigneur est un gage nouveau:
C'est l'aïeul de David. Noémi le caresse;
Elle ne peut quitter ce fils de sa tendresse,
Et dit, en le montrant sur son sein endormi:
« Vous pouvez maintenant m'appeler Noémi. »

Dieu envoya un fils à Ruth. Les femmes dirent à Noémi : « Béni soit le Seigneur, qui n'a pas permis que ta famille restât sans héritier, et qui a voulu que ton nom se conservât dans Israël. Tu auras quelqu'un pour consoler ton âme et soutenir ta vieillesse ; car un enfant t'est né de ta belle-fille, qui t'aime et qui vaut mieux pour toi que sept fils. » Et Noémi prit l'enfant, et elle le portait sur son sein, comme fait une nourrice, et elle tressaillait sous ce fardeau si cher aux vieux ans.

Le jeune enfant reçut le nom d'Obed, qui signifie *serviteur*. Voulait-on marquer par là les soins qu'en espérait Noémi, ou bien le désir de le voir un jour sincèrement pieux envers Dieu? Mais ce qui fait la gloire d'Obed, ce qui explique aussi pour-

quoi l'histoire de Ruth fut transmise à la postérité par les Écritures, c'est que David, le grand roi, et l'aïeul de Jésus-Christ, sortit de cette tige ; car il eut pour père Isaï ou Jessé, fils d'Obed. Ainsi Ruth, l'étrangère, comme Raab et Thamar, les femmes coupables, figure parmi les ancêtres de l'homme auquel s'est uni personnellement le Verbe divin. La Providence établit cet ordre, afin de nous faire entendre qu'elle convie toutes les nations au banquet de la foi, comme elle promet le pardon à tous les repentirs sincères. Celui qui est venu du ciel épouser l'humanité, a enveloppé toutes les races humaines dans les splendeurs de ses noces augustes ; car il est miséricorde et vérité, il est notre frère à tous, et il n'a porté nos fautes que pour les expier, et nos faiblesses que pour les guérir [1].

Il faut lire dans le texte sacré cette touchante histoire de Ruth, ou plutôt cette délicieuse idylle, où sont retracées, sous les couleurs les plus fraîches et les plus naïves, les mœurs aimables et simples de ces temps reculés. Tout est ravissant dans ce petit poëme ; c'est bien la plus gracieuse et la plus aimable églogue qui existe dans toutes les langues connues. Nulle part les détails de la vie champêtre ne sont présentés avec autant de charme; nulle part le génie de l'homme ne les a attachés à un fond d'un intérêt plus tendre. La vie semble animer ce tableau pastoral ; tout y est en action, et tout marche au même but : c'est un poëme achevé dans toutes ses parties. Jamais la douce innocence, la vertu pauvre, modeste et résignée, n'a reçu un plus digne et plus touchant hommage. Jamais on n'a présenté, sous des traits plus touchants, sous des couleurs plus aimables, un plus admirable modèle de piété filiale :

[1] *Les Femmes de la Bible.*

Le plus saint des devoirs, celui qu'en traits de flamme
La nature a gravé dans le fond de notre âme,
C'est de chérir l'objet qui nous donna le jour.
Qu'il est doux à remplir, ce précepte d'amour!
Voyez ce faible enfant que le trépas menace;
Il ne sent plus ses maux quand sa mère l'embrasse:
Dans l'âge des erreurs, ce jeune homme fougueux,
N'a qu'elle pour ami dès qu'il est malheureux:
Ce vieillard, qui va perdre un reste de lumière,
Retrouve encor des pleurs en parlant de sa mère.
Bienfait du Créateur, qui daigna nous choisir
Pour première vertu notre plus doux plaisir!
C'est ainsi que de Ruth récompensant le zèle,
De ce pieux respect Dieu nous donne un modèle.

En effet, y a-t-il rien de comparable au dévouement, à la piété filiale de Ruth pour sa belle-mère? Pour soulager sa misère, pour en diminuer le fardeau, en le partageant, elle abandonne, à la fleur de l'âge, patrie, religion, parents, espoir d'un autre mariage, en un mot tous les liens les plus doux et les plus chers de la nature et de la société. Et afin de pourvoir à tous ses besoins, sans être à charge à personne, elle se soumet, dans son exil volontaire, au pénible labeur d'aller recueillir, de sillon en sillon, le pain de chaque jour. Qu'y a-t-il encore de plus patriarcal, que ce vénérable et religieux vieillard, dont l'ingénieuse et délicate bienfaisance sait ménager avec tant de bonté la réserve naturelle d'une pauvre étrangère, d'une jeune fille craintive, la pudeur de l'infortune, la dignité du malheur?

« L'histoire de Ruth, dit Voltaire, dans le livre même où il attaque la Bible avec le plus de violence et de mauvaise foi, l'histoire de Ruth est écrite avec une simplicité naïve et touchante. Nous ne connaissons rien, ni dans Homère, ni dans

Hérodote, qui aille au cœur comme cette réponse de Ruth à sa mère : J'irai avec vous, et partout où vous resterez je resterai. Votre peuple sera mon peuple, votre Dieu sera mon Dieu, je mourrai dans la terre où vous mourrez. » Il y a du sublime dans cette simplicité. Nous avons dit bien des fois que ces temps et ces mœurs n'ont rien de commun avec les nôtres, soit en bien, soit en mal : leur esprit n'est pas notre esprit, leur bon sens n'est pas notre bon sens ; c'est pour cela même que le Pentateuque, les livres de Josué et des Juges sont mille fois plus instructifs qu'Homère et Hérodote.

C'est l'inimitable simplicité de ces pages naïves, rapprochées de celles où resplendissent et éclatent une magnificence, un sublime inconnus à la langue comme à la pensée humaine, qui faisait dire à saint Grégoire le Grand : « Si l'Écriture renferme des mystères capables d'exercer les plus éclairés, elle contient aussi des vérités simples, propres à nourrir les humbles et les moins savants : elle porte à l'extérieur de quoi allaiter les enfants, et, dans ses plus secrets replis, de quoi saisir d'admiration les esprits les plus sublimes. Semblable à un fleuve, dont les eaux sont si basses, en certains endroits, qu'un agneau pourrait y passer, et, en d'autres, si profondes, qu'un éléphant y nagerait. »

LA FILLE DE JEPHTÉ

C'est une touchante histoire, que celle de la fille de Jephté. Unique enfant d'un père dont elle est tendrement aimée, enorgueillie des succès qu'il venait de remporter, elle accourt, en dansant, au devant de lui; elle veut le recevoir, le complimenter, l'embrasser la première. Hélas! elle ignore le vœu fatal qu'il a fait au Seigneur!... Mais elle ne murmure point : « Faites de moi tout ce que vous avez promis, dit-elle ; accordez-moi seulement ce que je demande : permettez que je me retire sur les montagnes, durant deux mois, pour y pleurer ma virginité avec mes compagnes. » A une époque où la perfection évangélique n'avait point érigé la virginité en vertu, mourir sans avoir été mariée et sans avoir d'enfants était un opprobre chez les Juifs. Il ne faut point trouver étonnant que la fille de Jephté ait témoigné sa douleur : peut-être le vœu de son père, sans exiger l'offrande de sa vie, imposait-il à son cœur un sacrifice non moins douloureux, en brisant pour elle les plus belles, les plus chères espérances. Quel parfum de suave poésie dans cette jeune fille, si douce et si résignée, qui, avant de se vouer entièrement au Seigneur, parcourt les montagnes de Galaad, veut revoir, une dernière fois encore, tous ces lieux témoins de son enfance, ces lieux qui ont reçu ses premiers soupirs, qu'elle a embellis de ses rêves, de ses illusions! Triste adieu d'une jeune fille à

ses projets d'avenir, à sa félicité passée! Elle veut emporter dans sa solitude tout un trésor de souvenirs et de regrets.

Pauvre enfant! que n'es-tu née sous le règne de la grâce! Dieu eût parfumé tes rêves de visions angéliques; aux pieds d'une autre Vierge, mère d'un Dieu, de mystiques émotions fussent venues visiter ton cœur. Un époux divin t'eût parlé d'amour céleste; il t'eût dit, en te montrant les pauvres et les douleurs d'ici-bas : Vierge chrétienne, voilà tes enfants, voilà ton bonheur.

Voilà ce qu'ont chanté les filles d'Israël,
Et leurs pleurs ont coulé sur l'herbe du Carmel:

— Jephté de Galaad a ravagé trois villes;
Abel, la flamme a lui sur tes vignes fertiles,
Aroër sous la cendre éteignit ses chansons,
Et Mennith s'est assise en pleurant ses moissons.

Tous les guerriers d'Ammon sont détruits, et leur terre
Du Seigneur notre Dieu reste la tributaire:
Israël est vainqueur, et par ses cris perçants
Reconnaît du Très-Haut les secours tout-puissants.

A l'hymne universel, que le désert répète,
Se mêle en longs éclats le son de la trompette,
Et l'armée, en marchant vers les tours de Maspha,
Leur raconte de loin que Jephté triompha.

Le peuple tout entier tressaille de la fête.
— Mais le sombre vainqueur marche en baissant la tête;
Sourd à ce bruit de gloire, et seul silencieux,
Tout à coup il s'arrête, il a fermé ses yeux...

Il a fermé ses yeux; car au loin, de la ville,

Les vierges, en chantant, d'un pas lent et tranquille,
Venaient : il entrevoit le chœur religieux;
C'est pourquoi, plein de crainte, il a fermé ses yeux.

Il entend le concert qui s'approche et l'honore;
La harpe harmonieuse et le tambour sonore,
Et la lyre aux dix voix, et le kinnor léger,
Et les sons argentins du nebel étranger;

Puis, de plus près, les chants, leurs paroles pieuses,
Et les pas mesurés en des danses joyeuses,
Et, par des bruits flatteurs, les mains frappant les mains,
Et de rameaux fleuris parfumant les chemins.

Ses genoux ont tremblé sous le poids de ses armes;
Sa paupière s'entr'ouvre à ses premières larmes :
C'est que, parmi les voix, le père a reconnu
La voix la plus aimée, à ce chant ingénu :

— « O vierges d'Israël! ma couronne s'apprête
« La première à parer les cheveux de sa tête :
« C'est mon père, et jamais un autre enfant que moi
« N'augmenta sa famille heureuse sous sa loi. »

Et ses bras à Jephté donnés avec tendresse,
Suspendant à son cou leur pieuse caresse :
« Mon père, embrassez-moi! D'où naissent vos retards?
« Je ne vois que vos pleurs et non pas vos regards.

« Je n'ai point oublié l'encens du sacrifice ;
« J'offrais pour vous, hier, la naissante génisse.
« Qui peut vous affliger? Le Seigneur n'a-t-il pas
« Renversé les cités, au seul bruit de vos pas? »

— « C'est vous, hélas! c'est vous, ma fille bien-aimée, »
Dit le père, en rouvrant sa paupière enflammée.

« Faut-il que ce soit vous! ô douleur des douleurs!
« Que vos embrassements feront couler de pleurs!

« Au Seigneur, il l'a dit, appartient la vengeance :
« En échange du crime il lui faut l'innocence.
« Il est le Dieu puissant, il est le Dieu jaloux;
« Je lui dois une hostie, ô ma fille! et c'est vous! »

— « Moi? » dit-elle; et ses yeux se remplirent de larmes:
Elle était jeune et belle, et la vie a des charmes.
Puis elle répondit : « Oh! si votre serment
« Dispose de mes jours, permettez seulement

« Qu'emmenant avec moi les vierges, mes compagnes,
« J'aille, deux mois entiers, sur le haut des montagnes,
« Pour la dernière fois, errante en liberté,
« Pleurer sur ma jeunesse et ma virginité.

« Car je n'aurai jamais, de mes mains orgueilleuses,
« Purifié mon fils sous les eaux merveilleuses;
« Vous n'aurez pas béni sa venue, et mes pleurs
« Et mes chants n'auront pas endormi ses douleurs;

« Et, le jour de ma mort, nulle vierge jalouse
« Ne viendra demander de qui je fus l'épouse;
« Quel guerrier prend pour moi le cilice et le deuil :
« Et seul vous pleurerez autour de mon cercueil. »

Après ces mots, l'armée, assise tout entière,
Pleurait, et sur son front répandait la poussière;
Jephté sous un manteau tenait ses pleurs voilés :
Mais, parmi les sanglots, on entendit : « Allez! »

Elle inclina la tête et partit. Ses compagnes,
Comme nous la pleurons, pleuraient sur les montagnes;

Puis elle vint s'offrir au couteau paternel!
— Voilà ce qu'ont chanté les filles d'Israël.

On voit quelquefois les suaves et délicates fleurs du printemps, écloses sous la pluie de la veille, abaisser tout à coup leur corolle, touchée par le froid piquant du matin; puis, au milieu du jour, de tièdes rayons de soleil viennent corriger l'inclémence du ciel, et le remplir de chaleur et de lumière. Alors elles se relèvent, comme pour se réjouir, et semblent vouloir durer au moins le temps si court promis aux fleurs; lorsque, sur le soir, un orage passe, les cueille et les disperse : frêles et mélancoliques destinées, qui brillent et s'évanouissent comme un sourire sur un visage couvert de larmes!

Telle apparut au monde la fille de Jephté. Née d'un père que des circonstances ingrates avaient rendu chef d'une troupe de vagabonds, son enfance fut dure sans doute et remplie d'angoisses. Plus tard, lorsque Jephté, en sauvant son pays, racheta par une gloire réelle ce qu'il y avait de honteux peut-être dans ses premiers exploits, sa fille dut croire un moment qu'elle allait trouver un doux repos dans l'éclat de la renommée paternelle; mais elle y succomba d'une façon inattendue, et resta comme ensevelie au sein de cette tragique félicité [1].

Les promesses et les menaces que Dieu avait faites à son peuple par la bouche de Moïse s'accomplissaient fidèlement. Le prophète avait dit aux enfants d'Israël : « Si vous gardez les commandements que je vous fais, d'aimer le Seigneur votre Dieu, de marcher dans toutes ses voies, et de vous attacher à lui, le Seigneur exterminera devant vos yeux toutes ces nations qui sont plus grandes et plus puissantes que vous, et vous les

[1] *Les Femmes de la Bible.*

posséderez. Nul ne pourra subsister devant vous : le Seigneur votre Dieu répandra l'effroi et la terreur de votre nom sur toute la terre où vous devez mettre le pied, selon qu'il vous l'a promis. Mais prenez garde que votre cœur ne se laisse séduire, et que vous n'abandonniez le Seigneur, pour servir des dieux étrangers et les adorer; de peur que vous ne soyez exterminés en peu de temps de cette terre admirable que le Seigneur doit vous donner. Voilà que je mets, aujourd'hui, en votre présence la bénédiction et la malédiction : la bénédiction, si vous obéissez aux commandements du Seigneur votre Dieu, que je vous prescris aujourd'hui; et la malédiction, si vous n'obéissez point aux préceptes du Seigneur votre Dieu, et si vous vous détournez de la voie que je vous montre maintenant, pour marcher après des dieux étrangers que vous ne connaissez pas. »

Après une paix qui dura près de quatre-vingts ans, et pendant laquelle parurent comme juges Thola, oncle paternel d'Abimélech, qui était de la tribu d'Issachar, et Jaïr de Galaad, les enfants d'Israël, joignant de nouveaux crimes aux anciens, firent le mal aux yeux du Seigneur, et adorèrent les idoles des nations voisines. Le Seigneur, irrité contre eux, les livra entre les mains des Philistins et des enfants d'Ammon. Et tous ceux qui habitaient au delà du Jourdain, dans la terre des Amorrhéens, qui est en Galaad, furent affligés et opprimés cruellement pendant dix-huit ans. Ainsi, quand la nation juive observait fidèlement la loi, ses jours coulaient paisibles et respectés de l'ennemi; lorsqu'elle dressait des autels aux idoles, les calamités publiques venaient bientôt la rappeler au respect du devoir méconnu. L'abondance ou la disette, la paix ou la guerre, la liberté ou l'esclavage, s'attachait à ses pas, selon qu'elle persévérait dans la voie du bien, ou qu'elle s'égarait dans les sen-

tiers du mal. Car les peuples, aussi bien que les individus, ont une responsabilité, et la divine justice leur fait porter le poids de leurs œuvres. Les Israélites étaient tombés dans l'opprobre par la désobéissance, ils se relevèrent dans la gloire par le repentir. Ils crièrent vers l'Éternel : « Nous avons péché : faites-nous vous-même tout ce qu'il vous plaira; seulement délivrez-nous de l'oppression des hommes. » Ils implorèrent la clémence du Seigneur sur leurs fautes passées; ils jetèrent loin d'eux toutes les idoles des dieux étrangers, et revinrent, dans la sincérité de leur cœur et l'amertume de leur âme, au Dieu de leurs pères, qui se laissa toucher de la misère de son peuple, et lui envoya un libérateur, en la personne de Jephté.

C'était un vaillant homme, que Jephté de Galaad, et ses compatriotes le nommaient habile dans la guerre. Il devait sa réputation à son courage, et peut-être son courage au malheur : car, si les faibles âmes s'aigrissent ou s'abattent au milieu des adversités, les cœurs fermes y nourrissent au contraire et y développent le germe des plus nobles sentiments. Un vice de naissance appelait quelque honte sur Jephté : sa mère était étrangère, selon les uns, ou bien épouse du second ordre, selon les autres; plusieurs pensent qu'elle n'avait même pas ce titre. Or les enfants qui provenaient de ces sortes d'unions, généralement défendues chez les Juifs, n'héritaient pas comme les fils de la femme légitime. Les frères de Jephté, devenus grands, le chassèrent donc de la maison paternelle, en lui disant : « Tu ne peux pas être héritier en la maison de notre père, puisque tu es né d'une autre mère. » Obligé de céder à la force, ou d'obéir à la loi, Jephté se retira en la terre de Tob, vers la partie septentrionale du pays de Galaad, dans la tribu même à laquelle il appartenait. Livré à ses propres ressources, il dut chercher

dans la guerre des moyens de subsister. Des hommes pauvres comme lui et vagabonds attachèrent leur destinée à la sienne : à cause de sa bravoure, on le choisit pour chef, et à la tête de cette troupe il fit de fréquentes excursions sur les terres des ennemis d'Israël. Il sut mettre ainsi quelque sentiment d'honneur et de patriotisme jusque dans cette étrange sorte de vie.

De quelles alarmes fut agitée l'enfance de la fille parmi tous ces travaux du père; c'est ce qu'on ne peut dire exactement. Toute cette existence demeure voilée à nos yeux : l'événement funèbre qui la manifeste et la termine nous est seul connu ; on ne sait même pas comment s'appelait la jeune fille. C'est ainsi qu'il y a, dans les profondeurs du ciel, des étoiles que la science n'a pas nommées, et qui balancent l'équilibre général des mondes, quoiqu'elles semblent seulement effleurer la terre des rayons mourants de leur splendeur lointaine. Au reste, en récitant un acte de dévouement héroïque, et en couvrant de silence le nom propre de la victime, la Bible n'a-t-elle pas voulu donner une double leçon aux hommes, si lâches à faire le bien et si ardents à marquer leurs œuvres du sceau de leur personnalité [1] ?

En ces jours, comme nous l'avons dit plus plus haut, les fils d'Ammon combattaient contre Israël ; et comme ils le pressaient vivement, les anciens de Galaad allèrent trouver Jephté en la terre de Tob, pour implorer son secours : « Venez, lui dirent-ils, soyez notre chef pour combattre contre les enfants d'Ammon. » Jephté leur répondit : « N'est-ce pas vous qui êtes mes ennemis, et qui m'avez chassé de la maison de mon père? Et maintenant vous venez à moi, contraints par la nécessité. » Ces

[1] *Les Femmes de la Bible.*

paroles feraient supposer qu'il se trouvait parmi les ambassadeurs quelques-uns des frères de Jephté, ou quelques-uns des magistrats auteurs de son exil. Sans chercher à se justifier, les principaux de Galaad, uniquement préoccupés du danger que courait leur pays, insistèrent pour déterminer Jephté à les suivre, afin d'être leur chef et de les aider à repousser les incursions des ennemis. Jephté se laissa toucher par leurs instantes prières, et sans doute aussi par l'image de la patrie en péril. Toutefois il crut devoir imposer des réserves et stipuler des garanties : « Vous m'appelez, dit-il, à vous défendre contre les fils d'Ammon : si le Seigneur les livre entre mes mains, serai-je votre prince? » Ils lui répondirent : « Que le Seigneur, qui nous entend, soit témoin entre nous et vous, que nous sommes sincèrement résolus à accomplir tout ce que nous vous promettons. » Jephté s'en alla donc avec les principaux de Galaad : il expliqua devant l'assemblée du peuple, réuni à Maspha, les conditions auxquelles il était venu, et on l'investit du commandement suprême.

Avant d'attaquer les Ammonites, Jephté envoya vers leur roi des ambassadeurs chargés de lui représenter l'injustice de cette guerre. Les Ammonites soutenaient, de leur côté, que les enfants d'Israël n'avaient aucun droit sur les terres qu'ils occupaient; et qu'ainsi la guerre qu'ils avaient entreprise contre eux était légitime et sainte. Jephté leur rappela comment Dieu, le souverain arbitre des choses humaines, avait mis ses compatriotes en possession de ce pays; et de plus il fit valoir en leur faveur une prescription de plusieurs siècles; enfin, montrant que ce double titre était consacré par la faveur du ciel, il ajouta : « Ne croyez-vous pas posséder justement ce qui appartient à Chamos, votre Dieu? Eh bien! ce que le Seigneur, notre Dieu, s'est acquis

par la victoire nous appartient également. Pourquoi, durant un espace de trois cents ans, n'avez-vous pas fait valoir les droits que vous revendiquez aujourd'hui? Ce n'est donc point moi qui vous fais injure, mais c'est vous qui agissez contre moi, en me déclarant une guerre injuste. » Enfin, déclinant la reponsabilité du sang qu'on allait répandre : « Que le Seigneur, arbitre de cette journée, dit-il, juge entre Israël et les enfants d'Ammon! » Ce langage était plein d'humanité autant que de raison : celui même que le droit protége devant Dieu, et dont le bras n'est armé que pour une légitime défense, peut bien frémir assurément sur le cours terrible que sa vengeance va prendre dans les combats; et c'est la honte de la race humaine, qu'il faille invoquer la force brutale du glaive pour ramener à la justice de nobles créatures, que le privilége de l'intelligence et de la liberté morale devrait y maintenir, ou du moins y faire rentrer. Quoi qu'en ait dit un écrivain illustre, la guerre, pas plus que le meurtre par la main du bourreau, ne nous semblera jamais une chose sainte : c'est bien assez qu'on excuse ce duel sanglant des peuples; il ne convient pas d'en faire un exercice de religion.

Le prince infidèle n'eut aucun égard aux sages remontrances de Jephté; dès lors il fallut se résoudre à livrer bataille. Guidé et soutenu par l'esprit de Dieu, qui lui donna le bon conseil et le courage, le général israélite parcourut en hâte le pays de Galaad, de Manassé et de Maspha, pour réunir encore quelques troupes, et sans doute aussi pour relever le courage des habitants ; puis il marcha avec confiance à l'ennemi. C'est alors qu'il fit au Seigneur ce vœu célèbre : « Si vous livrez les Ammonites entre mes mains, le premier qui, franchissant la porte de ma maison, se présentera devant moi, lorsque je reviendrai vain-

queur, je vous l'offrirai en holocauste. » Avec l'appui du ciel, il vainquit en effet les Ammonites : leur déroute fut complète; ils perdirent un grand nombre d'hommes; vingt villes tombèrent au pouvoir du vainqueur, qui, poursuivant l'ennemi jusque sur son territoire, y porta à son tour le ravage et la désolation.

La guerre fut bientôt terminée. On voit par l'Écriture, qu'à cette époque, chez les Hébreux, les expéditions militaires ne duraient pas longtemps : les combats étaient presque toujours décisifs. Jephté, couvert de gloire, retourna donc à Maspha, qui était le lieu de sa résidence. Comme il approchait de sa demeure, sa fille vint à sa rencontre, au son des instruments, comme c'était l'usage chez les Hébreux; la joie que lui causait le triomphe de son père lui faisant devancer les chœurs joyeux que formaient ses compagnes. A la vue de son unique enfant, de sa fille bien-aimée, le malheureux père se rappelant sa promesse, déchire ses vêtements : « Hélas! ma fille, s'écrie-t-il, tu m'as trahi et tu t'es trahie toi-même; car j'ai fait un vœu au Seigneur, et je dois l'accomplir. » La douce et noble vierge répondit : « Mon père, si vous avez fait un vœu au Seigneur, traitez-moi selon votre parole, puisqu'il vous a été donné de punir et de vaincre vos ennemis. » Puis elle ajouta, avec une résignation dont l'accent seul porte à l'âme un sentiment d'inexprimable tristesse : « Accordez-moi seulement la grâce que je vous demande : permettez que je me retire sur les montagnes, durant deux mois, pour y pleurer ma virginité avec mes compagnes. »

On ne doit pas s'étonner de la douleur de Jephté et de sa fille, comme si elle impliquait un regret coupable. Dieu prescrit le courage, mais il ne défend point les larmes; et les

hommes sont tenus de vaincre, et non pas d'ignorer la puissance du sentiment. Le stoïcisme, tel que l'entendait et le pratiquait la philosophie païenne, s'il fut jamais autre chose qu'une vaine ostentation, une sorte de fanfaronnade de l'orgueil, le stoïcisme n'est pas plus conforme à la nature, qu'il n'est méritoire aux yeux de la religion. Ce qu'il y a de plus indestructible dans l'homme, c'est l'instinct de sa conservation. L'homme aime la vie comme un bien, dont la perte entraîne celle de tous les autres; il craint la mort, comme l'exil dans un monde inconnu, comme la première heure de l'éternité, comme la menace d'un supplice sans fin, quand elle n'est pas le commencement d'une félicité sans bornes. On a peur de la mort comme on a peur de l'obscurité : on ne sait pas ce qu'elle renferme. A l'idée de la mort, un vague effroi s'empare de notre âme; nous jetons un regard silencieux et sombre sur cet océan sans rivages que l'on traverse sans retour. Indépendamment de l'effroi qu'on a de la mort et de ses suites, on sent que la vie est douce, et on a regret de la quitter. A ce moment suprême,

. . . . La vie a je ne sais quel charme,
Dont un cœur qui s'éteint entrevoit le secret;
Souvent un œil mourant, une dernière larme,
    Tombe et révèle un long regret.
Pourquoi donc ce regret tardif, involontaire?
Le monde cache-t-il des biens mystérieux?
    D'où vient que les anges des cieux
S'arrêtent quelquefois en passant sur la terre?

Chose étonnante, le moment où l'on fait avec plus de facilité le sacrifice de la vie, est celui où elle a toute sa plénitude, toute sa

beauté et toutes ses illusions : c'est dans la jeunesse qu'on est plus audacieux et plus insouciant des périls. En y réfléchissant, on en trouve une raison admirable et pleine de sagesse : de quoi eût servi le courage aux enfants qui n'ont point encore de force, aux vieillards qui n'en ont plus, et aux femmes qui n'en ont jamais ? Il fallait que le courage, pour être utile, fût donné aux forts : le courage attribué aux faibles eût été dangereux pour eux, et n'eût profité à personne. Ce n'est pas une jeune plume pourtant qui a dit : « Il n'y a rien de beau dans la vie que ce qui la fait oublier. » La jeunesse peut faire bon marché de sa vie ; mais elle n'érige point en système le mépris de l'existence.

Si le vœu de Jephté avait pour objet d'offrir à Dieu quelque sanglant holocauste, il est facile de concevoir et d'excuser la douleur de la jeune fille ; s'il s'agissait seulement pour elle de se consacrer au Seigneur par la profession d'une perpétuelle continence, sa foi religieuse devait lui rendre cette obligation pénible et amère ; car, et c'était vrai dans les deux cas, elle allait mourir sans postérité. Or les Juifs savaient que de la femme naîtrait le Sauveur promis ; et de là vient que chez eux le célibat passait pour un opprobre, loin d'être honoré, et que la stérilité semblait une malédiction. Il était réservé à l'Évangile de créer dans le monde un autre esprit, et d'élever la virginité à la gloire d'un triomphe et d'une vertu, tout en élevant aussi le mariage à la valeur et à la dignité d'un sacrement. La fille de Jephté se retire sur les montagnes, pour donner un libre cours à sa douleur : ainsi faisaient les Juifs, dans les disgrâces et les grands désastres qui venaient les frapper ; peut-être parce que les âmes profondément blessées cherchent le silence et la solitude, et qu'il y a d'ailleurs dans les longs horizons, comme une

vague apparition de l'infini, qui inspire, nourrit et charme tout à la fois la tristesse [1].

La nuit même, à l'instant où dans les cœurs mortels
Le sommeil a versé l'oubli des maux cruels,
Seule, veille et s'afflige une vierge éplorée;
Seule, au fond du désert, triste, pâle, égarée,
De sa voix gémissante, à l'écho des forêts
Elle conte en ces mots sa peine et ses regrets :

« La jeune vigne en paix boit les feux de l'aurore ;
Le palmier verdoyant ne craint point de périr ;
La fleur même vivra plus d'un matin encore,
Et moi je vais mourir !

Mes compagnes, un jour, au nom sacré de mère,
En secret tressaillant d'orgueil et de plaisir,
Verront sourire un fils aussi beau que son père,
Et moi je vais mourir !

Aux auteurs de leurs jours prodiguant leur tendresse,
Sous le fardeau des ans s'ils viennent à fléchir,
Elles seront l'appui de leur faible vieillesse,
Et moi je vais mourir !

Toi qui des cieux entends une vierge plaintive,
Vois les pleurs de mon père, et daigne les tarir;
Donne-lui tous les jours dont ta rigueur me prive,
Et je saurai mourir !

Jephté consentit à ce que demandait sa fille, et la laissa libre durant deux mois : elle se retira donc avec ses amies sur les montagnes, où elle pleura sa virginité. On ignore quels

[1] *Les Femmes de la Bible.*

furent les motifs de ce délai; mais son effet dut être d'ajouter à la douleur du sacrifice, et non pas d'en corriger l'amertume. Il est assez facile à l'homme de s'électriser sous le choc des événements, et de donner, dans la fièvre généreuse de l'enthousiasme, l'exemple d'un dévouement héroïque, mais instantané : il est plus difficile et plus rare d'oser regarder le péril en face, et d'y entrer, pour ainsi dire, avec ce calme et profond courage qui est le signe des grandes âmes.

Les jours de son deuil expirés, la jeune fille revint trouver son père, et le vœu s'accomplit. En quoi précisément consistait l'holocauste promis et offert par Jephté? Les Écritures ne l'expliquent pas de manière à lever tous les doutes. Toutefois il nous répugne de croire au sacrifice sanguinaire et impie qu'ont admis certains interprètes : le sens du texte sacré, sans être absolument explicite, nous paraît assez positif à cet égard : « Les deux mois accomplis, dit la Bible, elle revint vers son père, et il fit ce qu'il avait promis, et sa fille demeura vierge. » Les coutumes et les lois judaïques étaient opposées à un sacrifice aussi barbare. Deux mois s'écoulèrent entre le vœu et son exécution : le fait était public; le grand-prêtre, chef des choses religieuses, n'eût pas manqué d'intervenir.

Au reste, quelque sentiment qu'on préfère suivre, on n'est pas tenu d'absoudre Jephté de tout reproche. Cependant, si le fait du général israélite est blâmable, son intention du moins l'honore, et peut-être l'innocente. Et puis n'est-il pas permis de penser qu'en vertu de la solidarité qui unit les membres de la grande famille humaine, et surtout les membres de la société domestique, l'obéissance généreuse de la fille suffisait à couvrir ce qu'il y avait d'imparfait dans la conduite du père? N'y a-t-il pas, en effet, une grande valeur expiatoire dans la piété filiale,

le dévouement et la constance de cette jeune fille, qui dompte sa légitime affection par le sentiment du devoir, et se montre véritablement douce envers la mort; soit qu'elle dût effectivement périr par le glaive, soit qu'elle fût seulement condamnée à cette sorte de mort civile qui résultait du célibat? L'innocence d'un cœur forme autour de lui une atmosphère tranquille et pure, dont il enveloppe et protége ceux qu'il chérit. Qui sait si notre vie n'a pas échappé souvent aux coups de la colère céleste, parce qu'un ange, sous les noms de sœur et de mère, avait étendu jusque sur nous la blancheur de ses ailes?

La Judée glorifia par une solennité publique le sacrifice de la fille de Jephté. Tous les ans, les vierges d'Israël se rassemblaient pour pleurer durant quatre jours cette noble victime du patriotisme et d'une filiale obéissance. On ignore combien dura cette religieuse coutume, dans le pays de Galaad, au delà du Jourdain ; mais en deçà du fleuve, le souvenir de la jeune vierge grandit, et sa fête se dénatura par le cours du temps. Au quatrième siècle de notre ère, les villes encore païennes de Sébaste et de Naplouse, autrefois Samarie et Sichem, lui rendaient des honneurs idolâtriques [1].

Bien que Jephté soit loué dans l'Écriture pour son zèle et sa justice, et rangé parmi ceux que leur foi rend illustres, les saints Pères ont considéré son action comme un exemple des vœux indiscrets, que font souvent, dans un accès de ferveur, certaines âmes trop ardentes, qui, par leur légèreté et leur précipitation, se mettent dans la malheureuse alternative, ou de commettre un crime en violant la promesse qu'elles ont faite à Dieu, ou de ne pouvoir l'accomplir que par un autre crime. Il

[1] *Les Femmes de la Bible.*

vaut mieux ne rien vouer, dit saint Ambroise, que de vouer des choses que Dieu déteste, et qu'on ne peut accomplir sans commettre un parricide. Jephté reconnut l'indiscrétion de la promesse qu'il avait faite au Seigneur; et il y a lieu de penser qu'il a corrigé par le repentir la témérité de ses engagements. Mais si l'action du père est blâmable, celle de la fille est digne de toute notre admiration et de tous nos éloges. Elle apprend par son exemple aux vierges chrétiennes, qui sont touchées de l'amour du ciel et pénétrées du mépris du monde, à s'immoler à Dieu avec joie, avec cette générosité d'âme et cette magnanimité de cœur qui seules peuvent donner, aux yeux du Seigneur, quelque prix aux sacrifices toujours si imparfaits que nous pouvons offrir à l'adorable majesté.

Le triomphe de Jephté aurait dû exciter chez les Israélites une reconnaissance générale : il n'en fut pas ainsi. Faut-il s'en étonner? Le cœur de l'homme est une terre où germe facilement l'ingratitude, tandis que le souvenir des bienfaits y est souvent étouffé par l'orgueil, l'indifférence, la basse jalousie, ou des passions honteusement égoïstes. Il en est à qui la mémoire d'un bienfait, d'un service reçu, pèse comme un remords. Ce serait à décourager la charité et le dévouement, si, instruits à l'école de l'expérience, ayant appris à connaître les hommes, ils ne mettaient ailleurs, au-dessus des misères et des infirmités de ce monde, leurs motifs et leurs espérances. Durant la retraite de sa fille, Jephté eut à réprimer une sédition excitée contre lui par la tribu d'Éphraïm, que le Jourdain séparait du pays de Galaad. Fiers de leurs forces, et jaloux du vainqueur des Ammonites, les habitants d'Éphraïm prétextèrent qu'on ne les avait point appelés contre l'ennemi commun, et se répandirent en menaces de guerre. Il paraît que le reproche n'était

pas fondé; car Jephté répondit : « Mon peuple et moi nous avions une grande querelle avec les fils d'Ammon : je vous ai demandé de venir à mon secours, et vous ne l'avez pas voulu. Alors je n'ai point épargné ma vie, j'ai marché contre les fils d'Ammon, et le Seigneur les a livrés entre mes mains. Comment ai-je mérité que vous me déclariez la guerre? » Mais ces remontrances furent vaines, et Jephté se vit réduit, avec les habitants de Galaad, à repousser la force par la force. L'avantage resta du côté de la justice : les fiers Éphraïmites perdirent dans cette guerre civile quarante-deux mille hommes, qui furent en grande partie égorgés dans leur fuite, au passage du Jourdain. Défaits et rejetés sur le fleuve, qu'ils avaient traversé, pour venir offrir la bataille à l'ennemi, ils essayèrent inutilement de le franchir de nouveau pour échapper au fer du vainqueur. Ceux de Galaad s'étaient saisis de tous les gués. Au fuyard, qui demandait le passage, les soldats de Jephté disaient : « Es-tu d'Éphraïm? » car les partis n'étaient pas distingués par le costume militaire. Le fugitif, pour sauver sa vie, répondait : « Je n'en suis pas. » — « Dis donc *schibboleth* (épi), » répliquaient ceux de Galaad, avec une de ces nuances particulières de prononciation dont on se dépouille si difficilement, et qu'on imite si mal à un âge où les organes ont perdu leur première souplesse et restent fléchis par une longue habitude. Mais l'Éphraïmite, gardant l'accent de sa tribu, et ne pouvant aspirer la syllabe initiale du mot, disait « *sibboleth* (torrent); » et à l'instant il était égorgé. Un grand nombre périt de cette sorte, et la fuite ne fut guère moins désastreuse que la bataille. Ainsi l'orgueil et l'injustice reçurent leur châtiment; et la victoire couronnant le bon droit, Jephté assura la paix et le bonheur de son pays.

Vainqueur et de l'envie de ses concitoyens, et de l'insolence des ennemis de sa patrie, non-seulement il devint prince de Galaad, comme il l'avait demandé, mais tout Israël le reconnut pour juge. On nommait ainsi, dans la république des Hébreux, celui qui avait la souveraine puissance, tant pour la paix que pour la guerre : et cette dignité ressemblait beaucoup à celle des suffètes chez les Carthaginois, des archontes chez les Athéniens, et des dictateurs chez les Romains. Après avoir exercé six ans les fonctions dont la reconnaissance et l'estime de ses compatriotes l'avaient investi, Jephté mourut et fut enseveli dans sa ville, au pays de Galaad.

Toute cette période des Juges est un laborieux combat. Cependant, sous le gouvernement des trois successeurs de Jephté : Abesan, Ahialon et Abdon, les Israélites jouirent d'une assez longue paix, qui finit, comme toujours, par engendrer l'ingratitude. L'Écriture sainte ne dit plus rien de considérable que de Samson, le dernier de ces chefs temporaires, dont l'autorité, comme celle du dictateur à Rome, cessait le plus souvent avec les circonstances qui en avaient déterminé la création. Le gouvernement des juges, en effet, n'était pas quelque chose de régulier et de stable : ces libérateurs que Dieu suscitait à son peuple, quelquefois d'entre les plus petits, se mettaient à la tète des gens de leur maison, de leur famille, de leur tribu, et battaient les oppresseurs. Alors ils se voyaient obéis tantôt d'une partie des Hébreux, tantôt de tous. Eux morts, on en revenait à l'état habituel du gouvernement des tribus par les anciens, gouvernement séparé et particulier à chaque tribu. Restait donc uniquement la religion, comme lien entre tous. Si l'autorité des magistrats est bornée dans les circonscriptions de territoires et de races, il n'y a pas de circonscription

particulière pour l'autorité du grand-prêtre. Il étend sa vue et ses soins sur Juda comme sur Zabulon, sur Ruben comme sur Azer; et, de Silo, où est la *maison de Dieu*, il rattache à un centre commun, que reconnaissent les lévites, ces douze peuplades qui ont chacune leurs chefs. Au moment où la religion périra, le peuple de Dieu n'existera plus.

LE FILS DE LA SUNAMITE.

LES PROPHÈTES.

L'action de Dieu est surtout manifeste dans l'histoire du peuple qu'ils s'est choisi ; et il est aisé de la reconnaître, à travers les événements, par lesquels sa Providence laisse éclater ses desseins de miséricorde envers le genre humain. Cette histoire ne consiste pas uniquement dans une suite de crimes, seulement interrompue par quelques apparitions de vertu : elle est plus haut; elle a commencé divinement par Moïse, elle se poursuit divinement par les prophètes. C'est un merveilleux spectacle, que cette suite non interrompue d'hommes choisis de Dieu, qui dominent et personnifient leurs époques, et qui tous ont une double mission : celle d'être des envoyés extraordinaires près des rois et des peuples coupables, et celle de figurer, en les racontant, plusieurs siècles à l'avance, les mystères du Messie promis à l'humanité déchue.

Quel auguste caractère que celui des prophètes ! Quel rôle admirable que celui de ces élus du Seigneur, sur lesquels se repose son esprit; de ces *voyants* auxquels il dévoile les desseins de sa miséricorde, ou les redoutables secrets de sa justice et de ses vengeances! Thaumaturges puissants, que Dieu arme de la force invincible de son bras, pour en faire les arbitres souverains des rois et des peuples ; hérauts et ministres tout en-

semble des volontés éternelles; docteurs sublimes, prédicateurs éloquents, interprètes fidèles, et vengeurs intrépides de la vérité sainte, que les folies de l'erreur et l'aveuglement des passions travaillent incessamment à étouffer ou à corrompre. Avant le déluge, on voit apparaître Adam et Abel, Seth, Énoch et Noé. Depuis cette immense catastrophe, Noé, qui recommence les temps nouveaux, Noé, le Janus, l'homme au double visage de l'antiquité mythologique, qui forme le lien, la transition du monde antédiluvien au monde régénéré par le châtiment; puis Abraham et Isaac, Jacob et Joseph, Moïse et Josué, Job et Samuel, David et Salomon. Tous ces élus de Dieu, tous ces hommes de sa droite ont levé, aux yeux des nations passionnées pour l'erreur et le mensonge, le flambeau lumineux que le Seigneur a remis en leurs mains, et qu'ils se transmettent d'âge en âge, sans interruption; attestant ainsi, par leur succession même, que jamais la divine Providence n'a refusé aux hommes la lumière et la grâce, la vie et le salut. Mais l'époque où il s'élève un plus grand nombre de prophètes en Israël est celle dont nous allons parler, et qui comprend un espace d'environ cinq siècles, depuis la dédicace du temple jusqu'à la captivité de Babylone : temps de trouble, de confusion et de crimes. Lorsque des rois impies n'avaient d'autre règle de conduite qu'un vil égoïsme, ou des passions plus dégradantes encore; qu'ils foulaient aux pieds les droits sacrés de l'homme et de Dieu; qu'ils enchaînaient les corps et les âmes : les prophètes se présentent comme des anges tutélaires, comme les défenseurs de l'humanité et de la vérité outragées, comme les représentants de l'ordre et de l'autorité divine, pour soutenir, au péril même de leur vie, le parti du faible, de la justice contre la violence et l'oppression, la liberté politique et religieuse, contre

le despotisme et la raison d'État des têtes couronnées. Ils sont la personnification, l'âme et l'expression vivante de leur siècle. Les prophètes, ce sont eux qui président réellement à la politique et aux destinées de l'Asie occidentale. Il faut voir de quel œil ils mesurent les événements, ou plutôt quelle lumière les éclaire. L'accomplissement des prophéties, voilà le grand fait, le fait capital, le fait incontestable de l'époque. Lisez les Rois, lisez les Paralipomènes : que trouvez-vous ? Bien peu de chose ; une indication pourtant : « Le reste des actions du roi et de tout ce qui a été fait sous lui, se trouve dans le livre de tel prophète. » Allez là. Quelques-uns de ces livres ont été perdus ; mais consultez ceux qui restent. Ce n'est plus une aride et sèche chronique. Oh ! alors vous avez un admirable tableau : vous voyez se dérouler tous les grands faits du monde à un horizon infini ; vous reconnaissez je ne sais quel éclat qui les illumine ; vous sentez je ne sais quelle grandeur qui les domine, je ne sais quelle merveilleuse puissance qui remue et conduit toutes ces destinées de l'univers. C'est une magnifique épopée, mais dont le sujet est réel : vous vous abaissez devant cette incompréhensible majesté. Non, jamais l'homme n'a fait une histoire comme celle qui se trouve aux livres d'Isaïe, d'Ézéchiel, de Jérémie, de Daniel ; une histoire qui embrasse tous les temps, qui unit le passé à ce qui le suit, agrandit le présent et raconte l'avenir.

Bien que les prophéties remontent au berceau même de l'humanité, à la promesse d'un Rédempteur faite à notre premier père, qui fut lui-même la figure de « cet agneau immolé dès l'origine du monde, » on peut dire que l'ère des prophètes proprement dite commence à Samuel. Cet homme de Dieu, consacré dès le sein de sa mère, avait fondé à Béthel, à Gal-

gala, à Jéricho, des écoles ou des colléges de prophètes, c'est-à-dire de jeunes hommes remplis de la crainte du Seigneur, et ne s'occupant que de l'étude des choses du ciel, afin de pouvoir en parler à la terre. Non pas sans doute que l'esprit qui fait les prophètes, pas plus que la puissance surhumaine qui fait les thaumaturges, s'apprenne dans les écoles et se transmette par voie d'enseignement : ce qu'il faut entendre, c'est que ces âmes d'élite, séparées du vulgaire, recevaient les leçons de l'auguste vieillard, en qui résidait toute la science, toute la sagesse du peuple élu. C'était, pour ainsi dire, une école sacrée de haute philosophie, où l'esprit, détaché de la matière, selon le degré de chaque disciple, entrait dans une communication plus immédiate avec Dieu, et recevait une illumination plus vive du soleil éternel de justice et de vérité.

« L'âme raisonnable, dit M. l'abbé Gratry, a été créée pour voir Dieu, Dieu même en essence, comme l'aigle, dit-on, pour regarder le soleil en face. Supposez un aigle sur le bord d'un lac, où brille l'image du soleil : l'aigle peut se borner à regarder l'image, sans reporter son regard vers l'objet. Il peut ; — mais c'est ce que les aigles ne font pas : pourquoi donc les hommes le font-ils ? — Il peut prendre son vol vers l'image et se précipiter dans le lac, où aussitôt il cesse de voir, et du même coup perd l'image et l'objet. Il peut encore, excité par l'image, lever le regard, déployer ses ailes et diriger son vol droit vers le soleil même, comme attiré par les rayons que boivent ses yeux. C'est ce que font les aigles ; et c'est ce jeu sublime et cet élan vers la source de la lumière, qui a charmé les hommes et a valu au roi des airs cette gloire, d'être le poétique symbole des sublimités de l'esprit. Ainsi du regard de l'âme. »

Cette belle comparaison s'applique surtout à ces âmes d'élite,

que l'on voit apparaître, de temps à autre, dans les livres saints : ces prophètes au regard d'aigle, au vol d'aigle, aux élans d'aigle, qui, comme le noble oiseau, faisaient leur demeure si haut, si loin de la terre, que les bruits du monde n'arrivaient pas jusqu'à eux. Ils vivaient solitaires, contemplant Dieu dans la nature, et plus encore la nature en Dieu, objet unique de leurs méditations; ils voyaient tout en lui, et lui en tout. Ils ne se contentaient pas de l'image lumineuse aperçue au travers du miroir des ondes : il leur fallait, à eux, la réalité, l'astre, le soleil même, dans tout son éclat brûlant et vivifiant [1] !

Les prophètes n'ont fait que prédire, figurer, annoncer la venue de l'Homme-Dieu, de l'Emmanuel, du Désiré des nations. Cette longue chaîne des promesses, qui, partant d'Adam, renouée à Noé, renouée à Abraham, renouée à Moïse, réunit les Élie, les Isaïe, les Jérémie, les Daniel, se termine à Malachie, la dernière voix de prophète qui doive se faire entendre jusqu'à l'accomplissement des temps. Malachie a fait retentir sa parole, pour qu'il ne soit pas dit que la nouvelle Jérusalem ait été vide de l'esprit de Dieu. Restent près de quatre cent cinquante ans. « Dieu devait à la majesté de son fils de faire taire les prophètes pendant tout ce temps, pour tenir son peuple en attente de Celui qui devait être l'accomplissement de tous les oracles [2]. »

ÉLIE ET ÉLISÉE.

Entre tous ces élus du Seigneur, Élie et son disciple Élisée apparaissent comme les deux hommes les plus puissants en œuvres divines. Lorsque les Juifs, s'adressant à Jean le précur-

[1] *Les Anges d'Israël.*

[2] Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle.*

seur, lui demandèrent : « Êtes-vous Élie? Êtes-vous prophète? » ils donnèrent à entendre que ce nom était le plus auguste, le plus saint, le plus vénéré parmi tous les noms des voyants d'Israël. Aussi la terre ne devait pas garder son corps, et Dieu devait seul connaître dans quel lieu le char de feu, descendu du ciel, avait emporté son prophète, des hauteurs du Carmel aux splendides clartés du firmament.

Élie et Élisée venaient de sortir de la bourgade de Galgala, située entre le Jourdain et Jéricho, et ils marchaient dans la campagne. Élie, intérieurement averti que son heure était venue de quitter la terre, voulait se séparer de son disciple : — « Demeure ici, parce que Dieu m'envoie à Béthel. » — « Vive Dieu! et vive ton âme! répondit Élisée; je ne t'abandonnerai pas. » Ils allèrent donc ensemble à Béthel, petite ville de la tribu de Benjamin, où il y avait un collége de prophètes. Tous abordèrent Élisée, en lui disant : « Ne sais-tu pas que le Seigneur t'enlèvera ton maître, aujourd'hui? » — « Je le sais, reprit-il; n'en parlez pas. » Élie exprima le désir de retourner seul à Jéricho, voulant dérober à tous les regards la merveille qui devait s'opérer en lui : mais le disciple n'y consentit point. A Jéricho, le maître dit : « Demeure en ce lieu, parce que Dieu m'envoie jusqu'au Jourdain. » — « Vive le Seigneur! et vive ton âme! je ne te quitterai pas. » Ils continuèrent donc leur route, suivis, à quelque distance, par cinquante enfants des prophètes.

Parvenu, avec son disciple, sur les bords du fleuve, Élie prit son manteau et le plia, pour en frapper les flots, qui s'ouvrirent à l'instant et lui livrèrent passage. Quand les voyageurs eurent mis le Jourdain entre eux et la troupe des prophètes qui les observaient de loin, Élie, s'adressant à son compagnon : « De-

mande-moi ce que tu désires, avant que je te sois enlevé, » dit-il. — « Obtiens, répondit Élisée, que ton double esprit repose sur moi. » — « Tu sollicites une chose difficile : néanmoins, si tu m'aperçois lorsque je te serai ravi, tu l'auras ; sinon, tu ne seras pas exaucé. » Et comme ils continuaient leur chemin en s'entretenant, un char de feu, attelé de chevaux de feu, vint tout à coup les séparer, et enleva Élie dans un lumineux tourbillon. Élisée, le voyant monter dans les airs, s'écriait : « Mon père! mon père! vous êtes le char d'Israël et son conducteur! » Et lorsque tout eut disparu, il déchira ses vêtements en signe de deuil, et se livra à toute l'amertume de ses regrets. Puis il prit à terre le manteau qu'Élie avait abandonné, en s'élevant jusqu'aux cieux, et il regagna les bords du Jourdain. Là, il toucha du manteau de son maître les eaux du fleuve, qui, cette fois, n'obéirent pas ; et il dit avec une voix plaintive : « Où est maintenant le Dieu d'Élie? » Il frappa de nouveau, et les eaux s'étant divisées, comme sous la main du maître, il passa à l'autre bord. A cette vue, les enfants de Jéricho s'écrièrent : « L'Esprit d'Élie s'est reposé sur Élisée. » Ils se prosternèrent devant l'héritier du don miraculeux, et, depuis ce jour, ils lui furent dévoués, comme à leur nouveau guide.

Bientôt divers prodiges vinrent accréditer la mission d'Élisée, et son nom grandit rapidement dans les royaumes d'Israël et de Juda. Avant de quitter Jéricho, la ville des hauts palmiers, il rendit saines et pures les eaux des fontaines, qui ne causèrent plus à l'avenir ni mort ni stérilité. Le disciple d'Élie ne laissa point avilir la dignité dont il était revêtu ; et lorsque de méchants enfants, abusant de leur âge pour jeter la raillerie au front dépouillé du prophète, osèrent l'insulter, l'auguste vieillard maudit cette jeunesse insolente ; et à l'instant deux ours,

sortis d'une forêt voisine, dévorent quarante des plus coupables. Exemple terrible de la justice céleste, qui ordonne le respect pour la majesté de la vieillesse, et surtout pour la sainteté du sacerdoce! Les rois lui demandaient conseil; les pauvres ne l'imploraient pas en vain. La veuve d'un prophète l'aborda un jour : « Mon mari est mort, lui dit-elle; et tu sais que ton serviteur avait la crainte de Dieu; et maintenant, voilà le créancier qui arrive pour prendre mes deux fils, et en faire ses esclaves. » — « Que veux-tu que je fasse? répondit Élisée. Dis-moi ce que tu possèdes à la maison. » — « Ta servante n'a rien à la maison qu'un vase d'huile. » — « Alors demande à tous tes voisins un grand nombre de vaisseaux vides; rentre dans ta maison, et toi et tes fils, remplissez tous ces vases de l'huile qui vous reste. » Cette femme obéit avec simplicité : l'huile coulait inépuisable; elle ne tarit que lorsqu'il n'y eut plus de vaisseaux à remplir. « Maintenant, dit le prophète à la veuve qui était venue lui rendre compte de cette merveille, vends cette huile, paye ton créancier, et puis, avec tes fils, vis de ce qui vous restera. »

Le disciple a reçu du maître son double esprit : le don des miracles, en même temps que la connaissance et la révélation des choses futures. Après la mort d'Ochosias, Joram, son frère, lui succède. Moins coupable que son père Achab, il a néanmoins la criminelle faiblesse de tolérer dans ses États le culte idolâtrique établi par Jéroboam. A peine est-il sur le trône, qu'il tente une expédition contre Mésa, roi de Moab, pour l'obliger à payer le tribut annuel de cent mille agneaux et de cent mille brebis, qu'il devait à la couronne d'Israël, et dont il s'était affranchi. Il intéresse à sa cause Josaphat, roi de Juda, qui entraine avec lui le roi d'Édom, son vassal. Au bout de sept

jours de marche, l'armée coalisée manque d'eau au milieu du désert. Réduits au désespoir, les trois princes vont consulter Élisée. Le prophète, après avoir reproché au roi d'Israël son idolâtrie, prend le ciel à témoin qu'il ne daignerait pas même l'honorer d'un regard, s'il ne respectait la présence de Josaphat : mais, en considération de ce juste, il leur répondra. Il fait donc appeler un joueur de harpe : « Et pendant que cet homme chantait sur sa harpe, la main du Seigneur fut sur Élisée, et il dit : Voici ce que dit le Seigneur : creusez des puits et des fossés près du lit de ce torrent. Car voici ce que dit le Seigneur : Vous ne verrez ni vent ni pluie; et le lit de ce torrent sera rempli d'eau, et vous boirez, vous, vos serviteurs et vos chevaux. De plus, Moab sera livré entre vos mains. Vous détruirez toutes les villes fortifiées et toutes les citadelles; vous couperez par le pied tous les arbres à fruits; vous comblerez toutes les fontaines, et vous couvrirez de pierres les champs les plus fertiles. » Cette prophétie s'accomplit à la lettre. Les Moabites furent taillés en pièces, leurs villes prises; et leur monarque, assiégé dans sa capitale, voyant qu'il ne pouvait échapper à l'ennemi, prit son fils aîné, qui devait régner après lui, et l'offrit en holocauste sur la muraille, à la vue des assiégeants, qui, révoltés de cet horrible spectacle, abandonnèrent le siége, pour retourner en leur terre.

Guide inspiré des prophètes, Élisée visitait fréquemment leurs colléges, répandus sur divers points du pays. Il y en avait à Jéricho, la ville des palmiers, à Galgala, sur les hauteurs qui dominent le Jourdain, à l'extrémité septentrionale de la mer Morte; à Béthel, village au site gracieux, jeté comme un nid d'aigle entre les montagnes qui traversent la Palestine, du nord

au midi. Mais c'est surtout dans les grottes suspendues aux flancs du Carmel, que les prophètes s'étaient retirés, comme dans des forteresses, où ils échappaient aux assauts de la vie extérieure, et trouvaient ces pieux isolements et cette sérénité, qui rapprochent du ciel et font jouir de la familiarité de Dieu.

LE MONT CARMEL.

Le Carmel, si souvent chanté par les poëtes bibliques, est une longue chaîne de montagnes, qui s'étend du nord-est au sud-est, et va aboutir au bord de la mer, où elle s'avance en forme de péninsule. L'aspect en est agréable : l'olivier, la vigne y entrelacent leurs rameaux ; l'air y est embaumé par les suaves parfums qui s'exhalent d'une foule d'herbes aromatiques qui en tapissent le sommet et les flancs. Le pied de la chaîne a vingt-deux lieues de circonférence. Les montagnes du septentrion sont beaucoup plus hautes que les autres, qui ne sont que des collines fertiles, dont les revers et les vallons offrent des paysages délicieux. C'est là, dans ces montagnes remplies de souvenirs religieux, et dont les échos gardent encore les chants de David, que l'on montre la grotte profonde et obscure où vécut Élie, et après lui Élisée. Cette grotte ne reçoit de jour que par l'entrée ; le reste est dans une religieuse obscurité, comme un sanctuaire autour duquel vient mourir la pâle clarté des cierges bénits. Que fallait-il à ces solitaires des anciens jours? Qu'avaient-ils besoin de la lumière d'ici-bas? quand ils possédaient au dedans d'eux-mêmes cette lumière ineffable, dont le soleil incréé, le Verbe divin, éclaire toute âme qui cherche à déployer ses ailes, comme dit Platon, et à les soulever vers l'infini. On montre encore aux voyageurs, dans les montagnes du

Carmel, une autre grotte taillée dans le roc, qui sert de vestibule à une caverne naturelle, où les chrétiens avaient construit une chapelle, près d'une source d'eau excellente. La grotte du prophète avait dix pas de long, sur quatre de large. On y voit un autel édifié à l'endroit où reposait le juste, pendant le court sommeil de ses pieuses nuits. Le torrent de Cison baigne le pied du Carmel, du côté du nord.

A l'entrée de la plupart des cavernes qui furent habitées par ces hommes, aïeux des solitaires chrétiens, des couvents ont été bâtis. Un santon turc veille à l'entrée des uns, le drapeau de la France garde les autres. Tous sont jetés comme des îles sur une nappe de verdure foncée, au sein d'une végétation forte et sévère, sous un ciel profond et pur; quelquefois en face de la mer immense, qui vient battre, à l'occident, les pieds du Carmel. Ces retraites, véritable demeure des âmes, refuge des graves méditations, témoignent du vif et impérissable sentiment qui détache l'homme des réalités grossières, et le porte vers l'infini, quelle que soit l'atmosphère du siècle où il vit, et quelle que soit la croyance qui lui prête des ailes. On dirait qu'il étouffe dans le cercle étroit de la vie présente, et au milieu des œuvres de ses mains; et qu'il ne se sent à l'aise que parmi les grands spectacles de la nature et les longs horizons, symboles de ces espaces illimités, où il pousse les puissants soupirs, qui sont la respiration de son âme.

C'est là l'humble cellule où vers l'éternité
S'élançait chaque jour l'ardente piété :
Ici son cœur à Dieu confiait ses alarmes;
Cet autel fut souvent arrosé de ses larmes ;
Ces murs encor noircis d'un deuil religieux,
Répétèrent souvent ses cantiques pieux :

Souvent il attachait aux pilastres antiques
D'un saint ou d'un martyr les modestes reliques;
Dans cet étroit enclos cultivait quelques fleurs,
Image de son âme et de ses chastes mœurs.

Ce fut dans cette solitude du Carmel qu'Élisée vint retremper son courage, après l'enlèvement de celui qui lui avait servi de père. Il dut reposer sur sa couche austère, prier où ses genoux étaient encore imprimés, et baiser la trace de ses pas sur le sol durci de la grotte déserte; il dut, enveloppé dans les plis de son manteau, méditer les enseignements de la loi, que le maître lui avait si souvent retracés, avec cette voix révérée, dont les éléments eux-mêmes avaient appris à respecter la puissance : il dut devenir un second Élie, en un mot, puisque l'esprit du premier était vivant en lui. Noble filiation! puissante race des saints! auguste et chaste famille des élus! voilà comme vous vous perpétuez sur la terre, pour la plus grande gloire de Dieu. Plus tard la solitude sera peuplée de religieux livrés à la vie contemplative, et adonnés à la pénitence, à la prière, à toutes les vertus qui font fleurir la sainteté parmi les enfants d'Adam. O chère montagne des prophètes! tes échos ont entendu de suaves soupirs monter de la terre vers le ciel. Avant et après Jésus-Christ, tu as été habitée par les martyrs de la pénitence, de la foi et de la charité; et, de nos jours encore, les enfants du Carmel prient et pleurent, dans les austérités, pour apaiser l'éternelle justice, irritée par les crimes de la terre [1].

« On raconte, dit le célèbre Gorres, que, plus d'une fois, dans la mer du Sud, lorsque des voyageurs abordaient dans

[1] *Les Anges d'Israël.*

une île que le pied de l'homme n'avait jamais foulée, les animaux qu'elle renfermait, frappés de cette apparition inaccoutumée, accouraient, poussés par l'étonnement et la curiosité. Les oiseaux, sortant de l'épaisseur des forêts, volaient autour des étrangers, et se posaient sur leurs épaules. Les habitants de l'abîme eux-mêmes, les chiens de mer, par exemple, montaient sur le rivage, et regardaient d'un œil stupéfait la nouvelle merveille. Il en est ainsi pour ceux qui marchent par des sentiers solitaires, et dont la vie se distingue de la vie commune et vulgaire. » Le monde étonné fait beaucoup de bruit autour des hommes que la grâce appelle à parcourir des voies surnaturelles; puis, peu à peu il se tait, détourne la tête et passe. Et ces hommes que l'esprit d'en haut a touchés, continuent à suivre leur attrait : ils se dépouillent de plus en plus de la nature grossière et sensuelle que le péché a faite à la race d'Adam ; une flamme mystérieuse les consume, et, dévorés d'ineffables ardeurs, ils entrent, par anticipation, dans le foyer de l'amour divin, où se plongent incessamment les élus et les essences angéliques, dans les transports d'une éternelle et inaltérable félicité.

Heureux qui, s'écartant des sentiers d'ici-bas,
A l'ombre du désert allant cacher ses pas,
D'un monde dédaigné secouant la poussière,
Efface, encor vivant, ses traces sur la terre,
Et dans la solitude enfin enseveli,
Se nourrit d'espérance et s'abreuve d'oubli!
Tel que ces esprits purs qui planent dans l'espace,
Tranquille spectateur de cette ombre qui passe,
Des caprices du sort à jamais défendu,
Il suit de l'œil ce char dont il est descendu!...
Il voit les passions, sur une onde incertaine,

De leur souffle orageux enfler la voile humaine :
Mais ces vents inconstants ne troublent plus sa paix ;
Il se repose en Dieu, qui ne change jamais!...
Oui, dans cet air du ciel, les soins lourds de la vie,
Le mépris des mortels, leur haine ou leur envie,
N'accompagnent plus l'homme, et ne surnagent pas :
Comme un vil plomb qu'on jette, ils retombent en bas.
Ainsi, plus l'onde est pure, et moins l'homme y surnage;
A peine de ce monde, il emporte une image;
Mais ton image, ô Dieu! dans ces grands traits épars,
En s'élevant vers toi, grandit à nos regards.
Comme au prêtre habitant l'ombre du sanctuaire,
Chaque pas te révèle à l'âme solitaire :
Le silence et la nuit, et l'ombre des forêts,
Lui murmurent tout bas de sublimes secrets;
Et l'esprit, abîmé dans ces rares spectacles,
Par la voix des déserts écoute tes oracles.

LA SUNAMITE.

En parcourant la Palestine, Élisée trouvait sur sa route, de Samarie au Carmel, le bourg de Sunam, dans une plaine délicieuse, non loin des hauteurs de Gelboé. Là, il avait souvent reçu l'hospitalité d'un homme considérable, dont la femme était connue par ses sentiments de religion. Elle accueillait le prophète avec honneur, et l'environnait de ses soins délicats. Elle dit un jour à son mari : « Je vois que l'homme de Dieu qui vient souvent chez nous est d'une haute sainteté. » Et comme le prophète avait des habitudes de recueillement et de silence, qu'en outre il vivait d'une manière très-simple, et que peu de chose lui suffisait, elle ajouta : « Faisons-lui donc une petite « chambre; nous y placerons un lit, une table, un siége et un

« chandelier, afin qu'à son passage il habite là. » Charmé de ces attentions, et de l'esprit de foi qui s'y révélait, Élisée voulut exprimer à ses hôtes toute sa reconnaissance. Il dit donc à Giézi, son serviteur : « Parle à la Sunamite en ces termes : Tu nous as rendu des services avec dévouement; que veux-tu que je fasse pour toi? As-tu quelque affaire? et veux-tu que je parle en ta faveur au roi, ou bien à son général? » La Sunamite, désintéressée dans son zèle, répondit avec actions de grâces : « J'habite en paix au milieu de mon peuple. » Giézi rapporta ces paroles à son maître. « Que veut-elle donc, dit Élisée, que je fasse pour elle? » — « Ne le demandez pas, répliqua le serviteur; elle n'a point de fils. »

Le prophète dit à Giézi : « Fais venir la Sunamite. » Elle se présenta, dans l'attitude du respect, et se tint debout, à la porte de la chambre habitée par l'homme de Dieu. Il lui dit : « Dans un an, à pareil jour, tu auras un fils. » — « Maître, je t'en prie, répliqua-t-elle; n'attriste pas ta servante par une fausse joie. » Mais Dieu, qui endort ou réveille à son gré les forces de la nature, et qui tire des glaces de l'hiver le riche vêtement de fleurs dont se pare le printemps, Dieu sut vérifier la parole qu'il avait mise à la bouche de son prophète. Au temps marqué, la Sunamite eut un fils, doux objet de longs désirs, précieuse récompense de ses sentiments de foi et de charité.

Quelques années après, l'enfant était allé trouver son père, occupé dans la campagne avec des moissonneurs : il fut frappé du soleil, et, en arrivant, il criait : « Ma tête! ma tête! » Le père dit à l'un de ses serviteurs : « Prends l'enfant et reconduis-le vers sa mère. » Le mal fit des progrès rapides et effrayants, sans que la plus affectueuse tendresse y pût remédier. Vers

midi, l'enfant expira sur les genoux de sa mère. Cette dure épreuve n'abattit point la fidèle Sunamite. Soutenue et animée par sa foi et sa confiance en Dieu, elle monta dans la chambre réservée au prophète, et déposa sur le lit le corps inanimé de l'enfant. Ensuite elle vint dire à son mari : « Donne-moi, je te prie, un des serviteurs; je prendrai l'ânesse pour aller trouver l'homme de Dieu ; je reviendrai promptement. » — « Pourquoi veux-tu faire ce voyage? nous ne sommes ni au premier du mois, ni au jour du sabbat. » C'est que, dans ces jours, et aux fêtes établies par la loi, le peuple se réunissait autour des prophètes, pour apprendre de leur bouche les volontés du Seigneur. La Sunamite répondit simplement à son mari : « Je pars. »

De Sunam à la grotte d'Élisée sur le Carmel, il y avait six ou sept heures de marche : mais quelle fatigue peut arrêter une mère qui pleure son enfant? La Sunamite ayant fait seller l'ânesse, dit au serviteur : « Conduis-moi avec célérité ; ne me cause aucun retard dans la course, et fais ce que je te dis. » Les voyageurs marchèrent rapidement; ils gravissaient la pente de la montagne, lorsque le prophète les aperçut : « Voici la Sunamite, dit-il à Giézi : va donc à sa rencontre, et demande-lui si elle, son mari et son enfant se portent bien. » La Sunamite, absorbée dans sa douleur, continua sa route, et, arrivée auprès de l'homme de Dieu, se jeta à ses pieds, avec des marques de désolation. Giézi voulait la faire retirer : « Laisse-la, dit le maître : son âme est dans l'amertume; Dieu me l'a caché, et j'en ignorais la cause. » — « Maître, s'écria la mère désolée, t'ai-je demandé un fils? ne t'ai-je pas dit : Ne m'annonce pas faussement la joie? » Elle semble reprocher au prophète son bonheur sitôt évanoui dans la mort. Pauvre mère! la douleur t'égare :

nul ne connaît les desseins de la Providence ; ne peut-elle opérer des prodiges, quand son heure est venue?

Élisée écouta ces plaintes avec compassion. Il dit à son serviteur : « Ceins tes reins, prends à la main mon bâton, et pars en toute hâte : si tu rencontres un homme, ne t'arrête pas à le saluer ; s'il te salue, ne t'arrête pas à répondre. Tu placeras mon bâton sur le visage de l'enfant. » Mais la mère dit à Élisée : « J'en jure par le Seigneur et par ta vie! je ne te quitterai pas que tu ne viennes toi-même. » Il ne put résister à tant de douleur et de foi : il accompagna la Sunamite. Telle est la puissance de la prière persévérante. Dieu en agit ainsi avec l'âme qui l'implore, dans toute la vivacité de sa foi, de ses désirs et de son espérance. Il se laisse toucher d'abord, et il envoie ses représentants au secours de sa détresse. Mais ce n'est pas assez : dans les grands périls, l'âme redouble ses cris, elle pleure, elle supplie. Alors Dieu vient lui-même ; il descend de la montagne de sa gloire, il abaisse sa majesté, il marche avec l'âme en pleurs.

Giézi, exécutant les ordres de son maître, avait pris les devants et placé le bâton mystérieux sur le visage inanimé de l'enfant. Étonné que la vie n'y reparût point, il retourna vers le prophète, et lui dit : « L'enfant n'est pas ressuscité. » En effet, le prophète, à son arrivée, trouva l'enfant étendu mort sur un lit. Il s'enferma dans la chambre et se mit en prière. Puis il monta sur le lit et se coucha sur l'enfant, la bouche sur la bouche, les yeux sur les yeux, les mains sur les mains, se ramenant pour ainsi dire aux proportions de ses petits membres glacés ; et la chaleur de la vie lui revint. Il fit cela par deux fois ; et alors l'enfant ouvrit les yeux, en poussant de légers soupirs. Élisée appela Giézi, et lui dit : « Fais venir cette Sunamite. »

Éperdue de joie, en retrouvant son fils arraché à la mort, la pauvre mère tomba aux pieds d'Élisée, et se prosterna jusqu'en terre, pour lui marquer sa reconnaissance et sa vénération affectueuse.

D'autres merveilles encore signalèrent le pouvoir du prophète; Dieu l'environnant d'éclat pour l'opposer comme un boulevard, soit à l'erreur et à la perversité, qui descendaient du trône sur la nation, soit aux ennemis du dehors, qui venaient apporter au sein d'Israël les horreurs de la guerre et de l'idolâtrie. A ces crimes et à ces calamités se joignirent les souffrances de la faim. Une récolte malheureuse avait amené la disette; Élisée dit à la Sunamite : « Pars avec ta famille, cherche une autre contrée où tu puisses vivre; car le Seigneur a appelé la famine, et elle est arrivée sur terre pour sept ans. » La Sunamite suivit ce conseil, et alla demeurer au pays des Philistins. Pendant que le fléau sévissait, Ben-Adad, qui passa sur le trône de Damas avant le sanguinaire Hazaël, vint assiéger Samarie. La famine y fut bientôt si horrible, que les plus viles choses qui pouvaient servir d'aliment y étaient du plus haut prix, et que des mères affamées se disputaient entre elles la chair palpitante de leurs enfants! Le roi d'Israël imputant ces malheurs à Élisée qui les avait prédits : « J'en jure par le Seigneur, dit-il; je ferai tomber aujourd'hui la tête d'Élisée. » Mais, ce jour même, les Syriens, saisis d'une terreur panique, levèrent le siége, et abandonnèrent leur camp rempli de vivres. L'extrême souffrance disparut avec l'ennemi, et des saisons meilleures ramenèrent l'abondance.

La Sunamite rentra dans son pays après la disparition du fléau. Trouvant sa maison et ses terres envahies par de puissants usurpateurs, elle se rendit auprès du roi pour demander justice. En ce moment, le roi se faisait raconter par Giézi les

merveilles qui remplissaient la vie d'Élisée : « Voici, dit le serviteur, en voyant la Sunamite, cette femme dont le fils a été ressuscité par mon maître. » La Sunamite fit elle-même le récit de tout ce qui lui était arrivé. Puis le roi, reconnaissant la justice de sa demande, dit à l'un de ses officiers : « Fais-lui rendre tout ce qui est à elle, et tous les revenus de ses terres, depuis le moment où elle a quitté le pays jusqu'à ce jour. »

Tous les jours du prophète étaient pour ainsi dire marqués par quelque nouveau miracle : la nature obéissait à ses ordres, comme le trépas lui avait obéi. Il guérissait les maladies les plus horribles; la lèpre elle-même disparaissait, à la voix souveraine du ministre de Dieu. Les poisons perdaient leur malignité, et les enfants du prophète ne souffraient pas de leur mortelle influence.

Élisée s'était retiré à Damas; c'est de là qu'il vit le douloureux accomplissement de ses prophéties. Jéhu, l'un des officiers du roi d'Israël, s'empare du trône de son maître par le meurtre et la trahison. Il précipite Jézabel du haut de son palais et fait égorger les prêtres de Baal, les soixante-dix fils d'Achab, le roi de Juda qui se trouvait auprès de Joram, et quarante-deux parents d'Ochosias. Cette sanglante exécution frappe cruellement les deux branches de la postérité d'Achab et de Jézabel. Athalie, qui remplace Ochosias sur le trône de Juda, fait massacrer tous les fils de ce prince, et travaille ainsi à l'accomplissement de l'arrêt, qui ne sera entier que quand la reine parricide aura péri elle-même.

C'est au milieu de tant de malheurs et de scandales, que le prophète Élisée voyait approcher l'heure de sa mort. Il était revenu à Samarie, où il tomba dangereusement malade. Joas, petit-fils de Jéhu, qui tenait alors le sceptre d'Israël, alla saluer

d'un dernier adieu l'illustre vieillard. Il l'aborda en pleurant : — « Mon père! mon père ! s'écriait-il, vous le char d'Israël et son guide! » — « Apporte-moi un arc et des flèches, » dit Élisée; et lorsqu'il les eut pris lui-même : « Prince, mets la main sur cet arc. » Puis, ayant posé les mains sur celles de Joas : — « Ouvre la fenêtre qui regarde l'Orient; lance une flèche. » Et il continua d'un air inspiré : — « C'est la flèche du salut de Jéhovah, le signe de sa protection contre la Syrie. » A un second commandement du prophète, Joas ayant pris de nouvelles flèches, en frappa la terre trois fois, après quoi il s'arrêta. Le Voyant se mit dans une sainte colère contre lui. « Si tu avais frappé la terre six ou sept fois, lui dit-il, tu aurais frappé la Syrie jusqu'à l'exterminer entièrement; tandis que maintenant tu ne la battras que trois fois. » Ainsi, avec des yeux qui allaient se fermer aux choses de la terre, le prophète voyait l'avenir : il voyait les destinées d'un empire, le sort des armées; il voyait ce que Dieu voit lui-même, puisque le temps et l'espace n'existent point devant le regard du Très-Haut, ou de ceux auxquels il révèle les secrets de sa prescience.

Élisée mourut en prophétisant les prochains triomphes de son pays. Les événements ne trahirent pas sa parole : les armes syriennes furent humiliées à plusieurs reprises. En outre, sa cendre parut garder quelque chose de cette énergie miraculeuse qu'il avait tant de fois déployée de son vivant. Des hommes, qui allaient mettre un mort en terre, furent surpris par une bande de voleurs : ils s'enfuirent, après avoir jeté précipitamment le cadavre dans le sépulcre d'Élisée qui était proche. Au contact de ces ossements sanctifiés, le cadavre tressaillit, le mort se ranima; Dieu donnant ainsi un nouveau témoignage à la vertu et au ministère du grand prophète.

Le flambeau de la prophétie ne s'éteignit pas dans les mains d'Élisée. Il fut porté successivement, l'espace de deux siècles, par une foule d'hommes éminents, dont les écrits nous sont parvenus, et qui ont rempli d'une lumière douce et immortelle les régions de ce ciel intelligible où vivent et respirent les âmes. C'est par eux que, avant la venue du Christ, la vérité se maintint dans le monde, qui leur doit de n'avoir pas entièrement perdu alors la connaissance de son origine et de sa fin. C'est sur leur parole immuable que s'appuie la vérité du christianisme : ils sont nos aïeux dans la foi, et, en leur donnant la main, par-dessus la tête des siècles, nous touchons avec eux au berceau de l'humanité, comme ils toucheront, avec nous et nos neveux, à ce jour qui se nomme l'éternité : sainte dynastie des esprits, qui sort de Dieu par la création et qui y retourne par une libre adhésion à la vérité religieuse[1] !

[1] *Les Femmes de la Bible.*

LE JEUNE TOBIE.

Frédéric Schlegel, en parlant des livres de Tobie, Judith et Esther, appelle ces récits : *Légendes hébraïques*. On trouve dans Esther et dans Judith, ajoute Am. Duquesnel, une poésie grande et suave; mais Tobie nous a toujours inspiré une admiration plus profonde. Le sentiment exquis dont ce livre est plein porte l'âme aux pensées religieuses, à la contemplation de Dieu. Cette rare simplicité, si opposée et si supérieure aux efforts de l'art contemporain, doit servir de leçon aux écrivains convulsionnaires de cette époque [1]. Puissent-ils se pénétrer de cette vérité : que ce qu'il y a de plus difficile à atteindre dans l'art est la naïveté, l'absence de l'art lui-même.

On éprouve un grand embarras en voulant analyser Tobie. Je me rappelle que, fatigué des œuvres sataniques de la littérature de nos jours, blasé sur toutes les horreurs qu'elle étalait en vain à mes regards, je fus pris d'un dégoût amer pour les livres. — Un de mes plus chers amis entra dans mon cabinet, et me dit : Lis-moi Tobie. Je lus haut cet admirable ouvrage, et je sentis à chaque instant le froid de l'enthousiasme.

Pour donner une idée de ce livre admirable, il faudrait le

[1] L'auteur écrivait ceci en 1836.

citer en entier. Là, point d'événements extraordinaires : partout absence d'art; des idées d'une simplicité angélique et d'une grandeur réelle, gigantesque; je ne sais quoi de divin soufflant sur l'âme une paix toute céleste.

LA CAPTIVITÉ.

Instituées pour l'homme et pour le temps, en vue de Dieu et de l'éternité, les sociétés, les nations accomplissent tout entière ici-bas leur passagère destinée. Leur mission une fois remplie, elles n'ont plus rien à attendre au delà de cette vie; elles ont cessé d'exister, après avoir reçu, en ce monde, le châtiment ou la récompense suivant la mesure de leurs crimes ou de leurs vertus. Paix au dehors, tranquillité au dedans, gloire et prospérité matérielles, grandeur morale; tels sont les biens que le ciel répand sur les royaumes et sur les peuples qui rendent à Dieu et aux hommes ce qui leur est dû, qui pratiquent la justice et la religion, ces deux bases sacrées de toute société humaine. Guerre étrangère ou civile, famine, peste, oppression; tels sont les fléaux dont Dieu punit les nations coupables. Et s'il les trouve endurcies, incorrigibles, il les frappe de mort, en effaçant leur nom du milieu des peuples, en éteignant leur nationalité.

Les malheurs d'Israël, la triste captivité où il gémit si longtemps, sont une preuve nouvelle, un éclatant témoignage à l'appui de cette terrible vérité : Israël succombe sous le poids de ses iniquités. Souvent averties, souvent châtiées, depuis leur schisme, mais toujours infidèles, toujours impénitentes, les dix tribus ont cessé de former un peuple. Ainsi se sont accomplies les menaces des prophètes. Juda échappe, cette fois, au châti-

ment par le repentir et la pénitence. Les idoles renversées, les bois abattus, les prêtres purifiés, le serpent d'airain, devenu un objet de scandale et d'idolâtrie, réduit en cendres; une pâque solennelle a réuni tous les enfants de Juda, et les fidèles que les dix tribus ont conservés. Cette fête était, pour Israël, la dernière célébrée en Palestine. La condamnation portée contre Samarie devait s'exécuter : Salmanasar, une première fois, avait pris le veau d'or de Béthel, et soumis Samarie à un tribut. Depuis les derniers règnes, le danger venait de l'orient : on avait espéré que le secours partirait du midi; on s'était tourné vers l'Égypte; mais, comme le disait l'Assyrien : « Le Pharaon est un roseau qui plie et qui casse. » Osée s'étant révolté, Salmanasar accourut furieux, et heurta son armée contre Samarie. Le moment était venu, et le prophète avait récapitulé dans une foudroyante menace tous les crimes de cette ville : elle se défendit en vain trois ans; les Assyriens en firent un monceau de ruines.

Les habitants massacrés, Osée chargé de chaînes et emmené captif avec une multitude d'Israélites, les champs étaient vides; ils furent plus déserts encore, quand, après un fol espoir de rébellion, les derniers restes des dix tribus eurent été transplantés par Assar-Haddon aux rives de l'Euphrate. C'est là que Juda et Israël se retrouveront un siècle plus tard, et, sur la rive étrangère, pleureront ensemble la patrie commune :

Captifs sur des plages lointaines,
L'exil nous a flétris par ses sombres rigueurs;
Et, fatigué de voir nos chaînes,
Notre œil cherche Sion, et se mouille de pleurs.

Juda n'a plus ces nobles fêtes,

Où sa joie éclatait en saints et doux transports,
Et l'Euphrate a vu nos prophètes
Suspendre leur guitare aux saules de ses bords[1].

C'était alors une vaste solitude aux bords du Jourdain; et il fallut bien établir, sur cette terre de désolation, des peuples divers; un mélange de Syriens, de Babyloniens, de Cuthéens, avec les Israélites jugés trop peu dangereux pour mériter l'honneur et les souffrances de l'exil.

Ainsi, deux cent vingt-quatre ans après sa révolte contre la maison royale de David, Israël était frappé comme d'un coup de foudre. Le prophète Nahum, accompagnant ses frères, les consolait dans le pays des Mèdes, à Hola, à Hober, où leurs familles continuent à subsister, avec un reste d'indépendance et un semblant de nationalité. Assur a détruit pour toujours le royaume d'Israël : les diverses tribus qui le composaient sont menées captives, et dispersées dans la haute Asie. Mais, en même temps que le bras de sa justice s'appesantit sur son peuple ingrat, Dieu, qui sait tirer le mal du bien, n'oublie pas les quelques justes qui lui sont restés fidèles : sa paternelle sollicitude les suivra dans leur captivité, pour faire éclater en eux sa puissance et sa miséricorde, pour en faire les instruments de ses desseins adorables dans le salut du genre humain. Avant de fouler la terre de l'exil, ils ont entendu la voix du Dieu de leurs pères : « Enfants d'Israël, louez le Seigneur, et rendez-lui gloire en présence des nations : il vous a conduits chez les infidèles, qui ne le connaissent pas, afin que vous leur racontiez ses merveilles, et qu'ils apprennent qu'il n'est point d'autre Dieu que lui. »

[1] M. l'abbé G. Darboy.

Voilà donc les enfants d'Abraham dispersés par toute l'Asie, comme la poussière : le vent l'enlève, cette poussière, et la porte aux quatre coins de la terre ; elle sera partout féconde. Les conquérants assyriens traînaient, à la suite de chaque expédition nouvelle, des troupeaux de captifs après eux : mais, parmi ces captifs, les justes d'Israël et les justes de Juda, les prêtres et les prophètes marchent aussi. Où vont-ils? La gloire de Dieu éclatera, dans la servitude de son peuple, au milieu de cette ville de corruption et de fausse science, qui s'appelle Babylone. La semence de la divine parole est répandue sur ce vieux continent, où luttent ensemble toutes les erreurs, comme les flots dans la tempête : quelques lambeaux de vérité sont jetés à ces peuples, qui s'épuisent et meurent sans secours ; les grands et les petits les reçoivent; les réformateurs s'en emparent : et c'est cet aliment éternel qui, mêlé à bien des superstitions et des mensonges, nourrira, jusqu'aux temps prédestinés, les nations antiques. La croix doit rayonner par tout le monde, au sommet du Calvaire; mais, avant même cette grande lumière du genre humain , les yeux fatigués se reposent sur quelques lueurs éparses de la première révélation. Les traditions du Messie , vaguement conservées depuis Abraham, en dehors du peuple choisi, se renouvellent et se raniment, et l'univers peut vivre au moins d'espérance.

LE VIEUX TOBIE.

L'histoire de Tobie, de ce juste d'Israël, qui supporte avec la même constance la prospérité et les plus cruels revers, qui ne sait

que bénir son Dieu, soit qu'il encoure la colère d'un nouveau prince, soit qu'il perde la vue, soit qu'il la recouvre; ce touchant épisode de la captivité, en nous révélant l'état des fils d'Abraham, non loin des lieux d'où ce père élevé de leur multitude était parti libre avec ses serviteurs, fait éclater en même temps cette mission providentielle des restes de Jacob dispersés au milieu des nations.

Tobie était de la ville et de la tribu de Nephtali, dans la haute Galilée, au pied du Liban, près des sources du Jourdain. Au temps de Salmanasar, roi d'Assyrie, il fut emmené captif à Ninive, avec les tribus qui formaient le royaume d'Israël. Ces grandes calamités, châtiment des erreurs de toute une nation, frappaient l'innocent comme le coupable : car, au sein de la patrie et du bonheur, Tobie n'imita jamais ses compatriotes, qui couraient en foule aux autels des idoles; mais il allait tous les ans à Jérusalem présenter ses offrandes au temple du Seigneur. Il y avait en lui une maturité précoce, qui l'empêchait, jeune encore, de rien mettre de puéril dans ses actions : la loi n'avait pas d'observateur plus fidèle. Homme fait, il épousa une femme de sa tribu, qui s'appelait Anne, et il en eut un fils auquel il donna son propre nom : il éleva cet enfant dans l'amour du Seigneur et dans la crainte du péché. Parmi les rigueurs de l'exil et de l'infortune, il ne quitta point la voie de la vérité; il s'abstint des viandes défendues, et garda le souvenir des divins préceptes. Il tenait ainsi son cœur haut vers le ciel, au milieu de l'adversité, sans que le malheur pût rien changer à la pureté de son obéissance. Aussi Dieu lui fit trouver grâce aux yeux du vainqueur, qui lui laissa une grande liberté, et l'investit de sa confiance. Tobie n'en profita jamais que pour le bien de ses frères, auxquels il donnait des avis et des secours

affectueux et multipliés, et qu'il tâchait de consoler en leur parlant de la vraie patrie. Sa charité était aussi généreuse que compatissante : c'est ainsi qu'en passant à Ragès, ville de Médie, il prêta un jour dix talents d'argent (environ cinquante mille francs) à Gabélus, qui était fort pauvre.

A Ninive, autrefois, quand les tribus en pleurs
Expiaient dans les fers leurs coupables erreurs,
Il fut un juste encore ; il avait nom Tobie.
Consacrant à son Dieu chaque instant de sa vie,
Vieillard, malheureux, pauvre, il n'en donnait pas moins
Aux pauvres des secours, aux malheureux des soins.
A travers les dangers, par des routes secrètes,
De ses frères captifs parcourant les retraites,
Il consolait la veuve, adoptait l'orphelin :
Le cri d'un opprimé réglait seul son chemin ;
Et lorsque ses amis, effrayés de son zèle,
Lui présageaient du roi la vengeance cruelle :
— « Je crains Dieu, disait-il, encor plus que le roi,
« Et les infortunés me sont plus chers que moi. »

Salmanasar étant mort, son fils Sennachérib, qui le remplaça sur le trône, retira aux Israélites la protection que leur avait accordée son père, et fit peser sur eux la plus cruelle oppression : la ruine entière de son armée sous les murs de Jérusalem venait de l'exaspérer. Il fit mourir plusieurs Juifs, avec défense de leur donner la sépulture. Il voulut faire mourir aussi Tobie, connu dans Ninive par les soins qu'il prodiguait à ses malheureux compatriotes ; la persécution dont ils étaient l'objet n'ayant fait qu'accroître l'ardeur de son zèle et de sa charité. Voyant ses biens confisqués, sa vie menacée, Tobie, dépouillé de tout, s'enfuit avec son fils et sa femme, et parvint

à se cacher, grâce à l'affection que lui portaient les Assyriens eux-mêmes, à cause des bonnes qualités de son cœur. Du reste, cette épreuve ne fut que passagère. Le tyran ne tarda pas à périr, victime de sa cruauté, par la main de ses propres fils; et, sous Assar-Haddon, le nouveau roi, Tobie rentra à Ninive, et recouvra tous ses biens, par la faveur d'Achior, son neveu, devenu grand-maître du palais. Il reprit aussitôt ses anciennes habitudes de dévouement, malgré les dangers qu'il avait à craindre : car si la persécution s'était ralentie, elle n'avait pas encore entièrement disparu.

Une fête solennelle dans la religion juive, la fête de la Pentecôte, s'étant présentée, Tobie fit préparer un grand repas, et dit à son fils : « Va, et amène ici tous ceux de nos frères que tu trouveras dans le besoin, afin qu'ils mangent avec nous. » Le jeune homme obéit. De retour, il annonça que le cadavre d'un Israélite gisait dans la rue, sans sépulture. Aussitôt Tobie quitte le repas, et court enlever le cadavre, qu'il cache dans sa maison, pour l'ensevelir secrètement après le coucher du soleil. Ensuite il se met à table, mais en versant des larmes et en tremblant; car il se souvenait de cette parole du Seigneur : « Vos jours de fête se changeront en désolation et en deuil. » Or, ce qu'il fit en cette rencontre, il le faisait souvent, malgré la défense du prince et le blâme de ses proches. C'est ainsi que son inépuisable charité s'étendait des vivants aux morts; et il se faisait tout à la fois un devoir et une consolation de rendre de pieux honneurs aux dépouilles des Israélites, ses frères, qui, comme lui, craignaient le Seigneur.

« Dans l'homme, dit Tertullien, c'est le corps, la chair, l'argile, qui élève le regard au ciel dans la prière, se prosterne dans l'adoration, dénoue la langue à la louange, ouvre les yeux aux

larmes du repentir, arme le bras des instruments de la pénitence, offre les mains aux œuvres de charité. » Voilà pourquoi les hommes éclairés et religieux ont tenu à honneur de rendre de pieux devoirs aux corps de leurs frères, et n'ont pas craint de descendre des hauteurs de la spiritualité, en s'attachant aux œuvres relatives à la sépulture. Au reste, la nouvelle loi, sur ce point, est en parfaite harmonie avec l'ancienne. La première des confréries, ou corporations charitables, qui apparaît dans l'histoire de l'Église, eut pour mission et pour objet l'enterrement des morts. « Il fallut, dit un pieux auteur, aux obsèques chrétiennes leurs ministres particuliers : ces reliques précieuses, que l'on déposait soigneusement dans le sein de la terre, pour le jour de la résurrection, demandaient d'autres soins que les cadavres des païens, qu'on livrait aux bûchers. Les fossoyeurs, ces architectes des catacombes, furent au nombre des serviteurs les plus fidèles du christianisme persécuté. Les ensevelisseurs furent comptés même pour les ministres de l'Église affranchie. On les comprend souvent dans le clergé après les lecteurs. »

Dieu, dont la main paternelle châtie souvent ceux qu'il aime, réservait à son serviteur une nouvelle et dure affliction. Un jour qu'il était fatigué des soins donnés aux malheureux, Tobie se reposait, couché au pied d'une muraille. Pendant son sommeil, il tomba, par hasard, d'un nid d'hirondelle, quelque ordure dans ses yeux, et il en devint aveugle. Dieu envoyait cette peine à Tobie, afin que la patience, comme la charité du juste, fût un exemple pour la postérité.

Un jour, après avoir, pendant la nuit obscure,
A des morts délaissés donné la sépulture,

De travail épuisé, de fatigue abattu,
— Sa force ne pouvant suffire à sa vertu, —
Le vieillard lentement au pied d'un mur se traîne.
Il dormait, quand l'oiseau que le printemps ramène,
Du nid qu'il a construit au-dessus de ce mur,
Fait tomber sur ses yeux un excrément impur:
A Tobie aussitôt la lumière est ravie.
Sans se plaindre, adorant la main qui le châtie:
« O Dieu! s'écria-t-il, tu daignes m'éprouver;
« Je n'en murmure point : tu frappes pour sauver.
« Mes yeux, mes tristes yeux, privés de la lumière,
« Ne pourront plus au ciel précéder ma prière;
« Vers le pauvre, avec peine, hélas! j'arriverai;
« Je ne le verrai plus, — mais je le bénirai. »

Tobie demeura ferme dans ses convictions, sans s'attrister de son infortune, et sans se laisser vaincre ou décourager par les railleries et les outrages; car, ainsi que Job, il avait à souffrir les reproches de ses amis et de sa famille : « Où est, lui disait-on, le fruit de cette espérance, avec laquelle tu répandais des aumônes, et tu ensevelissais les morts? » Mais il répondait avec douceur : « Ne parlez point de la sorte; car nous sommes les enfants des saints, et nous attendons cette vie que Dieu doit accorder à ceux qui lui gardent une fidélité inviolable. »

Ses amis, cependant, sa famille, sa femme,
Loin d'émousser les traits qui déchiraient son âme,
De porter sur ses maux le baume précieux
De la compassion, seul bien des malheureux,
Viennent lui reprocher jusqu'à sa bienfaisance :
— « Où donc, lui disent-ils, est cette récompense
« Qu'aux vertus, à l'aumône accorde le Seigneur? »
— Le vieillard ne répond qu'en leur montrant son cœur :

Mais ce cœur, accablé de ces cruels reproches,
Fort contre le malheur, faible contre ses proches,
Désire le trépas, et le demande au ciel.
Sa prière monta jusques à l'Éternel :
L'ange du Dieu vivant descendit sur la terre.

Tobie, accablé de toutes parts, se mit à prier Dieu, avec des soupirs et des larmes : « Seigneur, dit-il, vous êtes juste, et toutes vos voies sont miséricorde, vérité et justice. Souvenez-vous de moi maintenant, Seigneur ; ne tirez point vengeance de mes péchés, et ne rappelez pas en votre mémoire mes fautes, ni celles de mes proches. C'est parce que nous avons violé vos préceptes, que nous sommes abandonnés au pillage, à la captivité et à la mort, et que vous nous avez rendus la fable et le jouet de tous les peuples, témoins de notre dispersion. Traitez-moi donc, Seigneur, selon votre volonté ; commandez que mon âme soit reçue en paix ; car il m'est plus expédient de mourir que de vivre désormais. » Une sorte de découragement avait gagné le cœur de Tobie; l'existence lui semblait un fardeau.

Or, en même temps, une prière à peu près semblable partait d'une autre âme profondément affligée ; car ce monde n'est que le vaste empire de la douleur ; on y trouve peu d'exemples d'une joie inaltérable ; et si, l'oreille penchée vers la terre, vous écoutiez les cris qui s'en élèvent, un universel concert de plaintes viendrait retentir dans votre cœur flétri et navré. Il y avait donc à Ecbatane, dans la Médie, une jeune fille juive, nommée Sara ; son père s'appelait Raguel. Elle avait déjà épousé sept hommes successivement. Tous étaient morts de suite, étouffés par le démon Asmodée, lequel tient sous son empire les hommes abandonnés sans frein à de grossières con-

voitises. Sara était donc plongée dans la douleur. Sa mère partageait sa tristesse; car tous les cœurs de mère sont un écho des joies ou des peines de leurs enfants, écho vivant, animé, sublime! Elle s'identifiait aux douleurs de sa fille, et priait avec elle le Seigneur de faire cesser l'opprobre qui pesait sur son innocente jeunesse. Ce qui mit le comble à l'affliction de Sara, ce fut de s'entendre appeler, un jour, par une de ses servantes, la meurtrière de ses maris. Elle ne tint plus à ce reproche, aussi injuste qu'outrageant : elle se retira dans sa chambre, où elle passa trois jours et trois nuits dans le jeûne, les larmes et la prière, s'efforçant ainsi de fléchir la colère du Seigneur, et de conjurer les malédictions prononcées contre elle.

Le Dieu souverain entendit, du haut de sa gloire, les prières de Tobie et de Sara, et elles furent exaucées. L'ange Raphaël, dont le nom signifie *médecin céleste*, revêtit une forme humaine, et vint guérir les deux affligés. Tobie, qui avait invoqué le trépas, crut que Dieu allait effectivement le rappeler à lui : c'est pourquoi il manda son fils, afin de lui donner ses dernières instructions, dignes d'un tel père, et de lui faire connaître ses dernières volontés.

Le vieillard, se croyant au bout de sa carrière,
Fait appeler son fils, son fils, qui, jeune encor,
De l'aimable innocence a gardé le trésor;
Comme un autre Joseph, nourri dans l'esclavage,
Et semblable à Joseph, de mœurs et de visage,
Possédant sa beauté, sa grâce et sa pudeur.
Tobie, en l'embrassant, lui dit avec douceur :
« Mon fils, la mort, dans peu, va te ravir ton père;
« De ton respect pour moi fais hériter ta mère :
« Celle qui t'a nourri, qui t'a donné le jour,
« Pour de si grands bienfaits ne veut qu'un peu d'amour :

« Quel plaisir est plus doux qu'un devoir de tendresse ?
« Honore le Seigneur, marche dans sa sagesse ;
« Que surtout l'indigent trouve en toi son appui ;
« Partage tes habits et ton pain avec lui ;
« Reçois entre tes bras l'orphelin qui t'implore ;
« Riche, donne beaucoup ; et, pauvre, donne encore :
« Ce précepte, mon fils, contient toute la loi.
« Je dois, en ce moment, confier à ta foi,
« Qu'à Gabélus, jadis, sur sa simple promesse,
« Je prêtai dix talents, mon unique richesse :
« Va toi-même à Ragès, pour les redemander.
« Vers ce lointain pays quelqu'un peut te guider ;
« Cherche dans nos tribus un conducteur fidèle,
« Dont nous reconnaîtrons et la peine et le zèle. »

L'ANGE DE TOBIE.

Le jeune Tobie répondit à son père : « Tout ce que vous m'avez prescrit, je l'accomplirai. » Cependant, il manifesta des craintes sur la possibilité de retrouver Gabélus, et de faire seul le voyage de Ragès. Mais, étant sorti, il rencontra un jeune homme d'une physionomie heureuse, et qui semblait attendre qu'on l'employât à quelque service. Ne pouvant soupçonner que ce fût un ange sous forme sensible, Tobie lui dit : « D'où es-tu, bon jeune homme? » — L'inconnu répondit : « Je suis un des enfants d'Israël. » — « Sais-tu, poursuivit Tobie, le chemin qui conduit au pays des Mèdes? » — « Je le sais, j'ai parcouru souvent ces routes; j'ai demeuré chez Gabélus, notre frère, qui habite Ragès. » Tobie vint rapporter toutes ces choses à son père, lequel, admirant une pareille rencontre, ordonna qu'on fît venir l'étranger. Le jeune homme, en entrant, souhaita longue joie au vieillard. « Quelle joie, répondit Tobie,

peut-il y avoir pour moi, qui m'assieds dans l'obscurité et qui ne vois pas la lumière du ciel? »

L'ange, pour consoler Tobie, lui dit : « Aie bon courage; bientôt Dieu te guérira. » Puis il promit de conduire à Ragès et d'en ramener son fils. Reprenons la narration du poëte :

Il dit. Son fils le quitte, et court vers sa tribu.
Devant lui se présente un jeune homme inconnu,
Dont la taille, les traits, la grâce plus qu'humaine,
Dès le premier abord et l'attire et l'enchaîne :
Ses yeux doux et brillants, sa touchante beauté,
Son front, où la noblesse est jointe à la bonté,
Tout plaît, tout charme en lui par un pouvoir suprême :
C'était l'ange du ciel, envoyé par Dieu même,
Qui venait de Tobie assurer le bonheur.
L'ange s'offre à servir de guide au voyageur :
Il le suit chez son père, et le vieillard en larmes
Ne lui déguise point ses soupçons, ses alarmes;
Longtemps il l'interroge, et, lui tendant les bras :
— « De mes craintes, dit-il, ne vous offensez pas;
« Vieux, souffrant, et privé de la clarté céleste,
« Mon enfant de la vie est tout ce qui me reste :
« La frayeur est permise à qui n'a plus qu'un bien.
« De mon dernier trésor je vous fais le gardien :
« Ah! vous me le rendrez!... Mon âme satisfaite
« Éprouve, en vous parlant, une douceur secrète;
« Je ne sais quelle voix me dit au fond du cœur,
« Que vous serez conduits par l'ange du Seigneur.
« O mon fils! pour adieu reçois ce doux présage. »
Le jeune homme l'embrasse, et s'apprête au voyage;
Il presse en gémissant sa mère sur son sien.
Bientôt, guidé par l'ange, il se met en chemin;
Mais trois fois il s'arrête, et trois fois renouvelle
Ses adieux et ses cris : alors le chien fidèle,

Seul ami demeuré dans la triste maison,
Court, et du voyageur devient le compagnon.

Dès qu'ils furent partis, Anne se mit à pleurer, en disant : « Tu nous ôtes le bâton de notre vieillesse. Plût à Dieu qu'on n'eût jamais possédé cet argent pour lequel tu l'envoies ! Dans notre pauvreté, nous pouvions nous croire riches, en voyant notre fils. » — « Ne pleure pas, dit le vieillard ; notre enfant arrivera sain et sauf, et il nous reviendra en santé, et tes yeux le verront : car je crois qu'un bon ange du ciel l'accompagne, et règle tout ce qui le regarde, et qu'ainsi il nous reviendra plein de joie. » Cette parole calma les alarmes de la mère, qui cessa de pleurer et de se plaindre.

Ils marchent tout le jour dans ces plaines fécondes
Où le Tigre en courroux précipite ses ondes.
Arrêté sur ses bords, pour prendre du repos,
Tobie, en se lavant dans ses rapides eaux,
Découvre un monstre affreux, dont la gueule béante
Lui fait jeter un cri d'horreur et d'épouvante.
L'ange accourt : « Saisissez, lui dit-il, sans frémir,
« Ce monstre, qu'à vos pieds vous allez voir mourir :
« Prenez son fiel sanglant, il vous est nécessaire ;
« Le temps vous apprendra ce qu'il en faudra faire. »
Le jeune Hébreu, surpris, obéit à l'instant :
Il partage le corps du monstre palpitant,
Et réserve le fiel ; sur une flamme pure
Le reste préparé devient sa nourriture.
Cependant, d'Ecbatane, au bout de quelques jours,
Les voyageurs charmés aperçoivent les tours.
L'ange, avant d'arriver aux portes de la ville :
« De Gabélus, dit-il, ne cherchons point l'asile ;
« Dès longtemps Gabélus a quitté ces climats :

« Chez un autre que lui je vais guider vos pas ;
« Le riche Raguel, neveu de votre père,
« A pour fille Sara, son unique héritière,
« Son plus proche parent doit seul la posséder :
« La loi l'ordonne ainsi ; venez la demander. »
Interdit, à ces mots, le docile Tobie
Lui répond : « O mon frère ! à vous seul je confie
« Des malheurs de Sara ce qu'on m'a rapporté :
« Tout Israël connaît sa vertu, sa beauté ;
« Mais déjà sept époux, briguant son hyménée,
« Ont, dès le même soir, fini leur destinée.
« Que deviendra mon père, hélas ! si je péris ? »
— « Ne craignez rien, dit l'ange, et suivez mes avis.
« Ivres d'un fol amour, que le Seigneur condamne,
« Les amants de Sara brûlaient d'un feu profane ;
« Ils en furent punis : mais vous, mon frère, vous,
« Que la loi de Moïse a nommé son époux,
« Dont le cœur aux vertus formé dès votre enfance,
« Épurera l'amour par la chaste innocence,
« Vous obtiendrez Sara, sans irriter le ciel. »
En prononçant ces mots, ils sont chez Raguel.
Tous deux, les yeux baissés, demandent, à l'entrée,
Cette hospitalité des Hébreux révérée.
Raguel, à leur voix empressé d'accourir,
Rend grâce aux voyageurs qui l'ont daigné choisir :
Mais, fixant sur l'un d'eux une vue attentive,
Il reconnaît les traits du vieillard de Ninive ;
Et des pleurs aussitôt s'échappent de ses yeux :
— « Seriez-vous, leur dit-il, du nombre des Hébreux
« Que le vainqueur retient dans les champs d'Assyrie ? »
— « Oui, répond l'ange. » — « Ainsi, vous connaissez Tobie ;
« Qui de nous a souffert, et ne le connaît pas ?
« Ah ! parlez : avons-nous à pleurer son trépas ?
« Ou le Seigneur, touché de nos longues misères,

« L'a-t-il laissé vivant, pour exemple à nos frères? »
— « Il respire, dit l'ange, et vous voyez son fils. »
— « O jour trois fois heureux! Enfant que je bénis,
« Viens, accours dans mon sein; que Raguel embrasse
« Le digne rejeton d'une si sainte race!
« Ton père, soixante ans, fut notre unique appui;
« Viens jouir, ô mon fils! de notre amour pour lui.

Alors Raguel, se jetant dans les bras du jeune homme, l'embrassa, répandit des larmes, et dit : « Sois béni, mon enfant; car tu es le fils d'un grand homme de bien. » Et sa femme, et Sara, leur fille, émues de tendresse, se prirent à pleurer aussi: il y a tant de charme dans les affections de famille, et tant de place pour les douces émotions, dans le cœur des exilés!

SARA, FEMME DE TOBIE.

Après quelques moments d'entretien, Raguel fit tuer un mouton et préparer un festin aux voyageurs. Et comme il les invitait à se mettre à table, Tobie,

. . . . . . d'une voix émue :
« O Raguel! dit-il, notre loi t'est connue;
« Tu sais qu'elle prescrit des nœuds encor plus doux
« Aux liens que le sang a formés entre nous :
« Je réclame la loi, je suis de ta famille;
« Au fils de ton ami daigne accorder ta fille.
« Mes seuls titres, hélas! pour obtenir sa foi,
« Sont le nom de mon père et mon respect pour toi. »

Le vieillard, à ces mots, sent naître ses alarmes;
Il élève au Seigneur des yeux remplis de larmes;
Son épouse et sa fille, en se pressant la main,
Ont caché toutes deux leur tête dans leur sein.

Mais l'ange les rassure, et sa douce éloquence
Dans leurs cœurs, pas à pas, fait rentrer l'espérance.
Il les plaint, les console, et de leur souvenir
Bannit les maux passés par les biens à venir.
Raguel entraîné cède au pouvoir suprême
De ce jeune inconnu qu'il révère et qu'il aime.
Il unit les epoux au nom de l'Éternel ;
Les bénit en tremblant, les recommande au ciel.

Prenant la main droite de Sara, il la mit dans la main droite de Tobie : « Que le Dieu d'Abraham, dit-il, le Dieu d'Israël et de Jacob soit avec vous ; que lui-même vous unisse, et qu'en vous s'accomplisse sa bénédiction ! » Paroles saintes et douces, pleines de consolations et d'espérances, par lesquelles l'Église appelle, encore aujourd'hui, les grâces et les bénédictions d'en haut sur les unions qu'elle consacre. Puis on dressa le contrat de mariage, et l'on fit un festin, en rendant grâces à Dieu.

Le soir venu, Sara se mit à pleurer, tremblant que la joie de ce jour ne fût suivie, le lendemain, d'une amère tristesse et d'un nouveau deuil : sa mère s'efforçait de la rassurer. Cependant les deux époux se retirèrent. Fidèle aux prescriptions de son guide, Tobie brûla dans la chambre nuptiale le cœur et le foie du poisson qu'il avait conservés ; puis il avertit Sara de leur commune obligation de conjurer tout péril, en cherchant à fléchir la colère du Seigneur.

A genoux aussitôt, le front dans la poussière,
Ils élèvent au ciel leur touchante prière :
« Dieu puissant, disent-ils, qui daignas de tes mains
« Former une compagne au premier des humains,
« Afin de consoler sa prochaine misère
« Par le doux nom d'époux et par celui de père,

« Nous ne prétendons point à ce bonheur parfait,
« Qui pour le cœur de l'homme, hélas! ne fut point fait :
« Mais donne-nous l'amour des devoirs qu'il faut suivre :
« La vertu pour souffrir, la tendresse pour vivre ;
« Des héritiers nombreux, dignes de te chérir,
« Et des jours innocents, passés à te servir. »
Dans ces devoirs pieux la nuit s'écoule entière.
Dès que le chant du coq annonce la lumière,
Raguel, son épouse, accourent tout tremblants,
N'osant pas espérer d'embrasser leurs enfants :
Ils les trouvent tous deux dans un sommeil tranquille.
De festons aussitôt ils parent leur asile,
Font ruisseler le sang des taureaux immolés,
Et retiennent dix jours leurs amis rassemblés.
L'ange, pendant ce temps, au fond de la Médie,
Allait redemander le dépôt de Tobie.

Ayant trouvé Gabélus, il en reçut la somme exigible, et lui rendit son obligation ; puis il lui fit savoir les choses arrivées au jeune Tobie, et l'amena aux noces. Ce fut une grande joie pour Gabélus, qui embrassa, en pleurant, le fils de son bienfaiteur, et couvrit de ses vœux les plus religieux et les plus tendres l'avenir de son jeune ami.

. . . . L'ange de retour
Retrouve son ami pensif et solitaire,
Soupirant en secret de l'absence d'un père.
« Partons, lui dit Tobie, ô mon cher bienfaiteur!
« Être heureux loin de lui pèse trop sur mon cœur.
« Parmi tous ces festins, au sein de l'opulence
« Je ne vois que mon père en proie à l'indigence :
« Hâtons-nous, hâtons-nous d'aller le secourir;
« Obtiens de Raguel qu'il nous laisse partir :
« Il est père, aisément son âme doit comprendre

« Ce qu'un fils doit d'amour au père le plus tendre. »
Il dit. L'ange aussitôt va trouver Raguel ;
Il le fait consentir à ce départ cruel.
Le malheureux vieillard les conjure, les presse
De revenir un jour consoler sa vieillesse.
Tobie en fait serment ; et bientôt les chameaux,
Les esclaves nombreux, les superbes troupeaux,
Qui de la jeune épouse ont été le partage,
Vers la terre d'Assur commencent leur voyage.
L'ange, présent partout, guide les conducteurs.
Sara, le front voilé, cachant ainsi ses pleurs,
Assise sur le dos d'un puissant dromadaire,
Soupire et tend de loin ses deux bras à sa mère.

LE RETOUR.

On avait fait à peu près la moitié du chemin , dans onze jours de marche. L'ange alors proposa au jeune Tobie de gagner de vitesse, pendant que Sara suivrait lentement avec ses serviteurs ; puis il ajouta : « Prends le fiel du poisson ; car il en sera besoin. » Et plus tard il dit encore : « Aussitôt entré à la maison, tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et lui rendras grâces. Puis approche de ton père, et l'embrasse ; place alors sur ses yeux ce fiel de poisson que tu emportes ; et sache que bientôt après, les yeux de ton père s'ouvriront ; il verra la lumière du ciel, et se réjouira à ton aspect. » On continuait la marche.

Hélas ! il était temps que le jeune Tobie
A son malheureux père allât rendre la vie.
Depuis qu'il est parti, ce vieillard désolé,
Comptant de son retour le moment écoulé,
Se traînait chaque jour aux portes de Ninive :
Son épouse guidait sa démarche tardive.

Le vieillard restait seul, assis sur le chemin ;
Vers chaque voyageur il étendait la main :
Le voyageur passait ; et Tobie en silence,
Pour la reperdre encore attendait l'espérance.
Sa femme, gravissant sur les monts d'alentour,
Cherchait au loin des yeux l'objet de son amour,
Pleurait de ne point voir cet enfant qu'elle adore,
Et suspendait ses pleurs pour le chercher encore.

« Hélas! hélas! mon fils, s'écriait l'inconsolable mère, pourquoi t'avoir envoyé si loin, lumière de nos yeux, bâton de notre vieillesse, soulagement de notre vie, espoir de notre postérité ! Ayant toutes choses en toi seul, nous ne devions pas t'éloigner. » Et Tobie lui disait : « Cesse donc, et sois sans trouble : notre fils a bonne santé ; le guide à qui nous l'avons confié est fidèle. » Mais rien n'apaisait les inquiétudes de la pauvre mère : elle sortait chaque jour, regardait au loin et de tous côtés, et allait dans tous les chemins par où son fils devait revenir ; elle espérait le découvrir à chaque instant. Ainsi fait la tendresse : ingénieuse à se tourmenter, elle parcourt imaginairement les distances qui la séparent de l'objet aimé ; elle rêve, elle redoute de chimériques dangers, s'effraie, se rassure, et suspend ses alarmes pour s'y livrer encore. Il semble qu'elle veuille mesurer son énergie à la grandeur des craintes et des espérances qu'elle agite dans son sein, ou bien que ses inquiétudes et ses efforts puissent hâter le retour des absents, et prévenir les périls qui les menacent. Et pourquoi, en effet, ne serait-il pas tenu compte à ceux que la peine peut atteindre, du souvenir et des battements de cœur de ceux qui les aiment ?

Mais Tobie approchait : accusant ses lenteurs,
Il laisse ses troupeaux aux soins de leurs pasteurs.

Les précède avec l'ange ; et sa mère attentive
L'aperçoit tout à coup accourant vers Ninive.
Elle vole aussitôt, craint d'arriver trop tard :
Mais le chien, plus prompt qu'elle, est auprès du vieillard ;
Il reconnaît son maître, il bondit, le caresse,
Exprime par ses cris sa joie et sa tendresse.
Le malheureux aveugle, à ces cris qu'il entend,
Juge que c'est son fils que le Seigneur lui rend :
Il se lève, et, d'un pas chancelant et rapide,
Marchant, les bras ouverts, sans soutien et sans guide :
« O mon fils ! criait-il, c'est toi ! c'est toi !... » Soudain
Le jeune homme en pleurant s'élance dans son sein :
Le vieillard le reçoit, et le serre et le presse ;
D'un long embrassement il savoure l'ivresse ;
Au défaut de ses yeux sa paternelle main
S'assure d'un bonheur qu'il croit trop peu certain.
La mère arrive alors, palpitante, éperdue,
Réclamant à grands cris une si chère vue :
Les larmes du bonheur coulent de tous les yeux ;
Et l'ange, en les voyant, se croit encore aux cieux.
   Après ces doux transports, l'ange dit à son frère
De toucher du vieillard la tremblante paupière
Avec le fiel du monstre immolé par ses mains.
Le jeune homme obéit à ces ordres divins,
Et Tobie aussitôt voit la clarté céleste.
— « Gloire à toi, cria-t-il, Dieu puissant que j'atteste !
« J'avais péché longtemps, et longtemps je souffris :
« Mais je revois enfin et le ciel et mon fils ! »

« *Et voilà que je vois Tobie mon fils !* » dit le texte sacré : ce trait nous semble d'un pathétique admirable. Il faudrait citer tout ce chapitre, ou plutôt tout le livre : car le poëme entier est de cette beauté grande et simple.

Le vieillard, au comble du bonheur, continue à bénir le ciel :

« O mon Dieu! je rends grâce à ta bonté propice;
« Oui, ta miséricorde a passé ta justice. »
Mais bientôt de Sara les serviteurs nombreux,
Les troupeaux, les trésors viennent frapper ses yeux.
La modeste Sara descend, lui fait hommage
De ces biens devenus désormais son partage;
Lui demande à genoux d'aimer et de bénir
L'épouse qu'à son fils le ciel voulut unir.
Le vieillard attendri la relève, l'embrasse :
Il admire ses traits, sa jeunesse, sa grâce,
Et, s'appuyant sur elle, écoute le récit
De ce qu'a fait son Dieu pour l'enfant qu'il chérit.
— « Mais, ajoute ce fils, vous voyez dans mon frère
« Mon soutien, mon sauveur, mon ange tutélaire :
« Il a guidé mes pas, il défendit mes jours;

. . . .

« Lui seul vous fait revoir la céleste lumière;
« Il m'a donné ma femme, et m'a rendu mon père.
« Hélas! que peut pour lui notre vive amitié?
« Des trésors de Sara donnons-lui la moitié :
« Qu'en recevant ce don, sa bonté nous honore;
« S'il daigne l'accepter, il nous oblige encore. »

Le jeune Tobie avait raconté les diverses particularités de son voyage, et les soins affectueux que son guide lui avait prodigués. Le vieux père, qui avait écouté ce récit, en pleurant de tendresse et de joie, emmena son fils à l'écart, pour savoir quelle récompense il faudrait offrir au fidèle étranger; ils convinrent de lui offrir la moitié de leurs biens. A cette proposition, l'ange répondit en ramenant leur pensée et leur reconnaissance à Dieu, rémunérateur des bonnes œuvres : « Quand tu priais avec larmes, dit-il au père, et que, pour ensevelir les morts, tu quittais ton repas; lorsque tu cachais les cadavres dans ta maison

durant le jour pour les enterrer la nuit, j'ai présenté ta prière au Seigneur. Parce que tu lui étais agréable, il a fallu que la tentation t'éprouvât. Aujourd'hui donc, Dieu m'a envoyé pour te guérir, et délivrer du démon Sara, femme de ton fils. Je suis l'ange Raphaël, l'un des sept qui nous tenons en la présence du Seigneur. » A ces mots, troublés, saisis de frayeur, Tobie et son fils tombent le visage contre terre. — « Soyez en paix, dit l'ange; ne craignez pas. Je retourne vers celui qui m'a envoyé. Pour vous, bénissez Dieu, et publiez toutes ses merveilles. » Et il disparut.

Aux pieds de l'ange alors, le père avec le fils,
Rougissant tous les deux d'offrir ce faible prix,
Le pressent de choisir dans toute leur richesse.
L'ange, les regardant, sourit avec tendresse :
— « Ne vous offensez pas, » dit-il, « de mes refus;
« Gardez, gardez vos biens, — et surtout vos vertus;
« Elles vous ont valu le secours de Dieu même.
« Je suis l'ange envoyé par ce Dieu qui vous aime :
« Il voulut acquitter ces bienfaits si nombreux
« Répandus, prodigués à tant de malheureux.
« Vos aumônes, vos dons, ô vieillard charitable!
« Tout, jusqu'au simple vœu d'aider un misérable,
« Fut écrit dans le ciel : Dieu conserve en ses mains,
« Comme un dépôt sacré, le bien fait aux humains.
« Il vous rend ces trésors, mais pour le même usage;
« Au pauvre, à l'indigent faites-en le partage;
« Donnez pour amasser auprès de l'Éternel :
« Vivez longtemps heureux; — moi je retourne au ciel!... »

Des choses à la fois si étonnantes et si douces remuèrent profondément le vieillard; et, comme si la vue qu'il venait de recouvrer eût été le symbole expressif d'une illumination inté-

rieure, il jeta un long regard sur les temps à venir, et annonça, dans un cantique sublime, le rétablissement de Jérusalem, figure de l'établissement de l'Église chrétienne. « Seigneur, dit-il, vous êtes éternellement grand, et votre empire s'étend à tous les siècles. Vous frappez et vous sauvez, vous conduisez au tombeau et vous en ramenez, et nul n'échappe à votre main. Jérusalem, cité de Dieu, le Seigneur t'a punie à cause des œuvres que tu as faites. Mais un jour tu brilleras d'une splendide lumière, et tous les peuples de la terre se courberont devant toi..... Les portes seront bâties de saphirs et d'émeraudes, et la pierre précieuse formera l'enceinte de ses murs; le pavé de ses places sera de pierres éclatantes, et l'alleluia retentira dans ses rues. Béni soit le Seigneur qui l'a glorifiée ainsi, et qu'il règne en elle dans la suite des siècles! » C'est ainsi que l'œil de l'âme, purifiée par la vertu, s'élève des choses ordinaires à un ordre supérieur d'idées, et découvre les mystères de l'avenir sous le voile des événements présents.

Après avoir recouvré la vue, Tobie vécut encore de longues années, qu'il passa dans la crainte de Dieu et dans la joie paisible d'une conscience pure. Près de s'éteindre, le vieillard appela son fils et les sept petits-fils qu'il en avait reçus : il prédit la fin de la captivité, le retour des Juifs à Jérusalem, et la prochaine destruction de Ninive; et il ajouta : « Maintenant donc, mes enfants, écoutez-moi : ne demeurez point ici; mais, le jour où vous aurez enseveli votre mère auprès de moi, dans un même sépulcre, ne songez plus qu'à sortir de Ninive; car je vois que l'iniquité de cette ville la fera périr. » Effectivement, lorsque sa mère fut morte, le jeune Tobie quitta Ninive, emmenant Sara, ses fils et ses petits-fils, et retourna chez son beau-père, à Ecbatane. Raguel et sa femme vivaient encore, jouissant d'une santé

parfaite. Tobie leur rendit tous les devoirs de la piété filiale et leur ferma les yeux. Lui-même s'endormit dans une honorable vieillesse, et alla recueillir le fruit des vertus qu'il avait pratiquées sur la terre. Sara expira saintement, entourée d'une nombreuse postérité.

Telle est l'histoire de Tobie et de sa famille : monument plein de charme et d'une simplicité exquise. La naïveté du récit couvre une fraîcheur de pensées et une noblesse de sentiments qui se font admirer, même entre toutes les richesses de ce genre si répandues dans la Bible. Les graves enseignements et les leçons morales semblent fleurir aussi au milieu des aménités de ce style antique. Tous les âges et tous les états y verront la pratique et la récompense des vertus qui peuvent le mieux leur plaire : la confiance en Dieu, la piété filiale, la charité envers les hommes délaissés ou souffrants, enfin l'innocence et la pureté de la vie. Florian, qui a fait passer dans notre langue ce touchant épisode de l'histoire juive, a su répandre sur sa traduction quelque chose de la grâce et de l'ingénuité qui respirent dans l'original. Il nous eût été difficile de mieux rendre l'intérêt et le charme de la *Légende hébraïque,* comme dit Schlegel, qu'en reproduisant en entier ce petit poëme, qui joint à la merveilleuse facilité des vers le mérite, plus rare encore, d'une fidélité presque littérale. Le début, en forme de dédicace à de jeunes enfants, renferme une nouvelle leçon de vertu et de piété filiale :

O vous! qui de cet âge où l'on sort de l'enfance,
Conservez seulement la grâce et l'innocence,
Dont le précoce esprit, empressé de savoir,
Croit gagner un plaisir, s'il apprend un devoir,
De Tobie écoutez l'antique et sainte histoire,

Dans ce simple récit, point d'amour, point de gloire :
C'est un juste, un bon père, un cœur pur, bienfaisant,
Qui n'aime que son Dieu, les humains, son enfant.
Ah ! ces vertus pour vous ne sont point étrangères :
Lisez, lisez Tobie, à côté de vos mères.

ESTHER.

Il y a dans la sainte Bible une histoire touchante entre toutes : c'est l'histoire d'Esther. Dans cette histoire, il y a un caractère qui représente admirablement, dans un personnage réel, le caractère national; c'est celui du Juif Mardochée. La vie était dure souvent à ces enfants dispersés de Jacob, qui attendaient que le temple fût rétabli pour venir se reposer à son ombre. Tout ce peuple juif répandu dans l'empire des Perses, toujours marqué du sceau de son origine, jamais confondu avec les nations au milieu desquelles il servait ou commandait, ressemblait fort à ce Mardochée assis à la porte d'Assuérus, fidèle à ses maîtres, mais restant la tête couverte et le corps droit devant le favori qui passait. Quelquefois cette rudesse intraitable attirait la persécution. Sans cette timide jeune fille, que le monarque asiatique, « dont Dieu tenait le cœur entre ses mains, » avait remarquée parmi ses compagnes, et qu'il avait parée de son diadème; sans les jeûnes, le dévouement et la prière de la reine, qui s'exposait à la mort en violant la coutume orientale; sans ce bâton doré que l'Artaxerxe abaissait sur le cou d'Esther, en signe de protection, c'en était fait peut-être de tous ceux qui n'étaient pas rentrés avec Zorobabel dans la forteresse de la Judée. Mais le gibet du fils d'Agag, l'ambitieux Aman; l'élévation de Mardochée, dont les services étaient écrits dans les annales

de Suse, et qui, conduit glorieusement par toute la ville sur le char royal, devint ministre du roi de Perse; les vengeances solennisées par des fêtes qui se sont perpétuées dans la suite des siècles, prouvent assez que Dieu, qui châtie son peuple à cause de ses infidélités, ne l'a pas entièrement délaissé, et qu'il lui réserve encore des jours de gloire, de paix et de bonheur.

« Un grand cri s'était élevé, et un bruit de ruines avait retenti du pays des Chaldéens : » c'était la chute de la grande ville qui effrayait l'univers. Tout s'est accompli : Babylone est tombée, la grande sacrilége est couchée dans la poussière, et ce n'est plus qu'un monceau de décombres. Mais aussi, au milieu de cette désolation, un autre cri, un cri de joie et de délivrance, montait au ciel : l'édit de Cyrus avait mis en liberté les captifs. Jérémie avait prophétisé : « En ce jour-là, les fils d'Israël et de Juda retourneront ensemble. Ils se hâteront, pleurant, cherchant le Seigneur, et demandant le chemin qui conduit à Sion. » Mais à tous il ne devait pas être donné de revoir la patrie; beaucoup, libres ou esclaves, restent dispersés parmi les nations, aimant mieux habiter la terre d'exil, à côté des cendres de leurs pères, que fuir vers une patrie où leur Dieu n'avait pas encore d'autel.

C'est d'un de ces Juifs, assis au foyer de l'étranger, que naquit Edissa ou Esther. Ces noms, qui, dans la langue hébraïque, expriment la douceur du myrte et la beauté de la lune, avaient peut-être été choisis par une disposition spéciale de la Providence. Au moins ils étaient d'un bon augure, et la jeune fille ne les démentit pas; car les grâces dont elle était ornée lui valurent le pouvoir souverain, et ses frères exilés trouvèrent un refuge et une protection dans la bonté de son cœur.

La mort ne tarda pas à lui ravir son père et sa mère. La dou-

leur de cette perte prématurée, jointe aux tristesses de la captivité, eût pu briser son courage, si elle n'eût trouvé dans son oncle Mardochée un conseil et un appui. Quand la colombe, loin de sa couvée, tombe sous la griffe du vautour, les petits qu'elle a laissés ne crient pas en vain : Dieu leur envoie un rayon de soleil qui les réchauffe, une goutte de rosée qui les abreuve, et il fait voler sur leur nid quelques moucherons ou quelques graines, pour les nourrir jusqu'au jour où ils pourront eux-mêmes trouver leur aliment et se réjouir sous l'azur de son ciel :

Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Esther croissait en âge et en vertu : ses premières années s'écoulèrent dans la prière, l'innocence et la chasteté ; elle vivait solitaire et cachée, comme ces fleurs modestes, jetées à l'écart par la main du printemps, et qui ensevelissent sous la verdure leur corolle et leur parfum. Il ne semblait pas qu'elle dût jamais sortir de l'obscurité et des angoisses, que les malheurs de sa nation lui avaient faites, quand tout à coup le caprice d'un tyran, ou plutôt Dieu, qui tient en sa puissance le cœur des rois, changea le cours de ses destinées[1].

Après la mort de Cyrus, les liens que son bras puissant serrait autour de son vaste empire ne tardèrent pas à se relâcher : la discorde se mit entre les princes ; ses deux fils se disputèrent le sceptre. L'aîné, Cambyse, finit par l'emporter, et Xerxès, le second, eut le gouvernement de la Médie et de l'Arménie, ou de la Perse orientale. Au retour d'une expédition malheureuse contre l'Éthiopie, Cambyse se perça de son épée, en tombant de

[1] *Les Femmes de la Bible.*

cheval, et mourut à Ecbatane. Divers complots, diverses révolutions portèrent sur le trône Darius, fils d'Hystaspe, qui s'y maintint trente-six ans. Xerxès, qui lui succéda, avait hérité de ses idées belliqueuses et de sa haine contre les Grecs. Mais comme l'ambition du père avait échoué à Marathon contre le génie de Miltiade, l'orgueil du fils vint se briser à Salamine contre l'audace inouïe de Thémistocle. Deux expéditions gigantesques, et sur terre et sur mer, arrêtées par l'habileté de deux grands capitaines, trahissaient la faiblesse de l'empire persan, en présageant la future supériorité des Hellènes. Xerxès étant mort assassiné, Artaxerxès Longue-Main, que l'Écriture nomme Assuérus, s'empara de la couronne, après avoir échappé à bien des conspirations et des attentats. Maître des peuples nombreux qui habitaient de l'Inde à la mer Égée, du Pont-Euxin et de la mer Caspienne jusqu'à l'Éthiopie et à l'Océan, il portait le titre fastueux de *Grand Roi*, ou de roi des rois; sans doute parce que son empire était formé de plusieurs royaumes conquis, ou parce qu'il avait des rois sous sa domination. Les monarques persans allaient résider à Ecbatane pendant l'été; mais leur capitale était Suse, charmante ville, assise parmi les lis qui croissaient en foule sur les bords du Choaspe.

Or, la troisième année de son règne, dans l'enivrement de sa gloire, et pour faire éclater sa magnificence et ses richesses, ce prince, fastueux comme tous les monarques d'Orient, donna de splendides festins aux grands du royaume, aux premiers et aux plus braves d'entre les Perses et les Mèdes, enfin aux gouverneurs des cent vingt-sept provinces de l'empire. Cette réjouissance des grands se continua durant six mois. Mais, la dernière semaine, le roi voulut aussi avoir pour hôte son peuple de Suse. Des tables furent dressées dans les avenues de ses

jardins, et sous les vestibules de son palais. On déploya, en cette occasion, la pompe orientale dans tout son éclat. Les invités buvaient dans des coupes d'or, et ils étaient couchés, suivant l'usage antique, sur des lits d'argent, autour des tables d'ivoire, de porphyre et de marbre, couvertes des mets les plus délicats, des vins les plus exquis. De son côté, la reine Vasthi offrit aux femmes une fête somptueuse, dans l'intérieur du palais.

On était arrivé au dernier jour de cette longue solennité, qui ne pouvait guère se terminer sans quelque scène d'extravagance. Assuérus, échauffé par le vin, demanda que la reine fût introduite, le diadème en tête, et dans tout l'éclat que sa beauté empruntait à sa parure, afin que les grands et le peuple pussent la contempler et l'admirer. Soit fierté, soit modestie, Vasthi refusa de satisfaire ce caprice du monarque. Assuérus réitéra ses ordres; elle y répondit par un nouveau refus. Alors le prince entra dans une grande colère, et il prit conseil des seigneurs de sa cour, pour savoir d'eux quel châtiment la reine avait mérité, en méconnaissant l'autorité du monarque son époux. Toutes les folies des hommes puissants trouvent sans peine des adorateurs et des complices chez ces âmes basses et viles, qui,

. . . . Par de lâches adresses,
Des princes malheureux nourrissent les faiblesses,
Les poussent au penchant où leur cœur est enclin,
Et leur osent du crime aplanir le chemin.
Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste!

L'un des courtisans représenta qu'un pareil exemple de désobéissance, parti de si haut, deviendrait contagieux parmi les Persans : il applaudit ouvertement au courroux du maître,

et conclut à la répudiation et à la dégradation de Vasthi. L'arrêt fut conforme. Le monarque déclara que Vasthi ne pourrait plus paraître devant lui, et que, déchue à jamais de sa dignité d'épouse, elle attendrait, exilée loin du trône, la fin d'une existence désormais vouée aux larmes, au deuil du veuvage, à l'ignominie de l'abandon. Cette dure punition nous révèle la triste condition de la femme dans tout l'Orient, dans la Perse en particulier : elle prouve clairement la puissance absolue, tyrannique, de ces maîtres du monde, et le joug pesant de leur domination sur ces esclaves couronnées, qu'un caprice du maître précipite du trône dans le malheur et l'abjection, quand il leur fait grâce de la vie. L'imprudence avait dicté la terrible sentence ; la précipitation l'exécuta, et Vasthi ne reparut plus à la cour.

Le monarque se repentit bientôt d'avoir obéi à un mouvement de dépit, et d'avoir écouté les conseils perfides de ses lâches flatteurs. Mais ses regrets tardifs ne pouvaient réparer le mal qui était fait, les édits des rois, chez les Perses, étant irrévocables. Alors ses courtisans, pour abolir dans son âme blessée l'image chérie qui s'y peignait toujours, proposèrent de chercher dans tout l'empire les plus belles d'entre les jeunes filles, et de les amener à Suse, sous les yeux du prince, afin que celle qui lui plairait davantage devînt reine à la place de Vasthi. Ce projet fut agréé : sur l'édit royal, tout l'empire envoya dans Suse les plus belles d'entre ses jeunes filles. Esther fut du nombre de ces fleurs brillantes, que les mœurs du temps et du pays ne protégeaient pas assez contre le despotisme et la licence, et qui, rassemblées en foule sous la main avide d'un seul, s'éteignaient lentement, consumées dans les ennuis d'une fastueuse solitude.

Toutes ces rivales devaient successivement paraître devant le roi. Qui pourrait peindre l'ambition et l'espoir dont elles étaient agitées? Longtemps à l'avance, elles s'exerçaient, pour ainsi dire, à mériter la couronne que Vasthi avait laissé tomber de son front : elles passaient leurs journées au milieu des parfums et des aromates les plus exquis; et, le moment de leur visite venu, elles appuyaient leur beauté du prestige des plus rares ornements.

Enfin Esther fut présentée à son tour. Or elle était extrêmement belle, et on ne pouvait la voir sans être touché de ses grâces. Contente des ornements qu'on lui donna, elle ne voulut point en chercher d'autres pour sa parure. La victoire lui échut.

> Esther a triomphé des filles des Persans;
> La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.
> Tout ressent de ses yeux les charmes innocents :
> Jamais tant de beauté fut-elle couronnée?
> Les charmes de son cœur sont encor plus puissants :
> Jamais tant de vertu fut-elle couronnée?

Nul homme n'aurait pu rester insensible à tant d'attraits unis à tant d'innocence. Le cœur du roi fut incliné vers elle, et il l'aima plus que toutes les autres femmes. Il lui posa sur la tête le diadème, et la fit reine à la place de Vasthi. Pour honorer les noces d'Esther, un riche banquet fut offert à tous les grands de la cour et à tous les serviteurs du palais : Assuérus soulagea les peuples de son royaume par la diminution des impôts, et signala sa libéralité par de nombreux et éclatants bienfaits [1].

Le nom d'Esther, on le sait, est tout parfumé de la poésie la

[1] *Les Femmes de la Bible.*

plus suave du plus mélodieux poëte de notre France. Cette rêveuse élégie, élégante comme la cour de Versailles, est, quoi qu'en aient dit certains critiques, un des plus beaux titres de Racine. C'est bien ici un véritable triomphe de femme : la beauté et les grâces d'Esther la placent sur le trône d'Assuérus; et c'est par l'amour qu'elle délivre son peuple de l'édit cruel qui le sacrifiait. Il y a sur tout ce récit, dans la Bible, un luxe oriental, une teinte douce et triste; mais, sous le rapport artistique, il n'a pas perdu à passer par les vers de l'auteur d'Athalie. Esther raconte ainsi la disgrâce de la reine, et sa propre élévation :

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce
De l'altière Vasthi, dont j'occupe la place;
Lorsque le roi, contre elle enflammé de dépit,
La chassa de son trône, ainsi que de son lit.
Mais il ne put sitôt en bannir la pensée :
Vasthi régna longtemps dans son âme offensée.
Dans ses nombreux États il fallut donc chercher
Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.
De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent;
Des filles de l'Égypte à Suse comparurent :
Celles même du Parthe et du Scythe indompté
Y briguèrent le sceptre offert à la beauté.
On m'élevait alors, solitaire et cachée,
Sous les yeux vigilants du sage Mardochée :
Tu sais combien je dois à ses heureux secours.
La mort m'avait ravi les auteurs de mes jours;
Mais lui, voyant en moi la fille de son frère,
Me tint lieu, chère Élise, et de père et de mère.
Du triste état des Juifs jour et nuit agité,
Il me tira du sein de mon obscurité,
Et sur mes faibles mains fondant leur délivrance,

Il me fit d'un empire accepter l'espérance.
A ses desseins secrets, tremblante, j'obéis;
Je vins, mais je cachai ma race et mon pays.
Qui pourrait cependant t'exprimer les cabales
Que formait en ces lieux ce peuple de rivales,
Qui toutes, disputant un si grand intérêt,
Des yeux d'Assuérus attendaient leur arrêt?
Chacune avait sa brigue et de puissants suffrages:
L'une d'un sang fameux vantait les avantages;
L'autre, pour se parer de superbes atours,
Des plus adroites mains empruntait le secours:
Et moi, pour toute brigue et pour tout artifice,
De mes larmes au ciel j'offrais le sacrifice.
Enfin on m'annonça l'ordre d'Assuérus:
Devant ce fier monarque, Élise, je parus.
Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes;
Il fait que tout prospère aux âmes innocentes,
Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.
De mes faibles attraits le roi parut frappé:
Il m'observa longtemps dans un sombre silence;
Et le ciel, qui pour moi fit pencher la balance,
Dans ce temps-là, sans doute, agissait sur son cœur.
Enfin, avec des yeux où régnait la douceur:
« Soyez reine, » dit-il, et, dès ce moment même,
De sa main sur mon front posa son diadème.
Pour mieux faire éclater sa joie et son amour,
Il combla de présents tous les grands de sa cour;
Et même ses bienfaits, dans toutes ses provinces,
Invitèrent le peuple aux noces de leurs princes.
Hélas! durant ces jours de noces, de festins,
Quelle était en secret ma joie et mes chagrins!
Esther, disais-je, Esther dans la pourpre est assise,
La moitié de la terre à son sceptre est soumise:
Et de Jérusalem l'herbe cache les murs.

L'élévation d'Esther n'altéra point la simplicité de son âme, parce que la vanité ni l'ambition n'avaient pas d'empire sur son cœur. Elle continua de se montrer douce envers Mardochée, et docile à ses conseils. Pour lui obéir, elle tint caché le nom de sa patrie et de son peuple.

> Le roi, jusqu'à ce jour, ignore qui je suis.
> Celui par qui le ciel règle ma destinée
> Sur ce secret encor tient ma langue enchaînée.

Elle s'entoura de jeunes filles juives, qui seules formèrent toute sa cour.

> Cependant mon amour pour notre nation
> A rempli ce palais de filles de Sion :
> Jeunes et tendres fleurs, par le sort agitées,
> Sous un ciel étranger comme moi transplantées.
> Dans un lieu séparé de profanes témoins,
> Je mets à les former mon étude et mes soins;
> Et c'est là que, fuyant l'orgueil du diadème,
> Lasse de vains honneurs, et me cherchant moi-même,
> Aux pieds de l'Éternel je viens m'humilier,
> Et goûter le plaisir de me faire oublier.

Tant de jeunesse, avec tant d'humilité et de vertu, dans un harem de cet Orient si fastueux, si sensuel, si profondément corrompu! Dieu seul pouvait opérer un tel prodige.

Esther sut appeler aussi près d'elle celui qui lui tenait lieu de père, son ange visible, son guide fidèle et dévoué, Mardochée : il habitait à la porte du palais. Elle le consultait souvent; mais avec tant de discrétion, que nul ne soupçonna leur parenté. Grâce à cette bonne intelligence, on put déjouer un complot tramé contre la vie d'Assuérus : Mardochée le découvrit; il le

fit savoir à Esther, qui en informa le roi; les coupables furent convaincus et mis à mort.

Son amitié pour moi le rend ingénieux.
Absent, je le consulte; et ses réponses sages,
Pour venir jusqu'à moi trouvent mille passages :
Un père a moins de soin du salut de son fils.
Déjà même, déjà, par ses secrets avis,
J'ai découvert au roi les sanglantes pratiques
Que formaient contre lui deux ingrats domestiques.

On écrivit l'histoire de cette conjuration dans les fastes de l'empire, où les événements des règnes antérieurs, les règlements établis, les services rendus, étaient rapportés avec exactitude et en détail; le nom de Mardochée y fut consigné d'une manière fort honorable : c'est à peu près toute la récompense qu'il reçut de ses bons offices, au moins pour le moment.

Esther n'usait que pour le bien de son peuple de la faveur inespérée qu'elle devait au ciel et à ses vertus. Par son influence secrète, Assuérus, la septième année de son règne, envoya le prêtre Esdras, « très-savant dans la loi du Dieu du ciel, » à Jérusalem, avec une colonie d'Israélites, avec des prêtres et des enfants de Lévi. Esdras portait de riches présents dus à la munificence royale, et qu'il allait offrir au Très-Haut : une grande somme d'argent, et des vases magnifiques, destinés au service du temple. Mais ce qui donnait plus d'importance encore à sa mission, c'était un édit du Grand Roi, qui ordonnait aux satrapes de le seconder dans toutes les mesures qu'il croirait devoir prendre en vue des intérêts de son peuple, et de fournir libéralement tout ce qui était nécessaire à l'entretien et à la décoration du temple de Jérusalem. Ainsi s'accomplissaient les

prophéties ; ainsi le ciel exauçait les prières et les vœux d'Esther et des pieuses Israélites dont elle avait formé sa cour, quand elles s'écriaient, dans la tristesse et l'amertume de leur âme :

Déplorable Sion ! qu'as-tu fait de ta gloire?
Tout l'univers admirait ta splendeur :
Tu n'es plus que poussière ; et de cette grandeur
Il ne nous reste plus que la triste mémoire.
Sion, jusques au ciel élevée autrefois,
Jusqu'aux enfers maintenant abaissée,
Puissé-je demeurer sans voix,
Si dans mes chants ta douleur retracée
Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée !

Quand verrai-je, ô Sion ! relever tes remparts,
Et de tes tours les magnifiques faîtes?
Quand verrai-je de toutes parts
Tes peuples en chantant accourir à tes fêtes ?

O rives du Jourdain ! ô champs aimés des cieux !
Sacrés monts, fertiles vallées,
Par cent miracles signalées !
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées ?

Parti de Babylone, avec de nombreuses familles d'Israël, quittant la terre de captivité, Esdras arrive heureusement à Jérusalem, dépose dans la maison de Dieu son trésor, montant à plus de dix millions, et célèbre son arrivée par de nombreux sacrifices offerts au Seigneur. Puis, aidé des satrapes, auxquels il présente l'édit du roi, il rétablit l'ordre et la sécurité dans les murs de Jérusalem, livrée au brigandage. Quand ce saint réformateur, qui d'abord « n'osait plus lever les yeux vers Dieu, »

tant il avait vu d'iniquités, eut fait renvoyer les femmes étrangères, que les enfants de Lévi et d'Aaron eux-mêmes avaient épousées, contre la défense formelle de la loi de Moïse, la religion étant rétablie, la nationalité juive reparut avec les murs de Jérusalem.

Tandis qu'Esdras travaillait à la restauration de l'État et de l'Église, dans la Judée, il s'éleva dans Suse un orage où faillit s'abîmer la nation tout entière. Mais Dieu, le protecteur visible de son peuple, le conjura, et le fit éclater sur la tête de celui qui l'avait soulevé.

En ce temps-là, vivait aussi à la cour de Perse un grand seigneur, nommé Aman : il était Amalécite, et de la race d'Agag, prince autrefois épargné, contre l'ordre divin, par Saül, et mis à mort par Samuel. Soit faveur, soit mérite, Aman était devenu le premier personnage de l'empire après le roi. Tous les princes de la cour fléchissaient le genou devant lui, avec des signes d'adoration. Le seul Mardochée refusa cet hommage idolâtrique à l'heureux favori. Averti des résistances de Mardochée, qu'il put d'ailleurs apercevoir lui-même, Aman entra dans une grande colère. Son orgueil blessé compta pour rien d'immoler le prétendu coupable, et sachant qu'il était de race juive, il résolut d'envelopper tous les Juifs dans une commune ruine.

L'indigne favori confie à l'un des officiers du palais le secret de sa haine et de son horrible vengeance.

. . . Mardochée, assis aux portes du palais,
Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits ;
Et toute ma grandeur me devient insipide,
Tandis que le soleil éclaire ce perfide.

. . . .

C'est lui, — je te veux bien confier ma vengeance, —

C'est lui qui, devant moi refusant de ployer,
Les a livrés au bras qui les va foudroyer.
C'était trop peu pour moi d'une telle victime :
La vengeance trop faible attire un second crime ;
Un homme tel qu'Aman, lorsqu'on l'ose irriter,
Dans sa juste fureur ne peut trop éclater.
Il faut des châtiments dont l'univers frémisse ;
Qu'on tremble en comparant l'offense et le supplice ;
Que les peuples entiers dans le sang soient noyés.
Je veux qu'on dise un jour aux siècles effrayés :
Il fut des Juifs ; il fut une insolente race ;
Répandus sur la terre, ils en couvraient la face :
Un seul osa d'Aman attirer le courroux ;
Aussitôt de la terre ils disparurent tous.

Aman va trouver Assuérus, lui représente que l'empire nourrit dans son sein tout un peuple qui a ses lois et ses mœurs à part, et qui brave l'autorité royale ; qu'il importe de ne pas encourager la licence par l'impunité : « C'est pourquoi, dit-il, ordonnez que ce peuple périsse ; et, afin que vous ne perdiez pas les tributs qu'on en tire, je payerai dix mille talents aux trésoriers de votre épargne. » Cette somme était prodigieuse pour un particulier ; mais Aman comptait sans doute ou bien que son offre ne serait pas agréée, ou que la fortune des proscrits serait confisquée à son avantage : il connaissait son maître.

Effectivement, Assuérus tira de son doigt l'anneau dont il se servait pour sceller ses lettres, et le remit entre les mains de son ministre, en lui disant : « Garde ton or ; quant à ce peuple, fais-en ce que tu voudras. » C'était dès lors un usage fréquent chez les monarques orientaux de procéder par voie de justice, ou plutôt d'iniquité sommaire : il est vrai que, de leur côté, les sujets avaient des caprices semblables, et que souvent ils en

appelaient d'un édit au poignard. Le pouvoir sans frein abusait de sa force, et l'obéissance déshonorée se réfugiait dans la révolte.

Mais que pouvaient les Juifs contre un ennemi armé de la faveur d'un monarque absolu? Un édit sanguinaire fut rédigé contre eux, muni du sceau royal, traduit en toutes les langues de l'empire, et envoyé aux cent vingt-sept provinces. Ce décret dénonce les Juifs comme ennemis du genre humain ; c'est ainsi que les avait dépeints leur odieux rival :

Je prévins donc contre eux l'esprit d'Assuérus :
J'inventai des couleurs, j'armai la calomnie;
J'intéressai sa gloire; il trembla pour sa vie.
Je les peignis puissants, riches, séditieux;
Leur Dieu même ennemi de tous les autres dieux.
« Jusqu'à quand souffre-t-on que ce peuple respire,
« Et d'un culte profane infecte votre empire?
« Étrangers dans la Perse, à nos lois opposés,
« Du reste des humains ils semblent divisés,
« N'aspirent qu'à troubler le repos où nous sommes,
« Et, détestés partout, détestent tous les hommes.
« Prévenez, punissez leurs insolents efforts;
« De leur dépouille enfin grossissez vos trésors. »
Je dis, et l'on me crut. Le roi, dès l'heure même,
Mit dans ma main le sceau de son pouvoir suprême :
« Assure, me dit-il, le repos de ton roi;
« Va, perds ces malheureux : leur dépouille est à toi. »
Toute la nation fut ainsi condamnée.
Du carnage avec lui je réglai la journée.

Le jour de l'extermination était donc fixé. La cruauté a des ailes :

Quand un roi veut le crime il est trop obéi.

Les courriers partirent en hâte pour tous les points du royaume; l'édit fut immédiatement affiché dans Suse. Assuérus et son favori s'égayaient dans les festins; et les Juifs emplissaient la ville de leurs lamentations, élevant, avec leurs larmes, leurs cris vers le ciel. Racine, dans ses chœurs, s'est fait l'écho harmonieux de ces plaintes :

Pleurons et gémissons, mes fidèles compagnes;
A nos sanglots donnons un libre cours;
Levons les yeux vers les saintes montagnes
D'où l'innocence attend tout son secours.
O mortelles alarmes!
Tout Israël périt! Pleurez, mes tristes yeux:
Il ne fut jamais sous les cieux
Un si juste sujet de larmes.
N'était-ce pas assez qu'un vainqueur odieux
De l'auguste Sion eût détruit tous les charmes,
Et traîné ses enfants captifs en mille lieux?
Faibles agneaux, livrés à des loups furieux,
Nos soupirs sont nos seules armes.
Arrachons, déchirons tous ces vains ornements
Qui parent notre tête;
Revêtons-nous d'habillements
Conformes à l'horrible fête
Que l'impie Aman nous apprête.

Quel carnage de toutes parts!
On égorge à la fois les enfants, les vieillards,
Et la sœur et le frère,
Et la fille et la mère,
Le fils dans les bras de son père.
Que de corps entassés, que de membres épars,
Privés de sépulture!

Grand Dieu! tes saints sont la pâture
Des tigres et des léopards!

Hélas! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?
Ma vie à peine a commencé d'éclore :
Je tomberai comme une fleur
Qui n'a vu qu'une aurore.
Hélas! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?

Des offenses d'autrui malheureuses victimes,
Que nous servent, hélas! ces regrets superflus?
Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus,
Et nous portons la peine de leurs crimes.

Après le cri de la détresse, celui de l'espérance :

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats;
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.
Eh quoi! dirait l'impiété,
Où donc est-il, ce Dieu si redouté
Dont Israël nous vantait la puissance?

Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
— Frémissez, peuples de la terre! —
Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Est le seul qui commande aux cieux :
Ni les éclairs, ni le tonnerre
N'obéissent point à vos dieux.
Il renverse l'audacieux,
Il prend l'humble sous sa défense.
Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats :

Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

O Dieu! que la gloire couronne,
Dieu que la lumière environne,
Qui voles sur l'aile des vents,
Et dont le trône est porté par les anges;
Dieu qui veux bien que de simples enfants
Avec eux chantent tes louanges;

Tu vois nos pressants dangers:
Donne à ton nom la victoire;
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

Arme-toi, viens nous défendre:
Descends, tel qu'autrefois la mer te vit descendre.
Que les méchants apprennent aujourd'hui
A craindre ta colère:
Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère
Que le vent chasse devant lui.

Mardochée, dès qu'il eut connu l'arrêt sanguinaire qui frappait son peuple, déchira ses vêtements, et, revêtu d'un sac, la tête couverte de cendres, il parcourait les rues de la ville, en faisant retentir les places publiques de ses gémissements, et en se lamentant jusqu'à la porte du palais, dont il ne pouvait franchir le seuil dans cet appareil lugubre.

Cependant Esther ignorait encore les malheurs qui menaçaient ses compagnons d'exil. Mardochée lui fit parvenir une copie de l'édit exterminateur, la priant d'user de sa position et de son crédit pour le salut d'Israël : « Souvenez-vous, dit-il, des jours de votre abaissement, et que vous avez été nourrie de ma

main. Invoquez donc le Seigneur, parlez pour nous au roi, et délivrez-nous du trépas. »

La reine se trouvait dans une cruelle perplexité. Il y avait peine de mort contre quiconque paraissait en présence du roi, sans son ordre exprès; à moins que le monarque n'inclinât vers le coupable son sceptre d'or, en signe de clémence. Elle remontra à Mardochée le péril auquel elle s'exposait : mais les patriotiques encouragements du vieillard triomphèrent sans peine d'un moment de crainte et d'hésitation; Esther céda. « Allez, dit-elle, rassemblez tous les Juifs qui sont dans Suse, et priez pour moi. Qu'on ne prenne ni aliment ni breuvage, durant trois jours et trois nuits; moi, je jeûnerai aussi avec mes femmes. Puis je me présenterai devant le roi, sans ordre de sa part, et contrairement aux lois du pays, affrontant le péril et la mort. »

Allez : que tous les Juifs dans Suse répandus,
A prier avec vous jour et nuit assidus,
Me prêtent de leurs vœux le secours salutaire,
Et pendant ces trois jours gardent un jeûne austère.
Déjà la sombre nuit a commencé son tour :
Demain, quand le soleil rallumera le jour,
Contente de périr, s'il faut que je périsse,
J'irai pour mon pays m'offrir en sacrifice.
Qu'on s'éloigne un moment.

Mardochée se retira, et fit ce que la reine avait ordonné. Il répandit en la présence de Dieu sa douleur et sa prière; tout Israël imita son exemple. Cependant Esther avait déposé la pompe de ses habits royaux, pour prendre des vêtements qui répondaient mieux à son affliction et à son deuil : elle se mit aussi en prière.

. . . . . . O mon souverain roi!
Me voici donc tremblante et seule devant toi.
Mon père mille fois m'a dit dans mon enfance
Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,
Quand, pour te faire un peuple agréable à tes yeux,
Il plut à ton amour de choisir nos aïeux :
Même tu leur promis, de ta bouche sacrée,
Une postérité d'éternelle durée.
Hélas! ce peuple ingrat a méprisé ta loi;
La nation chérie a violé sa foi :
Elle a répudié son époux et son père,
Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultère;
Maintenant elle sert sous un maître étranger.
Mais c'est peu d'être esclave, on la veut égorger.
Nos superbes vainqueurs, insultant à nos larmes,
Imputent à leurs dieux le bonheur de leurs armes,
Et veulent aujourd'hui qu'un même coup mortel
Abolisse ton nom, ton peuple et ton autel.
Ainsi donc un perfide, après tant de miracles,
Pourrait anéantir la foi de tes oracles,
Ravirait aux mortels le plus cher de tes dons,
Le saint que tu promets, et que nous attendons?
Non, non; ne souffre pas que ces peuples farouches,
Ivres de notre sang, ferment les seules bouches
Qui dans tout l'univers célèbrent tes bienfaits;
Et confonds tous ces dieux qui ne furent jamais.
Pour moi, que tu retiens parmi ces infidèles,
Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles,
Et que je mets au rang des profanations
Leurs tables, leurs festins et leurs libations :
Que même cette pompe où je suis condamnée,
Ce bandeau dont il faut que je paraisse ornée,
Dans ces jours solennels à l'orgueil dédiés,
Seule et dans le secret, je le foule à mes pieds;

Qu'à ces vains ornements je préfère la cendre,
Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.
J'attendais le moment marqué dans ton arrêt,
Pour oser de ton peuple embrasser l'intérêt :
Ce moment est venu ; ma prompte obéissance
Va d'un roi redoutable affronter la présence.
C'est pour toi que je marche : accompagne mes pas
Devant ce fier lion qui ne te connaît pas ;
Commande en me voyant que son courroux s'apaise,
Et prête à mes discours un charme qui lui plaise.
Les orages, les vents, les cieux te sont soumis :
Tourne enfin sa fureur contre nos ennemis.

Ainsi priait Esther, et sa prière ne fut pas vaine. Car il y a toujours une grande force dans les plaintes de l'innocence opprimée : souvent même elles arment, dès ce monde, la colère de Dieu, qui vient, la foudre à la main, visiter les méchants au milieu de leurs œuvres injustes.

Cependant, au troisième jour de sa pénitence, la reine se revêt de ses plus riches ornements : elle efface l'empreinte des pleurs sur son doux visage, en le baignant dans les plus purs parfums de l'Orient : tous les secrets du luxe asiatique sont déployés par elle, pour rehausser l'éclat de sa beauté ; car elle a besoin d'être belle pour accomplir son œuvre de délivrance et de miséricorde. Dieu lui permet l'orgueil en ce moment ; mais un humble orgueil, une pieuse vanité. Dans toute la splendeur de cette pompe royale, elle va trouver Assuérus. Deux de ses femmes l'accompagnent : appuyée sur l'une, il semble que, frêle et délicate, elle ait peine à se soutenir ; l'autre suit sa maîtresse, en relevant les draperies flottantes de sa longue robe. Sous un teint vermeil et des yeux pleins d'agrément et d'éclat, Esther cache la tristesse et l'extrême frayeur de son

âme. Elle traverse toutes les salles qui mènent à l'appartement du roi, et tout à coup paraît devant lui. Assuérus était assis sur son trône, et ses vêtements étincelaient d'or et de pierreries. Il lève les yeux, et aussitôt la fureur éclate sur son visage. Tremblante, éperdue, Esther pâlit, et laisse tomber son front sur la jeune fille qui la soutenait. A ce spectacle, et sous la main de Dieu, le cœur du roi s'amollit, et son humeur farouche fait place à la mansuétude. Tout inquiet, il quitte son trône à la hâte, reçoit la reine dans ses bras, et, la rappelant à elle, lui dit avec tendresse :

« Esther, que craignez-vous ? suis-je pas votre frère ?
« Est-ce pour vous qu'est fait un ordre si sévère ?
« Vivez : le sceptre d'or que vous tend cette main
« Pour vous de ma clémence est un gage certain. »

Et il incline vers elle son sceptre d'or, et l'invite à parler. Esther s'excuse sur la frayeur où l'a jetée la majesté du grand roi, et retombe presque évanouie. Assuérus était troublé, et ses serviteurs s'empressaient à soulager la reine. Enfin elle revint à elle, et le roi lui dit : « Que voulez-vous, reine Esther? Que demandez-vous? Lors même que vous demanderiez la moitié de mon royaume, je vous la donnerais. » Esther, relevant son front charmant, baisa l'extrémité de ce sceptre pacifique qui venait de lui sauver la vie, et elle répondit : « Je supplie le roi de venir aujourd'hui au festin que je lui ai préparé, et d'y appeler aussi Aman. »

L'orgueilleux favori se voit au comble des honneurs ; la reine n'a fait qu'à lui cette invitation extraordinaire, et le prince daigne le mander pour l'accompagner au banquet de sa souveraine.

Mais la joie doit faire peur, lorsqu'elle n'a pas sa source dans la pureté de l'âme et l'innocence du cœur :

Je n'admirai jamais la gloire de l'impie :
Au bonheur du méchant qu'un autre porte envie.
Tous ses jours paraissent charmants :
L'or éclate en ses vêtements ;
Son orgueil est sans borne, ainsi que sa richesse ;
Jamais l'air n'est troublé de ses gémissements ;
Il s'endort, il s'éveille au son des instruments;
Son cœur nage dans la mollesse.

Pour comble de prospérité,
Il espère revivre en sa postérité;
Et d'enfants à sa table une riante troupe
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

Heureux, dit-on, le peuple florissant
Sur qui ces biens coulent en abondance !
— Plus heureux le peuple innocent
Qui dans le Dieu du ciel a mis sa confiance !

Pour contenter ses frivoles désirs,
L'homme insensé vainement se consume ;
Il trouve l'amertume
Au milieu des plaisirs.

Le bonheur de l'impie est toujours agité;
Il erre à la merci de sa propre inconstance :
Ne cherchons la félicité
Que dans la paix et l'innocence.

Nulle paix pour l'impie : il la cherche, elle fuit;
Et le calme en son cœur ne trouve point de place :

Le glaive au dehors le poursuit,
Le remords au dedans le glace.

La gloire des méchants en un moment s'éteint;
L'affreux tombeau pour jamais les dévore.
Il n'en est pas ainsi de celui qui te craint;
Il renaîtra, mon Dieu, plus brillant que l'aurore.

En se rendant au banquet de la reine, la vue de Mardochée en deuil et couvert de cendres, qui ne se leva pas même sur son passage, la seule vue de cet homme troubla le favori d'un pressentiment sinistre; il jura d'en finir avec ce Juif odieux, et, d'après le conseil de sa femme et de ses amis, il donna l'ordre de faire dresser une potence pour y attacher l'insolent vieillard qui osait ne pas l'adorer!... Puis il se rendit, plein d'allégresse, au festin de la reine. Le roi, ivre d'admiration pour Esther, lui réitère, au milieu de la joie et des libations du banquet, l'assurance de ses intentions libérales, et lui offre de nouveau la moitié de son royaume. Esther, ne jugeant pas que le moment de s'expliquer fût encore venu, se borne à prier le roi de se rendre, le lendemain, à un second banquet, toujours en la compagnie d'Aman, promettant de manifester alors son désir et ses vœux.

Cependant la nuit vint, et le roi, agité par un vague pressentiment, et ne pouvant goûter le sommeil, envoya chercher les annales du royaume. En les lisant devant lui, on en vint au récit de la conspiration découverte par Mardochée. — « Quel honneur a-t-il donc reçu, cet homme qui m'a sauvé la vie? demanda le prince. » — « Aucun, » lui répondit-on. — « Faites venir l'officier qui se trouvera à la porte de mes appartements. » C'était Aman; Aman qui devançait le lever de l'aurore pour demander

au roi une grâce digne de son noble cœur, — celle de faire mourir un vieillard!... Voilà pourtant où mène l'ambition, qu'on a nommée à tort le vice des grandes âmes. C'est bien plutôt, comme dit Massillon, le caractère d'un cœur lâche et rampant; c'est le trait le plus marqué d'une âme vile. Passion insatiable, à qui tous les moyens sont bons pour arriver à ses fins. A tout prix, il faut qu'elle s'élève : peu lui importe que ce soit sur des ruines; et tandis que son front est dans les nues, ses pieds souvent se traînent dans le sang et la fange!

Aman ayant paru devant le prince, qui l'avait mandé : « Que faut-il faire, lui dit Assuérus, pour honorer d'un manière digne de moi un de mes sujets qui m'est cher? » Le courtisan, dans l'orgueil de sa pensée, s'imaginant qu'on ne pouvait songer qu'à lui, répondit aussitôt : « Celui que le roi aime, et qu'il veut honorer, doit être revêtu des ornements royaux et monter le cheval du prince, le front ceint du diadème; et le premier ministre de l'empire doit marcher devant le triomphateur, en tenant les rênes de son cheval et en criant dans la ville : « C'est ainsi que sera honoré celui qu'il plaira au roi d'honorer. » — « Hâtez-vous donc, reprit Assuérus, et faites tout ce que vous venez de dire au Juif Mardochée. » Certainement rien de plus étrange et de plus inattendu ne pouvait arriver au fier Amalécite. Il se résigna toutefois, et rendit à celui qu'il haïssait si fort les honneurs qu'il croyait avoir stipulés pour lui-même. Mais il revint chez lui, pleurant de rage, et la tête couverte pour cacher sa honte. Il répandit sa douleur dans le sein de ses amis et de sa femme; mais il n'en reçut, pour toute consolation, que cette réponse de sinistre augure : « Si ce Mardochée, devant lequel votre faveur vient de fléchir aujourd'hui, est de la race des Juifs, vous êtes perdu sans ressource. » Ils n'avaient pas achevé ce triste pré-

sage, que les serviteurs du palais vinrent appeler Aman au festin d'Esther.

Il entra donc chez la reine avec le roi son maître. Assuérus encouragea de nouveau Esther à demander ce qu'elle voudrait : « O roi! répondit-elle, si j'ai trouvé grâce à vos yeux, je vous en conjure, donnez-moi la vie, donnez la vie à mon peuple... Mon peuple et moi nous sommes condamnés à l'oppression, à la mort et à la destruction. Et plût à Dieu qu'on nous vendît, hommes et femmes, en esclavage! Ce serait un mal supportable, et je gémirais en silence. Mais la cruauté de notre ennemi s'attaque au roi même, en lui enlevant de nombreux sujets. » — « Et qui est-ce? repartit Assuérus. Qui est assez fort pour tant oser? » — Esther dit : « Le voilà; c'est Aman, notre injuste et barbare persécuteur. » Ces paroles furent comme un coup de foudre pour Aman : le courtisan, démasqué, demeurait sans parole, et comme anéanti sous l'accusation de la reine. Jamais la jeune Esther n'avait paru si belle dans sa majesté : son noble courage donnait à sa voix cette force irrésistible de la vérité qui foudroie celui qu'elle dévoile. L'archange Michel terrasse ainsi l'ange de ténèbres, un pied sur son front et les yeux levés vers le ciel vengeur. Aman demeurait interdit, ne pouvant soutenir les regards ni du roi ni de la reine.

Assuérus se leva, transporté de colère, sortit de la salle du banquet, et se retira au jardin. Aman comprit que tout était perdu : il tomba aux genoux de la reine, en lui demandant la vie. Rien n'est vil et lâche, en face du péril, comme ces âmes de courtisans, pétries d'orgueil et de bassesse : insolentes dans la prospérité, écrasant, broyant sans pitié tout ce qui leur résiste ou fait ombrage, elles s'affaissent et rampent sous les coups de la disgrâce. L'insensibilité ou la dureté du cœur s'allie

mal avec la noblesse des sentiments, la bravoure et la magnanimité;

> Et les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père.

Le roi étant rentré subitement dans la salle du festin, aperçut le coupable aux pieds d'Esther, et s'indignant d'une témérité qu'il interprétait mal : « Quoi! s'écria-t-il, même en ma présence et dans mon propre palais!... » Il n'acheva pas : cette parole, c'était l'arrêt de mort du courtisan. Aussi, à peine fut-elle sortie de la bouche du roi, que les serviteurs du palais emmenèrent Aman, en lui voilant la face : c'était la coutume du pays, de couvrir ainsi, en la présence des rois, le visage des criminels condamnés à la mort, de peur sans doute que le regard du monarque ne fût attristé par la vue d'un objet funèbre. L'un des officiers représenta qu'il y avait dans la maison d'Aman un instrument de supplice tout préparé : c'était la potence qui attendait Mardochée. L'ordre fut donné d'y attacher Aman, et la colère du roi s'apaisa. Ainsi finit cet homme, qui voulait être adoré comme un dieu.

Après le châtiment du crime vint le triomphe de l'innocence. Le jour même du supplice d'Aman, Assuérus déclara que tous ses biens seraient confisqués au profit d'Esther. Il remit son anneau royal, et déféra les fonctions de premier ministre à Mardochée, qui lui fut alors présenté comme parent de la reine. Esther combla aussi son oncle de biens et d'honneurs, et le nomma intendant de sa maison. Assuérus put dire à Mardochée :

> Mortel chéri du ciel, mon salut et ma joie,
> Aux conseils des méchants ton roi n'est plus en proie ;
> Mes yeux sont dessillés, le crime est confondu :

Viens briller près de moi dans le rang qui t'est dû.
Je te donne d'Aman les biens et la puissance :
Possède justement son injuste opulence.

La douce Esther fit rejaillir sur toute sa nation les bienfaits de son royal époux. Jusqu'ici elle n'avait pourvu qu'à la sécurité et à la gloire de sa famille; il fallait songer encore au salut de son peuple. Elle alla donc trouver le roi, le conjurant avec larmes de prononcer la révocation des mesures qui avaient été décrétées contre les Juifs. Assuérus y consentit.

Je romps le joug funeste où les Juifs sont soumis;
Je leur livre le sang de tous leurs ennemis :
A l'égal des Persans je veux qu'on les honore,
Et que tout tremble au nom du Dieu qu'Esther adore.
Rebâtissez son temple, et peuplez vos cités;
Que vos heureux enfants, dans leurs solennités,
Consacrent de ce jour le triomphe et la gloire,
Et qu'à jamais mon nom règne dans leur mémoire.

Par les soins de Mardochée, devenu le père et le protecteur de ses compatriotes, de nouvelles lettres furent écrites, à l'effet d'annuler l'ordonnance primitive; puis traduites en toutes les langues de l'empire et adressées aux cent vingt-sept provinces. De plus, il fut recommandé aux proscrits de se tenir prêts à défendre leur vie; et ils purent rendre injure pour injure, détruire les maisons et piller les biens de leurs ennemis, et les exterminer, hommes, femmes et enfants. C'étaient les termes de la dépêche royale, et les Juifs l'exécutèrent à la lettre. Il ne faut pas trop s'en étonner : la peine du talion est écrite dans toutes les législations anciennes; Moïse lui-même consacre cette dure manière de faire justice : « Œil pour œil, et dent pour dent. »

Il était réservé aux nations chrétiennes, façonnées à la mansuétude par l'Évangile, de poser en principe que la loi, dans sa vengeance calme et digne, ne devait pas égaler la barbarie et les emportements du coupable.

Quoi qu'il en soit, au jour fixé par Aman pour le massacre général des Juifs, ils parurent sous les armes, s'assemblèrent dans les villes et les bourgs, et fondirent sur leurs ennemis. Tout cédait devant eux : car ils étaient soutenus par les officiers du roi, et leur subite grandeur les faisait craindre. D'ailleurs, les juges et les gouverneurs des provinces, et tous ceux qui possédaient quelque dignité ou exerçaient quelque fonction dans l'empire, tremblant sous Mardochée, arbitre de leur sort, relevaient à l'envi la gloire des Juifs. C'est pourquoi la vengeance devint facile. Les six fils d'Aman furent immolés, et leurs cadavres pendus au gibet; un grand nombre d'hommes périrent dans Suse et dans tout le royaume. Les Juifs, contents de ces exécutions, ne voulurent point toucher aux biens des morts, afin de prouver que le zèle de la justice, et non point la cupidité, avait armé leurs bras.

En mémoire de cette délivrance merveilleuse, Esther et Mardochée établirent une fête solennelle qui se célébrait tous les ans. On la fixa au jour même qu'Aman avait marqué pour la destruction du peuple juif; mais que la Providence venait de glorifier par un si beau et si complet triomphe. On la nomma la fête des *Phurim,* ou du Sort, parce qu'Aman, fidèle aux superstitions de son pays, avait commis au sort le soin de fixer le jour de sa vengeance. Les Juifs solennisent encore cet heureux anniversaire : la veille de cette fête est pour eux un jour de jeûne, appelé le jeûne d'Esther, qui commence à l'aube naissante et finit au coucher du soleil.

Ainsi fut allégée l'infortune des enfants de Jacob. Esther apparut, dans la nuit de leur exil, comme les douces et consolantes clartés de l'aurore, qui annoncent au voyageur l'approche du jour : car la protection des rois persans leur fut continuée même après la mort de la reine. Ils purent revoir Jérusalem, en relever les murailles, le temple et l'autel ; et dans le nouveau sanctuaire, rebâti et orné par leurs mains, faire monter vers le ciel, auteur de leur salut, l'encens de la prière et l'hymne de la reconnaissance :

Dieu fait triompher l'innocence :
Chantons, célébrons sa puissance.

Il a vu contre nous les méchants s'assembler,
Et notre sang prêt à couler ;
Comme l'eau sur la terre ils allaient le répandre.
Du haut du ciel sa voix s'est fait entendre :
L'homme superbe est renversé,
Ses propres flèches l'ont percé.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre :
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux ;
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus :
Je n'ai fait que passer... il n'était déjà plus.

On peut des plus grands rois surprendre la justice :
Incapables de tromper,
Ils ont peine à s'échapper
Des piéges de l'artifice :
— Un cœur noble ne peut soupçonner en autrui
La bassesse et la malice
Qu'il ne sent point en lui.

Comment s'est calmé l'orage?
Quelle main salutaire a chassé le nuage?
— L'aimable Esther a fait ce grand ouvrage.

De l'amour de son Dieu son cœur s'est embrasé :
Au péril d'une mort funeste
Son zèle ardent s'est exposé;
Elle a parlé : le ciel a fait le reste.

Ton Dieu n'est plus irrité :
Réjouis-toi, Sion, et sors de la poussière,
Quitte les vêtements de ta captivité,
Et reprends ta splendeur première.
Les chemins de Sion, à la fin sont ouverts :
Rompez vos fers,
Tribus captives,
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers,
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

Je reverrai ces campagnes si chères;
J'irai pleurer au tombeau de mes pères.

Relevez, relevez les superbes portiques
Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré :
Que de l'or le plus pur son autel soit paré,
Et que du sein des monts le marbre soit tiré.
Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques;
Prêtres sacrés, préparez vos cantiques.

Dieu descend et revient habiter parmi nous :
Terre, frémis d'allégresse et de crainte;
Et vous, sous sa majesté sainte,
Cieux, abaissez-vous.

Ainsi le nom d'une pauvre captive, d'une humble fille d'Israël, a traversé les âges, escorté d'honneurs et de bénédictions, comme le nom d'une sainte. La Bible l'a placée au rang de ses enfants, de ses filles immortelles, de ses héroïnes, de ses élus pour l'éternité : car c'est ainsi que sont honorés ceux que Dieu lui-même veut honorer. Ainsi encore se manifeste une des lois qui président au gouvernement du monde : c'est que la vertu est puissante, même dans sa faiblesse, et que la force de l'homme injuste n'est qu'infirmité.

Nous avons déjà dit, et chacun se rappelle que Racine a porté ce récit sur la scène française, avec tout l'éclat de la plus magnifique poésie. Composée pour les demoiselles de Saint-Cyr, et d'abord jouée par elles devant des assemblées d'élite, *Esther* eut un succès prodigieux dans ces représentations particulières. Madame de Sévigné obtint l'insigne faveur d'y être admise : elle en fut enivrée ; ce qui nous a valu l'un des plus piquants récits qu'on puisse lire. « Tout est simple, dans cette pièce, dit l'inimitable écrivain ; tout y est innocent, tout y est sublime et touchant : cette fidélité de l'histoire sainte donne du respect ; tous les chants, convenables aux paroles, qui sont tirées des *Psaumes* ou de la *Sagesse*, et mis dans le sujet, sont d'une beauté qu'on ne soutient pas sans larmes. On est attentif, et on n'a point d'autre peine que celle de voir finir une si aimable pièce. La mesure de l'approbation qu'on y donne, c'est celle du goût et de l'attention. » Le public succéda aux spectateurs privilégiés de Saint-Cyr, et applaudit, durant vingt années, l'esprit du poëte et ses beaux vers. Le dix-huitième siècle refusa de continuer ce concert d'admiration, et aujourd'hui encore, plusieurs critiques jugent la tragédie d'*Esther* avec quelque sévérité. Peut-être doit-on dire qu'il manque effectivement

quelque chose à ce sujet, du côté de l'intérêt dramatique : mais, d'une autre part, quelle splendeur et quelle pureté dans la forme! surtout quelle éloquence dans les plaintes, les prières et les cris de triomphe des jeunes Israélites qui forment les chœurs!

LES MACHABÉES

LES HÉROS.

« Après qu'Alexandre, roi de Macédoine, fils de Philippe, qui établit le premier la monarchie des Grecs, fut sorti du pays de Céthim, et qu'il eut vaincu Darius, roi des Perses et des Mèdes,

« Il donna plusieurs batailles ; il prit les villes les plus fortes de toutes les nations ; il tua les rois de la terre.

« Il passa jusqu'à l'extrémité du monde ; il s'enrichit des dépouilles des nations, et toute la terre se tut devant lui. »

Ces paroles magnifiques, cette grande trace de la puissance d'Alexandre, du monde grec sur l'Orient, ouvrent admirablement une histoire admirable. Le premier livre des Machabées nous raconte la barbare conquête d'Antiochus, un des héritiers du Macédonien, qui se rua sur Israël, souilla les temples, et réduisit le peuple au plus dur esclavage. De la sortie d'Égypte à la venue du Messie, jamais la république et la religion des Juifs ne furent plus cruellement persécutées, ni plus généreusement défendues que sous le roi de Syrie, Antiochus Épiphane, c'est-à-dire l'Illustre. Ce surnom lui avait été donné par flatterie

insensée, plutôt que par propre et vraie signification; car Antiochus n'eut rien de bien remarquable que son extravagance et sa cruauté; et, à ce titre, il mérita beaucoup mieux le surnom moins flatteur d'*Épimane* (l'insensé ou le furieux), que lui infligea la vindicte publique; laquelle, — faute de pouvoir mieux faire sans doute, en appliquant la peine du talion, — se venge du moins par des paroles, l'ironie ou le sarcasme, des actes de ceux qui l'oppriment ou l'avilissent. Ambitieux et injuste, Antiochus aspirait à tenir les Juifs sous le joug de ses armes; avare et impie, il convoitait les richesses du temple, et méditait la ruine de la religion. Comme il revenait vainqueur de son expédition en Égypte, ayant trouvé les portes de Jérusalem fermées, il prit la ville d'assaut, et envoya l'auteur de la révolte, Jason, mourir de misère à Lacédémone. Pour assouvir sa rage, il fit égorger ou vendre, dans l'espace de trois jours, quatre-vingt mille habitants de tout âge et de tout sexe; il souilla de sa présence la maison sainte, et livra les vases sacrés à des profanations lamentables: « aussi vain alors que s'il eût pu rendre la terre navigable, et faire sur la mer un chemin pour marcher. » Furieux d'avoir été contraint d'évacuer l'Égypte, le Séleucide, sortant du cercle de Popilius, se vengea encore sur les Juifs, qu'il emmenait par troupes, ou livrait aux massacres. Il s'agissait d'écraser le Sinaï sous l'Olympe : au milieu des abominations générales, le temple de Samarie est dédié à *Jupiter Hospitalier,* le temple de Jérusalem à *Jupiter Olympien;* tandis que sur une éminence une citadelle est bâtie, qui commande Sion. Une grande consternation régnait à Jérusalem. Cependant, ce n'était là que le commencement des maux. Le roi de Syrie rentra dans sa capitale, emportant d'immenses trésors; mais il laissa, pour gouverner les vaincus, des

hommes qui ne lui cédaient point en barbarie; car il y a quelque chose qui dépasse encore les rigueurs d'un despote : c'est la servilité féroce de ses ministres, âmes abjectes, hideux mélange de sang et de boue.

« Les princes et les anciens furent dans les gémissements, et la beauté des femmes fut toute changée. » Ce dernier trait peint la misère et les douleurs d'un peuple, avec une rare énergie et une grâce bien touchante. Voilà de ces images saisissantes, que l'on est heureux de rencontrer et d'indiquer à l'enthousiasme, de signaler à l'admiration.

Mais, comme le sol déchiré par le fer de la charrue se couvre de riches moissons, le sang des peuples opprimés devient fertile en héros. Des femmes, préférant la mort à l'apostasie, furent précipitées du haut des murailles de Jérusalem, avec leurs enfants à la mamelle; plusieurs Juifs périrent dans des cavernes où ils s'étaient réfugiés, pour honorer le jour du repos par des exercices religieux. La persécution tombait cruellement sur le petit nombre des fidèles : sur cet Éléazar, vieillard vénérable par sa science et sa sagesse, encore plus que par ses cheveux blancs, qui voulut être digne de sa vieillesse, et qui expira dans un cruel martyre, plutôt que d'enfreindre la loi; laissant ainsi aux jeunes gens et à toute la nation un exemple permanent de vertu et de fermeté, dans le souvenir de sa mort : sur cette femme qui, « toute remplie de sagesse, allia un courage mâle à la tendresse d'une mère : » sur ses sept fils, qui tous souffrirent avec la même constance. C'est le désespoir des tyrans, qu'il y ait dans l'homme quelque chose par quoi il échappe au glaive; mais c'est aussi la consolation des victimes, qu'elles puissent se réfugier, avec ce qu'elles ont de plus cher, la conviction, dans ce qu'elles ont de plus inviolable, la con-

science, et là, sur la foi du devoir accompli, attendre que la justice de l'éternité répare les injustices du temps[1].

Au sein d'Israël il y avait une famille de héros. Mathatias, son chef, se retire avec elle dans les montagnes. Un de ses fils est Judas Machabée : depuis, on l'a nommé le *Lion de Juda*. C'est de cette famille que sort la glorieuse résistance à l'oppression étrangère, la délivrance de deux choses sacrées : la religion et la patrie. Il faut entendre le grand vieillard déplorer la misère de Sion, en voyant « esclave celle qui était libre, » et exhorter ses enfants, qui sont dignes de leur père : « Tout ce que nous avions de saint, de beau et d'éclatant, a été désolé et profané par les nations. Pourquoi donc vivons-nous encore ? » — Il vivait pour la délivrance, comme l'avait prédit, en expirant, le plus jeune des sept frères martyrs : « La colère du Tout-Puissant, qui a pesé justement sur tout le peuple, finira à ma mort et à celle de mes frères. » En effet, l'héroïque vieillard était sorti, avec ses cinq fils, de Jérusalem souillée. Il se prépara par le deuil à la guerre ; puis, à Modin, rejetant les promesses d'Antiochus, il frappa un Juif, qui sacrifiait sur l'autel idolâtrique, et donna le signal. Mille hommes s'étaient laissé tuer sans résistance, pour ne pas combattre le jour du sabbat. Mathatias, qui se défend, rallie les *Assidéens*, les plus vaillants d'Israël, et tous ceux qui jusque-là se contentaient de fuir. Il avait commencé l'œuvre par des courses de nuit et par la destruction des temples impurs. En mourant, il donna aux siens son fils aîné, Simon, pour père et pour conseiller, et il leur assigna pour général ce Judas, surnommé Machabée, qui marcha de victoire en victoire, « qui revêtit la cuirasse comme un

[1] *Les Femmes de la Bible.*

géant, et qui se couvrait de ses armes dans le combat : son épée était la protection de tout le camp. » Tous ces détails, dans le livre sacré, sont d'un style simple et ardent. Cette sainte retraite dans les montagne rappelle les guerres pour l'indépendance de la Suisse, et surtout la vie de Pélage en Espagne, à l'époque de la conquête des Maures.

C'était alors « un temps de châtiment et de ruine, d'indignation et de colère. » Ce lion faisait fuir les ennemis devant lui, par la seule terreur de son nom. Appollonius, sortant de Samarie, perdit la vie et son glaive, que Judas porta désormais. Un autre Syrien apprit encore que la victoire ne dépend pas de la grandeur des armées, mais du ciel, d'où vient la force. Antiochus avait besoin d'argent : tandis qu'il convoitait les trésors de la Perse, il envoya contre les Juifs Lysias, Ptolémée, Nicanor, Gorgias ; mais les Juifs combattaient « pour leur vie et pour leur loi. » Trois mille hommes choisis, comme les guerriers de Gédéon, quittant les montagnes où Gorgias les cherchait, tombèrent un matin, près d'Emmaüs, sur le camp des étrangers, qui les avaient déjà mis en vente dans leurs menaçants édits. Le bruit des trompettes et la fumée des tentes incendiées dispersèrent un autre corps ; enfin les revers de Timothée et de Bacchide, et la défaite des soixante mille hommes de Lysias, achevèrent cette glorieuse série de succès et délivrèrent la triste Jérusalem.

Cette pauvre ville était comme un désert : « on ne voyait plus aucun de ses enfants entrer ou sortir ; on n'entendait plus le son des instruments sacrés, de la flûte ni de la harpe ; on apercevait l'autel profané, les portes brisées, le parvis couvert d'épines et d'herbes sauvages. » Tout fut purifié et rétabli, et la montagne de Sion, fortifiée, put tenir tête à la forteresse d'Acra.

En vain, Ammonites, Arabes, peuples de Galaad, de Ptolémaïde, de Tyr et de Sidon se réunirent; en vain Gorgias détruisait quelques bandes israélites : l'épée des Machabées, de Judas en Galaad, de Simon en Galilée, brillait partout invincible. Antiochus lui-même, qui voulait précipiter son char sur Jérusalem, succomba sous l'humiliation de sa maladie, et ne garda que le surnom d'Épimane, dont l'avait flétri la censure publique, et qu'il justifia du reste par ses actes. Sous Antiochus Eupator, Lysias ne fut pas plus heureux : les Juifs publièrent que dans le combat des cavaliers célestes les avaient guidés; l'enthousiasme s'augmenta. Enfin, quand Judas eut repris la citadelle de Jérusalem, quand Antiochus accourut avec cent dix mille hommes de pied, vingt mille chevaux, trente-deux éléphants, et trois cents chariots armés de faux, il ne vint que pour reconnaître Judas Machabée : c'était bien, selon le mot d'ordre des Juifs, *la victoire de Dieu*.

Ici apparaît la puissance la plus colossale de l'histoire : « Le nom des Romains fut alors connu de Judas. » Les maîtres du monde reçurent les ambassadeurs du triomphant guerrier; mais, quand ils lui envoyèrent un traité d'alliance, le *fort d'Israël* n'était plus : entouré, non vaincu, il avait prouvé qu'il « savait mourir courageusement pour ses frères, et ne souiller sa gloire d'aucune tache. » Le peuple, dans sa douleur, chanta : « Comment est-il tombé, l'invincible qui sauvait Israël ! » Ainsi mourut Judas Machabée, après avoir fait alliance avec la reine des nations. Voici un verset qui est une sublime oraison funèbre : « Après la mort de Judas, les méchants parurent de tous côtés dans Israël, et les hommes d'iniquité s'élevèrent de toutes parts. » Jonathas succéda au Lion de Juda; Israël triompha encore, et se reposa dans son triomphe. Jonathas, après avoir

repoussé les Syriens vers le désert, se mit, dans quelque bourg fortifié, à juger Israël. Les Machabées étaient comme ces suscités de Dieu, qui avaient précédé la royauté de Saül et de David. La persécution avait singulièrement grandi cette race de héros; bientôt leur alliance fut disputée[1].

Le second livre des Machabées répète le premier; c'est une autre histoire des mêmes faits. Il s'arrête aussi sur la retraite de la famille libératrice, et la peint de couleurs fortes et sauvages : « Cependant Judas Machabée s'était retiré, lui dixième, dans un lieu désert, où il vivait avec les siens sur les montagnes, parmi les bêtes; et ils demeuraient là, sans manger autre chose que l'herbe des champs, afin de ne point prendre part à ce qui souillait les autres. »

LES MARTYRS.

C'est dans ce second livre, que l'on rencontre l'épisode célèbre du martyre des sept frères Machabées et de leur mère. Il n'y a rien de plus pathétique ni de plus sublime. Ainsi ce nom de *Machabées* est doublement glorieux, couronné des palmes de la victoire et de celles du martyre. Cette jeune légion de paisibles héros, que l'on serait tenté d'appeler *chrétiens,* n'appartenait point à la famille de ces vaillants guerriers dont elle portait si dignement le nom, et que nous venons de voir défendre, les armes à la main, l'autel national et le foyer domestique. Dans le livre qu'il nous a laissé sur cet épisode de l'histoire juive, Josephe, qui les nomme *Maccabée, Aber, Machir, Judas, Achas, Areth* et *Jacob,* désigne les fils et la mère, appelée *Salomona,*

[1] Charles de Riancey.

sous le nom commun de Machabées; et l'Église chrétienne s'est conformée à cette manière de parler. Rien n'empêche de croire que Judas Machabée, le chef militaire de la lutte organisée contre Antiochus, s'étant alors couvert d'une gloire qui remplissait Israël, son nom fut donné, en signe d'honneur et de fraternité, non-seulement à tous les membres de sa famille, mais encore à tous ceux qui souffraient pour Dieu et leurs concitoyens. C'est même par cette raison, qu'on appelle Livres des Machabées, le récit de toutes les guerres et de toutes les persécutions qui affligèrent la Judée à cette malheureuse époque.

Les Pères de l'Église n'ont point balancé à vénérer comme des saints ces illustres victimes de la fureur d'Antiochus, quoiqu'elles appartiennent à l'ancienne loi. « Ils étaient chrétiens par la foi, dit saint Augustin, et ils ont prévenu par leurs actions ce nom sublime, qui n'a été connu que depuis. » Saint Jean Chrysostôme, saint Grégoire de Nazianze tiennent le même langage. « Heureuse leur mère, s'écrie saint Ambroise, de les avoir ainsi enfantés une seconde fois pour l'éternité! » — « Quand la mort lui eut ôté toute crainte pour eux, dit encore saint Grégoire de Nazianze, elle leva les yeux vers le ciel, dans de vifs transports, en répétant du fond de son cœur : « Je n'ai plus rien laissé au pouvoir du monde; j'ai tout remis entre les mains de Dieu, tous mes trésors, toutes les espérances de ma vieillesse! »

Après son exploit sanguinaire contre Jérusalem, Antiochus, comme nous l'avons vu, se retira en Syrie. De là, il pressait l'exécution de son dessein, qui était d'incorporer la république des Juifs à son royaume. Pour donner une base solide à l'unité des deux États, il voulait effacer toute différence de mœurs, de lois et de religion, et amener de la sorte une fusion entre les

peuples. Au défaut du droit, la violence devait venir en aide à cette entreprise; car il n'y a que deux forces dans le monde : la persuasion et le glaive. Mais, pour courber des nations entières sous le joug d'une idée, il faut du génie et du temps, surtout lorsqu'on a la vérité contre soi. Or, Antiochus n'avait pas les ressources du génie; et son royaume, que le souffle d'Alexandre venait d'élever, avec plusieurs autres, sur les fondements ruineux d'une civilisation décrépite, son royaume n'avait pas le temps d'attendre. Il appela donc les Juifs au culte des divinités païennes, et les sollicita à l'apostasie, par l'attrait des mœurs corrompues de la Grèce. La défection fut encouragée par des faveurs, la résistance combattue par des supplices. Ainsi fait la tyrannie, pour qui rien n'est sacré : ce qu'elle ne saurait obtenir par la corruption, elle l'emporte par la terreur; armes odieuses, qui ne triomphent de la conscience qu'en la déshonorant. Il est vrai que, pour l'encouragement des bons, Dieu ne permet pas, qu'en somme, la cruauté de ceux qui persécutent l'emporte sur le courage de ceux qui souffrent, ni que le scandale des apostasies surpasse les gloires de la fidélité [1].

Un jour, pendant que le roi était à Antioche, on lui amena, d'un bourg de Judée, nommé Susandre, une femme avec ses sept fils, tous accusés d'attachement invincible à la religion. Le tyran veut les contraindre par de mauvais traitements à manger des viandes défendues. Mais cette généreuse famille des Machabées, — c'est le nom de la mère et des enfants, — refuse d'obéir. Ici commence ce noble combat, cette lutte héroïque de la faiblesse contre la force, de la douceur, de la résignation, du vrai courage contre la violence, la rage et l'oppression,

[1] *Les Femmes de la Bible.*

obligées de s'avouer vaincues et impuissantes. Admirable spectacle! digne de fixer les regards des anges, qui ne sauraient mourir pour le Dieu qu'ils aiment. Il n'y a point de pages plus touchantes, dans l'histoire des Juifs, que celles de ces temps d'épreuves. On croit être déjà aux premiers siècles du christianisme; on croit entendre le cri de sainte liberté, s'élevant de la flamme des bûchers, du milieu des amphithéâtres, où des milliers de martyrs sont jetés en pâture aux lions et aux tigres, pour l'amusement du peuple-roi! Il faut lire, dans le livre sacré, cette glorieuse histoire, ce récit sublime dans sa simplicité. Le style de l'Écriture est calme et pur, comme ces fleuves majestueux, qui coulent à pleins bords, au sein des vastes plaines, sans rien refléter des mirages de la terre : le ciel leur suffit.

Sur l'invitation qu'on leur faisait d'abjurer leur foi, le plus âgé des frères Machabées dit au roi Antiochus : « Que cherches-tu, et que veux-tu qu'on t'apprenne? Nous sommes prêts à mourir, plutôt que de violer les lois de Dieu et de la patrie. » — Dieu et patrie! — L'oreille de l'homme ne connaît pas de mots plus magiques, et son cœur ne saurait aimer de plus nobles choses. Les peuples, comme chacun de leurs enfants, se réveillent, s'ébranlent et combattent, au nom de la religion et de la nationalité. Pour elles, mille sacrifices laborieux furent accomplis, et des flots de sang ont coulé. L'autel et le foyer apparaissent, dans les siècles antérieurs, comme deux points éclatants, où convergent les mouvements instinctifs et les libres efforts de toutes les générations; au temps présent, ils fixent les regards de tous les hommes, malgré les préoccupations matérielles et l'égoïsme qui dévorent notre vie; les âges futurs viendront leur apporter aussi le tribut d'un fidèle respect. On souffre et l'on meurt, pour ces grands intérêts et ces grandes espérances; mais

on ne les abandonne jamais aux caprices du dédain, ni aux outrages de la force brutale[1].

« Quelle noblesse! s'écrie saint Cyprien, dans le témoignage de ces illustres Machabées! quel magnanime dévouement à leur foi! Dans sa fureur impie, Antiochus, ou plutôt l'Antechrist, sous les traits d'Antiochus, voulut les contraindre de souiller, par des viandes interdites, des bouches qu'une généreuse confession allait illustrer, et que l'esprit de vérité rendait invincibles. Il ordonna qu'ils fussent battus de verges, mais sans pouvoir ébranler leur constance. Alors il commande qu'on allume des brasiers sous des chaudières. Quand elles furent rougies par la flamme, il y fit jeter celui des Machabées qui avait parlé le premier, et l'avait le plus irrité par l'ardeur de sa foi et l'énergie de son langage. On lui avait coupé auparavant cette langue qui avait confessé l'Éternel : nouvelle gloire, nouvelle illustration pour le martyr! N'était-il pas juste que cette langue, qui avait glorifié Dieu la première, retournât à Dieu la première? »

Le tyran sanguinaire fit donc précipiter dans le vase d'airain tout brûlant, l'intrépide martyr, après lui avoir fait couper la langue et les extrémités des pieds et des mains. Ainsi mutilé, il respirait encore. Sa mère et ses frères, témoins de cet affreux spectacle, loin de se laisser abattre par la vue et la terreur d'un pareil supplice, s'exhortaient mutuellement à mourir avec courage, en disant : « Le Seigneur Dieu regardera la justice de notre cause, et se réjouira en nous, comme Moïse l'a prononcé dans son cantique : Dieu sera consolé dans ses serviteurs. » Et il expira, en bénissant Celui pour qui il mourait avec joie.

[1] *Les Femmes de la Bible.*

On imagina des supplices plus cruels contre le second. Avant de le torturer dans le reste de son corps, Antiochus lui fit arracher la peau de la tête avec les cheveux. « Haine profondément réfléchie, fureur sacrilége! continue saint Cyprien. Jésus-Christ étant la tête de l'homme, et Dieu la tête de Jésus-Christ, déchirer la tête d'un martyr, c'était s'attaquer personnellement à Dieu et à Jésus. » On lui demanda alors s'il voulait manger des viandes interdites, plutôt que d'être tourmenté dans tous ses membres. Mais l'enfant, confiant dans ses souffrances, et attendant d'un juge rémunérateur le salaire de la résurrection, répondit en la langue de son pays : « Je ne le ferai pas. » C'est pourquoi il fut livré aux mêmes supplices que son frère. Près de rendre l'âme, il adressa la parole au tyran : « Cruel bourreau ! tu nous ôtes la vie présente; mais le roi du monde nous ressuscitera pour la vie éternelle, nous qui mourons en défendant ses lois. » Et en effet, la mort n'est pas une interruption de l'existence; ce n'est qu'un changement dans notre mode de vivre. La paix qui règne autour des tombeaux n'est pas un affreux silence que le néant a fait : c'est un sommeil temporaire que Dieu a commandé. L'homme peut donc braver la tombe : il y trouve le secret de revivre, et le germe de l'immortalité. Nous ressusciterons!

Je te salue, ô mort! libérateur céleste:
Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste
Que t'a prêté longtemps l'épouvante ou l'erreur.
Ton bras n'est point armé d'un glaive destructeur ;
Ton front n'est point cruel, ton œil n'est point perfide;
Au secours des douleurs un Dieu clément te guide;
Tu n'anéantis pas, tu délivres : ta main,
Céleste messager, porte un flambeau divin.
Quand mon œil fatigué se ferme à la lumière,

Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière ;
Et l'espoir, près de toi, rêvant sur un tombeau,
Appuyé sur la foi, m'ouvre un monde plus beau.
Viens donc, viens détacher mes chaînes corporelles ;
Viens, ouvre ma prison, viens, prête-moi tes ailes.
Que tardes-tu ? Parais ; que je m'élance enfin
Vers cet être inconnu, mon principe et ma fin.
. . . .
Toi, qu'en vain j'interroge, esprit, hôte inconnu,
Avant de m'animer, quel ciel habitais-tu ?
. . . .
Quel jour séparera l'âme de la matière ?
Pour quel nouveau palais quitteras-tu la terre ?
As-tu tout oublié ? Par delà le tombeau,
Vas-tu renaître encor dans un oubli nouveau ?
Vas-tu recommencer une semblable vie ?
Ou, dans le sein de Dieu, ta source et ta patrie,
Affranchi pour jamais de tes liens mortels,
Vas-tu jouir enfin de tes droits éternels !
Oui, tel est mon espoir, ô moitié de ma vie !
. . . .
Pour moi, quand je verrais, dans les célestes plaines,
Les astres s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés ;
Quand j'entendrais gémir et se briser la terre ;
Quand je verrais son globe errant et solitaire,
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit ;
Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
Seul, je serais debout : — seul, malgré mon effroi,
Être infaillible et bon, j'espérerais en toi ;
Et, certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je t'attendrais encore !

On choisissait les victimes par rang d'âge. La mère des Machabées vit prendre son troisième fils, qui fut, comme ses frères, éprouvé par les insultes et les tourments. Sur l'ordre des bourreaux, il présenta sa langue et étendit ses mains, disant avec confiance : « J'ai reçu ces membres du ciel; mais je les méprise maintenant, pour l'honneur de la loi divine, parce que j'espère que Dieu me les rendra un jour. » Le roi et ceux qui l'entouraient furent saisis d'admiration, à la vue de ce jeune homme, qui opposait à l'atrocité des supplices une si calme indifférence. Sans doute les religions fausses peuvent avoir aussi leurs martyrs; mais ce qui distingue particulièrement les martyrs de la vraie religion, c'est, entre autres signes, la magnanimité patiente. Les sectaires se précipiteront peut-être d'eux-mêmes dans les flammes et dans les abîmes; ils mourront sur un champ de bataille, les armes à la main : mais il n'appartiendra guère qu'à ceux qui sont forts comme la vérité, et modérés comme elle, d'avouer leur doctrine sans détour, comme ils la pratiquent sans faste, et d'offrir à Dieu le sacrifice de leur vie, sans témérité comme sans faiblesse.

Antiochus soumit le quatrième des frères Machabées aux mêmes supplices où trois avaient déjà succombé : il put admirer le même courage et la même réponse. « Il nous est bon, dit le jeune héros, de mourir sous la main des hommes, avec l'espoir que Dieu nous ressuscitera un jour : pour toi, ta résurrection ne mènera point à la vie. » Tous, en passant, jetaient au royal bourreau quelque magnanime parole. Le cinquième foula aux pieds, comme ses frères, par l'ardeur et la fermeté de sa foi, tout cet arsenal de tortures et de cruautés du barbare Antiochus. Puis, comme saisi de l'Esprit de Dieu, il prophétisa au tyran la colère du ciel et ses inévitables vengeances. Fixant sur

lui un regard inspiré, il dit, avec une sainte liberté et une calme assurance, qui durent porter le trouble et l'effroi au cœur de l'impie : « Tu fais ce que tu veux, parce que tu as la puissance parmi les hommes, quoique mortel toi-même. Toutefois, ne pense pas que Dieu ait délaissé notre nation : attends avec quelque patience, et tu verras la grandeur de son pouvoir, et comment il te tourmentera, toi et ta race. » Soit que le voile de l'avenir se soulève quelquefois devant le regard des mourants; soit qu'un écho de la justice divine retentisse à l'oreille des victimes innocentes et leur promette vengeance, la menace du martyr s'accomplit : car, ainsi qu'on le verra, Antiochus périt d'une manière misérable, à quelque temps de là; et sa race s'éteignit en son fils Eupator, qui, après un règne de deux années seulement, fut mis à mort par ses propres troupes.

Le sixième frère arriva : joignant l'humilité au courage, il reconnut dans les calamités présentes la juste peine des fautes passées. « N'essaie pas de t'abuser, dit-il au roi; si nous souffrons ces choses, c'est par suite des fautes que nous avons commises contre le Seigneur : voilà pourquoi d'épouvantables fléaux nous ont frappés. Ne crois pas toutefois que tu auras impunément entrepris de faire la guerre à Dieu. » Cette parole est l'explication du monde, et la morale de l'histoire. On peut regarder les malheurs des peuples comme leur pénitence publique. Comme il n'y a pas d'éternité pour les nations, il faut que leurs iniquités collectives soient punies dans le temps; c'est pourquoi le ciel, outre les calamités qu'il crée lui-même, laisse aussi arriver les persécutions et les guerres, libres effets de la perversité humaine. Ce n'est pas à dire toutefois que ceux qui imposent aux peuples cette expiation douloureuse restent sans crime; et mal-

heur à ceux qui corrompent les consciences par les tourments, ou dont l'épée se lève contre la justice!

Cependant l'admirable mère, digne de vivre éternellement dans le souvenir des bons, femme d'un courage plus qu'héroïque, animée d'une foi vive, soutenue d'une invincible espérance, contemplait d'un œil ferme les combats de tous ses enfants, que d'atroces supplices lui ravissaient en un même jour. Ce n'est pas que ce spectacle, qui eût éveillé la compassion des étrangers, ne déchirât douloureusement son cœur maternel; mais, s'élevant au-dessus des faiblesses de son sexe, par la puissance de sa foi et l'ardeur de sa charité, et songeant moins au sang de ses fils, inhumainement répandu, qu'aux immortelles couronnes qui leur étaient promises, l'âme brisée de douleur, mais le visage calme, et comme éclairé d'un reflet des joies et des félicités d'un monde meilleur, elle assistait, sans pâlir, au supplice de ses enfants, et refusait à leur trépas de dangereuses larmes, qui eussent amolli leur constance et fait fléchir leur sainte magnanimité. Craignant qu'un seul n'échappât au triomphe, elle les exhortait, au milieu de leurs souffrances, par des paroles pleines de générosité; et, alliant un mâle courage à la tendresse d'une femme, à l'amour d'une mère, elle leur disait : « Je ne sais comment vous avez été formés dans mon sein : car ce n'est point moi qui vous ai donné l'âme, l'esprit et la vie; ce n'est pas moi qui ai rassemblé vos membres en un corps; mais c'est le Créateur du monde, qui, ayant formé l'homme avant sa naissance, et donné l'origine à toutes choses, vous rendra, dans sa miséricorde, l'esprit et la vie, que vous sacrifiez à présent pour la défense de ses lois. » C'est ainsi que l'héroïque et religieuse mère reportait vers Dieu la pensée de ses enfants; car les choses humaines ne sont ni assez fortes pour nous servir d'appui, ni

assez nobles pour devenir notre récompense : il n'y a que le nom de Dieu, qui, en effrayant les coupables, puisse en même temps soutenir le courage, et fonder l'espoir des hommes vertueux[1].

Tant de résistance humiliait Antiochus : car rien n'avilit plus, même à ses propres yeux, la force brutale, que ses impuissants essais à dompter les esprits. Aussi le tyran, voyant l'inutilité des tortures, l'impuissance des menaces, eut-il recours aux douces paroles et aux promesses flatteuses pour vaincre le seul des frères qui restât encore. Il espérait beaucoup en la jeunesse du martyr. Il s'engagea donc par serment à lui donner des richesses et des honneurs, un rang distingué parmi ses courtisans, en un mot, tout ce qu'il pourrait désirer, à la condition qu'il trahirait son Dieu et son pays. L'hypocrisie et la bassesse ne réussirent pas mieux que la cruauté : le cœur de l'enfant ne s'ébranla point à ces discours.

Alors le roi, déconcerté, fit venir la mère, et l'engagea à sauver du moins le dernier de ses enfants. Après de longues instances, elle consentit à parler; elle se baissa vers le martyr, déjà étendu pour le supplice, et se moquant de la barbarie du persécuteur, elle dit : « Mon fils, aie pitié de moi, qui t'ai porté neuf mois dans mon sein, qui t'ai nourri trois ans de mon lait, et qui t'ai donné mes soins jusqu'à cette heure. Je t'en conjure, mon fils, regarde le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment, et comprends que Dieu les a faits de rien, ainsi que la race des hommes. Sous le regard du Tout-Puissant, ne crains pas un vil bourreau; mais rends-toi digne de la société de tes frères, et reçois la mort, afin que je te retrouve avec eux, au sein de la

[1] *Les Femmes de la Bible.*

miséricorde divine que nous espérons. » N'est-ce pas le langage que devaient tenir, quelques siècles après la mère des Machabées, des milliers de mères chrétiennes, ou plutôt l'Église, notre mère à tous, lorsque dix empereurs, l'un après l'autre, vinrent tourmenter le christianisme naissant, et épuiser sur la faiblesse de l'âge et du sexe une rage impuissante.

Est-il rien de comparable au courage, à la magnanimité de cette femme forte, de cette généreuse mère? Ce langage, ces sentiments ne sont pas de la terre, de l'homme, ni du temps ; ils viennent de plus haut : de Dieu, de l'éternité. L'héroïsme des six premières victimes, expirant aux regards de cette mère, a quelque chose qui terrifie; mais l'admiration n'a plus de bornes, lorsque Antiochus, voyant que le supplice ne dompte pas ces cœurs d'homme, promet au plus jeune de le combler de biens et d'honneurs. Voyant cet enfant inébranlable, il s'approche de cette déplorable mère, et l'exhorte à inspirer à son fils des sentiments plus doux. C'est alors que cette femme se baisse vers son dernier enfant, et lui dit : « Mon fils, aie pitié de moi, qui t'ai porté neuf mois dans mon sein, qui t'ai nourri de mon lait pendant trois ans... » Oh! oui, elle implore sa pitié : mais c'est pour lui demander de mourir pour la loi. Il n'y a point de paroles pour louer dignement de telles choses.

La mère parlait encore, lorsque le jeune homme s'écria : « Qu'attendez-vous? Je n'obéis point à l'ordre du prince; mais j'obéis au précepte de la loi que Moïse nous a donnée. » Puis s'adressant à Antiochus : « Pour toi, qui es l'auteur de tous les maux dont souffrent les Juifs, tu n'échapperas pas à la main de Dieu; car il est vrai que nous endurons ces choses pour nos péchés : mais si le Seigneur notre Dieu déploie contre nous quelque colère, pour nous punir et nous changer, du moins il

se réconciliera bientôt avec ses serviteurs; toi, au contraire, ô le plus cruel et le plus infâme de tous les hommes! ne t'enfle pas d'une vaine espérance dans ta fureur contre nous; car tu n'as pas encore évité le jugement de Dieu, qui voit tout et qui peut tout. Mes frères, après avoir enduré une courte douleur, sont entrés dans l'alliance de la vie éternelle; et toi, le jugement de Dieu te fera payer la juste peine de ton orgueil. Moi, comme mes frères, je sacrifie ma vie et mes membres pour la défense de nos lois, en conjurant Dieu de se rendre favorable à notre nation, et de t'amener, par des tourments et des plaies, à reconnaître qu'il est le seul Dieu. La colère du Tout-Puissant, qui a frappé justement tout notre peuple, expirèra sur mes frères et sur moi. » Cette liberté de langage jeta le roi dans une fureur étrange; il s'abandonna sans frein à toute sorte de suggestions cruelles, comme les hommes violents, qui ne veulent ni comprendre ni souffrir que vous ayez raison contre eux, dès qu'ils ont la force contre vous. Le plus jeune des frères fut soumis à des traitements plus barbares; mais il rendit, comme les autres, un témoignage incorruptible, et expira dans la pureté de son innocence et avec confiance en Dieu.

Cependant il restait encore l'heureuse femme, qui, alliant aux gloires de la maternité le privilége d'une foi féconde, venait d'enfanter à une vie meilleure les sept fils dont Dieu avait couronné son mariage. Enfin elle va mourir, après ses enfants, cette généreuse mère! « Il était bien juste, dit saint Cyprien, que celle qui avait enfanté sept martyrs partageât leur triomphe, et qu'elle suivît les traces de ceux qu'elle avait envoyés à Dieu devant elle. » La foi et la piété, par où son cœur s'était fermé à une fausse compassion, quand il s'agissait des éternelles destinées de ses enfants, la soutinrent elle-même, lorsqu'elle dut

affronter aussi les supplices. Son trépas n'est pas décrit, il est seulement indiqué dans les saintes Lettres. Josèphe rapporte que l'héroïne fut dépouillée, frappée, déchirée, et qu'on la jeta enfin dans un vase d'airain brûlant, où elle expira. Exemple étonnant du courage qui peut régner dans un cœur de femme, ou plutôt exemple de la force divine, qui peut transfigurer ainsi l'humaine faiblesse : elle subit autant de fois le martyre qu'elle offrit d'enfants à la torture. Elle s'affaissa, pour ainsi dire, plutôt qu'elle ne tomba dans la mort ; comme un édifice s'écroule sous le dernier effort d'une tempête, après avoir perdu l'ornement et l'appui de ses colonnes [1].

Ainsi s'acheva cette sanglante tragédie, sans changer les dispositions générales du peuple juif, et, par suite, sans amener le triomphe de la pensée chère à Antiochus. Ainsi fut éteinte dans son propre sang, devenu une semence glorieuse d'immortalité, une illustre famille, destinée du ciel à faire connaître aux Gentils les merveilles de sa puissance, et à réconcilier le Seigneur avec son peuple d'adoption. Rendons grâces à ces vaillants d'Israël, d'avoir donné, les premiers, le signal de la résistance aux ordres iniques et sacriléges de la tyrannie, osant s'attaquer à ce qu'il y a de plus inviolable, de plus sacré, de plus indestructible : les convictions de la foi, les droits ou la liberté des consciences, sanctuaire redoutable où Dieu seul a le droit de pénétrer. — « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ! » — tel a été leur cri de mort et aussi leur cri de victoire. Des vieillards, des enfants, des femmes l'ont prononcé, avec cet élan sublime, cette indomptable énergie, que la foi seule inspire, qui présagent et assurent le triomphe, et que Dieu donne, quand il

[1] *Les Femmes de la Bible.*

lui plaît, avec la grâce ou le courage qui fait les héros ou les martyrs. Ils l'ont prononcé, ce cri d'espérance et de victoire; et, du sein de leur faiblesse, tous se sont élevés jusqu'au niveau des plus forts, des plus redoutés. Mais c'est qu'ils ont ajouté à cette parole la plus éloquente de toutes les voix, la voix du sang!

Gloire à vous! noble Éléazar, vous qui n'avez pas voulu souiller l'éclat de vos cheveux blancs, la sainteté du sacerdoce, la majesté de la vieillesse, par une lâche condescendance aux ordres d'un tyran!

Gloire à vous! victorieux Machabées, légion immortelle, qui n'avez pas terni la fleur de la jeunesse et la pureté de l'adolescence par une infraction à la loi! Gloire à vous! dernier des sept frères, jeune et tendre enfant, dont la faible main s'est trouvée assez forte pour ravir, comme vos frères, la palme du martyre! Gloire à vous! mère admirable, aurore de la mère de Jésus, dont les flancs ont porté ces généreux athlètes qui ont si vaillamment combattu dans l'arène du Seigneur! Vous nous avez appris à lutter contre l'orgueil des impies et l'oppression des tyrans : soyez bénie! Prémices des disciples du Dieu fait homme, sainte famille des Machabées, soyez à jamais bénie! Mère admirable, qui devancez toutes ces glorieuses prédestinées, que le baptême donne aux femmes pour protectrices et pour patronnes; et vous, enfants héroïques, qui fermez la marche des Enfants de la Bible, des Anges d'Israël, soyez tous bénis! — En attendant que la grotte de Bethléem nous donne l'Enfant royal, l'Enfant divin, Jésus-Christ!

O vous, Soleil de Justice! centre vivant d'où partent tous les rayons, où tous les rayons aboutissent; principe de tout bien, de tout noble élan, de tout généreux sacrifice, de tout dévouement, de toute immolation, de toute gloire, de toute grandeur,

de toute victoire; cœur éternel de l'humanité, ô Verbe fait chair! ô Fils adorable de la Vierge immaculée! ô Jésus! depuis Abel le juste, tombant sous la main fratricide de Caïn, jusqu'au plus jeune des Machabées, expirant sous les tortures d'Antiochus, n'est-ce pas toujours de vous que j'ai parlé, en suivant les noms glorieux des Enfants de la Bible? O Jésus! ô maître! ô Seigneur! ô frère! ô tendre et suprême protecteur de la jeunesse! ô vous! qui disiez à vos apôtres : « Laissez venir à moi les petits enfants; car le royaume du ciel est à ceux qui leur ressemblent. » O Victime sainte! Agneau sacré, soyez béni, glorifié, reconnu, loué, aimé, adoré sous tous ces noms divers, sous toutes ces figures merveilleuses, nobles ou touchantes, par lesquelles il vous a plu de vous faire annoncer aux hommes avant de vous faire petit enfant dans la grotte de Bethléem!

Les Enfants de la Bible nous apparaissent comme une chaîne, traversant les siècles, pour unir le berceau du monde au berceau de Jésus-Christ. Chacun des mystérieux anneaux qui la composent est une figure radieuse de l'Enfant-Dieu : ainsi, du jardin de l'Arménie à l'étable de Bethléem, de l'Éden à la crèche, tout se lie, tout se tient, tout s'enchaîne admirablement.

Tous ces anges d'Israël sont comme des ambassadeurs, des hérauts, venant, de siècle en siècle, répéter au monde, qui soupire après la venue de Celui qui doit naître pour le salut de tous : « Les cieux s'abaissent; il va descendre, Celui que l'humanité déchue attend, depuis sa chute fatale; il va descendre du sein éternel de son père. » Et ces avant-coureurs illustres, tous fidèles à leur sublime mission, ont passé parmi les fils d'Adam, en jetant une espérance du ciel aux échos attentifs de ce globe, chétive planète voguant dans l'immensité, mais sur qui le souverain Créateur daigne attacher un regard d'amour et de

prédilection. Elles ont réjoui et consolé la terre par leur douce lumière, ces étoiles lointaines, jusqu'au lever de l'Étoile de Bethléem, jusqu'à l'heure où les chœurs des anges chantèrent : Gloire à Dieu, et paix à l'homme racheté [1] !

En même temps qu'Antiochus, outré de dépit et de rage de se voir vaincu par des femmes, des enfants, des vieillards, par la faiblesse et l'innocence, suspendait une persécution aussi barbare qu'elle était inutile, ses généraux, défaits en quatre rencontres consécutives, fuyaient honteusement devant le *Lion de Juda*. Le superbe monarque reçut cette triste nouvelle dans la haute Asie, où il était allé piller quelques temples renommés par leurs richesses : il revint à la hâte, menaçant avec fureur de faire de la Judée entière un vaste tombeau. Mais à peine avait-il proféré ces paroles, que la main de Dieu s'appesantit sur lui, et qu'il se sentit attaqué d'une effroyable douleur d'entrailles. Il donna ordre de précipiter le retour ; mais ses chevaux courant avec impétuosité, il tomba de son char et se meurtrit tous les membres. Ses plaies étaient hideuses, et ses chairs s'en allaient par lambeaux. La douleur l'avertit de ce qu'il était ; son fol orgueil fut vaincu et resta comme anéanti. Reconnaissant la main qui lui envoyait ces angoisses, il promit de maintenir la Judée dans sa liberté, et d'orner le temple de Jérusalem de vases précieux et d'immenses richesses ; il s'engagea même à se faire Juif, et à rendre solennellement témoignage au Seigneur. On a toute raison de croire que ces aveux et ces concessions n'étaient qu'hypocrisie : en tout cas, la santé qu'Antiochus demandait avant tout ne lui fut pas rendue. Désespéré, il écrivit aux Juifs une lettre de supplications, réclamant pour son fils et son successeur leur loyale fidélité. C'est ainsi qu'il mourut, humilié

[1] *Les Anges d'Israël.*

par les victoires de ses ennemis, et contraint de confesser la puissance de Dieu. Ainsi le ciel et les hommes s'unirent pour venger la justice qu'il avait cruellement méprisée, et pour rappeler, par cet exemple, tous les pouvoirs de la terre au respect de cette maxime : que s'il y a parfois des raisons d'État contre l'usage de certaines libertés, il n'y a jamais ni droit ni force réels contre la liberté des consciences.

Du reste, la postérité a solennellement accepté, sur Antiochus et les Machabées, le jugement de Dieu et de leurs contemporains. Antiochus a laissé son nom dans l'histoire, où il est cité sans honneur et sans amour. Les Machabées ont reçu, et ils reçoivent tous les jours, la plus belle récompense que les hommes puissent décerner : les éloges du génie et la vénération affectueuse de la vertu. Toutes les bouches éloquentes, d'où nous viennent les enseignements du vrai et les leçons du bien : les Cyprien, les Chrysostôme, les Grégoire de Nazianze, les Ambroise et les Augustin ont donné d'inestimables louanges au courage et à la foi des Machabées. L'Église chrétienne a bâti des temples à la gloire de ces illustres martyrs de la synagogue, et elle leur assigne une place dans son office public. Leurs précieux restes, déposés d'abord à Antioche, allèrent enrichir Constantinople, au temps de l'impératrice Hélène : un peu plus tard, Eudoxie, femme de Valentinien III, les fit transférer à Rome, dans l'église qu'elle y érigeait sous le vocable de sa patronne, et qui porte aujourd'hui le titre de Saint-Pierre-ès-Liens. Il existe encore à Vienne, en Dauphiné, quelques vestiges d'une basilique qui fut consacrée à la mémoire des Machabées dès l'époque de l'introduction du christianisme dans les Gaules.

Ainsi qu'il a été dit, les Machabées furent martyrisés à Antioche; et l'on y voyait encore leur tombeau du temps de saint

Jérôme. Quelques auteurs se sont étonnés qu'on plaçât aussi le tombeau des Machabées à Modin, sur la route de Joppé à Jérusalem : il s'y trouve effectivement quelques débris d'une vieille forteresse et d'un aqueduc, jetés sur la pointe d'une montagne élevée où croissent des ceps de vigne et des térébinthes, mêlés à ces ruines. C'est bien le tombeau des Machabées, mais de ceux qui moururent en combattant vaillamment contre les rois de Syrie. Modin était la patrie, et il fut le sépulcre de Judas et de toute sa famille. On pourrait même dire qu'il fut le sépulcre de la nationalité juive; car, depuis les Machabées, la terre de Judée ne porta plus de grands hommes : il est vrai qu'un siècle et demi après, elle devait tressaillir sous les pas d'un Dieu [1] !

[1] *Les Femmes de la Bible.*

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Préface. I

CAÏN ET ABEL.

Avant les temps. 1
Les anges 3
La révolte. 6
Les premiers jours du monde. 11
L'homme. 31
L'Éden. 38
La chute. 40
Les deux frères. 58

AGAR ET ISMAËL.

Dispersion des peuples. 76
Abraham. 80
Les villes maudites. 99
Isaac et Ismaël. 101
Sacrifice d'Isaac. 111

Rébecca. 115
Ésaü et Jacob. 122

JOSEPH.

Les songes de Joseph. 129
L'épreuve. 140
La récompense. 145
Jacob en Égypte. 155

MOISE.

Les Hébreux en Égypte. 167
Un berceau. 171
Moïse à la cour. 176
Moïse au désert 181
Le libérateur. 186
Le départ. 190
Passage de la mer Rouge. 195
Le désert. 199
Le Sinaï. 202
La loi mosaïque. 208
Le voyage. 215
Dernières épreuves. 220
Cantique de Moïse. 225
Portrait de Moïse. 234

RUTH ET NOÉMI. 238

LA FILLE DE JEPHTÉ. 255

LE FILS DE LA SUNAMITE.

Les prophètes. 275
Élie et Élisée. 279
Le mont Carmel 284
La Sunamite. 288

LE JEUNE TOBIE.

La captivité. 297
Le vieux Tobie. 300
L'ange de Tobie. 308
Sara, femme de Tobie. 312
Le retour. 315

ESTHER. 323

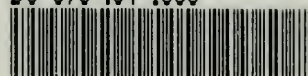
LES MACHABÉES.

Les héros. 356
Les martyrs. 362

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie de G. Gratiot, rue Mazarine, 30.

Bibliothèques Université d'Ottawa Echéance	Libraries University of Ottawa Date Due


BS 576 .S4 1856
39003 001821403